

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

II

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ.
Rue Saint-Louis, 46, au Marais

VOYAGES
AUTOUR DU MONDE

ET

NAUFRAGES CÉLÈBRES.

VOYAGES DANS LES AMÉRIQUES,

PAR

LE CAPITAINE G. LAFOND.



PARIS.

ADMINISTRATION DE LIBRAIRIE,

26, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

1844

VOYAGES

DANS L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE

PENDANT

LES GUERRES DE L'INDÉPENDANCE.

CHAPITRE PREMIER.

LA COLOMBIE.

Arrivée du *Mentor* dans le golfe de Guayaquil. — Révolution de cette ville. — Arrivée du général Sucré. — Bal. — Esclandre. — La prison.

La gloire efface tout !... tout, excepté le crime !
DE LAMARTINE.

Ainsi que je l'ai dit, le commandant de la frégate américaine nous avait dégagés de la griffe des indépendants et de Robertson, qui voulait nous rendre les premières victimes de ses brigandages. Après que le capitaine Gardner eut remercié notre courageux protecteur et lui eut donné une lettre qui exprimait toute notre reconnaissance pour sa conduite à notre égard, nous nous dirigeâmes sur le *Pelado* et nous reconnûmes ce rocher Pelé, dont le nom indique assez bien la nature sèche et aride (1). Du

(1) Les rochers et les îlots de la côte du Pérou sont d'un blanc jaunâtre ; cette couleur ne leur est pas naturelle ; elle provient de la fiente d'oiseaux de mer qui s'y abat-

Pelado, nous cinglâmes au Nord, par un beau temps et une belle brise, vers la rivière de Guayaquil. Arrivés au nord de Payta, par le travers de Cabo-Blanco, nous fûmes contraints d'approcher la terre pour ne pas tomber sous le vent dans le golfe de Guayaquil. Nous aperçûmes dans la nuit une voile faisant route pour ce golfe. Le capitaine, voulant s'assurer de sa position, tira deux coups de fusil pour la hêler, et j'allai, dans un canot, prendre des informations; mais quand je fus auprès de ce que nous avions pris pour un navire, je reconnus que ce n'était qu'un radeau fait avec de grosses pièces d'un bois léger qui croît dans la rivière de Guayaquil et qu'on appelle *palo-balsa*, ou bois de radeau. Ce radeau, chargé de briques de sel, était monté par cinq hommes et portait au centre un mât assujetti par des bambous et des fragments de planches, qui servaient alternativement de quille et de gouvernail, selon les divers besoins du service. Ces hommes, qui étaient partis la veille de Sechura, s'étant trop éloignés de la côte, croyaient se trouver par le travers du Cabo-Blanco. Nous les quittâmes après leur avoir offert nos services et leur avoir indiqué leur véritable position. De retour à bord, nous serrâmes un peu plus la côte et nous mîmes

tent en si grand nombre que leur fumier, qu'on nomme *guano*, a plusieurs pieds d'épaisseur! Ce fumier est l'objet d'une sorte d'industrie commerciale; on vient du Continent, dans de petites embarcations, le recueillir pour le transporter à la côte, où il se vend depuis trois jusqu'à cinq piastres la fanega, aux cultivateurs, qui l'emploient comme un engrais des plus chauds et des plus actifs. Quelquefois les Indiens font la chasse aux oiseaux qui le produisent, au moyen de filets dont ils couvrent les rochers; comme le gibier y est toujours abondant, ils battent le filet avec des bâtons et des perches, et le relevant ensuite, ils prennent autant de sarcelles de mer qu'il y a de mailles au filet, puis ils les écorchent et les salent, afin d'en faire des provisions.

Dans ces derniers temps, le *guano* a été l'objet de très-grandes spéculations; on ne s'est pas borné à en trafiquer dans le pays même, et quelques négociants français ont acheté du gouvernement Péruvien le privilége exclusif de l'exporter. De grands capitaux sont engagés dans cette entreprise, qui d'ailleurs ne pourra réussir que lorsqu'on saura, en Europe, employer convenablement cet engrais et qu'on y aura pratiqué les irrigations que nécessite son plein effet.

le cap à l'Est-Nord-Est sur l'île Santa-Clara ou *Amortajado* (1). Une fois en vue de cette île, j'étais bien décidé à faire valoir les instructions positives que j'avais reçues, à San-Blas, pour l'entrée de la rivière de Guayaquil, auprès du capitaine, qui n'avait pas accepté mes indications en vue des îles Galapagos.

Le golfe de Guayaquil est d'une assez grande étendue; il est limité au Nord par la pointe Ouest de l'île de la Puna, et au Sud par la côte de Tumbez, qui se perd dans le Sud-Ouest jusqu'au Cabo-Blanco; au fond de ce golfe est située l'entrée de la rivière de Guayaquil. On croit généralement que c'est à Tumbez que Francisco Pizarro débarqua en 1526; mais il faut observer que l'ancienne Tumbez, ou la Tumpis de Garcilaso, résidence du cacique Luzana Capax, était située à l'endroit même où se trouve aujourd'hui Guayaquil, qui a pris son nom de la rivière sur les bords de laquelle elle a été construite. Les deux côtés de l'île de l'*Amortajado* présentent d'assez bons passages; mais les côtes de l'île de la Puna et de Tumbez sont bordées de bancs très-dangereux. Le banc de Mala, qui se trouve vers la côte de la Puna, prolonge cette île jusqu'au village principal de la Puna, où se prennent les pilotes. Ce banc se subdivise à sa partie ouest, en trois autres bancs circulaires qui semblent couronner le banc principal et l'île de la Puna. Entre l'un et l'autre de ces bancs, il y a un passage de quatre à cinq brasses de profondeur; le chenal se trouve donc entre le banc de Mala et la côte sud du golfe, si bien que pour s'y conserver, il faut suivre nécessairement la route à l'Est-Nord-Est, par six et sept brasses, fond de vase.

(1) Ce nom de *Amortajado*, qui veut dire *enseveli*, a été donné à cette île parce qu'elle représente, sous quelque aspect qu'on l'envisage, la forme d'un homme couché sur le dos et vêtu d'une robe de moine. La tête couverte d'un capuchon, les jambes et les pieds relevés sont parfaitement distincts et saisissent l'imagination de tous les voyageurs.

Dans le voisinage du banc de Mala, l'eau diminue jusqu'à cinq brasses et même quatre et demie, fond de gravier. On doit donc s'en éloigner, car on tomberait brusquement par vingt, dix, huit, et même six pieds. A la côte opposée, le fond décroît d'une manière moins sensible, et au lieu de gravier, il est de sable fin. Quand on est par la tête Est du banc de Mala, il faut s'en rapprocher pour aller prendre, à la bordée, le mouillage près la petite rivière du village de la Puna. Le fond augmente alors jusqu'à dix et onze brasses pour décroître encore au mouillage, où l'on n'a plus que quatre et demie à cinq brasses, fond de vase molle. L'établissement du port, à l'entrée du golfe, vis-à-vis l'*Amortajado*, est à quatre heures les jours de pleine et nouvelle lune; il est à cinq heures et demie à la Puna et à sept heures et demie vis-à-vis Guayaquil. Les marées y sont très-régulières, de six heures de durée, les courants sont très-forts. La largeur entre le banc de Mala et le côté sud peut être d'une lieue, et de l'extrémité du bord du chenal à la côte de la Puna, on peut compter trois quarts de lieue. Il faut donc bien prendre garde de ne pas se conserver au centre du chenal apparent, mais seulement à un tiers de sa largeur du côté sud.

A l'entrée du golfe, près du rivage, en face de Tumbez, la terre est très-basse et partant très-noyée; à quelque distance de la côte, elle est, au contraire, très-élevée. La tête ouest de l'île de la Puna est ronde, d'une moyenne élévation, et la terre du continent fuit dans le Nord-Nord-Ouest. Il y a parfois à la Punta-Arena, sur les côtes de la Puna, à mi-chemin du village, une station de pilotes qui, de là, distinguent les navires et vont à leur rencontre sur de mauvaises pirogues. Toutefois, il est prudent d'aller les chercher au village de la Puna avec une embarcation garnie de vivres et d'eau, d'une voile et d'une tente qui permettent d'attendre le second flot dans le cas où le premier serait insuffi-

sant pour lui faire atteindre son but. La tente servirait la nuit à abriter l'équipage contre l'air du soir, toujours dangereux sous l'équateur; on ferait bien aussi de se munir de mouchoirs de soie pour se garantir la figure des mousquites, qui pullulent aussi bien là qu'à San-Blas. Muni de ces instructions, j'en savais assez pour être fort utile au capitaine, qui fut très-étonné de l'exactitude de mes renseignements.

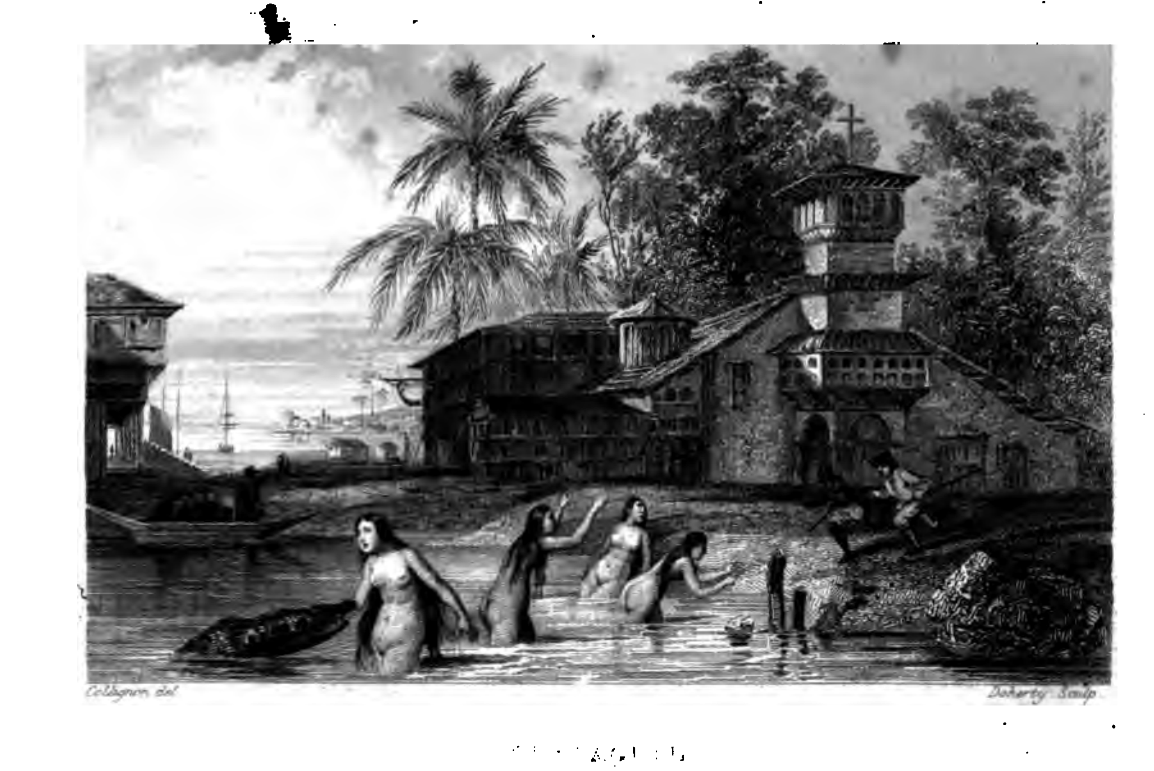
Ce fut ainsi que nous remontâmes jusque par le travers de la tête du banc de Mala, près du mouillage de la Puna; car, le vent nous ayant manqué, nous ne pûmes y arriver avec la même marée. Nous expédiâmes alors une embarcation à terre à la recherche d'un pilote; ils étaient tous absents, et ce ne fut qu'au bout de vingt-quatre heures que nous en prîmes un qui descendait de Guayaquil. Le village de la Puna, où se trouvent une église et une caserne délabrée, se compose d'une quarantaine de familles de pilotes, de douaniers, de quelques cultivateurs, et des propriétaires de la petite quantité de troupeaux qui sont dispersés sur l'île. Il est situé sur la partie élevée de la pointe; à son centre, est une ravine d'où sort une eau excellente. On peut débarquer le long de la côte, lorsque la marée est haute; lorsqu'elle est basse, la vase a de six à huit pieds de profondeur, et l'on débarque alors sur le bord d'un étier près de la pointe de l'île, qui sert de débarcadère général. L'endroit où est situé ce village serait très-favorable pour recevoir des fortifications, si elles pouvaient servir à quelque chose; car il est, pour ainsi dire, l'embouchure de la rivière, et il n'y a pas de mouillage au delà d'une portée de canon. On ne trouve presque rien dans ce village si on ne l'a d'abord fait demander; mais, en ayant recours à cette précaution, on peut toujours se procurer des cabris, des bananes, et quelquefois même des huîtres, du bois, de l'eau, quelques volailles et des génisses que l'on embarque au passage. La végétation

du golfe est très-riche; elle commence un peu en dehors de Tumbez et se prolonge au nord dans toute la longueur de la côte et au delà du golfe de Panama; l'île de la Puna est donc boisée et remplie de savanes où paissent quelques troupeaux. Les maisons de la Puna sont à peu près semblables à celles de toute la côte et même de tous les pays chauds, c'est-à-dire construites sur pilotis en bois et bambous et recouvertes de feuilles de vijao ou de palmiers.

Le pilote étant à bord, nous appareillâmes avec le flot et la brise de large et donnâmes dans la passe qui conduit à l'île Verte, passe assez difficile, parce qu'à la partie nord de cette île le courant se divise en trois branches qui entravent la marche des navires et peuvent les pousser sur les bancs et la pointe de Mandinga, si le vent n'a pas assez de force ou si le pilote ne sait pas le maîtriser; aussi faut-il, dans cet endroit, dériver souvent avec son ancre.

Cependant, comme la brise était fraîche, nous passâmes facilement, et bientôt nous nous trouvâmes par le travers de Punta-Piédras, la seule pointe de rocher qui se trouve dans cette rivière et sur laquelle un fort est construit. Les navires étaient alors obligés de faire viser une passe prise à la Puna, sur laquelle était inscrit le nom du pilote, qui souvent y envoyait son second. En face Punta-Piédras est une roche sous l'eau; c'est d'ailleurs le seul danger de ce genre dans toute l'étendue de la rivière. On admet généralement que Punta-Piédras est à moitié chemin de la Puna à Guayaquil, à partir de l'île de Santa-Clara. Voici comme on évalue ces différentes distances : de Santa-Clara au village de la Puna, quatorze à quinze lieues; du village de la Puna à Punta-Piédras, sept lieues; et de Punta-Piédras à Guayaquil, sept lieues, en tout vingt-huit à trente lieues.

La marée commença à nous manquer vers les neuf heures;



Collignon del. Doherty Sculp.

nous avions encore deux lieues à faire pour arriver à Guayaquil; mais la brise était bonne, notre navire excellent marcheur, nous avancions toujours. Pendant tout ce trajet, la rivière n'a tout au plus qu'un quart de lieue de largeur, et souvent même beaucoup moins; ses bords sont couverts d'impénétrables forêts de mangliers traversées par une multitude de bras de rivières qui forment un amas de petites îles, lesquelles finiront tôt ou tard par se réunir, les arbres empiétant sans cesse sur les étiers. Ce fut à Cruces, où il y avait une batterie de six pièces de vingt-quatre, qu'en 1816, le commodore Brown, de Buénos-Ayres, se mit si fatalement à la côte avec son corsaire *le Carnicero*, en dépit des conseils et de l'expérience de son pilote, qui ne le conduisit que par contrainte vis-à-vis de Guayaquil, et voulut le détourner de la funeste résolution de s'approcher du fort. Brown se proposait de débusquer la garnison et de démonter les pièces, puis de démanteler le fort pour n'en pas être inquiété après avoir mis Guayaquil à contribution. Mais les prévisions du pilote devaient malheureusement trop bien se justifier : la marée perdait, et le navire, qui était à varangues plates, resta sur la vase; alors la garnison le voyant à la côte, dans l'impossibilité de manœuvrer, fondit sur lui, s'en rendit maître facilement et le pilla; plusieurs hommes de l'équipage furent massacrés; Brown s'était déshabillé pour se jeter à la mer; on le retrouva nu, caché dans la Sainte-Barbe, enveloppé dans le pavillon de Buénos-Ayres; enfin, après bien des périls dans lesquels sa vie fut plusieurs fois en danger, il fut conduit chez le gouverneur, et de là en prison, d'où il sortit bientôt au moyen d'un cartel par lequel il échangeait sa liberté contre celle des prisonniers qu'il avait à bord de son escadrille, en ce moment sous les ordres du capitaine français Bouchard, dont nous aurons occasion de reparler.

La ville offre un coup d'œil très-pittoresque, et le soir son

aspect devient merveilleux par la quantité de lumières et de feux qui brillent de distance en distance de chaque côté de la rivière. Un canot nous aborda au moment où nous mouillâmes; mais les officiers qui le montaient étaient ivres et se comportèrent si mal envers nous qu'ils faillirent devenir victimes de la violence de notre indignation. Un tel abordage nous donnait une assez mauvaise opinion du gouvernement du pays. L'un de ces jeunes fous se nommait Ullague, il était alors sous-lieutenant dans la marine de Guayaquil; ce fut lui qui, plus tard, aidé de Rodriguez, tenta une restauration en faveur des Espagnols et souleva les chaloupes canonnières, au nombre de six, qui stationnaient dans la rivière et mouillaient au large, de façon à paraître plutôt destinées à contenir la population qu'à la défendre des approches de l'ennemi. Le lendemain, après avoir reçu la visite de la douane et du port, et avoir donné notre manifeste, nous vînmes nous affourcher un peu plus haut que la douane.

Qu'on me permette ici une petite digression, qui ne sera peut-être pas sans intérêt, sur la cause de la révolution de ce pays et sur quelques-uns de ses évènements. En 1820, Guayaquil comptait parmi sa garnison un bataillon de milice de l'intérieur dont tous les officiers étaient Américains; l'un d'eux, surnommé le Cacique, descendait, dit-on, des anciens Incas de Quito; Escovedo, d'Aréquipa, que nous reverrons plus d'une fois dans les révolutions du Pérou, commandait une compagnie de troupes péruviennes. Ces deux officiers réunis à don Manuel Loro, homme de résolution et de courage, et à Manuel Antonio Luzarraga, Biscayen fort intelligent, *piloto* (1) sur la goëlette *l'Alcansé*, dont ils étaient co-propriétaires, conçurent, les premiers, l'idée d'une révolution. Dans la nuit du 7 octobre 1820, Escovedo et le Cacique,

(1) En Espagne le piloto est l'officier érudit du bord, qui donne la route et fait les calculs nautiques.

avec les hommes qu'ils avaient pu entraîner, surprirent le général de marine Otero, qui commandait à Guayaquil, brave militaire, mais dont l'âge avait éteint l'énergie, et tandis que Loro et Luzarraga gardaient la rivière avec leur goëlette, d'autres conjurés s'emparaient de la caserne de l'artillerie, commandée par un officier Espagnol. Leurs mesures étaient si bien concertées, tout était si bien prévu, que le lendemain matin Guayaquil se réveilla indépendante, sans avoir payé sa liberté d'une seule goutte de sang et sans avoir brûlé une seule amorce. Le 8 au matin, tous les chefs de ce mouvement se réunirent chez don José Villamil, négociant, qui était l'âme et le centre de toutes les opérations. Les habitants qui voyaient la Colombie presque indépendante, le général San-Martin et l'armée chilienne aux portes de Lima, ne firent et ne tentèrent même aucune résistance; toutefois, pour mieux assurer le succès et prévenir toute envie de contre-révolution, les principaux Espagnols dont on redoutait l'influence furent jetés à bord de la goëlette et envoyés au quartier de l'armée libératrice du Pérou. Escovedo se posa chef suprême, politique et militaire de la république de Guayaquil, qui prit pour drapeau un pavillon blanc ayant au centre une étoile bleue. Mais le pouvoir d'Escovedo, qui n'était qu'un homme sans consistance, ne tarda pas à paraître plus oppressif et plus intolérable que celui du général espagnol qu'on avait renversé. L'arbitraire d'un homme inintelligent est la plus dure de toutes les tyrannies. Dans cette conjoncture, le calvido ou conseil municipal convoqua les députés de toutes les bourgades, et le résultat de leur première réunion fut de déposer Escovedo, qui fut renvoyé au quartier général du protecteur du Pérou.

Heureux pays, sous ce rapport du moins, où les abus de pouvoir peuvent se réprimer sans effusion de sang!

Une junte de trois membres se forma; elle était présidée par

le docteur Olmedo, qui, en ce moment, est ambassadeur de Colombie en Angleterre; les deux autres étaient Ximénès et Rocca. Don Manuel Luzarraga, l'associé de Loro, fut nommé capitaine du port et commandant de la marine de Guayaquil, avec le grade de capitaine de frégate; c'était un de ces hommes qui savent se prêter à toutes les exigences et s'assouplir à toutes les formes de gouvernement. Deux Français, MM. Poncher et Soumastre, qui se trouvaient en ce moment à Guayaquil, furent faits lieutenants de marine et commandants des chaloupes canonnières.

Guayaquil, la seule et unique ville de toute la république, ne pouvait sérieusement prétendre à se constituer indépendante, à moins d'être riche comme Hambourg ou Brême. Sa position la contraignait de se joindre ou à la république du Pérou, ou enfin à celle de Colombie. Par le fait, elle dépendait de la vice-royauté de Lima comme juridiction militaire, et de Quito comme juridiction civile. Ainsi que dans toutes les conjonctures difficiles, dans lesquelles plusieurs résolutions contraires sont également possibles, les esprits se partagèrent en autant de fractions qu'il y avait de projets conçus, et chaque partisan faisait valoir des arguments également spécieux en faveur de sa conviction. Ceux qui désiraient que Guayaquil se réunît à Lima montraient cette ville comme le débouché le plus naturel et le plus considérable de ses produits; cette réunion était la condition même de son existence commerciale. Ceux qui demandaient la réunion de Guayaquil à la Colombie, démontraient péremptoirement que sa position territoriale, aussi bien que son intérêt politique, l'engageait à être le port le plus au sud de la république dans l'océan Pacifique. Enfin venaient les Indépendants, qu'on appelait les partisans de la petite république, et qui s'obstinaient à vouloir faire de Guayaquil un état à part qui vécût d'une vie propre et libre. Ces trois partis avaient adopté des couleurs distinctives : rouge et

blanc représentaient l'opinion en faveur de la réunion au Pérou; rouge et jaune celle de la réunion à la Colombie; et enfin les Indépendants arboraient les couleurs blanches et bleues.

Guayaquil ressemble un peu à Lima pour l'amour du plaisir et la frivolité : ces divisions si fâcheuses et qui pouvaient devenir si funestes n'empêchèrent pas les bals de déployer tous leurs prestiges et en augmentèrent même l'attrait en les rendant plus piquants, surtout pour ceux qui n'étaient que spectateurs désintéressés dans la lutte.. Les trois partis s'y distinguaient par les couleurs de la parure des dames, et l'on faisait ainsi la propagande la plus bouffonne et la plus féconde en discussions grotesques que l'on puisse imaginer. Mais cela n'était que la petite comédie qui annonçait une affaire plus sérieuse.

Guayaquil, avec sa population de vingt mille âmes et son armée comptant à peine deux mille soldats, ne se sentait pas de force à opposer une résistance efficace à l'invasion des Espagnols, qui menaçaient déjà, sous les ordres du président de Quito, Aymerich, d'anéantir cette république naissante qui n'avait pas même la force que donne l'union. Des troupes nouvelles, venues de la Colombie par le Choco, sous les ordres du général Sucré, s'établirent à Babaoyo vers le haut de la rivière, à la jonction de la route de Quito. Chacun de ces envahisseurs ne manquait pas d'assurer de la pureté de ses intentions et de prétendre qu'il ne consacrait ses forces qu'au triomphe de la volonté des Guayaquiliens; mais, en même temps, le général Sucré se formait un parti dans la ville et organisait de nouvelles levées pour détruire les Espagnols et soutenir les Colombiens; déjà le colonel Moralès, nommé commandant et commissaire, *pour tranquilliser la ville,* faisait creuser un large fossé du côté nord de Ciudad-Viéja et le faisait défendre par des pièces d'artillerie.

Tel était l'état des choses quand nous entrâmes à Guayaquil.

La famille à laquelle j'avais été particulièrement recommandé par M. Calvo, était du parti espagnol et se tenait alors en dehors de toute société. Comme j'étais le seul à bord qui connût la langue espagnole, j'allais tous les jours à terre pour décharger les suifs que nous avions pris à San-Blas ou pour embarquer le cacao que *le Mentor* chargeait pour Gibraltar. C'est ainsi que je connus successivement la plupart des Français qui habitaient alors Guayaquil : M. Drinot, de Saint-Malo; M. Poncher, M. Soumastre, Drouet, ancien officier du *Congreso* de Buénos-Ayres, commandant la goëlette marchande *la Golondrina*. J'y connus aussi un jeune officier des lanciers de l'Empire qui venait de faire la glorieuse campagne du corsaire *la Rosa* avec son commandant, le brave Helingroth, pauvre exilé qui mourut loin de sa patrie. Tous ces messieurs me conseillèrent de faire cause commune avec eux et de prendre du service; j'y consentis, et Soumastre se chargea de me présenter à Luzarraga.

Le jour de notre visite, nous rencontrâmes le colonel Moralès, qui, ayant appris par notre conversation que je savais la levée des plans, m'assura d'un prompt succès et me recommanda à Luzarraga de la manière la plus flatteuse. Celui-ci me trouva un peu jeune, mais bon toutefois pour faire un sous-lieutenant de marine. Comme il ne s'agissait de rien moins que de lever les plans de l'Estero-Salado et d'y établir des batteries volantes, afin de défendre le passage de las Cruces, je crus la mission assez importante et la recommandation du colonel Moralès assez bonne pour qu'il me fût permis de mettre le grade de lieutenant comme la condition expresse de mon engagement. Ces messieurs crurent convenable de transmettre ma proposition au gouvernement, et en attendant la réponse, je me rendis à bord pour apprendre au capitaine du *Mentor* ce qui venait de se passer, afin qu'il eût à ne plus compter sur moi.

En sortant de chez Luzarraga, je rencontrai M. Willamil, qui me félicita de ma détermination et m'invita à un grand bal qu'il donnait en l'honneur du général Sucré, arrivé le matin même à Guayaquil. M. Willamil et le commandant du port habitaient la même maison, et leurs appartements réunis formaient de vastes salons très-favorables pour le développement des fêtes qu'ils organisaient. Je me sentais trop fatigué pour me promettre beaucoup de plaisir de cette réunion; je remerciai donc M. Willamil de son aimable invitation et me préparai à goûter un peu de repos; mais les officiers des navires, dont les capitaines allaient au bal, vinrent me relancer jusqu'à bord du *Mentor* et me supplièrent de les accompagner à terre à titre de cicerone et de truchement. Je me laissai gagner par leurs supplications, et nous partîmes dans les plus joyeuses dispositions.

Les marins anglais et américains ont une manière de savourer les plaisirs de la vie qui ressemble à de la rage; on dirait qu'ils se proposent, quand l'heure de la joie est arrivée, de rattraper tout le temps perdu et de résumer en un instant les sensations agréables que leur existence habituelle ne leur permet pas. C'est aux grogs, au punch et au rhum, dont ils se gorgent plutôt qu'ils ne s'abreuvent, qu'ils vont demander les illusions et les folies de l'ivresse la plus désordonnée. Mes compagnons ne firent pas exception à la règle et me contraignirent même de m'y soumettre; bref, en peu d'instants nous perdîmes tous la raison. Comme presque toutes les orgies, la nôtre devait finir par une bataille; seulement, ce ne fut pas entre nous qu'elle eut lieu. Nous passions auprès de la caserne du bataillon de Guayaquil, située sur le port; la sentinelle cria : Qui vive! au lieu de lui répondre, nous trouvâmes bon d'avancer toujours sans dire un mot et de lui lancer un coup de poing qui la renversa. Le malheureux fit entendre des cris de détresse, et nous décampâmes sans plus tarder; mais

on nous poursuivit jusque sous les fenêtres du commandant de marine, où se tenait le bal. Les curieux et les *tapadas* s'efforçaient de nous faire évader; les soldats accouraient au secours de leurs camarades; alors l'escapade de quelques hommes sans raison devint la cause d'une lutte acharnée, comme il arrive chaque fois que dans un pays des hostilités sourdes n'attendent que la plus légère occasion pour éclater. Les matelots anglais, voyant leurs officiers en péril, les défendirent vigoureusement et boxèrent les Espagnols à les laisser sur place; mais ceux-ci, armés de leurs baïonnettes, tinrent bon et finirent par se rendre maîtres du terrain. Quant à nous, nous fûmes conduits à coups de crosse dans la prison de la caserne, où nous pûmes tout à l'aise cuver notre ivresse et réfléchir à ses inconvénients. Deux ou trois heures après, les fumées du punch étant un peu dissipées, nous eûmes la conscience de notre position; notre première pensée, à vrai dire, fut une pensée d'étonnement et d'évasion plutôt que de repentir. La porte de notre cachot n'était pas très-solide, et en nous poussant mutuellement dans le même sens, nous la renversâmes en quelques secousses; pour que notre fuite fût complète, il fallait également venir à bout de la porte de sortie, qui n'était pas d'aussi bonne composition. Au moment de notre équipée elle était ouverte; mais l'officier, réveillé sans doute par notre bruit, la referma vivement, et nous fûmes réduits à faire retraite dans la cour de la caserne, armés des débris de la porte. Alors le rappel se fit entendre, et en un instant tout le bataillon fut sur pied. Notre position n'était pas tenable; cent cinquante hommes environ fondent sur nous, d'autres se placent aux fenêtres pour jouir de cet étrange spectacle, ceux-ci avec des torches, ceux-là avec des fusils. Nous faisions, ou du moins nous essayions de faire bonne contenance; nos armes de bois ne pouvaient pas lutter avantageusement contre leur fer. Nous nous dirigions

cependant du côté de la porte, avançant, reculant, regagnant du terrain pied à pied, et déjà nous espérions atteindre ce but de tous nos efforts, quand, tout-à-coup, nous nous sentîmes pris par le cou et suspendus le long du mur à plusieurs pouces de hauteur, dans le piteux état du héros de Cervantes, à cela près que de rustiques et malintentionnés gaillards nous tenaient lieu de Dulcinées; les soldats qui étaient aux fenêtres avaient fini par prendre part à la mêlée, et cela de la manière la plus décisive et la plus bizarre, en jetant sur nous leurs *lacets*, qui nous eussent infailliblement étranglés si les officiers n'avaient eu pitié de nous. Toujours est-il que nous étions à la discrétion de nos vainqueurs; comme il n'y avait plus de prison et qu'il s'agissait de nous contenir, on nous fit, l'un après l'autre, entrer dans la chambre de garde des officiers, où l'on nous mit aux *cepo de campaña*, espèce de supplice qui consiste à être assis, les genoux en l'air, ayant un fusil sous les jarrets, et dessous ce fusil, les poignets liés ensemble avec une courroie vont rejoindre le devant des jambes. C'est un genre de garrottement militaire qui en vaut bien un autre et qui exempte le geôlier de toute surveillance. Au point du jour, j'offris à l'officier d'aller avec lui chez M. Willamil, afin de lui donner toutes les réparations et tous les dédommagements qu'il exigerait; je m'excusai du mieux qu'il me fut possible, rejetant sur la nature du climat la folle ivresse qui nous avait si gravement compromis. Enfin, après bien des pourparlers, après lui avoir promis d'envoyer deux ouvriers pour réparer le dommage matériel que nous avions causé, et craignant peut-être lui-même d'être réprimandé pour sa négligence si notre équipée venait à être connue, il consentit à nous laisser partir. C'était d'ailleurs pour ces messieurs de la caserne un grand embarras de moins, et ce fut sans peine qu'ils mirent en liberté les démolisseurs de prison. Nous avions, tous tant que nous étions, grand besoin de nous remettre

d'une pareille aventure, nos vêtements étaient en lambeaux, nos figures saignantes et meurtries. Heureusement que nos capitaines avaient passé la nuit au bal et dormaient profondément; mais quel début, quelle recommandation pour un futur officier de marine de la république de Guayaquil! Nous pouvions encore nous estimer heureux que l'affaire, dans l'état de choses où se trouvait Guayaquil, n'ait pas eu de plus graves conséquences. Sans la prudence et le sang-froid de l'officier qui commandait la caserne, elle aurait pu tourner beaucoup plus mal.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Je débarque du *Mentor*. — Commission pour lever le plan de l'Estero-Salado. — Embarquement sur *le Venturoso*. — La société à Guayaquil. — Voyage au Choco.

Peu de temps après cet incident, je débarquai du *Mentor* avec le consentement du capitaine Gardner; nous nous quittâmes dans les meilleurs termes, et je crus devoir lui dire en partant que la bonne harmonie avait toujours été troublée à bord de son navire par son protégé, M. Kennedy, et le fait est que, l'ayant retrouvé à Valparaiso, plusieurs années après, commandant le navire américain *la Sabine*, il m'avoua spontanément qu'il avait malheureusement eu plus d'une fois l'occasion de vérifier la justesse de mes avis.

Je ne tardai pas à recevoir ma commission et l'ordre d'aller lever le plan de l'Estero-Salado. Guayaquil est assise sur un terrain plat, au bord d'un fleuve qui lui permet d'étendre ses relations dans l'intérieur vers Quito et ses dépendances. La partie la plus ancienne de cette ville a été bâtie auprès d'un morne et s'appelle *Ciudad-Vieja;* elle est séparée de la ville neuve par deux étiers sur lesquels on a jeté des ponts de bois; quelques bouquets de cocotiers semés artistement par la nature en font un assez beau point de vue. L'autre partie est construite sur une savane dont le terrain est tellement fangeux qu'on a cru nécessaire de construire les fondations des maisons avec de très-fortes poutres des meilleurs bois. Elles sont ainsi toutes bâties sur pilotis. Guayaquil est beaucoup plus longue que large et se trouve limitée par trois ou quatre rues parallèles à la rivière,

ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait aussi ses rues transversales et des places intérieures. Toutes les maisons n'ont qu'un étage et sont bordées d'arcades, si bien que l'on peut parcourir toute la ville sans être à découvert que pour traverser les rues. Les maisons sont construites en bois, en bambous et en argile, et couvertes de tuiles. Les habitations ont presque toutes de larges balcons couverts de tentes de coutil rayé pour les préserver de la chaleur; ces tentes, agitées par la brise, servent en même temps de ventilateurs; le dehors des maisons est d'ailleurs d'une assez mesquine apparence; elles sont presque toutes recouvertes d'une peinture grossière que les pluies effacent ou mélangent de la façon la plus désagréable à l'œil. Les édifices publics se composent de quelques églises, du Calvido ou maison de ville, de la caserne dont j'ai déjà parlé, de la prison et de la caserne d'artillerie. Les rues sont larges, coupées à angles droits, mais mal pavées, et l'herbe y croît sur plusieurs points; elles sont généralement mal tenues, et par conséquent très-sales dans les temps de pluie.

Vers le centre de la ville est un môle en fer à cheval, et, d'un bout à l'autre, un quai dont la chaussée est formée par la grande quantité de coquilles des huîtres qui se mangent à Guayaquil. C'est généralement le lieu de promenade du soir; on eut un instant le projet de l'embellir par une plantation d'arbres; mais ce projet fut bientôt abandonné par la crainte d'arrêter la brise qui rafraîchit le soir les maisons et d'augmenter le nombre des moustiques et des maringouins.

Dans les quartiers les plus pauvres, comme ceux de la savane, les cases ne sont fermées que par des planches de bambous aplatis, sans mortier dans les interstices, et, au lieu de tuiles, les toits sont couverts de feuilles de vigao. Le vigao est une espèce de bananier sauvage qui se trouve sur le bord des rivières. On

l'emploie aussi à Guayaquil pour tapisser l'intérieur des pirogues et des embarcations qui servent au transport du cacao. Comme cette feuille conserve toujours son élasticité, on s'en sert également à bord des navires de long cours; on met d'abord sur le grenier, dans l'intérieur de la calle, des bambous fendus et aplatis, puis on les recouvre d'une couche de feuilles de vigao, et avec cette précaution, il est bien rare que les marchandises que contient le navire s'altèrent ou s'avarient. La nature des habitations de Guayaquil leur fut très-favorable lors du bombardement de cette ville par les chaloupes canonnières, et, plus tard, par l'amiral Guise; les boulets qui eussent renversé des murailles en pierres faisaient simplement des trous d'un diamètre égal à leur grosseur.

Guayaquil a une physionomie maritime et commerciale. Le port avec les navires à l'ancre, le mouvement des *balsas* chargées de marchandises, les grandes pirogues qui descendent du haut de la rivière chargées de cacao, de fruits, d'oranges, de bananes ou d'ananas, lui donnent un certain air d'aisance et de bonheur.

Il n'y a pas le moindre luxe dans l'architecture des églises. Cependant celle du couvent de San-Domingo est assez pittoresque, et j'ai cru qu'elle méritait de figurer en gravure dans cette publication. Avec quelques différences qui constituent son originalité, Guayaquil ressemble à toutes les villes de l'Amérique espagnole. Lima, Santiago du Chili, Mexico, Quito, ont entre eux beaucoup d'analogie au fond, ce qui n'empêche pas que, pour l'observateur attentif, chacun de ces lieux n'ait sa physionomie distincte et son cachet particulier; la nonchalance des pays équatoriaux, la mollesse des pays humides, déterminent des mœurs qui ne sont pas celles des habitants des plateaux des Cordillères.

L'Estero-Salado, dont j'allais lever le plan afin d'y construire des batteries dans les endroits qu'on jugerait attaquables est un

estier d'une très-grande étendue qui, placé derrière l'île de la Puna, longe la tête de l'île Verte et vient finir dans la savane, derrière la ville, et près des mornes qui bornent Ciudad-Vieja. Au nord-ouest, les petits étiers qui séparent Ciudad-Vieja de Guayaquil communiquent avec l'Estero-Salado; mais ils sont si peu profonds qu'on regarde plutôt toute la savane de Guayaquil comme une presqu'île que comme une île proprement dite. L'Estero-Salado est un bras de mer à peu près de la même dimension que la rivière de Guayaquil; comme elle, il a son embouchure dans la mer, mais de l'autre côté de l'île de la Puna, et il est assez profond pour que de grandes embarcations puissent le remonter jusqu'à sa courbure. Le travail dont j'étais chargé avait pour but de mettre à l'abri de toute attaque les derrières de la ville en fortifiant le passage qui aboutissait à l'Estero-Salado. Je partis avec une vingtaine d'hommes, quelques pirogues devaient nous attendre. L'alcade de Cruces, petite bourgade d'une demi-douzaine de cases, située au passage des montagnes, devait nous fournir autant d'auxiliaires qu'il se pourrait, ainsi que des secours de toute nature. Nous étions déjà pourvus de biscuits et d'eau-de-vie, de tous les outils et instruments nécessaires à notre opération, et enfin d'une tente en toile légère pour nous abriter contre les moustiques, qui étaient, pour le moment, les seuls ennemis que nous eussions à redouter. Les bords de l'Estero-Salado, du côté de la plaine, sont couverts d'herbes et de roseaux. C'est un terrain marécageux tellement mou que mes hommes s'y enfonçaient jusqu'à la ceinture; quelquefois même nous ne pouvions nous ouvrir un passage qu'avec des machètes quand la vase trop compacte ne nous permettait pas de nous servir de nos pirogues. Ces parages sont remplis de reptiles et de crocodiles. Les bords opposés jouissent d'une plus vigoureuse végétation; on y trouve des mangliers et des arbres de *palo-balsa* arbre-radeau

ou arbre-liége, dont les larges feuilles ressemblent à celles du platane, et dont le bois, quand il est sec, acquiert une telle légèreté qu'on l'emploie à faire des radeaux sur lesquels on bâtit des maisons : ils résistent très-long-temps, et avec eux on s'aventure même assez loin en mer. C'est ainsi, par exemple, que tout le sel de Sechura, plus au sud que Payta, vient à Guayaquil sur des radeaux de ce bois.

Nous passâmes les deux premières nuits dans nos pirogues, n'ayant encore découvert aucun endroit convenable pour s'y reposer. Les gens qui nous accompagnaient prirent, fort heureusement, quelques poissons, car il n'y avait pas de vivres pour tout le monde, et je n'avais pas encore découvert la bourgade de Cruces, d'où l'on devait nous envoyer des bananes. Le premier jour se passa assez bien; les excitations, les encouragements d'un travail en commun firent oublier les piqûres des moustiques, les ardeurs du soleil et la boue noire et fétide du marais; mais la nuit ne nous trouva pas si résignés quand, tous, assis et pressés dans nos deux pirogues, nous fûmes dévorés et arrachés au sommeil par les maringouins et les insectes de toute nature, et que nous redoutions à chaque instant qu'un énorme crocodile ne vînt, avec sa large patte, à renverser notre frêle embarcation, ce qui aurait pu tout simplement nous conduire à devenir la proie de ces animaux monstrueux qui vivent dans cet impur séjour. Les deux nuits que nous passâmes dans cette cruelle position sont certainement les plus terribles de ma vie. Après cette diabolique épreuve, les yeux nous sortaient de la tête, nous étions gonflés comme des ballons; il ne fallait pas moins qu'un grand courage, un peu d'ambition et l'ardeur de mes vingt ans pour persévérer dans un pareil travail.

En voyant la grande quantité de *palo-balsas* que nous avions en face de nous, j'eus l'idée de faire construire deux batteries

volantes sur des radeaux de ce bois, projet dont nous entreprîmes aussitôt l'exécution. Dans la même journée, nous avions déjà abattu une vingtaine d'arbres et coupé assez de lianes pour faire un large radeau, sur lequel nous établîmes une esplanade qui nous permit de dormir un peu plus tranquillement; enfin, il nous vint de la bourgade de Cruces quelques hommes habitués à ces marais. Chaque jour on nous envoyait des régimes de bananes, de la graisse, de la volaille ou de la viande sèche; mais dans une proportion très-mesquine, juste ce qu'il en fallait pour ne pas mourir de faim.

Je parvins aussi à tuer quelques oiseaux aquatiques, des alouettes de mer, des courlieux, des ibis-gris, de belles aigrettes, et cette chasse nous donna un supplément de provisions qui ne fut réellement pas superflu.

Une fois installé d'une façon un peu plus convenable, je levai le plan de toutes les parties supérieures de l'Estero; j'établis vis-à-vis les deux points que je jugeai les plus accessibles aux atteintes de l'ennemi, deux batteries volantes, capables de porter l'une et l'autre quatre canons de six ou de huit; elles furent faites d'un double rang de *palo-balsas* croisés les uns sur les autres, et fixés par des lianes et des traverses d'un bois très-dur; nous élevâmes un parapet avec des montants de manglier garnis de bambous aplatis, et l'intervalle fut comblé par des mottes de gazon. Près des deux premières, et cachée dans les marais derrière un bouquet d'arbres, une troisième balsa devint le fondement d'une case que nous construisîmes pour nous tenir lieu de corps de garde et de caserne. Une hutte en terre établie sur pilotis et placée dans un endroit écarté, quoique cependant à la vue du corps de garde, servit de poudrière, après l'avoir entourée d'un double rang de palissades pour la protéger. Enfin, au bout d'une vingtaine de jours d'un travail pénible et rebutant, nous

laissâmes quelques hommes de garde à l'Estero et nous revînmes à Guayaquil pour rendre compte de nos travaux et chercher l'armement nécessaire aux deux batteries; j'y reçus les félicitations de la *junte* et du colonel Moralès sur la manière dont je m'étais acquitté de la tâche qu'ils m'avaient confiée; mais comme depuis le général Sucré avait contenu les Espagnols, on ne se soucia plus d'armer les batteries qui nous avaient coûté tant de peines et d'efforts. Le lendemain de mon retour à Guayaquil, je fus pris d'une fièvre tellement violente qu'elle faillit devenir mortelle; elle fut heureusement coupée à temps, et au bout de quinze jours j'avais recouvré la santé.

M. Drinot reçut le commandement du brick de guerre *le Venturoso*, et j'en fus nommé premier lieutenant. Il s'agissait de conduire un envoyé au Choco pour demander des troupes au gouvernement de Colombie. Nous prîmes un faible équipage afin de pouvoir embarquer un plus grand nombre de soldats. *Le Venturoso* avait vingt canons, et, quoique de beaucoup d'apparence, il était d'un assez faible échantillon; on s'occupa de le mettre le plus tôt possible en état de reprendre la mer; l'équipage se composait d'une trentaine d'hommes, indépendamment du commandant, du premier et du second lieutenant, d'un garde-marine, d'un maître d'équipage, d'un second maître, d'un capitaine d'armes, d'un commis aux vivres et d'un pilote de Payta.

En attendant les apprêts du *Venturoso*, et avant de quitter Guayaquil, on me pardonnera sans doute de revenir sur certains détails que j'ai omis dans ma première description, et qui toutefois sont nécessaires pour se former une idée bien exacte de cette ville et des mœurs de ses habitants. A l'époque dont je parle, la société de Guayaquil était digne de toute l'attention d'un observateur; le sentiment de l'indépendance, la conviction intime qu'on avait de pouvoir s'affranchir de toute tutelle politique, commu-

niquaient à toutes les classes un élan, une vivacité d'esprit du plus haut intérêt. Les femmes elles-mêmes semblaient abandonner un instant leurs préoccupations frivoles pour les discussions sérieuses, et leur esprit fin et délicat ne laissait pas que de jeter certaines lumières sur les questions politiques, alors si embrouillées. Les Guayaquiliens, comme tous les peuples qui vivent sous l'équateur, sont généralement plutôt adonnés à la mollesse et aux plaisirs qu'aux austérités du travail; la réflexion ne convient pas au tempérament de leur esprit; leur imagination est vive, féconde et spontanée, mais sans culture et sans direction, si bien que, dans ce moment, leur existence était dans une condition exceptionnelle; ils vivaient alors sous l'influence d'une excitation morale dont leur mobilité et leur légèreté naturelles ne permettaient de rien conclure pour l'avenir. Les femmes de Guayaquil ont une conversation des plus agréables; la régularité de leurs traits, la noblesse de leur maintien, et surtout la suavité du velouté de leur teint, les font remarquer entre toutes les femmes qui habitent les différentes régions de l'Amérique du sud, et la gaieté de leur caractère augmente encore la puissance de leur beauté, à laquelle rendent hommage tous les voyageurs qui visitent Guayaquil. Les différentes classes de la société se subdivisaient encore sous l'empire des divisions politiques; mais l'amour des fêtes et des bals absorbait toutes ces distinctions, et, sauf quelques mécontents ou quelques membres du parti espagnol qui se tenaient à l'écart, l'aristocratie disparaissait devant la communauté du plaisir. Le luxe n'est pas autant qu'en Europe le signe de la prépondérance politique ou sociale; la couleur exerce au moins autant d'influence que la fortune, et dans les colonies, pourvu qu'on soit blanc ou qu'on descende sans mélange de la race blanche, et qu'on jouisse d'une petite aisance matérielle, on est à peu près assuré de jouer son rôle et de n'être déplacé dans

aucune occasion. Dans les pays où plusieurs races sont en présence, l'aristocratie la plus entichée de ses priviléges, la plus jalouse de ses prérogatives, c'est l'aristocratie de la peau. Une remarque assez importante, parce qu'elle sert à caractériser Guayaquil, c'est que les femmes galantes y composent une sorte de classe à part qui tient le milieu entre celle des mercenaires et celle des petits marchands; ces dames sont admises assez volontiers *en tapadas* aux bals et aux soirées. La chaleur du climat a réduit les exigences de l'étiquette à leur plus simple expression; la mise des hommes surtout est très-libre et très-négligée; tout cela contribue à donner à ces sortes de réunions une allure qui serait sans doute, ici, jugée plus sévèrement. Les danses de caractère, comme la cachucha et autres danses espagnoles, y sont exécutées à ravir, et vers la fin de la nuit, quand la joie est au comble, que le plaisir atteint le maximum de la folie et qu'on sent qu'il va bientôt s'échapper, alors commencent d'autres danses, ou *sapateos*, encore plus libres, plus lascives, et qui jettent l'esprit dans un genre d'excitations telles que le jour vient sans doute à temps pour empêcher que la fête ne dégénère en orgie. Une assez singulière habitude, qui d'ailleurs n'existe pas seulement à Guayaquil, mais aussi dans une grande partie de l'Amérique espagnole, c'est la faculté qu'ont les femmes qui, par raisons de convenance, n'ont pas été invitées à ces fêtes, de pouvoir y assister incognito dans les galeries, aux portes ou aux fenêtres des bals, cachées en *tapadas*, c'est-à-dire revêtues d'un long châle qui leur donne à peu près l'air mystérieux d'un domino, ce qui ajoute parfois des scènes de bals masqués aux plus simples soirées dansantes. Il arrive même que les tapadas sont mieux et plus fréquemment courtisées que les femmes du bal, les allures piquantes de leur costume disposant plus volontiers aux intrigues amoureuses que les grâces à visage découvert.

Quittons les bals pour retourner à l'intérieur des maisons. Quand on entre pour la première fois dans un appartement à Guayaquil, le coup d'œil a quelque chose de surprenant : les femmes sont assises ou plutôt couchées dans des hamacs de jonc, suspendus au travers de l'appartement ou accrochés dans les embrasures des balcons, selon leur grandeur, et leur habitude est telle à cet égard qu'elles n'y ont pas moins d'aisance et de grâce que les femmes de nos salons sur leurs divans. Elles se balancent ainsi à des hauteurs parfois assez considérables, au moyen d'un de leurs pieds, qui est toujours en mouvement. Il arrive, quand on approche d'un de ces intérieurs, qu'un bruit étrange vient frapper votre oreille et vous fait croire que quelqu'un s'y dispute violemment; mais ce n'est que le frottement du croc des hamacs joint à l'éclat de la voix des causeurs, dont la pantomime n'est pas moins animée que la parole, qui a produit cette illusion d'acoustique. C'est une sorte de faveur, dont les dames de Guayaquil n'usent qu'avec beaucoup de réserve, d'offrir une place dans leur hamac, et du reste cela se conçoit; mais, s'il y en a un de libre, elles l'offrent avec beaucoup d'empressement. Quand le soleil sévit dans toute sa force et que le thermomètre Réaumur monte jusqu'à 27°, on conçoit la nécessité impérieuse des hamacs, dans lesquels seulement il est possible de respirer. Tout le monde fume à Guayaquil, et c'est un usage général de présenter des cigares à tous les visiteurs. Bien que par suite de l'excessive chaleur qui règne dans cette contrée, on soit porté à boire beaucoup, il faut cependant réprimer cette envie, dont la satisfaction trop fréquente a toujours des conséquences très-fâcheuses pour la santé. La nourriture est abondante et variée; on y trouve, indépendamment des viandes ordinaires, une très-grande quantité de poissons et de gibier de toute nature; les légumes n'y sont pas moins multipliés; les bananes

de grande dimension, ou *plantanos*, qui arrivent sur des radeaux par cinq à six cents régimes dont chacun pèse de quatre-vingts à cent vingt livres, servent de pain à presque toute la population. Ces bananes se mangent cuites par les gens du peuple, qui les trouvent désagréables et indigestes quand elles sont crues. Malgré toute cette abondance, ce n'est pas encore en cela que Guayaquil se distingue le plus, mais bien par les fruits du tropique, qu'aucun autre pays ne présente en aussi bonne qualité et en aussi grande quantité. Les papayes, dont l'arbre figure dans tous les paysages empruntés aux points de vue des pays tropicaux, y sont très-communs, ainsi que les oranges, qui arrivent par pirogues et se vendent en détail un réal ou douze sous le cent; les ananas, d'une grosseur démesurée, les avocats, les sapottes, les sapolittes, sont à peu près aussi abondants. On y trouve des melons excellents, des goyaves, des chirimoyas ou hates, mais cependant moins bonnes qu'à Lima; enfin, des grenades et grenadilles, des tumbos, fruit qui vient sur couche comme les melons. Je ne l'ai jamais vu ailleurs qu'à Guayaquil et il contient une liqueur aigre-douce qui, avec du sucre et de l'eau-de-vie, forme une boisson délicieuse et très-rafraichissante. J'insiste surtout sur les légumes et les fruits qui ne sont pas généralement connus en Europe, en remarquant toutefois qu'ils possèdent ceux d'Europe qui viennent de Quito. Je ne dois pas oublier de faire mention d'une grande gousse appelée machète, que l'on trouve dans les bois et qui renferme des pois recouverts d'une pulpe blanche et sucrée. Bien qu'à Guayaquil la canne à sucre soit très-abondante, on y fait cependant fort peu de sucre; mais on y fabrique beaucoup de rhum et de *guorapo*. Citons encore, pour compléter notre énumération des fruits de Guayaquil : les limons ou oranges blanches, les citrons sauvages, le cédrat, les pommes et noix d'acajou, la figue-raquette, l'orange

aigre et le mani ou pistache de terre, et nous pourrons voir en cette ville une sorte de vestige des splendeurs matérielles de l'Éden primitif.

Examinons maintenant le costume des habitants, sujet qui a bien aussi son importance pour l'observateur sérieux qui sait combien le vêtement influe sur les mœurs en même temps qu'elles le déterminent concurremment avec les circonstances extérieures et la nature du climat. Les hommes de la haute classe de Guayaquil portent, pendant tout le cours de la journée, des vestes blanches, et quand ils rendent des visites, des habits de drap et d'étoffe légère. Le chapeau de paille est la coiffure la plus usitée, et, bien qu'elle semble toute simple, on comprend cependant qu'elle soit aussi du ressort des classes fortunées, quand on songe qu'un de ces chapeaux fabriqués dans la province de Jipijapa, s'il est un peu fin, coûte jusqu'à dix et quelquefois vingt piastres! La classe intermédiaire, les métis, portent des chapeaux de une à trois piastres; ils sont presque toujours vêtus d'un pantalon, d'une veste et d'une chemise de coton à raies ou à fleurs, et n'ont point de bas dans leurs souliers; d'autres, plus riches, portent des vestes, des cravates et des ceintures de soie. Cependant la ceinture est d'un usage à peu près général; elle tient lieu de bretelles et serre la taille de façon à la dessiner très-gracieusement; le dimanche surtout, quand les habillements sont tout frais, elle est portée avec une certaine prétention qui touche à la coquetterie. Les femmes du monde, c'est-à-dire de première classe, suivent les modes européennes, modes toujours en retard, bien entendu, mais dont elles savent tirer parti très-spirituellement; leur manière de se coiffer varie moins; elles ont presque toujours les cheveux relevés sur la tête ou séparés en deux tresses qui retombent sur les épaules; elles ne se servent pas de chapeaux, ou du moins elles n'en portent qu'à la cam-

synonyme d'homme sans foi, sans parole, et même de voleur. Sur les *balsas* on bâtit une maison, dans laquelle vit la famille d'Indiens qui aide au chargement et au déchargement des navires; au moyen de cette espèce de dock, dont le devant est toujours ouvert, les marchandises entrent et sortent facilement sans être exposées à l'intempérie des saisons. Une chèvre faite de deux longues espares, auxquelles est attachée une grande voile, sert de mât au radeau pour remonter ou descendre la rivière, quand le vent est propice. Les Indiens qui habitent les *balsas* attachent une bouée de palo-balsa aux bretelles du vêtement de leurs enfants pour les sauver plus vite dans le cas où ils tomberaient à l'eau, précaution qu'ils ont de commun avec les bateliers chinois. Ces balsas portent aisément cinq à six cents charges de cacao de 81 livres espagnoles.

On transporte souvent des bestiaux en balsas, mais quelquefois aussi on leur fait traverser la rivière et les étiers à la nage; on les attache alors par les cornes, huit ou dix de front, à une perche ou bambou; le conducteur se place au centre et les guide dans le trajet. La rencontre, assez fréquente dans ces parages, des caïmans ne laisse pas que de rendre ce trajet assez périlleux et d'exiger de la part de celui qui dirige les bestiaux une grande présence d'esprit. Il faut que cet homme, ayant à la main son machète, suive le caïman qu'il a découvert dans toutes ses directions afin de l'éviter; car ces bouviers assurent que lorsqu'un de ces animaux a jeté son dévolu sur telle ou telle proie, il s'acharne constamment après elle, si bien qu'on ne peut lui échapper qu'avec une grande précision et une grande vivacité de mouvements, pour couper la liane qui attache à la perche l'animal qui a été saisi, afin de le sacrifier au reste du troupeau : le conducteur change aussi de place par le même motif.

La rivière de Guayaquil et ses étiers sont remplis de croco-

amphibie en se dérobant à ses efforts désespérés. Un pareil combat menaçait de se prolonger long-temps sans issue, quand tout-à-coup un effort contraire et simultané des deux lutteurs brusqua le dénouement; l'impulsion opposée eut pour effet de jeter l'âne sur son derrière et le crocodile dans le fleuve, l'un n'ayant qu'un morceau de sa proie, l'autre se trouvant horriblement défiguré.

Les caïmans inspirent une telle épouvante à presque tous les animaux, qu'on dit à Guayaquil que les bestiaux qui se sont trouvés dans un semblable péril se laisseraient périr de soif plutôt que de revenir boire dans le même endroit. Les chiens, mieux avisés, hurlent et aboient jusqu'à ce qu'ils aient attiré l'attention des caïmans sur un point; alors ils courent à une autre place, où ils boivent à la hâte et s'éloignent aussitôt du rivage. Il m'arriva à moi-même une aventure dont, fort heureusement, je fus quitte pour la peur, mais qui toutefois m'a complètement guéri du désir de me baigner dans la rivière. *Le Venturoso* était en armement; la pleine mer m'avait fait envie, et je me proposais de savourer tout à l'aise les charmes de la plus délicieuse natation; mais, au premier plongeon, je sentis sous mes pieds quelque chose de froid et de raboteux dont le souvenir seul me fait encore frissonner; j'ouvre les yeux dans l'eau trouble, et j'entrevois un objet blanchâtre qui ressemblait à un crocodile! je donne avec force un coup de pied qui me fait revenir sur l'eau, et je me précipite dans un canot plus mort que vif. Ce qui avait causé ma frayeur n'était que la dépouille infecte d'un de ces monstres, et j'eus un poids de moins sur la poitrine, quand je vis mon cauchemar revenir sur l'eau, le ventre en l'air.

La nature dans ces climats, d'ailleurs si favorisés, semble rappeler à l'homme sa misère en le harcelant d'animaux immondes et venimeux; l'animalité la plus hideuse, celle qui répugne

davantage à ses instincts, semble lui interdire la paisible possession du monde le plus enchanteur et s'en faire le maître à sa place, jusqu'à ce qu'il regagne son légitime empire par son courage et sa raison. Les maisons de Guayaquil sont infestées par des rats d'une grosseur monstrueuse, et même par des scorpions et des cienpies dont la piqûre n'est pas mortelle, il est vrai, mais donne une fièvre dont la peur augmente le danger. On ne peut changer de place une caisse, un ballot, un vieux meuble, sans en découvrir quelques-uns; ils sont aussi communs qu'ici les araignées. Au nombre des particularités singulières qu'on raconte des scorpions, il faut ajouter celle-ci : la femelle de cet insecte porte ses petits sur son dos jusqu'au moment où, devenus plus forts, ils se mettent à dévorer leur mère! Est-ce un acte d'abnégation maternelle à l'instar du pélican? est-ce férocité ou ingratitude de la part de la nouvelle génération? je laisse aux naturalistes le soin de résoudre cette question.

D'innombrables lézards sillonnent les murs et les plafonds des appartements; on ne leur fait pas une chasse trop rigoureuse, parce qu'ils servent à diminuer le nombre des insectes, dont ils se nourrissent. La plupart des lézards sont inoffensifs; cependant il en est un qui ne laisse pas d'être assez dangereux; c'est la salamandre, qui, en tombant du plafond sur les gens qui se trouvent dans l'appartement, s'accroche à eux et introduit, par la piqûre de ses ongles, le venin qu'elle a dans de petites poches sous ses doigts; quand on est saisi de cette manière, on fait lâcher prise à l'animal en lui présentant un miroir sur lequel il se précipite aussitôt. Enfin, il n'est pas sans exemple de découvrir, dans les arrière-magasins, des serpents dont la morsure peut donner la mort. Il m'arriva d'en écraser un, sans m'en apercevoir, en fermant une des fenêtres à coulisses de mon balcon; il fût peut-être venu se réchauffer dans mon lit. Cet événement, du

reste assez ordinaire, donna l'éveil aux habitants du quartier, et l'un d'eux, à force de recherches, finit par trouver, dans un des coins obscurs de son logement, un nid de ces animaux, qu'il écrasa sans accident. Le peu de propreté de la ville contribue sans doute à entretenir et même à multiplier toutes ces races d'animaux malfaisants. Les rues intérieures, qui ne sont pas pavées, servent d'auges aux porcs, qui viennent s'y vautrer et les rendent encore plus inabordables; le soir, des masses de chauves-souris, attirées par la lumière, traversent les appartements qu'on a tenus ouverts pour jouir de la fraîcheur. Les gallinasos, oiseaux de proie, noirs, à tête rouge, se chargent seuls de nettoyer un peu les rues en dévorant les immondices et en se précipitant, du toit des maisons et des édifices publics où ils se tiennent perchés, sur les cadavres d'animaux dont, sans eux, la circulation se trouverait embarrassée; c'est l'unique police de l'endroit, on n'y connaît pas d'autre voirie.

Dans la saison des pluies, on se sert de l'eau de la rivière, qu'on a le soin de clarifier au moyen de gros filtres de pierre qui viennent de Payta; dans la saison sèche, on est obligé d'aller la chercher à quelques lieues de la ville avec des jarres qui servent ordinairement à apporter de l'eau-de-vie du Pérou. Ce service se fait par des mulâtres, qui ont pour cela un âne chargé de deux barils; l'animal porte à son cou une sonnette qui avertit les habitants de son passage. Dans une telle température, l'eau est parfois une précieuse denrée. La saison des pluies est, à Guayaquil, la saison des plaisirs; la société déploie tous les charmes de sa coquetterie, les prestiges de son opulence, quand la nature se fait maussade et semble se vêtir de deuil. Les bals résument tous les plaisirs des habitants de Guayaquil; la danse est un goût à peu près général; c'est plus qu'un goût, c'est une passion; on danse à tout propos, et même hors de propos; la danse marque

et consacre toutes les circonstances importantes de la vie : on danse aux baptêmes, aux mariages, et même à la mort des petits enfants, qu'on appelle *angelitos* (petits anges), ce qui est une manière comme une autre d'exprimer ses convictions religieuses et ses regrets. La musique de tous ces bals se compose de harpes, de guitares et de violons. Quand on exécute des danses de caractère, les musiciens mêlent leurs voix nazillardes aux sons de leurs instruments, ce qui ne veut pas dire qu'il en résulte toujours la plus parfaite harmonie. Les femmes dansent à ravir, si bien qu'elles ont mérité (les danseuses de Cadix ayant la réputation d'être les plus sémillantes de la Péninsule) le surnom de *caditanas* de l'Amérique. L'éducation des femmes est extrêmement négligée à Guayaquil; il est bien rare que leur instruction aille au delà du degré le plus élémentaire; il n'y a pas un seul pensionnat de demoiselles dans toute la ville; le développement de leur intelligence est abandonné au hasard, et, sans le frottement continuel de la société, leur esprit naturel ne trouverait jamais les moyens de se manifester; mais ce frottement est tel, les relations sont si fréquentes et si multipliées, que, sans aucun fonds réel, il acquiert bien vite un vernis de savoir qui suffit aux besoins d'un monde oisif et frivole. Il y a même, quant à cette expérience de la vie de salons et d'intrigues amoureuses, une précocité telle, qu'il n'est pas rare de voir une jeune fille d'une dizaine d'années tout au plus tenir tête, avec le plus imperturbable aplomb, aux causeries équivoques des hommes les plus effrontés.

Les femmes de Guayaquil ont donc tous les charmes de l'esprit de conversation et de société qui permettent de répondre aux raffinements de langage et aux finesses d'un monde élégant sans aucune difficulté. La femme de Guayaquil ressemble bien à toutes les femmes de l'Amérique espagnole; mais elle s'en distingue par une aisance toute particulière, par une grâce de main-

tien, un laisser-aller qui ne dépasse jamais les limites du bon goût, et enfin par cette dignité extérieure qui résulte presque toujours de la bonne opinion qu'on a de soi-même, ce qui ne manque jamais aux dames de Guayaquil. La Guayaquilienne a quelque chose de la *lionne* parisienne, sauf la différence des habitudes et des mœurs. Les hommes ne valent pas, à beaucoup près, leurs compagnes, surtout pour ce qui concerne les agréments de la vie mondaine; les petits riens que ces dames débitent à merveille tournent à la niaiserie dans la bouche de ces messieurs; si une littérature originale était possible dans ce pays, il est vraisemblable que le *scudérisme* y serait en grand honneur. On rencontre cependant des Guayaquiliens qui ne manquent pas d'une assez solide instruction, qu'ils ont, pour la plupart, puisée à Quito et à Lima, et je dois répéter que, lors de mon séjour, l'esprit public, stimulé par des désirs d'indépendance, était en voie rapide d'amélioration et de développement. L'espérance de régénération qui échauffait tous les cœurs ranimait toutes les intelligences et semblait les tirer de leur sommeil pour les appeler à une vie nouvelle; c'est d'ailleurs une sorte d'axiome dans la vie des peuples, que le degré de leur raison est égal à leur amour de la liberté.

Revenons au *Venturoso*, que nous avons laissé tout prêt à appareiller. L'ordre venait d'arriver; nous reçûmes à bord le commissaire du gouvernement colombien; c'était un major d'artillerie nommé don Domingo Andradès, et nous partîmes. Il nous fallut descendre la rivière pendant la nuit, et, comme le vent était contraire, nous fûmes obligés de nous laisser dériver. Qu'on me permette de rappeler ici la manière de remonter ou de descendre un fleuve avec le courant. Aussitôt que le navire a gagné le large, on laisse une ancre labourer le fond, ce qui, en retenant en partie le navire, le fait dériver d'une manière uni-

forme et tracer son sillage dans le lit du courant. Les eaux ayant plus de rapidité que l'objet qu'elles entraînent, donnent au gouvernail la même puissance d'action, et permettent ainsi de faire dévier le navire de droite ou de gauche quand il est poussé en avant par la brise ou qu'il est entraîné par le courant vers des pointes d'îles ou des têtes de bas-fonds. Si le fond augmente, on file un peu de câble; s'il diminue, on en rentre quelques brasses, afin de diminuer la force de l'ancre et d'augmenter celle du courant. On conçoit que cette manière de monter ou de descendre une rivière ralentit la vitesse naturelle du navire, et elle la ralentit en effet de près de moitié; mais elle est généralement employée, parce qu'elle offre plus de sécurité au navire, et aux pilotes une plus grande latitude de direction. Nous mîmes ainsi près de deux jours pour nous rendre à la Puna, parce que le flot nous étant souvent contraire, il nous fallait filer du câble et attendre une marée plus propice.

Cette rivière est tellement encaissée par les immenses forêts de mangliers qui couvrent ses deux bords, que presque à aucun endroit la plage ne peut s'apercevoir, ce qui lui donne une physionomie toute particulière. Les insectes dans la nuit et dans le jour, les perroquets et quelques oiseaux aquatiques viennent mêler leurs cris au bruissement du feuillage des mangliers et au plaintif mouvement des flots; les sinuosités du fleuve vous enveloppent dans le plus étroit horizon, et si parfois quelques petites embarcations, quelques radeaux ne venaient vous rappeler la vie extérieure, on pourrait se croire engagé dans le plus solitaire et le plus inextricable labyrinthe.

On découvre dans ces bois des aigrettes d'une grande beauté, des bécasses et bécassines de mer, des plongeons et des poules d'eau, et plusieurs espèces de cigognes et de hérons. Près de la terre ferme, vers la ville, les perroquets et les perruches devien-

nent très-communs; les singes, qui y sont en grand nombre, dévastent souvent les plantations. Les bestiaux qui paissent dans les savanes, surtout les plus jeunes, ont plusieurs ennemis redoutables dont il faut les préserver; les tigres, les léopards, les chats sauvages et les crocodiles sont friands de leur chair et leur font une guerre d'extermination. À son tour, le tigre a un ennemi déclaré dont bien souvent il est victime; c'est le saïnos, espèce de cochon sauvage, qui le poursuit avec une animosité féroce que la crainte n'arrête jamais. Le saïnos isolé a beaucoup moins de force que le tigre; mais ils marchent presque toujours par bandes, et c'est ainsi qu'ils attaquent leur principal ennemi; les pertes que le tigre, dans sa furieuse défense, leur fait éprouver, loin d'amortir la rage qui les anime, la rendent au contraire plus implacable et plus acharnée.

Souvent le tigre échappe à cette lutte inégale par son agilité, et va se réfugier sur un arbre, d'où il pense pouvoir braver ses nombreux adversaires; mais alors les saïnos viennent jusqu'au pied de l'arbre, l'entourent, forment un cercle qu'ils élargissent de plus en plus afin de pouvoir se nourrir des feuilles et des jeunes pousses qui se trouvent sur le terrain, et bloquent ainsi le tigre jusqu'à ce que la faim lui fasse tenter un effort désespéré dans lequel il succombe presque toujours.

Les saïnos n'attaquent pas l'homme; s'il se trouve sur leur passage, ils le renversent par leur choc et le déchirent alors de leurs défenses. Le chasseur qui les aperçoit se réfugie sur un arbre; mais si dans sa fuite il en a blessé quelques-uns, les saïnos font le siége de l'arbre comme dans leur combat avec le tigre. Ce cochon est trapu, peu élevé; sa chair est bonne, quoique ayant un goût sauvage; il a sur le dos une tumeur purulente qui le corrompt dès qu'il est tué, si l'on n'a pas la précaution de l'enlever aussitôt.

CHAPITRE TROISIÈME.

Départ. — Arrivée à Tumaco. — Le capitaine [illegible]. — [illegible] pour de trois millions. — Arrivée à Guayaquil; séjour. — Contre-révolution de Guayaquil. — Combat avec l'Alexandre. — Retour à Guayaquil.

Arrivés à la Puna, nous embarquâmes un peu de bétail avec des pieds de bananiers pour le nourrir et des bananes pour notre propre consommation, puis nous mîmes à la voile pour Tumaco, un des ports de la province du Choco, que nous atteignîmes trois jours après, ayant mis le cap au nord et laissé derrière nous l'île Santa-Clara ou Amortajado.

Tumaco (1) est un petit port situé par 1° 58′ de latitude N. et par 80° 47′ de longitude O., méridien de Paris; c'est le port naturel de Barbacoas, capitale de la province, qui est à une douzaine de lieues dans les terres. Le village de Tumaco est à une lieue du mouillage, à l'embouchure d'une rivière d'eau salée dans laquelle se jettent aussi quelques courants d'eau douce. On est obligé de remonter un de ces courants pour arriver au village où se tient le commandant de cette partie de la côte. Nous avions ordre d'y déposer le commissaire Andradès, qui devait aller à Barbacoas, et d'attendre son retour. A notre arrivée, je fus dépêché, avec notre commissaire, auprès du gouverneur; ce titre de gouverneur se donne indistinctement d'ailleurs à tous les commandants de villages et de points militaires. Au bout d'une lieue

(1) *Tumaco* était le nom d'un cacique qui gouvernait ces provinces lors de la conquête, et *Barbacoas*, dans la langue des Indiens d'alors, voulait dire maisons bâties sur pilotis ou dans les arbres.

de chemin, nous cherchions partout Tumaco, ne nous doutant pas que les quelques cases, plus ou moins grandes, que nous apercevions éparses çà et là, le composaient à peu près exclusivement. Toutefois, en pénétrant plus avant, nous aperçûmes une espèce de fort garni de deux canons, gardé par un nègre presque nu et coiffé d'un bonnet de police, qui faisait sentinelle avec un fusil rouillé; un peu plus loin, une trentaine de négrillons faisaient l'exercice. Nous débarquâmes; celui qui avait l'air d'être investi du commandement vint au-devant de nous dans un assez singulier accoutrement : un jonc à la main, un bonnet de police à glands d'or sur le coin de l'oreille, le corps enveloppé d'une robe de chambre à grands ramages et d'un pantalon d'indienne à fleurs. Après avoir répondu aux questions ordinaires, nous lui déclarâmes avoir des dépêches pour le gouverneur; alors ce bizarre personnage fit, avant de nous y conduire, rentrer sa troupe à la caserne qui, faite de bambou, ressemblait fort à une cage à poulets; quant à sa troupe, son équipement lui donnait assez d'analogie avec une bande des gueux de Callot, aux infirmités près, et contrastait de la manière la plus tranchée avec le costume prétentieux de notre introducteur.

La Colombie me donnait là une très-pauvre idée de ses ressources et de son organisation militaire. Enfin nous parvînmes à la case du gouverneur, non sans avoir ri plus d'une fois de la grotesque majesté de l'officier en robe de chambre, que j'avais pris pour un Anglais, à ses longues moustaches rouges et à son visage coloré. Nous trouvâmes le gouverneur étendu dans un hamac et causant avec deux ou trois individus qui n'étaient rien moins que les autorités du pays.

Tous ces messieurs avaient une mise extrêmement négligée : chemise bleue, pantalon d'indienne, point de bas et des savates aux pieds, sans autre insigne qu'un bonnet de police ou une cas-



TUMACO EN COLOMBIE

quette ornée de vieux galons. L'ameublement, tout aussi simple, consistait en trois hamacs suspendus, une table de bois et quatre fauteuils rustiques. Le commissaire Andradès, dont le costume officiel était des plus riches et des plus frais, se sentait mal à l'aise dans cet humble domaine; sa vanité, qui n'était pas mince, s'était sans doute promis de jouer son rôle et de produire son effet dans cette circonstance; mais elle se trouvait singulièrement déçue au milieu de ces hommes sans façon et en présence du commandant, non moins insouciant du décorum, et qui, toutefois, comme lieutenant-colonel, lui était supérieur en grade, à lui simple major.

Après la remise des dépêches, le gouverneur nous invita cordialement à nous rafraîchir et même à déjeuner avec lui. Pendant toute cette réception, je ne pouvais détourner les yeux de la figure de notre officier à moustaches rouges; enfin je me hasardai à lui adresser sur son origine quelques questions qui pussent me tirer de l'incertitude où j'étais plongé à cet égard.

— Monsieur, n'êtes-vous pas Américain? lui dis-je.

— Fichtre! non; je suis Français, répondit-il.

— Comment, monsieur, vous êtes Français! et moi aussi, je suis Français, et M. Drinot aussi, le commandant de notre brick, est Français, nous sommes tous Français.

A ce nom, l'officier pousse un cri de surprise, se jette dans mes bras, et nous nous embrassons, comme compatriotes, de façon à toucher ceux qui assistaient à cette scène attendrissante. Décidément, je commençai à lui pardonner sa malencontreuse apparence et à revenir de ma première prévention. Il obtint du gouverneur la permission de m'emmener avec lui, et nous partîmes en laissant le commandant avec sa société, augmentée du superbe major.

M. Nichet, car c'était le nom de mon officier, était venu de

France à Buénos-Ayres, et de là il s'était embarqué, comme capitaine d'armes, à bord du corsaire *le Congreso*, commandé par les frères Fournier, et enfin, pour le moment, il était capitaine au service de Colombie, commandant d'armes et instructeur à Tumaco, d'où il espérait bientôt marcher, avec la division de Popayan, sur Pasto et sur Quito. Parvenus à sa case, il me présenta à deux jeunes femmes dont la couleur n'était vraiment pas locale, car elles étaient aussi blanches que jolies. L'une, doña Mariquita, était la femme du gouverneur; l'autre, doña Petronilla, était madame Nichet. Celle-ci était grande, bien faite, d'un air à faire envie aux plus difficiles; sa tête, aux traits harmonieux, s'encadrait dans deux longues tresses de cheveux châtains qui retombaient sur des épaules d'un galbe parfait; son buste était emprisonné dans une simple chemisette de mousseline qui n'en comprimait pas les suaves contours; sa taille, à servir de modèle, était contenue dans un jupon d'indienne attaché très-bas, qui lui laissait toute la grâce de ses formes et la liberté de ses mouvements. Sa tournure accusait bien quelque nonchalance, mais une nonchalance voluptueuse dont son doux regard augmentait la séduction. Mariquita, sa sœur, formait avec elle le contraste le plus complet et le plus merveilleux. J'étais ravi de voir comme la nature sait varier les conditions du beau et surpasser les richesses de la plus ardente imagination.

En voyant Pétronilla, on eût volontiers pensé qu'il était impossible d'être belle sans lui ressembler; en voyant Mariquita, cette illusion disparaissait. Ce n'était pas la grande et sévère harmonie des traits de sa sœur; mais sa physionomie avait plus d'animation, d'enjouement et de vivacité, un air moins tendre, un ton plus coquet, un regard ingénu avec des yeux pétillants de malice; enfin, toute sa personne avait une allure piquante qui faisait rêver au plaisir comme celle de Pétronilla faisait rêver au bonheur.

Ces charmantes jeunes femmes étaient orphelines et sans fortune; leur père, employé espagnol, avait été tué à la prise de Barbacoas; leur mère n'avait pas tardé à suivre son époux, et c'était en quelque sorte par droit de conquête qu'elles étaient tombées au pouvoir de deux officiers du parti ennemi.

Comme Nichet désirait recevoir notre commandant, je renvoyai le canot et j'écrivis à M. Drinot qu'une ancienne connaissance le demandait instamment. Dans la crainte que le commandant ne voulût pas se décider à se déranger en faveur de M. Nichet, je me servis de l'argument le plus irrésistible en lui annonçant la présence des deux jolies sœurs, et en lui faisant même entrevoir qu'il ne serait pas impossible, avec un peu d'audace et d'adresse, d'arracher à leur solitude ces deux anges dont l'aspect m'avait séduit; j'ajoutais, en forme de post-scriptum, qu'il devait se munir de quelques bouteilles; car du vin français et de bon Cognac pourraient, dans la circonstance, nous devenir des auxiliaires tout-puissants. Je conçois que c'était assez mal reconnaître le bienveillant accueil de M. Nichet, car mon invitation à M. Drinot était, pour notre hôte bénévole, un véritable guet-apens, voilà l'accusation; mais si l'on songe que j'avais vingt ans à peine, une figure passable, beaucoup de fraîcheur, des cheveux blonds et bouclés, toutes choses assez rares sous l'équateur, et qui m'avaient mérité le titre de *Frances buen moso*, que ma modestie ne me permet pas de traduire; si l'on songe surtout à la rare beauté de Pétronilla et à la gentillesse de Mariquita, on sera bien disposé à admettre des circonstances atténuantes, voire même, si l'on a encore quelque jeunesse, à donner une pure et simple absolution.

Quant au commandant Drinot, c'était un assez bel homme, quoiqu'un peu replet; je le savais d'humeur à ne pas laisser échapper une aventure galante et une fête improvisée.

Nous déjeunâmes en attendant M. Drinot, et, sans plus tarder, je jugeai à propos de commencer les hostilités, qui, bien que sourdes et indirectes, n'en avaient pas moins l'avantage de me faire reconnaître le terrain sur lequel la lutte allait s'engager.

Le repas se composait de poissons, de bananes frites, d'œufs, de chocolat et d'eau-de-vie anisée; j'y ajoutai deux bouteilles de vin que Nichet serra de très-près et de façon à me laisser croire que du moins, de son côté, nous finirions par triompher sans gloire à force de vaincre sans péril. Nos deux dames, qui avaient préparé le repas, ne voulurent pas manger avec nous, ce qui ne m'empêcha pas de les bien observer.

Après le repas, Nichet, qui avait besoin sans doute de parler au gouverneur, me laissa seul avec elles, ce qui me mettait dans la position de saint Antoine, dont je n'avais pas la prétention d'avoir la vertu. Au lieu de dormir, comme j'en étais convenu avec Nichet, je mis le temps à profit et m'adressai particulièrement à Mariquita, vers laquelle, après bien des oscillations, la balance de mon cœur avait décidément incliné; puis enfin, pour n'inspirer aucune jalousie, je me montrai également empressé auprès de l'une et de l'autre, et m'attachai surtout à exciter leur vanité, ce qui est le ressort principal de toute galanterie; je leur montrai la minimité de leur condition, l'incertitude de leur avenir et le peu de mérite de leurs maîtres et seigneurs; je leur vantai beaucoup mon commandant, sur lequel je comptais pour mener l'affaire à bonne fin; je ne manquai pas d'opposer les richesses de Guayaquil à la mesquinerie de Tumaco, le sort brillant qui dépendait de leur volonté à la vie humble et triste dans laquelle elles végétaient. Mes deux filles d'Eve ne se décidaient pas encore; mais elles discutaient déjà la convenance et les moyens de leur délivrance, et quand de telles choses sont mises en question, si le triomphe n'est pas assuré, la défaite

l'est encore moins. Je les laissai dans ces préoccupations pour aller retrouver Nichet chez le gouverneur et prendre quelques renseignements sur la province de Barbacoas. Sur les trois heures de l'après-midi, le canot revint avec le commandant, que je mis aussitôt en rapport avec le gouverneur et notre ami Nichet. Le major Andradès devant partir pour Barbacoas, j'appris que nous resterions huit ou dix jours à Tumaco, circonstance que je regardai comme très-favorable à nos projets d'enlèvement. La journée n'était pas finie, que le commandant avait déjà produit son effet sur la belle Pétronilla. Nichet, lancé par la joie et les rasades, débitait force lazzis cavaliers, il nous recommandait de respecter *son épouse*, sauf à nous rejeter sur *madame la gouvernante*, qu'il nous abandonnait de grand cœur; nous étions bien résolus à le punir d'un tel excès d'égoïsme, et sa naïveté nous amusait beaucoup.

Nichet était troupier dans toute la force du terme, un vrai type en son genre, peu disert, mais bon buveur; aussi, qui joue avec l'épée devant périr par l'épée, Nichet roula sous la table, vaincu par le nombre indéfini de petits verres que sa gaieté ne comptait pas. Alors, nous enveloppâmes notre gaillard dans sa robe à grands ramages, nous le portâmes sous l'auvent qui servait de cuisine, et, sans attendre que la raison revînt à cette infortunée victime de tous les dieux de la fable, nous nous assurâmes de la parole de ces dames, qui, dès ce jour, ne pouvaient plus convenablement se considérer comme des habitantes de Tumaco. Nous n'étions cependant pas encore partis, et nous n'avions effectué jusque-là, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, que la partie morale de l'enlèvement. La comédie devait finir comme elle avait commencé; nous avions toujours affaire aux mêmes individus, et par conséquent la meilleure marche à suivre était l'emploi des mêmes moyens. Nous donnâmes deux

dîners à bord à notre ami Nichet, au gouverneur, ainsi, bien entendu, qu'à leurs compagnes. Nichet se passionnait de plus en plus pour notre Bordeaux; sa verve bachique semblait suivre la même progression que notre verve amoureuse, et le gouverneur, quoique en apparence un peu plus réservé, finissait toujours par en arriver au même point. Enfin, le jour de notre départ, le coup de l'étrier fut terrible; les adieux furent si tendres, que nous renvoyâmes à terre nos deux Gérontes sans qu'ils s'en aperçussent et sans qu'ils s'avisassent de penser à *leurs épouses*, que nous gardâmes à bord.

Il y avait quelque chose de touchant et de vrai dans l'hésitation de ces jeunes filles à quitter leur pays natal. Si humble que soit la position qu'on occupe sur le coin du monde qui vous a vu naître, ce n'est pas sans un regret profond, sans répandre les plus chaudes larmes du cœur, qu'on l'abandonne pour se lancer dans les régions inconnues. On a beau se dire que ce changement de vie est une délivrance, que la destinée va sans doute se faire à la fois plus douce et plus brillante; on a beau bercer son âme dans un rayon d'espoir, il semble que la chaîne, au moment où elle se brise, est moins lourde et moins répugnante à porter, et l'on ne sent guère, dans son cœur incertain, que des mouvements et des instincts confus que l'esprit ne peut s'expliquer. Mais enfin cette incertitude céda à nos prières, à nos sollicitations et au désir très-naturel de quitter deux hommes pour qui elles n'avaient jamais eu d'affection. Quand les deux buveurs revinrent à la raison, elles étaient déjà loin de Tumaco!

Je ne revis Nichet que six ou sept ans après cette équipée, et j'eus alors l'occasion de savoir que sa pénétration avait été cependant jusqu'à croire que c'était moi qui lui avais enlevé sa femme, bien qu'en sa présence j'aie toujours eu l'air d'avoir une préférence marquée pour la femme du gouverneur. La circonstance dans

laquelle il vint brusquement me demander compte de ma conduite envers lui mérite d'être mentionnée.

Je me trouvais à Guayaquil en 1828; un jour, les autorités de la ville, des négociants français et étrangers, le commandant Luzarraga, le général Castillo, le commandant général d'artillerie Klinger, le colonel Morand, qui a été amiral du Pérou, le consul américain Willreath, l'agent consulaire français Yturburu, ainsi que plusieurs autres personnages et plusieurs dames de la haute société de Guayaquil, étaient réunis sur le môle pour assister au débarquement d'un bataillon d'artillerie qui venait de Quito; la seconde embarcation des troupes qui débarquaient portait le commandant du bataillon, lieutenant-colonel à face rubiconde et à moustaches rouges, qui me regardait très-fixement depuis qu'il m'avait aperçu.

Je ne comprenais pas le motif de cette attention obstinée, car la figure de ce personnage ne me revenait pas à la mémoire; mais il me tira bientôt d'embarras; dès qu'il fut débarqué, il vint à moi en me criant aux oreilles d'une voix de Stentor : *A donde esta mi muger. V. M. me ha robado mi muger, a donde esta?* ce qui voulait tout simplement dire : Vous m'avez volé ma femme; où est-elle? J'étais stupéfait d'une pareille interpellation faite en public par un homme que je croyais n'avoir jamais vu, lorsqu'une voix sortant de la foule s'écria : Ah! Lafond qui a volé la femme de Nichet! Je partis alors d'un grand éclat de rire, et j'appris à l'infortuné que sa belle infidèle demeurait précisément à Guayaquil, tout en me défendant du reproche qu'il m'avait adressé. Les spectateurs de cette scène, qui avaient entendu l'accusation sans écouter la défense, ne manquèrent pas de colporter le récit du prétendu enlèvement, et Guayaquil en fit sa chronique scandaleuse pendant quelque temps.

Il ne faut pas juger les mœurs des habitants de ces contrées

par les habitudes morales de notre patrie. Qu'on se rappelle San-Blas, où les autorités mêmes de l'endroit vivaient dans le concubinage le plus relâché, et qui ne comptait que deux familles légitimement unies sous la loi du mariage légal. Le Choco ne faisait pas exception alors, et l'histoire de nos deux héroïnes, depuis leur départ de Tumaco, était parfaitement conforme aux coutumes du pays. Pétronilla s'était mariée après avoir vécu peu de temps avec le capitaine Drinot, ce qui ne nous empêcha pas d'aller lui rendre une petite visite à Guayaquil, démarche qui d'ailleurs, avec quelques bouteilles de champagne, acheva de me réconcilier avec l'ami Nichet. Au fond, il ne m'en voulait pas beaucoup, et sa colère scandaleuse n'avait guère été, de sa part, qu'une petite espiéglerie. Quant à Mariquita, après avoir mis deux grands mois à m'enivrer et à me désabuser de son amour, elle était retournée à Barbacoas, et je n'en avais plus jamais entendu parler.

Le port de Tumaco est difficile pour de grands bâtiments et la rade est foraine; il n'y règne pas habituellement de très-mauvais temps, mais seulement des grains qui donnent peu de vent et beaucoup de pluies. Les intervalles de temps secs sont très-rares sur la côte du Choco; mais les pluies presque continuelles qui l'abreuvent donnent une telle force à la végétation, que tout son littoral est couvert de bois. La province du Choco dépend de l'intendance de Popayan; elle abonde en mines d'or et de platine que l'on extrait par le lavage; quelques bâtiments venant de Guayaquil et de Payta y apportent du sel, de l'anis, du fer, des vases en cuivre, des indiennes, guingamps et serges bleues; mais la côte étant fort peu habitée, le commerce y est presque nul, ce qui est déplorable quand on songe que le terrain est propre à toutes les cultures équatoriales, et notamment à celle du riz, du maïs, de la canne à sucre, du café, du rocou, du

cacao. L'île du Gallo et plusieurs autres petites îles à l'entrée de la rade de Tumaco sont couvertes d'arbres de toute espèce et surtout de cocotiers, dont presque personne ne daigne devenir propriétaire; tel était du moins l'état des choses au moment où j'ai visité ces magnifiques parages, dans lesquels on pourrait aussi faire des huileries d'un grand rapport. La vanille croit en abondance dans les montagnes, mais les Indiens ne savent pas la recueillir, et la nature semble ainsi se mettre inutilement en frais de richesses et de beauté devant une race d'hommes sans intelligence et sans énergie.

Le village de Tumaco est d'un assez bel aspect; le port pourrait être défendu facilement par quelques fortifications que l'on construirait sur le morne et la pointe opposée qui en forment l'entrée. Le commerce des provinces intérieures aurait un très-grand intérêt à ce que Tumaco devînt une ville importante; mais il faudrait pour cela pratiquer des chemins, défricher des marais, et l'inertie des habitants s'opposera bien long-temps encore à l'exécution d'un pareil projet.

Deux jours après notre arrivée, un exprès venu de la côte fit savoir au gouverneur qu'un corsaire était en vue et qu'il avait tenté de débarquer des armes pour les troupes espagnoles de l'intérieur; nous pressâmes nos réparations afin d'être prêts à mettre à la voile au retour du major Andradès; nous levâmes l'ancre huit jours après, et, dans la nuit même du départ, nous aperçûmes une voile qui nous sembla devoir être le corsaire signalé, ces côtes n'étant pas ordinairement fréquentées par de grands navires; mais, ayant mis le cap dessus, nous reconnûmes que c'était un navire marchand ou un baleinier. Il était à la cape, sous ses trois huniers aux bas ris, attendant sans doute le jour pour reconnaître la terre et tenter un débarquement. J'eus tout d'abord l'intention de le visiter, pensant bien qu'il voulait

trafiquer avec la côte, ou que peut-être il avait l'ordre d'y déposer des armes pour les Espagnols de l'intérieur.

Le major Andradès monta sur le pont, et l'ayant vu par le travers, sa grosseur, qui devait le tranquilliser, fut précisément le motif qui l'épouvanta. Sous l'influence de sa panique, il dit au commandant : « Votre mission ne consiste pas à attaquer les bâtiments ennemis, mais tout simplement à me conduire, moi, major Andradès, à Cascajal, où vous prendrez l'escorte des navires qui doivent transporter les troupes envoyées du Venezuela pour soutenir la cause de l'indépendance dans le sud de la Colombie, dont le sort dépend du succès de notre expédition. Nous ne devons rien entreprendre au delà des ordres qui nous ont été donnés, comme envoyés des gouvernements de Guayaquil et de Colombie, et je proteste contre toute tentative d'hostilité. » Nous eûmes beau lui objecter que le navire en vue n'était certainement pas un navire de guerre, que, d'ailleurs, eût-il des troupes à bord, le brick, avec sa batterie, l'aurait bientôt forcé d'amener, et que nous délivrerions ainsi le pays d'un ennemi dangereux, rien ne put le convaincre, et le commandant ne parvint à dissiper sa terreur qu'en lui disant que nous ne le visiterions pas, mais que nous tenions seulement à savoir à quel pays il appartenait. Nous nous approchâmes donc du navire; nous le hélâmes; il nous répondit qu'il était le trois-mâts anglais *Legrand* venant de San-Blas, et après lui avoir dit que nous étions Espagnols, il eut l'air de laisser arriver pour nous demander des informations.

Ce mouvement donna une telle recrudescence de peur au brave major, qu'il s'écria : Prenez garde, commandant, nous allons être pris à l'abordage. Cette exclamation provoqua toute notre hilarité; mais on comprend la colère que nous dûmes avoir contre Andradès, quand nous apprîmes à Cascajal, quinze jours

après, par deux matelots de ce même bâtiment, qu'étant mouillé sur la rade de Tumaco, il avait été capturé. Le gouverneur ayant appris qu'il venait de San-Blas avec des passagers Espagnols, l'avait fait surprendre par cinq soldats qui étaient montés à bord dans la nuit; les papiers dont on s'était emparé lui ayant fait connaître que la cargaison était de provenance espagnole, il l'avait saisie. Or, cette cargaison se composait de 80,000 piastres fortes, quatre cents barils d'eau-de-vie, deux cents bouteilles de mercure, et d'autres marchandises consistant en fer, draps, etc., pouvant s'évaluer à un total de 1,500,000 francs. C'était, comme on voit, payer la poltronnerie du major un peu cher, et il nous était bien permis de le charger de toutes nos malédictions.

Après avoir perdu de vue le navire anglais, nous nous dirigeâmes sur la baie de Buenaventura, et deux jours après, grâce à l'habileté de notre pilote, nous vînmes mouiller devant le village de Cascajal, dont le poste était alors commandé par le lieutenant-colonel don Fernando Fernandez; nous n'y trouvâmes aucune troupe réunie, et le major partit de suite pour les provinces de Cali et de Popayan, afin d'accélérer le départ des forces militaires qu'on attendait.

Le gouverneur de Buenaventura pria M. Drinot de prendre le commandement de la rade et de visiter tous les navires venant de la côte, qui auraient pu avoir quelques communications avec les ennemis. Nous restâmes plusieurs mois mouillés dans cette baie, pendant lesquels nous fîmes de fréquentes excursions dans les rivières qui viennent y aboutir. La baie de Buenaventura est située sur la côte du Choco par latitude nord 3° 50′, longitude ouest 79° 15′, et à peu près au milieu de la distance qui sépare Panama de Guayaquil; elle est grande et spacieuse; mais quelques bas-fonds, qu'un bon pilote peut du reste éviter facilement, obstruent son entrée. Elle pourrait contenir de nombreux

navires et devenir un jour un des plus beaux ports du monde; le pays qui l'environne est, ainsi que toute la côte, couvert de bois et particulièrement de mangliers. Trois rivières principales y ont leur embouchure : Chinquiquira, en se réunissant à un étier considérable, forme une grande île de toute la partie sud-est de la baie; Dagua, la plus fréquentée, parce qu'elle sert de route pour aller à Cali et à Popayan; enfin, Rio-Madalena va rejoindre au nord la grande rivière de San-Juan, qui a son embouchure dans la mer du Sud, au port de Chirambira. La Dagua est navigable pour de grandes pirogues jusqu'au Salto ou cataracte de la Bodega (magasin), ainsi nommée parce qu'on y a fait construire un vaste hangar où l'on dépose les marchandises pendant qu'on transporte les pirogues de l'autre côté de la cataracte.

Un grand nombre d'autres rivières, moins importantes et moins profondes, ont leur embouchure dans la baie; sur leurs bords sont établis les haciendas et les lavoirs d'or de cette contrée. C'est par toutes ces rivières et par le canal de Novita, qui les réunit, que l'océan Pacifique communique avec le Darien et la mer Atlantique. (Voir t. I, p. 356.)

Cascajal est un village construit sur une langue de terre dans le fond de la baie de Buenaventura; la partie ouest du village en est la plus élevée; c'est à cet endroit qu'est située la maison du gouverneur. Deux pièces de vingt-quatre provenant du corsaire *la Rose*, placées sur de vieux essieux à moitié pourris et enfoncés dans la terre, forment toute la décoration militaire de ce poste. Le village se compose d'une cinquantaine de cases habitées par des familles qui vivent, de leur travail dans quelques haciendas où elles sont intéressées, du peu de commerce qui se fait sur ce point et du transport des marchandises par la rivière de Dagua. Il y avait, lors de mon passage à Cascajal,

deux bijoutiers qui, bien qu'ils n'eussent que peu d'outils et des ressources matérielles fort insuffisantes, fabriquaient des chaînes et des bijoux en filigranes, avec beaucoup d'habileté.

Nous éprouvions parfois une très-grande difficulté à nous procurer des vivres à Cascajal, et nous fûmes souvent obligés d'en acheter de vive force dans les haciendas. Nous sortîmes plusieurs fois du port afin de surveiller les mouvements qu'auraient pu faire les détachements de l'armée espagnole de l'intérieur. Pendant notre séjour à Cascajal, nous reçûmes l'heureuse nouvelle de la bataille de Carabobo, gagnée par Bolivar le 24 juin 1821; je fus compris, ainsi que le commandant, dans les récompenses accordées à l'armée, à titre d'employé au service actif, et je reçus la décoration de Carabobo, et l'étoile de *los libertadores de Cundinamarca*.

Peu de temps après, nous vîmes entrer une goëlette de guerre dans la baie; alors nous fîmes aussitôt le branle-bas de combat et nous lui tirâmes successivement deux coups de canon à boulet pour la forcer à mouiller; au second coup, elle vint au vent et laissa tomber son ancre; quand elle cargua sa grande voile, nous reconnûmes la goëlette *l'Alcansé*, le pavillon de Guayaquil flottait à sa corne.

Une embarcation nous fut dépêchée avec un officier; il nous apprit qu'une contre-révolution en faveur de l'Espagne venait d'être tentée à Guayaquil par deux officiers des chaloupes canonnières, les mêmes précisément qui s'étaient si mal conduits à bord du *Mentor*, Ullague et Rodriguez. Le colonel Lopez avait dirigé ce mouvement, qui avait été comprimé presque aussitôt; les chaloupes canonnières et la goëlette *l'Alcansé*, dont ils s'étaient emparés, n'avaient pas tardé à être reprises, et les chefs de cette échauffourée s'étaient enfuis avec la corvette *l'Alexandra*. *L'Alcansé* nous avait été dépêchée pour nous donner connaissance

de ces faits et nous mettre en garde contre toute attaque ultérieure. Nous fîmes signal à *l'Alcansé*, qui leva son ancre et mouilla près de nous. Le lieutenant Beel, qui la commandait, vint à notre bord nous communiquer ses dépêches, et nous décidâmes spontanément et d'un commun accord que nous allions nous mettre à la poursuite de *l'Alexandra*, dans le but de nous en emparer.

Le lendemain même nous levâmes l'ancre avec la marée et nous sortîmes pour mettre notre projet à exécution. La goëlette, plus agile que le brick, marchait toujours en avant. La chasse était bien dirigée, car, au moment où nous reconnûmes l'archipel des îles du Roi, à l'entrée du golfe de Panama, nous aperçûmes une voile sous l'une de ces îles. La goëlette serra le vent pour contourner l'île, tandis que le brick laissait arriver sur le navire en vue; cette tactique avait pour but de l'enfermer dans une sorte de blocus qui devait sous peu nous le livrer; effectivement, au bout de deux heures de poursuite, en doublant une pointe, nous vîmes et reconnûmes *l'Alexandra* à l'entrée d'une espèce de golfe formé par deux îles qui se confondaient de prime abord. La goëlette, qui venait au plus près et en avait sans doute été reconnue, l'avait forcée de se mettre entre les deux îles sans savoir s'il y avait assez d'eau pour passer. Nous arrivions à notre tour, vent arrière; mais nous vîmes à sa manœuvre, au moment d'entrer dans le canal pour la débusquer, qu'elle venait de toucher sur un bas-fond. Le sondage nous avertit que ce canal était parsemé de rochers, nous mouillâmes donc sans aller plus loin; la goëlette fit le tour et vint mouiller à l'autre extrémité. *L'Alexandra* étant ainsi, en quelque sorte, placée entre deux feux, nous commençâmes l'attaque; mais les coups portaient à peine, et la corvette nous ripostait sans plus de résultat.

Toute la journée se passa ainsi en escarmouches inutiles, la

nuit s'écoula de la même manière; quand vint le matin, *l'Alexandra* et la goëlette avaient disparu, ou du moins nous ne pûmes les apercevoir, ce qui nous causa une vive inquiétude; alors nous armâmes la chaloupe avec quinze hommes et un canon de chasse pour aller, tout en sondant, à leur découverte.

Vers midi, nous aperçûmes la goëlette revenant avec une petite brise, et, bientôt après, quelques coups de canon nous avertirent du voisinage de *l'Alexandra*; celle-ci s'était retirée pendant la nuit dans une crique, et nous vîmes sa chaloupe déboucher pour se rendre à bord de *l'Alcansé*, qui mouilla de nouveau comme nous de l'autre côté du passage et envoya également sa chaloupe pour essayer de mettre le feu à *l'Alexandra*. Les navires ne pouvant pénétrer sans danger dans ce passage, semé d'écueils à chaque pas, combattaient au moyen de leurs chaloupes; mais *l'Alexandra* s'était si bien embossée dans la crique où elle s'était retirée, elle faisait un feu si bien nourri, qu'il y eut plusieurs hommes blessés dans notre chaloupe, sans que nous pussions obtenir le moindre avantage. *L'Alexandra* avait pour elle tous les moyens de défense, tandis qu'elle n'était attaquée que par nos chaloupes, dont les atteintes ne valaient certainement pas ses vingt-deux pièces de douze en batterie qui nous couvraient de leur mitraille.

Nous dûmes donc revenir à bord pour tenter un débarquement et un abordage par la côte. La goëlette, à laquelle on fit signal, eut ordre de nous rallier, et un conseil de guerre qui s'était assemblé à bord, décida que dans les circonstances critiques où se trouvait le pays, il était nécessaire que *l'Alcansé* retournât à Guayaquil et notre brick à Cascajal. Nous embarquâmes nos blessés à bord de *l'Alcansé*; j'étais du nombre; mais, comme ma blessure était légère, je voulus rester à bord du brick et continuer mon service.

De forts grains de nord-ouest nous aidèrent à nous élever au

sud; *l'Alcansé* fit route pour Guayaquil, et nous pour la baie de Saint-Bonaventure, où nous arrivâmes sans accident, bien que le navire fît eau à ne pas permettre d'abandonner les pompes un seul instant. L'insalubrité du climat, l'humidité du navire et la mauvaise nourriture avaient déjà occasionné la dyssenterie à quelques-uns de nos hommes; il était urgent que cette vie ne se prolongeât pas davantage. Au reste, *l'Alexandra*, accompagnée des deux frégates espagnoles *la Prueva* et *la Venganza*, vint d'elle-même, quelque temps après ce combat, se rendre au gouvernement de Guayaquil. Ullague et Rodriguez débarquèrent à Panama, d'où ils partirent pour l'Espagne, par Porto-Bello.

Cette contre-révolution, qui aurait pu devenir très-grave et changer les destinées de Guayaquil, fut déterminée par le plus frivole motif. Ullague, né à Guayaquil, charmant cavalier, aux manières séduisantes, aux formes élégantes et polies, était favorisé des bonnes grâces d'une femme galante, nommée doña Chinta Mora, dont le colonel Moralès était l'amant en titre. Le colonel se doutant des relations de sa maîtresse avec Ullague, lui fit quelques scènes assez vives à la suite desquelles Chinta disparut. Moralès la chercha par toute la ville, et notamment autour de la demeure de celui sur qui portaient tous ses soupçons; mais la fugitive ne se montrait pas, et Ullague seul paraissait sur son balcon. Enfin, doña Chinta, fatiguée de sa réclusion, vint un soir à sa fenêtre prendre le frais et fut aperçue par le colonel, qui, le lendemain, alla se plaindre à M. Luzarraga de la conduite d'Ullague, sous-lieutenant sous ses ordres. M. Luzarraga promit au colonel d'admonester sévèrement Ullague, et, en effet, aussitôt que celui-ci parut, M. Luzarraga ne manqua pas à sa promesse; mais Ullague, loin de recevoir humblement la semonce qu'il avait si bien méritée, la repoussa de la façon la plus inconve-

nante et la plus grossière. Luzarraga ne put réprimer un violent dépit en se voyant ainsi manquer de respect par un jeune homme qui lui devait sa fortune et son élévation, et, dans un mouvement de colère, il lui donna un soufflet. Ullague jura dans son cœur de venger son outrage, et, pour commencer, il s'aboucha avec le lieutenant-colonel Lopez, commandant le bataillon de Guayaquil. Cet officier était en rapport avec les Espagnols de Quito, qui plusieurs fois déjà lui avaient fait des ouvertures pour le gagner à leur cause; jusque-là Ullague avait résisté à toutes les séductions; mais le soufflet fit ce que n'avait pu faire l'influence de Lopez. Ullague l'engagea lui-même à faire venir ses troupes à Guayaquil, lui promettant de mettre, de son côté, tout en œuvre pour révolutionner les chaloupes canonnières, ce qui, du reste, présentait les plus grandes difficultés, ces chaloupes étant également commandées par deux officiers Français, Soumastre et Poncher, dont la loyauté bien connue ne permettait pas de supposer qu'ils consentiraient jamais à une défection.

Des feux allumés sur les montagnes situées en face de Guayaquil, dans la direction de Cuenca, devaient annoncer le moment où l'on commencerait le mouvement contre-révolutionnaire dans cette ville. Tous les soirs, les six chaloupes, armées d'une pièce de vingt-quatre devant et d'une caronade de dix-huit derrière, quittaient le rivage et allaient mouiller en ligne, commandées par l'officier de service, qui avait sous ses ordres, dans chaque chaloupe, un patron, un brigadier et cinquante hommes d'équipage.

Le tour de garde d'Ullague étant arrivé, il ne voulut même pas attendre le signal convenu pour lever l'étendard de la révolte; il craignait que son projet, dont il avait été obligé de parler à plusieurs patrons, ne fût découvert, et cela sans doute

l'engagea à devancer l'heure fixée pour le mouvement. Il y avait ce soir-là un grand bal où tous les officiers de la marine et de la garnison devaient se trouver. Ullague eut tout d'abord l'intention de s'assurer de la personne de Poncher, qu'il redoutait le plus. L'Espagnol Rodriguez, son intime ami et son complice, se joignit à lui pour chercher ce redoutable adversaire, afin de prévenir ses efforts de résistance; mais, heureusement pour Guayaquil, leurs recherches furent vaines; ils ne purent découvrir Poncher, car, comme ils l'avaient bien pensé, il prit l'initiative de la défense à la première manifestation du complot.

La population de Guayaquil fut réveillée au bruit du canon; heureusement la nature des matériaux dont les habitations sont composées ne permet pas aux boulets de causer d'autre mal que le trou qu'ils font en les traversant; le dégât ne fut donc pas très-considérable, mais la population n'en fut pas moins ébranlée, et ce n'était pas un spectacle peu curieux que celui de cette société en habits de bal se réfugiant dans les savanes, abandonnant ses maisons à la rapacité des noirs et des mulâtres, qui savent toujours faire tourner le désordre à leur profit.

Poncher avait surpris quelques paroles échappées aux matelots des chaloupes, et se doutant qu'un mouvement ne tarderait pas à éclater, il n'était pas allé au bal, afin de mieux se tenir sur ses gardes. Au premier bruit, il se rendit chez le capitaine du port; mais il n'y avait rien d'organisé pour la résistance, et les six chaloupes canonnaient la ville, tandis que leurs équipages capturaient *l'Alcansé* et *l'Alexandra*. Malgré cela, Poncher ne se tint pas pour battu, et parvenant, de concert avec un maître d'équipage, à monter un seul canon de huit, il répondit au feu des chaloupes et donna ainsi le temps à Soumastre d'amener la compagnie d'artillerie avec toutes ses pièces disponibles. A partir de ce moment, Ullague et Rodriguez comprirent que la partie était

perdue, et ils ordonnèrent presque aussitôt la retraite ; les chaloupes dérivèrent, emmenant avec elles *l'Alcansé* et *l'Alexandra*, après avoir coulé deux transports du gouvernement. Poncher fit armer une petite goëlette pour se mettre à leur poursuite, et les chaloupes, n'ayant pas pour quarante-huit heures de vivres, commandées par de simples patrons qui avaient été entraînés par le seul espoir du pillage, se rendirent immédiatement.

Toutefois, *l'Alexandra* se trouvait dans de meilleures conditions de résistance que les chaloupes et *l'Alcansé*, et servit de refuge aux deux chefs du mouvement. *L'Alcansé* fut contrainte de revenir à Guayaquil pour prendre des vivres et s'armer convenablement dans le but de poursuivre *l'Alexandra*, ce qui donna à celle-ci le temps de s'enfuir vers Panama.

Le colonel Lopez, pensant que les conjurés attendraient les signaux qu'on devait faire plusieurs jours de suite sur les montagnes de Cuenca, fut bien surpris du coup de tête d'Ullague, et, dans la crainte d'être arrêté comme suspect, il passa dans le camp espagnol, entraînant avec lui quelques officiers et sous-officiers de son bataillon ; puis il revint menacer Guayaquil avec des forces supérieures. Ce fut alors que le général Sucré, se montrant aussi habile négociateur que soldat intrépide, parvint à faire accepter aux Espagnols une trêve, pendant laquelle il eut le temps de réorganiser son armée et d'attendre les renforts que nous lui amenions. Ce fait seul sauva Guayaquil, et avec elle l'indépendance de toute la partie sud de la Colombie.

On chercha les moyens de fortifier Ciudad-Vieja et d'organiser dans la ville un bataillon de milice pour la défendre contre les Espagnols, et ce fut alors aussi que *l'Alcansé* nous fut envoyée. On a vu ce qui s'ensuivit, et l'on peut, dès lors, se faire une idée de la petitesse des causes de certains grands effets, et à quel fil imperceptible se trouvent parfois suspendues les destinées des empires.

On peut assurer que jamais pays ne se trouva dans une position aussi fâcheuse que celle où était alors Guayaquil. A peine pouvait-on rencontrer quelques mulâtres ou quelques esclaves pour augmenter le nombre des défenseurs de la cause de la liberté; dans son sein les factions se partageaient d'opinion, et personne ne prévoyait la veille que le lendemain tel ou tel parti aurait le pouvoir; Sucré seul, confiant en sa fortune et en son habileté, se montrait avec un visage serein, et semblait avoir ainsi le pressentiment des succès qui l'attendaient.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Excursions dans la rivière de Chinquiquira. — Mœurs. — Population. — Produits. — Mines d'or et de platine. — Chasse au tigre. — Fête de sainte Rose. — Retour à Cascajal.

Je partis de Cascajal à la fin de juillet, accompagné de Manuel, mon domestique, qui était un noir des États-Unis; nous nous embarquâmes dans une pirogue recouverte d'un *cayan*, sorte de dôme fait de branches d'arbres et de feuilles de vijao, destiné à nous protéger plutôt contre la violence des pluies qui tombent une grande partie de l'année que contre les ardeurs du soleil. Bien nous prit de cette précaution, car, depuis notre départ jusqu'à notre arrivée à la première case, l'eau tomba sans interruption. Nous arrivâmes à l'embouchure de l'Estero, qui prolonge la rivière de Chinquiquira, au moment du flot qui nous poussait en avant. Cet étier, dont les bords sont entièrement couverts de mangliers, est très-peu large à certains endroits, et il est parfois encombré d'arbres tombés et couchés en travers. Ce lieu est d'une humidité d'autant plus grande qu'une végétation épaisse intercepte les rayons du soleil; les insectes y fourmillent et viennent compléter les épreuves de tous genres qu'on est appelé à subir quand on passe les nuits dans cet endroit, couché dans une pirogue toujours à demi pleine d'eau. Se frayer un passage au milieu de tant d'obstacles est un véritable problème de navigation. Ici, ce sont des branches qui vous barrent le chemin et qu'il faut couper pour passer outre; là, de nouvelles entraves vous obligent à vider

votre pirogue pour la faire glisser entre les joncs. L'embarras est alors de savoir où placer son bagage, quand on a douze ou quinze pieds d'eau ou qu'on enfonce dans une vase molle jusqu'à la ceinture ; l'unique ressource est de l'attacher avec des écorces ou des lianes aux branches, qui, lorsqu'elles sont trop faibles, cassent ou ploient sous le faix, et le jettent ainsi dans un liquide fangeux. Ces obstacles sont d'autant plus difficiles à vaincre que la pirogue est plus forte, parce qu'alors la peine est beaucoup plus grande pour lui faire franchir les troncs d'arbres qu'on rencontre sur sa route, et cela, au milieu de l'eau, sans point d'appui. Quant à nous, nous en fûmes quittes pour couper quelques branches et pour enlever souvent le cayan de la pirogue, qui nous empêchait de passer sous les arbres inclinés. Quand vint le jour, nous étions dans une eau douce, côtoyant des bords dont la végétation plus transparente et plus variée réjouissait la vue. Nous débarquâmes à la première case qui s'offrit à nous; elle appartenait à un métis qui avait été alcade de la rivière; cette maison était construite à peu près de la même manière que toutes celles de ces parages, c'est-à-dire en bois, en bambous, et recouverte de feuilles de vijao. Quoique malade, notre hôte fit aussi bien les choses qu'il était en son pouvoir; notre déjeuner se composa d'une cassuela, espèce de ragoût du pays formé d'un poulet assaisonné d'une façon plus ou moins homogène, avec des oignons, des bananes, des pommes de terre douces et de la graisse de porc rance; des œufs, des bananes que l'on mange frites, un poisson grillé et des bananes vertes que l'on mange grillées en guise de pain, comme à Guayaquil, le complétèrent admirablement.

Nous ne tardâmes pas à reprendre le cours de nos pérégrinations, et nous arrivâmes chez l'alcade régnant, vers le milieu du jour. La rivière de Chinquiquira proprement dite peut, à

partir de son embouchure, porter bateau pendant quatre à cinq jours de marche; son courant est très-inégal; tantôt, comme un torrent fougueux, il traverse des hauts-fonds entre les rochers, se précipite en cascades bouillonnantes et entraîne dans cet abîme des pierres qui roulent avec fracas; malheur alors à l'embarcation qui chavire; tantôt il est calme et forme des bassins qui lui donnent l'aspect d'un beau lac. Dans quelques endroits, ses bords sont escarpés et coupés à pic; des quartiers de roche et des arbres d'une monstrueuse dimension saillissent en dehors et restent suspendus comme pour épouvanter le voyageur de leur chute effroyable, qui semble toujours sur le point de s'effectuer. Je n'ai jamais vu de sites plus pittoresques : de belles plantations de maïs et de cannes à sucre, des cacaos et des bananiers ornent les vallons d'alentour; la vanille rampe sur les rochers, et ses belles fleurs blanches et noires en décorent la crête et se jettent en guirlandes sur les rameaux des arbustes voisins. Les cascades qui bondissent du haut des montagnes se colorent des nuances brillantes de l'arc-en-ciel et réflètent en mille couleurs les rayons du soleil. Le ramage de différents oiseaux se marie au murmure des eaux et complète l'enchantement de ces lieux. Ces vallons sont surtout égayés par le cri du *toucan*, oiseau qui annonce le voisinage de l'homme, et se tient à peu de distance des cases, parce qu'il aime à se nourrir de bananes. Les habitants de ces rives traduisent son cri par ces mots espagnols : *Dios te de*, Dieu te donne, et ils disent, par une sorte de superstition poétique, que cet oiseau les avertit que dans la banane Dieu donne à l'homme une nourriture saine et abondante. C'est aussi le nom qu'ils lui donnent par onomatopée. Le *pavi* est dans le même cas, quant à son nom; il est d'une très-grande taille, sa couleur est verdâtre et sa tête est surmontée d'une aigrette brillante d'une teinte plus foncée; c'est une sorte d'intermédiaire entre

le coq d'Inde et le paon. Indépendamment des oiseaux qui ne se trouvent que là, presque tous les oiseaux aquatiques d'Europe vivent aussi dans ces contrées; mais il faut ajouter, comme ombre au tableau, que des lézards de toute espèce et des iguanes habitent les fentes des rochers, que des serpents et des vipères, dont la piqûre est mortelle, s'y rencontrent à chaque pas, et qu'enfin il n'est pas très-rare que des tigres, qui parcourent la campagne, viennent dévorer les porcs et les bestiaux jusqu'auprès des maisons. J'ai trouvé dans les montagnes deux espèces d'abeilles; l'une qui suspend son nid aux branchages, l'autre qui s'enfouit dans la terre, et qui, toutes deux, produisent une cire très-précieuse et très-recherchée.

Les serpents les plus communs sont la *dormilona*, ou dormeuse, dont la piqûre peut donner la mort, et le boa constrictor, que les naturels ont surnommé *sobrecama*, couverture, parce que, le plus souvent, on le trouve roulé sur l'herbe, où il occupe une place assez large pour qu'on ait pu, sans trop d'invraisemblance, lui donner ce nom. Il faut dire, au reste, que le nombre des accidents que la présence de ces animaux pourrait occasionner est bien moins fréquent qu'on ne le supposerait naturellement. Ce n'est guère qu'aux jeunes bestiaux, dont ils sont très-friands, qu'ils osent s'attaquer.

La flore du pays est également variée, et je ne doute pas qu'un botaniste n'augmentât sa nomenclature en la visitant avec soin. Les acacias s'y réunissent dans toute leur variété; quelques-uns donnent ces bois de teinture connus dans le commerce sous le nom de bois de Campêche. Le quina croît dans les montagnes, mais en petite quantité; ses qualités ne sont pas bien connues, et les Indiens seuls l'emploient dans le traitement de leurs maladies, ce qui fait qu'il n'est point encore devenu un objet de spéculation. On y trouve aussi le bois de fer, le gayac, et enfin le

mancenillier, qui n'est pas moins dangereux là que sur les autres points de l'Amérique. On sait les propriétés perfides de cet arbre, dont l'ombrage seul peut causer la mort; son bois est très-propre à l'ébénisterie, mais son fruit contient et résume toutes ses propriétés malfaisantes, il a la forme d'une petite pomme, et son poison est d'une foudroyante activité; le malheureux qui en a goûté gonfle à l'instant même jusqu'à ce que mort s'ensuive! Les naturels se servent, à défaut de *mainas*, de la sève du mancenillier pour empoisonner leurs flèches; mais son usage est très-dangereux, et l'air du tube de leur sarbacane peut, en se viciant, leur causer de très-graves maladies; c'est presque un empoisonnement. De plus, le gibier frappé, qui ne meurt pas toujours instantanément, n'est jamais sain, et sa chair est de pénible et parfois d'une dangereuse digestion. L'arbre à limons ou citrons sauvages y est très-abondant; mais il est souvent voisin du mancenillier, qui lui communique ses miasmes putrides, ce qui en rend l'usage et même le cueillage assez dangereux.

Le chêne américain sert à la construction des pirogues; le mangle, bois dur, lourd et incorruptible, s'emploie à la construction des maisons et des pilotis; son écorce est bonne pour tanner les peaux. Le caoba ou acajou acquiert dans ces forêts son plus magnifique développement; le cascol ou ébénier y est aussi très-gros, et, comme contraste à sa couleur, le *pusildé* a toute la blancheur et toute la finesse de l'ivoire. On y voit encore une espèce de bois de sandal très-rouge et très-odorant, de l'écorce duquel découle une résine aromatique, et enfin le guayaçan à la couleur verte, arbre qui s'élance en droite ligne à une grande hauteur, et que l'eau pétrifie quand il y a séjourné quelque temps; ces différents arbres, par leur couleur et a nature de leur bois, conviennent parfaitement pour tous les usages de la vie. Disons un mot du matapalos ou tueur d'arbres, ainsi nommé

parce qu'il s'enlace à ceux qui l'environnent, et quand il est énorme, comme cela arrive quelquefois, il finit par les étouffer; du caoutchouc, qui y est très-commun, dont le bois n'est d'aucune utilité, mais dont la gomme, qui s'obtient par incision, est d'abord d'une couleur blanchâtre, se reçoit dans des calebasses et prend toutes les formes qu'on veut lui imposer; du gébé, autre espèce de caoutchouc, qui distille également une gomme dont la propriété inflammable fait qu'on s'en sert comme éclairage en la roulant dans des feuilles de vijao, sous une forme à peu près semblable à celle de nos bougies; de l'arbre à calebasses ou courges, dont le fruit tient lieu aux peuplades sauvages de vases de terre pour contenir et conserver leurs vivres et leurs boissons. Le tronc de cet arbre n'a guère que neuf à douze pouces de diamètre, ses plus hautes branches ne vont pas au delà de douze à quinze pieds du sol. Son fruit pousse sur le tronc ou sur les maîtresses branches, comme si la prévoyante nature eût voulu réserver à l'homme la ressource de ce fruit en garantissant sa maturité et la plénitude de son développement.

L'art et l'industrie de l'homme peuvent, du reste, combiner ici leurs efforts à ceux de la nature. En entourant ce fruit de ligaments dans la première phase de sa croissance, on lui imprime la forme qu'on désire; ses contours dépendent de la direction des soins qu'on lui donne, et ne gênent en rien son élaboration. Quand il est arrivé à son terme, son écorce se durcit et peut se polir comme un miroir; malheureusement, il est fragile et se casse encore plus facilement que la noix de coco; sa dimension est ordinairement assez grande, et les naturels du pays, qui s'en servent beaucoup dans leurs ménages, le nomment *tutuma*.

L'arbre-radeau, dont les feuilles sont larges comme celles du

platane et qui porte ses branches en forme de parasol, orne souvent le bord des rivières : il ne sert qu'à la construction des radeaux ou des lavoirs dans les mines d'or. J'ai compté un grand nombre d'espèces de palmiers, depuis le palmiste à chou, dont la tête fournit un aliment très-blanc et très-délicat qui se mange assaisonné de plusieurs manières, jusqu'au palmier *brava* ou sauvage, qui donne ces jolies baguettes veinées dont on fait en France des cannes et des parapluies, et qui servent dans le pays à former le plancher des habitations, les flèches de sarbacanes, les barres pour porter les fardeaux, et enfin tout ce qui exige à la fois de la force et de l'élasticité. Ajoutons le cocotier si souvent décrit et si connu, le cacaotier cultivé seulement pour l'usage particulier des habitants, quelques pieds de café entretenus autour des maisons pour amuser les enfants, qui aiment à sucer la pulpe de son fruit avant qu'elle se dessèche; l'oranger aigre-doux, le citronnier et le limon sauvage, le caroubier, le grenadier, et enfin l'arbuste qui donne la sapotille.

La culture donne le maïs, la canne à sucre, la pomme de terre douce, des fruits et des légumes, tels que oignons, échalottes, tomates, salades, pois du pays et piments, ingrédients regardés comme indispensables à l'assaisonnement du moindre mets. On se nourrit de maïs, dont on engraisse aussi les porcs et la volaille. On fait avec la canne à sucre broyée aux moulins à bras, du guarapo, une espèce de boisson fermentée qu'on distille dans de petits chaudrons de cuivre. En y mettant un peu d'anis tiré de Guayaquil, on obtient cette eau-de-vie anisée (aguardiente anisado), boisson favorite de ces peuples, dont ils font du punch les jours de réjouissance, et qu'ils portent toujours en voyage dans une calebasse pour les soutenir et les aider à braver les intempéries des saisons.

Cette eau-de-vie ou rhum s'obtient par la distillation et par

des procédés qui attestent encore l'enfance de l'industrie. On adapte aux pots de cuivre dont j'ai parlé un tronc d'arbre creusé en rondelle qui forme la partie supérieure de l'alambic. On introduit dans le haut, sur le côté, un petit bambou en guise de tuyau qui porte le produit de la distillation dans le vase du dehors; un second bambou plus large et fendu par la moitié est suspendu intérieurement à l'extrémité supérieure de la rondelle, qui est recouverte par un plat de cuivre ou de terre. Les interstices du plat sur la rondelle et de la rondelle sur la chaudière sont hermétiquement lutés avec de la terre glaise. Quand le guarapo est dans la chaudière, on y met le feu, et des femmes emplissent d'eau fraîche le plat supérieur; la vapeur s'attache alors aux parois du vase et s'égoutte sur le bambou suspendu, qui, appliqué au tuyau extérieur, fait passer le liquide par cette issue, et de là dans les vases ou bouteilles qui y sont adaptés.

Enfin, ils tirent de la mélasse une espèce de sucre noir (panocha) dont ils font une très-grande consommation. Les petits propriétaires se servent des moulins de ceux qui sont assez riches pour en posséder, en leur payant une redevance. Le tabac, monopolisé par le gouvernement espagnol, était alors cultivé frauduleusement en grande partie, moins d'ailleurs pour le commerce que pour la consommation. Lorsque la liberté commerciale fut décrétée, ces peuples s'en réjouirent d'autant plus que ce furent précisément tous ces monopoles et toutes ces restrictions qui firent chasser les Espagnols de ces contrées; c'est par ce cri d'affranchissement que les créoles blancs ont fait lever les populations, et Dieu sait aujourd'hui quels sont les revenus de l'État!

Le moyen le plus usité par les habitants pour se procurer du poisson consiste à tendre des nasses dans la rivière où se trouvent le sabalo, dont le poids est de douze à quinze livres; le sabalète, à peu près de la même espèce, mais un peu plus petit; le vagré,

qui n'est pas d'une bonne qualité; le damas et la *liza* ou mulet d'eau douce, et enfin une petite tortue appelée *charopa*, de quatre à six pouces de diamètre, très-estimée des gourmets du pays. Ses œufs sont d'un goût exquis et se font cuire, ainsi que la chair, dans la coquille, qui sert de plat. Des bananes mûres mises à la superficie de l'eau, au-dessus de la nasse, servent d'amorces quelquefois. L'extrémité de la nasse est ouverte dans une espèce de réservoir formé de claies, qu'on appelle coral. Le poisson attiré par cet appât entre dans cette enceinte, d'où il ne peut plus sortir. On en prend ainsi en grande quantité. On pratique encore une pêche dont les détails amusants en font une véritable partie de plaisir : deux ou trois pirogues partent souvent à la fois pour cette divertissante expédition. Chaque pirogue glisse sur la rivière, ayant une torche de résine sur son avant. Les flots argentés bercent mollement la barque, et l'ombre du pêcheur se dessine dans une forme vacillante et fantastique. L'effet du contraste de l'obscurité qui l'environne avec la lueur de la résine en feu, tranche admirablement et forme une série de tableaux d'optique que Daguerre ne dédaignerait pas. Le poisson, fasciné par cette flamme rougeâtre, vient se jouer auprès de l'embarcation, comme le papillon autour de la lumière, et alors celui qui la dirige le perce d'un petit harpon lancé avec adresse.

On sale et on fume le poisson pour le conserver; et pour le manger frais on l'assaisonne avec des piments verts ou rouges, et, après l'avoir enveloppé dans une feuille de banane ou de vijao, on l'enterre sous de la cendre chaude qu'on recouvre de braise. Ainsi préparé, il conserve son suc et sa saveur, et ne serait pas indigne de figurer sur la table des disciples de Savarin.

Cette partie de la côte n'ayant pas un seul chemin qui soit praticable, on n'emploie presque jamais de chevaux ni de

mulets, tout s'y transporte sur les torrents ou à bras. Il n'y a que quelques haciendas qui possèdent des bêtes à cornes, car ces animaux sont très-difficiles à garder dans la montagne, parce qu'ils y sont exposés aux attaques des tigres, et dans les plantations parce qu'ils en détruisent les cultures.

De tout ce qui précède il résulte donc que la nourriture des habitants est abondante, saine et variée, et que, sous le rapport du comfort matériel, ils n'ont rien à envier aux Européens.

Le gibier serait infiniment plus abondant si les singes et les serpents ne dévoraient pas les œufs des oiseaux. Les singes servent aussi de nourriture, et de leur peau on fait des sacs pour mettre l'argent, la poudre d'or et les bijoux. Le singe gris a une robe charmante qui ressemble à celle du petit gris de Russie. Dans les commencements de la guerre de l'indépendance, une casquette de peau de singe gris, garnie d'un galon d'or ou d'argent, et une simple veste bleue, étaient souvent les seules marques distinctives d'un officier supérieur.

On trouve aussi dans ces bois l'agoutis, petit animal de couleur gris foncé, ayant, comme la sarigue, les pattes de derrière beaucoup plus longues que celles de devant, et une poche où les femelles portent leurs petits, et le cochon d'Inde, appelé coui-coui. Ces deux espèces s'apprivoisent aisément, et ils ont le même sort et la même condition que les animaux de basse-cour, d'autant mieux que leur chair est très-délicate et très-recherchée. Le saïno, dont nous avons parlé précédemment, se trouve aussi dans ces parages; nous ajouterons à ce que nous en avons dit qu'il a le museau plus court que celui du cochon ordinaire et le corps semé d'un poil rude et noir; quand la protubérance qu'il a sur le dos est ouverte, l'odeur qui s'en exhale est infecte; l'animal en a lui-même l'odorat si désagréablement affecté qu'il se roule alors sur la terre et y enfonce

son museau pour se soustraire à cette sensation. La chasse du [illegible] se fait, comme celle du tigre, [illegible] à [illegible] et à [illegible]. Cette chasse périlleuse ne se fait qu'en réunion de plusieurs chasseurs, car les [illegible] sont de redoutables [illegible], surtout s'ils sont en grand nombre ; ils n'attaquent cependant jamais sans provocation, à moins qu'ils ne rencontrent l'ennemi sur leur passage. Pour combattre les [illegible], les chasseurs se forment en bataillon serré et se servent de longues [illegible]. Ils en font alors un grand carnage, et quand ils sont [illegible], s'ils veulent les disperser, ils [illegible] la [illegible] d'un de ces animaux ; l'odeur du [illegible] suffit pour mettre les autres en fuite. Leur chair est [illegible], elle a le goût de celle du sanglier ; fumée, elle se conserve [illegible], en [illegible] toutefois, je le répète, la précaution d'enlever à l'animal son réservoir [illegible].

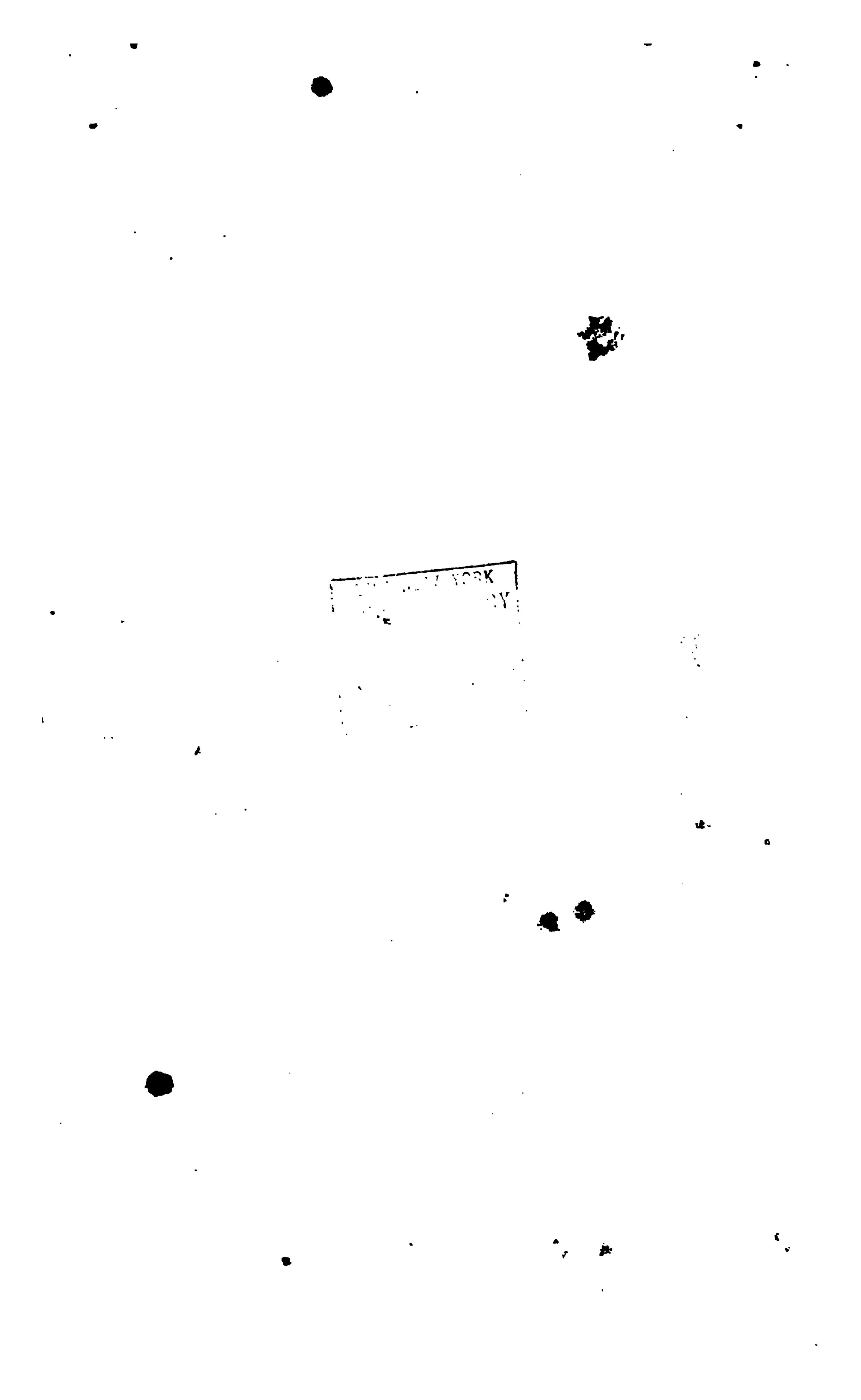
La [illegible] faite de bois de fer et qui est longue de cinq pieds, est d'une confection très-difficile pour les naturels, qui manquent des outils propres à perforer un bois si dur. Ils n'ont pour tout instrument que des clous ou pointes de fer qu'ils font rougir au feu et qu'ils enfoncent dans le cœur du bois. Il y a des [illegible] faites de deux morceaux ; mais les plus belles sont d'une seule pièce, et par conséquent les plus coûteuses, parce que le travail en est plus compliqué. La flèche, qui est de bois de palmier sauvage, longue de six à huit pouces, à l'extrémité postérieure est garnie de coton. [illegible] est [illegible] dans le [illegible], [illegible] assez [illegible] pour tuer sur le coup un oiseau ou même un singe. Cette [illegible] est composée par des [illegible] du [illegible]. Le [illegible] est [illegible], aussi les chasseurs font toujours une [illegible] [illegible] le [illegible] qu'ils mangent dans leurs courses. [illegible] [illegible] l'animal qu'il [illegible], [illegible] l'arme à [illegible], et la [illegible] vers la [illegible]. [illegible]

la flèche un mouvement si précis que presque jamais il ne manque le but, qui est parfois à cinquante ou soixante pas. L'animal tombe mort aussitôt qu'il est touché. On retire alors la flèche, et l'on coupe la partie atteinte, qui noircit instantanément. Plusieurs piqûres de ces flèches peuvent donner la mort à un tigre. J'en acquis la preuve dans une chasse faite à cet animal.

Depuis long-temps un tigre était devenu la terreur des basses-cours et des propriétés voisines. L'alcade de la rivière me fit demander si je voulais aider à délivrer la contrée de cet hôte incommode. Je me rendis à cette invitation, et je partis accompagné de Manuel, armé d'un fusil à deux coups et de deux autres de munition. Chasseurs et chiens étaient réunis dans deux maisonnettes construites à cet effet, à un quart de lieue, de chaque côté du point où le tigre s'était surtout montré. Sur la rivière, on avait préparé quatre pirogues montées chacune par deux chasseurs, et, près de là, des pieux simulaient un parc renfermant un porc dont les cris devaient attirer le jaguar que nous attendions. Deux nuits se passèrent en attente vaine; mais à la troisième un signal parti de la case principale nous annonça la présence de l'ennemi. A ce moment, les chiens furent lâchés, et tout le monde se mit en mouvement. Le tigre avait déjà franchi les palissades et éventré sa victime; mais il n'avait pas eu le temps de l'entraîner bien loin, et les chiens le forcèrent de lâcher prise. Comme il faisait sombre, il n'y eut que quelques chasseurs qui osèrent s'aventurer à le suivre dans la direction qu'il prit vers la montagne. A deux heures de l'après-midi, nous entendîmes de nouveau les aboiements des chiens et les cris de ceux qui les ramenaient. Je sautai dans une pirogue et Manuel dans une autre, tous deux armés de nos fusils et conduits par deux hommes; nous remontâmes vers l'endroit où nous suppo-

CHASSE AU TIGRE.

Voyage autour du Monde
& naufrages célèbres


YORK

sions que le tigre aborderait. Une heure après, nous l'aperçûmes haletant et harassé ; je lui lâchai mes deux coups, il fit un bond en arrière, et nous le perdîmes de vue. On eût dit une véritable fête sur cette partie de la rivière couverte d'une trentaine de pirogues remplies de chasseurs, et dont les bords étaient encombrés d'une foule d'habitants accourus pour jouir de ce spectacle.

Au moment où on s'y attendait le moins, le tigre reparut et fit un bond dans la rivière, étroite dans cet endroit. Nous eûmes un instant la crainte qu'il ne nous échappât en gagnant le bord opposé ; mais le courant l'entraîna, et ne pouvant gravir l'escarpement, il dériva devant nous ; il reçut alors une vingtaine de flèches qui le blessèrent mortellement, et le torrent, auquel il ne pouvait plus résister, le lança contre une pointe de rocher sur laquelle il succomba. Il lui restait cependant encore un souffle de vie ; son œil étincelait, sa lèvre frémissait, tout son être exprimait sa rage et son désespoir. Je m'en approchai avec la pirogue, et le coup à bout portant que je lui lâchai dans la poitrine fut son coup de grâce ; je le vis expirer. Nous le retirâmes de l'eau ; son corps était couvert d'une trentaine de piqûres, dont trois ou quatre près du ventre étaient assez profondes et auraient suffi pour lui causer la mort. Il avait tué trois chiens et en avait mis plus de dix hors de combat. Il s'était vaillamment défendu ! J'eus les honneurs de la journée, bien que mes deux premiers coups n'eussent pas porté. On me fit hommage de la peau, et les chiens firent curée de sa chair.

Pour remonter les torrents, on se sert d'une pirogue qui a tout au plus une toise et demie de longueur et qui se termine presque en pointe, des deux côtés. On s'y tient debout dans un équilibre difficile à maintenir, et, au moyen d'une longue perche flexible, *palanca*, qu'on appuie au fond de l'eau, en la pous-

sant fortement, on fait glisser la barque sur les eaux, dont on peut ainsi remonter le courant avec une grande précision et une grande agilité, et suivre les sinuosités des rochers, qui forment autant de cascades impétueuses. L'embarcation tout entière pèse à peine cent livres. Cette étrange navigation est encore plus périlleuse quand il s'agit de descendre le courant, que pour le remonter. Un seul coup donné à faux suffit alors pour mettre la pirogue en travers et la faire sombrer. La mienne étant, du reste, beaucoup plus grande, fut guidée par deux hommes, et ses périls ne furent pas aussi imminents.

Les principales occupations du pays, habité par des noirs, libres ou esclaves, des mulâtres, des métis et des races mélangées, sont la culture de faibles portions de terrain et le lavage des terres qui contiennent de l'or. Quelques Indiens nomades qui végètent dans des huttes au milieu des bois ou sur le bord des rivières, en tribus composées d'une trentaine d'individus, ont pour tout vêtement une écorce d'arbre qui leur ceint les reins; ils se parent de colliers de perles de verre qui font plusieurs tours et retombent sur les épaules et sur la poitrine. Les oreilles sont percées et les lobes sont ornés de fleurs et de gousses vertes de vanille. C'est pour eux le symbole de l'indépendance, ils veulent montrer par là qu'ils préfèrent la montagne et le désert sauvage à la civilisation qu'ils méprisent. Ils ne s'emploient au transport des marchandises que lorsqu'ils ont besoin de verroteries, qu'on ne leur délivre qu'à cette condition. Leur corps et même leur figure sont bariolés de couleurs rouge et jaune; leur stature est petite, ils ont le buste court et ramassé, le col court, la tête plate, les cheveux longs et minces, la peau rougeâtre et basanée. Leur regard et leur démarche accusent une grande timidité. C'est le même type que les Indiens du Darien.

Leur industrie se borne à construire des pirogues, des arcs et

des flèches, qu'ils manient avec une merveilleuse [illegible]. Les femmes ne sont guère plus vêtues que les hommes; elles ne se couvrent que d'un tablier large de quelques pouces.

Ces peuplades s'allient rarement aux races mélangées de ces côtes. Ce ne sont que les enfants qu'on leur a vendus ou plutôt donnés. L'Indien de l'Amérique qui se vend jeune et qui a grandi dans les habitations, [illegible].

Il y a aussi des noirs et des mulâtres qui sont la propriété d'un habitant de l'intérieur de Cali ou de Popayan; l'un d'entre eux sert de majordome et surveille les autres. Le propriétaire vient quelquefois pour contrôler le service, ou, lors du lavage des terres, il envoie un agent pour en recueillir le produit. Il y a des métis ou mulâtres libres qui font le commerce de ces contrées et possèdent aussi des haciendas en toute propriété. Ils viennent à Cascajal acheter du sel qu'on apporte en briques de Guayaquil, de l'anis, des vases de cuivre, des serges bleues pour chemises et pantalons, de la mousseline, du calicot ordinaire, blanc ou écru, des aiguilles, du fil, du fer, de l'acier et des chapeaux de paille de Jipijapa. Ils font le même commerce à Cali et dans l'intérieur, et donnent, en échange de ces produits, de la poudre d'or et du platine qu'ils achètent dans les mines. Lorsqu'on trafique avec eux, il est bon de se munir d'une pierre aimantée et d'eau forte pour enlever les parties ferrugineuses de l'or, et reconnaître les parcelles de cuivre qui pourraient y être mêlées. Ils colportent ainsi leurs marchandises d'haciendas en haciendas; ils les troquent contre de petites portions d'or, en se servant des poids espagnols, le castellano et le tomin. Au temps dont je parle, l'argent monnayé était très-rare, et l'on n'en pouvait avoir que très-difficilement pour acheter de l'or. On faisait alors un bénéfice d'environ vingt-cinq à trente pour cent en le portant à Guayaquil et à Panama. La guerre avait arrêté les

exploitations, si bien qu'on ne trouvait presque plus de cette poudre si universellement recherchée.

Les terres à or sont généralement rougeâtres et peu propres à la végétation; les grands arbres n'y croissent pas, ce qui est un indice pour les reconnaître. Les premiers travaux consistent à creuser des tranchées dans lesquelles on prend des terres qui, pendant la saison la moins pluvieuse, sont transportées à bras sur le bord d'une rivière. Tout se fait sans chariot, sans brouette, sans machine. Les pierres, séparées des terres et du sable au moyen d'une claie, sont pilées dans un tronc d'arbre creux : on construit un radeau avec le bois du palo-balsa; quand le moment de commencer le lavage est arrivé, tous, et surtout les femmes, se mettent à l'œuvre. Les instruments du lavage se bornent à un baquet de bois, d'une seule pièce, à petit rebord, qu'ils appellent *batea*, et un panier plat de la même largeur, en osier, d'une tresse assez large pour laisser passer du petit plomb.

Les travailleurs des deux sexes se placent au bord de la rivière, dans l'eau ou sur le radeau, aux endroits où le courant est moins rapide. La batea est appuyée sur le radeau ou sur un trépied de bois fiché en terre dans l'eau. On prend des terres avec le panier, qu'on lave au-dessus de la batea, de façon à enlever les boues, tandis que les parties pesantes passent à travers le panier et tombent dans la batea. Le résidu est lavé de nouveau avec encore plus de soin pour en extraire le sable et les petits cailloux. L'or finit enfin par rester mélangé seulement avec le platine et quelques parcelles de fer; on le met alors dans un vase rempli d'eau claire. La batea est lavée à son tour, et la rinçure est jetée sur un morceau d'étoffe ou de drap étendu sur un plan incliné, de manière à ce que les parcelles aurifères qui auraient pu s'attacher aux parois se fixent sur la laine, d'où il est ensuite facile de les recueillir.

Par ces procédés si simples, un homme peut, dans de bonnes terres, obtenir un ou deux castellanos d'or par jour, ce qui équivaut à dix ou vingt francs, déduction faite du transport des terres; ce qui serait considérable si la plupart de ces laveurs n'étaient pas des esclaves et si les objets de consommation coûtaient un peu moins. On trouve quelquefois des pepitas ou morceaux d'or vierge pesant trente et même quarante castellanos; mais ces bonnes fortunes sont rares, et l'on rencontre plus fréquemment des morceaux de un ou deux castellanos. C'est dans la maison du propriétaire que l'on achève de nettoyer l'or et de le séparer du platine et du fer. Le capataz ou majordome est toujours présent au lavage; il est le gardien du vase qui contient la *peya* ou résidu brut, que quelquefois on envoie jusqu'à Cali ou Popayan, pour lui faire subir la dernière opération.

Bien que la culture de ces pays soit bornée aux besoins des familles, il est cependant quelques habitants qui cultivent en grand et vendent le surplus, soit des alcools qu'ils ont distillés, du guarapo qu'ils ont fait ou du maïs qu'ils ont récolté; mais c'est le plus petit nombre, car les habitants de ces contrées ne s'arrachent guère aux jouissances du *far niente* que pour échapper aux tourments de la faim.

Les autres rivières ressemblent plus ou moins à celle de Chinquiquira; mais il n'en est aucune qui soit plus pittoresque et dont les bords soient plus peuplés. Toutefois, lors de mon passage, elle n'avait que peu ou point de lavoirs et les habitations y étaient clair-semées. Celle de Dagua, qui sert de route pour se rendre à Cali, était un peu plus fréquentée; mais elle avait cependant moins de charme et d'animation que celle de Chinquiquira. Son cours est aussi plus rapide; on la remonte jusqu'au Salto en deux jours, avec d'assez grandes pirogues portant quarante à cinquante quintaux. Le Salto est une petite cataracte qui

arrête la navigation de cette rivière. Arrivé là, il faut débarquer les marchandises, amener au bord les pirogues et les traîner par terre pour leur faire dépasser la cascade, après quoi la navigation reprend son cours.

Arrivé à Dagua, on laisse la rivière pour prendre la montagne, qu'il faut gravir en s'accrochant aux lianes et aux arbustes qui croissent dans les fissures et les creux des rochers. Les personnes faibles et les femmes font ce voyage assises dans un panier fait en crochet et porté par un Indien. Il faut un grand courage ou une longue habitude pour adopter un semblable moyen de transport, et le plus terrible effroi doit s'emparer de ces pauvres voyageuses chaque fois qu'elles sentent fléchir les jambes de leur porteur et qu'elles songent qu'un faux pas les précipiterait de plusieurs centaines de toises d'élévation. On compte, du reste, fort peu d'accidents de ce genre. Telles sont les routes que devaient parcourir des troupes chargées d'armes, de bagages et de munitions !...

Je le répète, cette côte pourrait être d'une grande importance pour le monde commercial ; mais il faudrait pour cela qu'un gouvernement ferme fît cesser les dissensions et protégeât les droits de tous. Ce qui est à craindre, c'est que la classe de couleur, sortie des nègres Africains, devienne seule propriétaire d'une grande portion de la Colombie. Si cette caste l'emporte sur celle des métis qui gouverne aujourd'hui, ces côtes, qui n'ont pour toute industrie que leurs mines à exploiter, loin de sortir de l'état demi-sauvage dans lequel elles languissent, s'y enfonceront toujours davantage et deviendront plus désertes de jour en jour. Cela serait d'autant plus malheureux pour ce pays que les Européens ne peuvent pas suppléer, pour ce genre de travail, aux naturels du pays. C'est une grossière illusion de penser que les colonies peuvent être cultivées par nos

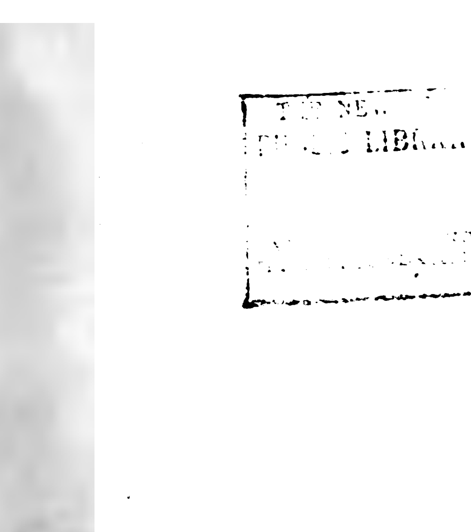
paysans du Nord ; autant vaudrait rêver l'implantation des ananas en pleine terre de France. La nature a créé des hommes et des plantes appropriées à chaque climat. Les nègres, les mulâtres et les métis pourraient défricher ces côtes, si leur caractère indolent et la minimité de leurs besoins ne leur faisaient pas toujours conduire ces travaux avec mollesse et lenteur ; et, d'un autre côté, il est peut-être vrai de dire que si des Européens entreprenaient d'y fonder des établissements, les dégoûts qu'ils éprouveraient, les difficultés qu'ils auraient à vaincre les rebuteraient infailliblement.

La main-d'œuvre est très-chère dans ce pays, et les capitaux engagés dans une entreprise de cette nature sont pour longtemps aventurés. Voilà pourquoi ceux qui jouissent d'une certaine fortune préfèrent vivre au sein de la civilisation, qui leur garantit un intérêt plus immédiat, mais moins considérable de leur capital. Ce n'est que très-exceptionnellement qu'apparaissent des hommes au génie profond, à la volonté de fer, et surtout au cœur dévoué, qui, comme Guillaume Penn, consacrent leur vie à civiliser des hordes sauvages et à fonder des colonies. Il ne faut donc pas compter sur ces âmes d'élite, dont la nature est trop avare. En attendant qu'il s'en présente, il n'y a que le gouvernement de Colombie qui puisse faire ce que l'Espagne avait tenté avec si peu d'habileté, c'est-à-dire d'y établir des *presidios* ou colonies militaires pour les prisonniers politiques et les malfaiteurs qui, au lieu de se démoraliser dans les prisons ou de périr dans les hôpitaux, pourraient défricher toute cette côte, s'y naturaliser, et y implanter à la longue tous les avantages et toutes les ressources de la vie sociale. Alors ces ports, fréquentés par les nations étrangères, deviendraient une source intarissable de richesses pour le pays.

Le jour de la Sainte-Rose, à Cascajal, est presque une fête

nationale. Deux jours avant la cérémonie, on se rend à l'église pour prendre la statue de la sainte, que l'on transporte en grande pompe chez l'alcade. Cette année-là, je fus témoin et acteur de la fête. Le jour arrivé, un nombre considérable de pirogues, ornées de banderolles et de festons, vint se réunir devant la maison de l'alcade. Les alguazils et autres justiciers suivaient la pirogue couverte dans laquelle la sainte, richement habillée, fut placée, et dont j'eus les honneurs avec l'alcade. Toute la rivière était ornée de branchages et d'arceaux, et retentissait des chants des assistants et des sons des guitares et des tambours. Les munitions destinées à la chasse du tigre et qui n'avaient pas été employées concoururent à l'éclat de la fête; les coups de fusil que l'on tirait d'intervalle en intervalle étaient accompagnés des houras de toute la procession.

Arrivés devant l'église, nous ne pûmes pas être reçus par le curé, comme c'est l'ordinaire; il était mort depuis longtemps et n'avait pas encore été remplacé. M'érigeant alors en chef de la cérémonie, je fis placer la statue sous le dais, au centre du chœur, puis montant, sans plus de façon, en chaire, je haranguai l'auditoire de mon mieux, et lui dis que, quoique privés de prêtres, nous n'en devions pas moins adresser nos vœux à l'Éternel pour la cause sacrée de l'indépendance américaine, but vers lequel devaient tendre toutes nos aspirations; qu'il fallait unir nos efforts aux défenseurs de la patrie qui consacraient leur temps et leur vie à une si belle mission. Je les pénétrai si profondément de leurs devoirs de citoyens, qu'en sortant de l'église ils me décernèrent une véritable ovation et m'offrirent les vivres qu'ils avaient refusé de me vendre, me disant que le prêtre devait vivre de l'autel. Je leur répondis que je recevrais volontiers le lendemain, chez l'alcade, ces marques de leur sympathie, et que les noms des donataires seraient portés





CÔTE DU CHOCO.

à la connaissance du gouverneur de Cascajal. La fête religieuse menaçait de devenir de plus en plus profane; l'eau-de-vie anisée circulait, coulait à pleins bords, les têtes s'échauffaient, et mon nom figurait aussi souvent dans les toasts que celui de la patrie; car la patrie s'était montrée plus rigoureuse pour ces malheureux que la domination espagnole, qui, du moins, ne les avait pas décimés pour en faire des soldats. J'avais présidé leur banquet; leur confiance en moi était absolue, et, en ce moment, je me serais posé en dictateur, si tel eût été mon bon plaisir. Les hommes sont les mêmes partout!...

La sainte n'était pas déposée tous les ans chez l'alcade; les plus riches habitants l'hébergeaient tour à tour jusqu'au moment de la fête. Cette fois, elle devait aller, après la cérémonie, chez le doyen des noirs, vieux nègre de la côte d'Afrique, qui, vendu dans son pays, avait traversé l'Amérique par Buénos-Ayres, était venu au Chili, où il avait été revendu pour Lima; de Lima, il avait été conduit à Quito, et à Quito on l'avait encore vendu à un mineur du Choco, qui l'avait envoyé à Cascajal et en avait fait son majordome. Ce noir était parvenu à racheter d'abord sa femme et ses enfants, et enfin à s'affranchir lui-même; puis, à l'aide de son travail et du concours de sa nombreuse famille, il avait fini par se créer une des plus belles haciendas de cette province. Aussi jouissait-il de la plus haute considération, comme *l'ancien* de la contrée. C'était un beau vieillard à cheveux blancs, encore vigoureux, quoique âgé de près de quatre-vingts ans. Sa propriété formait un village peuplé des trois ou quatre générations de ses enfants, qui ne s'étaient jamais alliés qu'à des nègres libres; car il partageait tous les préjugés du pays sur la noblesse des races et l'infamie des mélanges. Cette sorte de tribu était comme un vestige de l'antique patriarchat.

Après avoir déposé la statue dans sa niche, on procéda au

déjeuner commun, deux à trois cents personnes y prirent part; plusieurs étaient venues à la fête de plus de cinquante lieues, et avaient apporté des vivres dont les femmes et les filles des noirs étaient dépositaires. Des cochons de lait, des poulets, des singes et des iguanes composaient principalement le matériel de ce repas, qui fut servi dans une case dont toutes les cloisons avaient été enlevées pour n'en faire qu'une vaste salle. Je laisse à deviner toutes les innovations excentriques que l'art culinaire dut recevoir dans une telle macédoine de mets indistinctement bouillis ou rôtis, et accommodés de manière à bouleverser de fond en comble les plus saines traditions des Carême et des Vatel. Il faut avouer que mes goûts européens en furent plus d'une fois révoltés.

Un jeune blanc, *à peine au sortir de l'enfance*, blond, à petite moustache soyeuse et dorée, présidait une centaine de nègres, négrillons, mulâtres et basanés accroupis en rond comme des singes. Les uns portaient une veste, les autres une chemise, ceux-ci une écorce autour des reins, et enfin ceux-là ne portaient rien; c'étaient sans doute les plus *naturels* du pays; les négresses, femmes ou filles, couvertes seulement d'un jupon, faisaient circuler les mets, le guarapo et l'eau-de-vie anisée. Tous se livraient à la joie la plus bruyante, et c'était à qui pousserait le plus de cris et de hurlements. Une des femmes de la case avait prié Manuel de lui indiquer la manière d'accommoder quelques plats à mon goût, bien que j'eusse témoigné le désir de manger de la cuisine indigène. Le vieux patriarche avait eu cette délicate attention; il avait vécu chez les blancs, et savait qu'on ne peut s'amuser qu'en vivant à sa guise. A vrai dire, je fus enchanté de cette politesse, car il m'eût été, sans doute, difficile de digérer leurs dégoûtants brouets et leurs ambigus nauséabonds. Le repas fut suivi d'un bal dont l'orchestre se composait d'un tambour fait

d'un tronc d'arbre creusé et recouvert de peau, d'une mâchoire de bœuf qu'on râclait en mesure avec un os, et d'une harpe discordante. Quelques femmes frappaient en chantant sur une caisse remplie de cailloux. Les danses étaient exécutées par deux, quatre, et même huit personnes, qui se succédaient alternativement, sans qu'il y eût jamais d'interruption ni de ralentissement; elles consistaient en contorsions, en mouvements grotesques des membres et surtout des reins. C'était bien la danse la plus bizarre et la plus érotique qu'on puisse imaginer. Les figurants eux-mêmes s'accompagnaient de la voix et s'agaçaient réciproquement. Les femmes étaient les plus animées et prenaient les poses les plus licencieuses; et très-assurément, à côté de cette sarabande infernale, le galop frénétique de Musard n'eût été qu'un insipide menuet. Les danses cessèrent pour un second repas encore plus copieux que le premier. Je crus prudent d'abdiquer ma présidence et de battre en retraite. Les têtes étaient trop échauffées pour qu'on s'aperçût de mon absence, ce qui me permit d'agir en toute liberté. Le festin fut encore suivi de danses qui durèrent toute la nuit, et que les plus intrépides prolongèrent jusqu'au jour suivant, dans un crescendo d'ivresse qu'il serait difficile de décrire convenablement.

Une affaire plus sérieuse appelait toute mon attention; j'avisai aux préparatifs de mon départ et à réunir les provisions que mon éloquence m'avait procurées.

Je retournai à Cascajal, où je trouvai notre commandant affecté d'une dyssenterie qui l'empêchait de s'occuper avec suite de ses fonctions. Il fit assembler l'équipage pour lui faire connaître que pendant sa maladie je le remplacerais entièrement. Je me trouvai alors chargé d'un travail considérable; car, par des raisons différentes, la plupart des maîtres de l'équipage n'étaient pas plus en état de faire leur service que le commandant; j'étais donc

presque seul pour faire le service de tous. Je fis contre-maîtres les deux meilleurs matelots, à chacun desquels je confiai un quart, et je fus de surveillance en permanence. Je crois que cette grande activité, soutenue de quelques verres de punch, me préserva de la maladie générale causée par les pluies continuelles, et, plus particulièrement pour nous, par notre navire, qui, faisant toujours de l'eau, était excessivement humide, malgré tout le soin que nous en prenions.

Les troupes que nous attendions n'arrivant pas, M. Drinot me chargea d'aller à Cali pour savoir les motifs de ce retard. C'était là un voyage des plus difficiles, mais que néanmoins j'entreprenais avec plaisir, parce qu'il me donnait l'occasion de connaître l'intérieur de la Colombie, la fameuse rivière de Dagua, et la manière de voyager dans la Cordillère. Le gouverneur, à qui nous fîmes demander une embarcation et des conducteurs, nous dit qu'il allait envoyer à la Bobega des marchandises, conduites par des Indiens, et que nous pourrions partir avec eux dans une pirogue à cayan. J'achevai alors mes préparatifs de voyage, j'endossai mon uniforme pour me faire mieux respecter, et je pris de l'argent, des armes et des provisions. Je louai, pour m'accompagner et me servir d'auxiliaire en cas de besoin, un mulâtre de Cascajal, espèce de brocanteur qui avait affaire à Cali, et qui était enchanté d'y être transporté gratuitement. Son intérêt me répondait de sa fidélité. Le gouverneur me donna un passeport et une lettre ouverte pour toutes les autorités de la route que nous allions parcourir; il les prévenait que j'étais envoyé près du gouvernement de Cali pour le service de la république, et leur enjoignait de m'aider de tout leur pouvoir. Six grandes pirogues chargées de petits ballots et de paniers de sel, conduites par des Indiens, dont le corps entièrement nu était orné de colliers de verre et de peintures de couleur rouge et noire;

deux autres pirogues marchandes et la mienne avec son cayan, dirigée par deux robustes nègres et mon mulâtre Domingo, qui me servait de patron, composaient l'ensemble de notre expédition, dont le départ avait quelque chose de très-pittoresque. Nous partîmes avec la marée en remontant la Dagua à force d'avirons. La rivière, large et profonde dans cet endroit, était facilement navigable; à voir ses eaux bourbeuses, ses rives couvertes d'impénétrables forêts de mangliers, j'aurais pu me croire encore dans les étiers qui conduisent à la rivière de Chinquiquira. A mesure que nous avancions, les eaux devenaient plus claires, et les crocodiles, qui semblent ne pouvoir vivre que dans la vase et la fange, devenaient de moins en moins nombreux. Au bout de quelques heures, nous commençâmes à sentir les courants contraires. Nos rameurs redoublaient d'efforts; ils excitaient leur courage par des chants à demi sauvages auxquels les Indiens des grandes pirogues répondaient. Ces Indiens appartenaient à cette race nomade dont nous avons parlé; ils emmenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, qu'ils transportaient au gré de leurs besoins et de leurs fantaisies. Des troncs d'arbre qu'il fallait éviter avec soin nous obligeaient parfois à nous détourner.

Nous arrivâmes à la nuit à un petit hameau appelé Santa-Cruz, où demeure le curé de la paroisse de Dagua; il se transporte d'un lieu à un autre selon les besoins de sa mission. Nous y passâmes la nuit dans une maison qui aurait pu servir de cage à poulets; c'était la meilleure de céans. Le curé était absent et avait emporté les clefs du presbytère, qui n'était d'ailleurs pas moins délabré que les autres huttes du hameau. Mon mulâtre fit une casuela à laquelle je pris part avec bonne grâce et bon appétit; après quoi, nous nous couchâmes bravement dans la case ouverte à tous les vents. Nous fûmes bientôt réveillés par des

cris qui partaient de la case voisine. En un instant tout le monde fut sur pied; on alluma des torches, et nous sûmes enfin la cause de cette rumeur. C'était un des bateliers du village qui en rentrant à sa hutte avait été mordu à la cuisse par une couleuvre. Il criait pour qu'on vînt à son aide et qu'on cherchât le serpent, qui pouvait seul, disait-il, le guérir de sa morsure. On découvrit l'effrayant reptile; il n'avait pas moins de deux mètres de longueur; il était jaune et vert, et il avait une crête rouge sur sa tête, qu'il levait avec hardiesse comme pour défier ses adversaires. Mais l'un de nos Indiens, le saisissant par la queue, le fit tournoyer pour l'étourdir et lui brisa la tête contre un poteau. Cette opération exige une grande présence d'esprit et une parfaite précision de mouvement; car si la queue de l'animal glisse dans la main, si l'on manque son coup, on est à peu près certain de recevoir une morsure qui presque toujours est mortelle. Mais les habitants de ces forêts, vivant au milieu des périls, exposent leur vie sans y penser.

Le serpent eut la queue coupée et ses tronçons furent appliqués sur la blessure; quelques secondes après, on en coupa d'autres morceaux qui furent également posés sur la partie malade, et ainsi jusqu'à la fin; la chair fraîche de la vipère, suivant ces Indiens, ayant la propriété de pomper et d'extraire le venin. Un vieux noir, trouvant sans doute ce remède insuffisant, cautérisa la plaie avec un tison ardent et l'enveloppa ensuite d'herbes médicinales. Le patient eut toute la nuit une fièvre horrible, son corps avait quelque peu enflé; mais enfin la cure empirique finit par produire son effet, et j'appris plus tard qu'il s'était parfaitement rétabli.

Le lendemain matin, nos bateliers rechargèrent nos pirogues. Nous pouvions encore voyager dans les mêmes embarcations jusqu'au Salto; mais nos hommes eurent à vaincre les plus grands

obstacles pour refouler les courants que nous avions à remonter. Ils se servaient alternativement de leurs longues perches et de leurs pagayes pour doubler les pointes ou contourner les rochers. Il fallait une adresse extraordinaire pour surmonter ces premières difficultés, qui n'étaient encore que le prélude de celles qui nous attendaient pour aller du Saltillo à la Bodega. Au Saltillo, on débarque toutes les marchandises, que l'on transporte par terre pour éviter la cataracte, comme à celle du Salto, et l'on arrive, de l'autre côté, dans une anse où l'on prend de nouvelles pirogues beaucoup plus légères que les premières pour remonter la rivière; celle-ci n'est plus alors qu'un torrent impétueux semé d'énormes rochers contre lesquels elle se précipite avec une sorte de rage et qu'elle couvre d'une écume blanche comme la bave d'un monstre furieux!...

Le cœur se contracte sous le poids d'une indicible crainte quand on se voit ainsi lancé sur un esquif fragile que le plus faible mouvement, le moindre choc peut renverser ou briser! La pirogue ne peut alors conserver sa couverture, et il faut se résigner à recevoir la pluie des nuages et celle que le torrent produit par le brisement de ses flots. Les conducteurs sont occupés non seulement à préserver l'embarcation des rochers et des troncs d'arbres roulés par le torrent, mais encore à rejeter l'eau de leur pirogue en battant les pieds l'un contre l'autre tout en maintenant l'équilibre au milieu de ces impulsions.

Enfin, après douze heures de travaux incessants, nous arrivâmes au Salto, où il nous fallut subir la même cérémonie qu'au Saltillo. Jusqu'à ce but de notre voyage, le trajet fut toujours aussi pénible. Je ne comprenais pas comment les pirogues pouvaient se frayer un chemin entre ces rochers parfois aussi rapprochés, et dont l'intervalle était rempli par des tourbillons et des torrents écumeux. Cependant, grâce à la prudence

et à la dextérité de nos conducteurs, ces nacelles filaient dans toutes ces sinuosités avec la souplesse d'une anguille.

Dans notre long et étroit esquif, il fallait toujours me tenir assis et immobile, malgré la pluie qui ne discontinuait pas et l'eau qui y pénétrait partout. Je n'avais d'autre diversion à cette scène si terrible et si prolongée que mes cigares, ressource unique du voyageur contre l'ennui ; car toute conversation était impossible avec ces hommes dont toutes les facultés étaient concentrées dans cette lutte contre les éléments déchaînés. Quelques cris, quelques exclamations étaient leur seul langage en ces terribles instants. Dans ces parages diaboliques, les périls se succèdent sans interruption, et de cataracte en cataracte, de torrent en torrent, nous arrivâmes à Las-Juntas, l'âme et le corps malades de tout ce que l'un et l'autre avaient éprouvé. Malgré tout cela, il est cependant vrai de dire que les périls sont encore plus grands pour descendre la Dagua que pour la remonter, et quand on songe qu'une armée l'a descendue pour arriver à Cascajal, l'imagination peut en être effrayée, et le vrai n'a jamais dû paraître plus invraisemblable.

La flèche ne fend pas les airs avec plus de rapidité que la pirogue ne glisse sur les vagues tumultueuses de cette rivière. Une pierre, un bas fond suffit pour arrêter brusquement le faible esquif sur le bord de l'abîme ; l'eau bouillonne et s'élève alors contre cette nouvelle barrière, qui ne peut longtemps résister. Quelquefois les deux rameurs se jettent à l'eau pour alléger l'embarcation, et la relevant avec force lui font reprendre le fil du courant, et l'empêchent ainsi de s'engloutir. C'est au milieu de ces effroyables périls que les troupes que nous embarquâmes parvinrent à leur destination.

Certes, une armée européenne, avec tout son attirail, et nourrie seulement de bananes, ou, dans les bons jours, de quelques

brasses de viande sèche, n'aurait peut-être pas résisté à d'aussi terribles épreuves. Eh bien! toutes ces difficultés ont été vaincues par les soldats de Bolivar, qui a pu terminer avec cette troupe, aussi sobre que courageuse, la guerre de l'indépendance en Colombie et au Pérou.

Le chemin du village de Dagua à Cali est si étroit et si glissant, qu'on n'y avance qu'à grand'peine. Les mules, qui s'enfoncent jusqu'au poitrail, ont fini par creuser un sillon entre des murs escarpés couverts d'arbres dont les branches se rejoignent au-dessus de cette gorge et en font une sorte de caverne ténébreuse où ne pénètrent jamais les rayons du soleil; et la route est ainsi, jusqu'au bout, pleine d'une fange noire et gluante. J'aperçus enfin Cali comme une terre de promission. L'aspect de la ville, bâtie sur la pente des Cordillères, me produisit un effet enchanteur. J'étais comme le prisonnier qui revoit la lumière après avoir langui long-temps dans un noir cachot; j'avais besoin d'air et de soleil, l'eau ruisselait de mes vêtements, j'étais couvert de boue; il était temps que je revinsse à la vie. Cali est dans une situation favorable pour le commerce de cette partie de la Colombie, et si la population, devenant plus nombreuse, rendait praticable la route de Cascajal, dont le port serait alors très-utile, elle pourrait acquérir une très-grande importance.

Déjà cette ville reliait la mer Pacifique à Popayan et Santa-Fé; c'était aussi par Cali que tout le tabac du Llano-Grande s'exportait pour le Pérou et pour Panama, et qu'arrivaient le sel nécessaire à la consommation de ces provinces et les étoffes anglaises venues de Panama et de la Jamaïque. Cali jouit d'un climat agréable et tempéré; elle est disposée en amphithéâtre; les rues sont bien alignées, et les maisons sont construites en briques durcies au soleil et blanchies à la chaux. On y remarque deux églises d'assez belle apparence, et il y avait autrefois deux couvents.

Quoique le climat de Cali soit rafraîchi par les brises des Cordillères, il y croît des cocotiers et presque tous les fruits des tropiques.

Une chose extraordinaire dans ces climats alternativement très-humides et très-secs, c'est que malgré la rapidité avec laquelle on passe de l'une à l'autre de ces extrémités, on n'y voit point de ces goîtres hideux qui déparent la beauté des femmes; aussi celles de Cali, les blanches surtout et les moins bronzées, sont-elles charmantes et d'une grâce parfaite. Il y en a beaucoup de couleur; mais les deux races, en nombre à peu près égal, vivent en assez bonne harmonie, grâce sans doute à l'aisance dont presque tout le monde jouit, ce qui est une condition de concorde autant que de bonheur. Le commerce de transit, avec tous ses accessoires, entretient l'activité et le bien-être de ce pays, et contribue beaucoup à sa tranquillité. Aussi, les habitants de Cali ont-ils la réputation d'être royalistes entre tous, et M. Muños me disait qu'il avait dû sévir contre certaines familles qui protégeaient le parti espagnol; en effet, j'avais vu à Cascajal des femmes bannies de Cali par suite de cette accusation.

J'aurais voulu visiter Popayan; mais le temps me manquait, et je dois à l'obligeance de M. Muños les renseignements que je vais faire connaître à ce sujet. Popayan est séparée de la capitale de la république de Santa-Fé et de Bogota par un grand nombre de villes, villages et haciendas.

La plupart des villes du plateau des Cordillères se ressemblent, et les mœurs de leurs habitants diffèrent très-peu. Cependant le caractère des habitants des plaines n'est pas le même que celui des habitants des montagnes; ce qui distingue et caractérise Popayan, c'est d'abord qu'on ne peut y arriver que par une route encore plus dangereuse et plus difficile que celle du Dagua; mais cette route est pittoresque, romantique, et l'esprit qui aime

les dangers les y trouve tous réunis, et peut satisfaire surabondamment son goût aventureux. Ici un torrent furieux vous couvre de son écume; là des forêts presque impénétrables vous arrêtent au passage; plus loin des montagnes abruptes, escarpées, couvertes de neiges, enveloppées de frimas ou battues par la tempête, présentent des dangers sans nombre; enfin, c'est l'immensité du désert!!! Tels sont les Paramos que Bolivar fut obligé de traverser, à la tête de ses soldats, pour aller soumettre Pasto.



Mais il semble toujours que la nature reserve une sorte d'Eden au bout de ces déserts; la vallée de Popayan, sans avoir la magnificence de celle de Santa-Fé, est encore d'une saisissante beauté. L'air qu'on y respire est si pur, la température y est si douce et si pénétrante, qu'on se croirait transporté sous le beau ciel de l'Italie; çà et là s'élèvent de belles habitations qui annoncent l'opulence de ce pays. Benalcazar en a été le fondateur; on lui doit la fondation de plusieurs autres villes moins importantes, mais dont la situation est également bien choisie. Les rues de Popayan sont presque toutes bordées de trottoirs, et celle de Belen ne le cède en rien aux rues de nos plus florissantes cités. Les maisons de Popayan sont fort bien bâties, elles n'ont pas de grilles à leurs balcons, ce qui distingue encore cette ville de toutes celles de la Colombie. Elle a onze églises, un hôtel des monnaies, deux hôpitaux et plusieurs places plus ou moins spacieuses. Depuis que les moines ont été sécularisés, il n'y a plus que des franciscains à Popayan; on les a conservés pour diriger l'éducation publique.

La richesse de Popayan provient surtout de son commerce avec Quito et Santa-Fé, dont elle est le point intermédiaire. Ce commerce consiste en étoffes de laine et en céréales; quant au commerce de transit, il se compose d'articles d'Europe, de sel de

Santa-Fé ou du Pérou, des farines de Pasto, du cacao de Timana et du sucre de Cali. Popayan spécule aussi sur les *bayetas* d'Europe, les draps communs, la quincaillerie, les indiennes et les calicots ordinaires, objets anglais qui se vendent partout avec la plus grande facilité. Les habitants ont les manières un peu hautaines; ils parlent avec une certaine emphase qui n'exclut pas d'ailleurs une grande politesse et beaucoup d'affabilité; ils ont l'air distingué, quoique un peu nonchalant, et leur physionomie, qui est fort belle, a quelque chose de la gravité espagnole.

Les noirs, comme dans toutes les Cordillères occidentales, sont très-nombreux à Popayan, ce qui, depuis la chute des Espagnols, ne laisse pas d'inquiéter les blancs; car ils sont aujourd'hui à la merci d'esclaves à qui l'aisance et la liberté ne sont pas moins précieuses qu'aux autres Colombiens. Les Indiens détestent les nègres; mais ils seraient d'un faible secours pour les blancs dans le cas d'une violente sédition. La population est de huit à neuf mille habitants, qu'on peut diviser à peu près comme il suit : quatre mille métis, cinq cents Indiens, quinze cents mulâtres, quatorze cents esclaves et seize cents blancs. Le nombre des femmes dépasse beaucoup celui des hommes, et l'on sait que la rupture de l'équilibre entre le chiffre des deux sexes est presque toujours une cause d'immoralité.

Il y a plusieurs mines d'or dans la province; mais elles ne peuvent pas rivaliser avec celles de Cali et de Barbacoas.

Le costume des Indiens ne varie pas dans toutes les Cordillères; c'est toujours une chemise, un caleçon, *una manta* ou poncho, et *una montera* ou bonnet dont la forme se modifie selon les districts; les blancs s'habillent à l'européenne, et les mulâtres et les nègres avec une simple chemise bleue et un caleçon.

Popayan est la métropole de la côte du Choco jusqu'à Esméralda. L'évêché se compose de trois dignitaires, deux chanoines, deux prébendes et deux demi-prébendes.

La population de toute cette province est de trois cent vingt mille âmes; les revenus, d'après Pombo, sont de deux cent mille francs.

Les hommes de race blanche qui habitent les terres chaudes ont le teint jaunâtre; ils sont petits, maigres, et se débilitent d'autant plus que leur sang mêlé s'altère et s'efface davantage.

Dans les régions plus élevées et plus froides, le teint des blancs est plus clair et de plus en plus semblable à celui des Européens, en raison directe de l'élévation des plateaux. Ainsi, généralement, à Bogota, les hommes sont beaux, surtout dans l'adolescence. Ils parviennent, dans leur maturité, à une assez haute taille; mais ils sont dès lors assujétis à beaucoup d'infirmités. Le Colombien des pays élevés manque de vivacité dans les traits et dans les mouvements. Il est vrai de dire que son éducation contribue beaucoup à lui donner cet air d'apathie, qui d'ailleurs est plus apparente que réelle, car son imagination est certainement plus active et plus ardente que celle des habitants de nos climats. Les Espagnols ont habitué leurs enfants à regarder les étrangers comme des hommes tout-à-fait au-dessous d'eux. Les gens du peuple ont surtout conservé cette espèce d'antipathie, et la jalousie qu'ils ont de l'activité et de l'intelligence européennes vient encore l'augmenter. C'est pour cela qu'en Amérique le gouvernement a été en quelque sorte contraint, à force de sollicitations, de faire des lois contre les étrangers qui s'établissent comme artisans ou comme commerçants, bien que son intérêt soit d'y attirer le plus de blancs possible afin de contenir la race noire dans ses tendances d'affranchissement et de réaction. Mais, sans autre réflexion, et sans démêler la concordance de leurs intérêts avec

celui des Européens, ils redoutent la concurrence et semblent dire à tous les étrangers ce qu'ils disaient autrefois aux Espagnols : « Que venez-vous faire en Amérique? » On dirait qu'ils ont toujours peur de manquer du nécessaire, et qu'on ne vient chez eux que pour leur enlever leurs moyens d'existence et leurs éléments de prospérité, tandis qu'on leur apprend à étendre et développer leur industrie, qui leur donnerait un bien-être plus complet. Les Colombiens, comme tous les Américains espagnols, sont fort entichés de la prétendue supériorité de leur pays. Habitués à entendre dire qu'on vient en Amérique pour faire fortune, ils ne doutent pas que leur patrie ne soit la source des richesses du monde entier. A les entendre, leurs généraux et leurs orateurs l'emportent sur ceux des autres peuples, et Bolivar a surpassé Napoléon ! Ces préjugés ont leur source dans leur histoire : comme ils ont vaincu les armées espagnoles et vu les soldats anglais périr de misère, ils jugent d'après ces exemples tous les militaires européens. Cette présomption est sans doute la cause de leur médiocrité ; l'imagination leur tient lieu de talent, d'instruction et de travail, et la facilité d'une élocution puérile leur semble une éloquence du plus haut degré. Il va sans dire que les beaux-arts, dans cette condition, sont extrêmement peu cultivés. Toutefois, on aurait tort de reprocher aux Américains cet état stationnaire ; ils n'ont encore fait en cela qu'imiter l'Espagne, dont ils ont subi l'influence encore plus que la domination. Les Américains Espagnols, ni plus ni moins que les Chinois, traitent de barbare tout état social différent du leur ; mais il faut tenir compte de cette dure oppression qui a pesé si long-temps sur eux, et leur a, en quelque sorte, enlevé leurs plus admirables instincts et l'originalité naturelle que chaque peuple possède en soi, pour en faire un troupeau de pâles et serviles imitateurs de leurs conquérants.

On peut dire que l'esprit espagnol a marqué son empreinte jusque sur le caractère et les sentiments des Colombiens. Ils ont tous une certaine ambition qui leur fait aspirer à remplir les plus brillants emplois; mais qu'un ouvrier ouvre boutique et qu'il parvienne, par sa bonne conduite et son activité, à se mettre au-dessus du besoin, on ne lui pardonnera jamais son origine; ce qui devrait faire sa gloire fera sa honte, et sera l'obstacle insurmontable contre lequel tout son courage et toute sa persévérance viendront échouer.

La guerre de l'indépendance a ouvert un horizon nouveau à l'esprit de ces populations; depuis cette époque, des écrits français ont pénétré dans presque toutes les classes de la société, et il est à espérer que là, comme ailleurs, l'esprit émancipateur de notre nation viendra à bout de ces ridicules préjugés qui arrêtent les peuples dans la voie de leur développement. Ce résultat se fera peut-être d'autant moins attendre que notre langue est aimée et entendue d'un assez grand nombre de Colombiens.

Il y a d'autant moins à désespérer de ce peuple que, malgré ses prétentions, il est généralement hospitalier, doux et bienveillant. Du reste, il n'est pas fort prudent de prêter, même sur gages, à un Américain, et encore moins à une Américaine. Les relations d'intérêt n'ont, en général, rien d'agréable avec eux.

On devine que la culture de l'esprit des femmes est également très-bornée. Les Colombiennes s'exercent aux arts d'agrément, mais d'une façon toute superficielle; à peine savent-elles lire, écrire et jouer quelques contredanses et quelques valses sur le piano ou de tristes tonadillas sur la guitare.

Les créoles des terres chaudes exercent en effet une très-grande influence sur leurs maris, à qui la vie oisive enlève toute l'énergie et quelquefois la dignité.

On se figure toujours les Espagnols gardant la vertu de leurs femmes, dont ils sont, dit-on, très-jaloux, le poignard à la main; mais, dans ce cas, l'Amérique espagnole a des mœurs *sui generis*. Les femmes y jouissent d'une plus grande liberté que les hommes; elles vont aux bals, aux promenades, à toutes les parties de plaisir sans jamais s'inquiéter de leurs époux. Dans les pays chauds, les femmes se font accompagner de leurs esclaves, même pour aller à la messe. Dans les pays tempérés, elles se font accompagner de servantes indiennes qui les aident encore dans leurs intrigues amoureuses, comme au temps de Gil Blas. Les femmes de la côte se font remarquer par leurs yeux andaloux, leurs jolies mains, leurs pieds mignons, et par la dignité toute gracieuse de leurs allures. Les dames des Andes ont plus d'embonpoint que celles de la côte, leurs formes et leur fraîcheur se conservent plus long-temps; mais comme elles manquent de vivacité dans l'esprit et d'aisance dans les manières, elles plaisent généralement moins que leurs rivales en beauté.



Tels sont les détails que m'a transmis M. le colonel Muños, commandant général du Choco; il avait visité le Pérou et le Chili en voyageur intelligent, et m'a fourni ces renseignements avec un empressement et une bienveillance dont je dois ici le remercier. Je restai quinze jours à Cali, attendant un exprès envoyé à Popayan. Il m'apprit enfin que les troupes avaient été dirigées sur Tinaquillo, où devaient se réunir les trois divisions de l'armée des Indépendants, et que l'époque de leur retour était inconnue. Ma mission étant accomplie, je me hâtai de retourner à Cascajal.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Retour à Cascajal. — Bataille de Carabobo. — Arrivée des troupes. — Baleines dans la baie. — Don Diego Ibarra, premier aide de camp du général Bolivar.

Pendant que nous gardions les côtes du Choco, pour les préserver des navires espagnols qui auraient pu y venir apporter des secours aux forces ennemies, une bataille, moins importante par le nombre des combattants que par ses résultats, fut gagnée sur les Espagnols par l'armée libératrice. Les Indépendants étaient partis de Tinaquillo, le 23 juin 1821, sous les ordres du général Bolivar, pour aller à la rencontre de l'ennemi, qui avait concentré ses forces dans les plaines de Carabobo, à cinq lieues au-dessus de Valence. Le lendemain, au point du jour, les deux armées se trouvèrent en présence. La première division des Indépendants, composée d'un bataillon anglais de trois cents hommes et de quinze cents cavaliers, était commandée par le général Paez. La seconde, composée de la deuxième brigade des gardes, du bataillon des tirailleurs de Boyaca, du bataillon de Vargas et de l'escadron commandé par le colonel Arismindi, était sous les ordres du général Cedeño. Enfin, la troisième, composée des carabiniers et des grenadiers de la première brigade de Boyaca, d'un second bataillon et du régiment de cavalerie du brave colonel Rondon, était commandée par le colonel Plaza.

Cette armée, qui comptait environ sept mille hommes, poursuivit courageusement sa marche à travers les buissons et les défilés derrière lesquels les Espagnols, sous les ordres des géné-

raux La Torre et Moralès, s'étaient, pour ainsi dire, retranchés. L'armée espagnole occupait les positions les plus avantageuses, et son artillerie, placée sur une colline, faisait essuyer des pertes considérables aux Américains.

Les Colombiens sont d'abord repoussés; mais Bolivar, ayant remarqué que la droite du général La Torre présentait un front moins serré, ordonne un mouvement oblique. Paez, à la tête de deux bataillons du régiment de cavalerie du colonel Muños, l'exécute, sous le feu de l'ennemi, avec une justesse et une précision admirables. Cependant la charge se fit avec une telle impétuosité, qu'elle suffit pour mettre complètement en déroute l'ennemi, qui se croyait déjà sûr de la victoire. Bolivar arrivait au secours de Paez; à la vue de ce résultat inespéré, il l'embrasse et lui dit avec enthousiasme : « C'est à toi qu'appartient le commandement en chef, je te le cède sur le champ de bataille. »

Les Espagnols, revenant de leur première surprise, se rallient, présentent un front menaçant, et semblent vouloir faire douter encore de l'issue de la bataille; mais alors la légion anglaise, commandée par Paez, se précipite à la baïonnette contre le torrent qui allait déborder. Le général Cedeño reforme les phalanges des Colombiens, deux compagnies nouvelles arrivent sur les hauteurs, et cette seconde manœuvre n'a pas moins de succès que la première.

Débusqués de toutes leurs positions, les Espagnols fuient dans le plus grand désordre, sans même prendre le temps de relever leurs morts et leurs blessés, qu'ils abandonnent sur le champ de bataille.

Le brave Heras, qui commandait les deux compagnies nouvelles, paya de sa vie son admirable audace; il reçut la mort en emportant les redoutes qui mitraillaient l'armée indépen-

dante; les généraux don Manuel Cedeño et don Ambrosio Plaza tombèrent aussi sous les derniers coups de l'ennemi en voulant forcer le bataillon carré qui protégeait sa fuite. La bataille de Carabobo fut la dernière affaire importante qui eut lieu en Colombie. Les Espagnols se renfermèrent dans le fort de la Guayra, où ils ne tardèrent pas à capituler.

Le congrès de Colombie, réuni à Rosario de Cucuta, décréta des récompenses et des honneurs aux vainqueurs de Carabobo.

Une pyramide fut élevée dans ces plaines en commémoration de cette victoire et en l'honneur de Simon Bolivar.

La décoration accordée aux vainqueurs nous fut envoyée à Cascajal pour notre coopération réelle, bien qu'indirecte, aux succès des armes de Colombie.

La bataille de Carabobo assura, dans le nord, l'indépendance du pays, et permit de renforcer la division du sud aux ordres du général Sucré; c'est ce qui explique le retard des troupes que nous attendions et notre long séjour sur les côtes du Choco.

Dans les premiers jours de septembre, arrivèrent de Guayaquil deux transports, dont l'un contenait quelques-uns des prisonniers faits lors de l'échauffourée des chaloupes canonnières; ces prisonniers étaient sous la garde d'un jeune officier qui, dans un moment de terreur, avait fait fusiller deux d'entre eux. Je mis en réquisition deux goëlettes marchandes, afin d'être prêt à tout évènement. Nous relâchâmes la plus petite, qui ne pouvait nous être d'aucune utilité, et les marchands s'en servirent pour continuer leur voyage.

Mariquita, qu'on n'a sans doute pas oubliée, profita de cette occasion pour retourner à Tumaco; elle se repentait, mais un peu tard, de son changement de position. Nous sentions tous deux que nous avions fait une folie, que le commandant n'eût certes pas permise, si son amour pour les femmes n'avait pas fait taire

ses scrupules et les exigences de nos positions respectives. Mariquita semblait croire qu'elle avait dérogé : à Tumaco, elle était la femme du gouverneur; à bord du brick, elle n'était que celle du second, et sa sœur, qui, au contraire, avait monté en grade, voulait exercer sur elle une sorte de suprématie que Mariquita ne pouvait souffrir. De là résultaient des discussions assez vives, auxquelles nous faillîmes avoir la faiblesse de prendre part. Le besoin d'une séparation se faisait donc de plus en plus sentir. Au reste, en retournant à Tumaco, Mariquita n'était point embarrassée; elle disait modestement : « Je suis la plus belle du pays et je n'y manquerai pas de maris; le gouverneur lui-même, si bon me semble, reviendra reprendre ses fers. » La coquette avait raison !...

C'eût été une faute plus grave que toutes les autres que de vouloir la retenir; je ne l'essayai même pas, et cependant je m'étais attaché à cette femme, car, malgré son enjouement et sa vivacité, elle était bonne, aimante, et avait pour moi autant d'affection que sa nature en pouvait éprouver. Quant à Pétronilla, elle avait acquis beaucoup d'influence sur M. Drinot. Il me paraissait bien inconvenant que le commandant d'un brick de guerre qui allait avoir des troupes à transporter et des officiers à sa table, eût une maîtresse à bord, et je me permis d'en dire mon avis; mais cela ne fit rien changer, et je n'en reparlai plus.

A notre retour, nous passâmes à Tumaco, et j'appris que Mariquita avait en effet regagné les bonnes grâces du gouverneur, après lui avoir persuadé qu'elle n'était partie que pour accompagner sa sœur. La goëlette qui l'avait ramenée emmenait aussi quelques soldats irlandais que nous avions trouvés errants sur la côte, et que nous envoyions à Nichet, afin qu'il les joignît à ses troupes.

Ces malheureux, restes des légions britanniques qu'on avait

enrôlées en Angleterre en leur promettant des monts d'or, étaient dans la plus extrême misère, sans vêtements, sans souliers, sans argent, n'ayant pour toute nourriture qu'une faible ration de bananes qu'ils avaient à peine la force de faire cuire, et qui ne pouvait qu'aggraver la dyssenterie qui les minait, et pour logement que la terre humide ou une mauvaise cabane ouverte à tous les vents. L'incurie et l'ingratitude du gouvernement colombien étaient impardonnables à cet égard ; mais il est vrai de dire qu'au milieu des embarras de tous genres qui l'entouraient, quand l'ennemi était encore dans l'intérieur des provinces, il fallait aller au plus pressé, et consacrer exclusivement toutes ses forces et toutes ses ressources à purger le territoire national de la présence des Espagnols. Toujours est-il qu'il était très-douloureux pour un Européen de voir des blancs plus misérables que les esclaves, et livrés à toutes les angoisses de la misère, de la maladie et de l'isolement. Quelques-uns étaient tellement malades, qu'ils moururent dans la traversée ; d'autres restèrent à Cascajal. Les pieds de la plupart de ces malheureux étaient ulcérés à force d'avoir été piqués par les chiques et autres insectes venimeux. Notre docteur détruisit avec du quinquina les petits animaux qui s'étaient introduits dans leurs chairs et y avaient déposé leurs œufs.

Le temps s'écoulait fort agréablement dans cette baie; nos excursions dans les rivières et notre course à la poursuite de *l'Alexandre* ne furent que d'agréables diversions. On se réunissait fréquemment à bord ou chez le gouverneur, et nos soirées se passaient à jouer ou à danser des fandangos.

Pendant deux mois, les baleines furent si abondantes dans la rade, qu'elles dormaient à très-peu de distance du navire, d'où nous leur tirions parfois des coups de canon à boulets ; cependant nous n'en touchâmes qu'une très-fortement, et elle vint

mourir à l'embouchure de la baie. La chasse aux oiseaux aquatiques était aussi une de nos distractions ; mais la pluie continuelle qui mouillait nos armes la rendait moins fructueuse que n'aurait dû le faire l'abondance du gibier.

Enfin, après plusieurs mois d'attente, le bataillon de Vargas, commandé par le colonel Leal, le colonel don Diego Ibarra, premier aide de camp de Bolivar, et quelques officiers qui l'accompagnaient, arrivèrent successivement. Don Diego avait alors de vingt-cinq à vingt-six ans ; sa société nous fut très-agréable, car il était d'une bienveillance extrême et causait d'autant mieux qu'il possédait plus d'instruction que n'en ont en général les Américains. Malgré sa bonté, son caractère n'en était pas moins ferme et résolu, et le rendait capable de remplir les plus importantes fonctions, ainsi qu'il l'a prouvé depuis qu'il est devenu général.

CHAPITRE SIXIÈME.

Embarquement des troupes. — Le corsaire *la Rosa*. — Ellingroth, son commandant. — Le capitaine français des troupes du corsaire. — Départ. — La Gorgona. — Naufragés recueillis. — Désespoir de leur capitaine.

Les troupes qui nous arrivaient pour s'embarquer étaient de jeunes noirs, des mulâtres ou des Indiens. Leur costume se composait d'un pantalon fait d'une étoffe grossière en laine bleue, d'une veste et d'une toque; une giberne et un fusil complétaient tout l'équipement de ces soldats, qui, selon les officiers, faisaient néanmoins une excellente troupe, bien qu'elle n'eût ni chemises ni souliers.

Dès qu'ils furent tous embarqués, nous donnâmes l'ordre du départ, et nous engageâmes chaque transport à forcer de voiles sans s'attendre mutuellement, car les vivres pouvaient manquer; les vents nord-ouest étaient peu fréquents, et il nous fallait louvoyer bord sur bord, contre les vents de sud-est, pour arriver à Guayaquil ou à Monte-Christi, où ces troupes devaient débarquer.

Avant de quitter cette côte, je voudrais parler d'un corsaire chilien qui avait fait trembler les habitants lorsqu'ils étaient sous la domination espagnole. M. Ellingroth était venu d'Angleterre avec lord Cochrane, commandant la corvette *l'Alexandra*. Au moment de leur arrivée au Chili, le gouvernement de cette république formait sa première expédition contre le Pérou, et lord Cochrane en prit le commandement; les officiers de l'expédition et quelques habitants de Valparaiso se réunirent pour armer un corsaire; ils achetèrent un navire américain qu'ils nommè-

rent *la Rosa*, et qui devait, sous le commandement de M. Ellingroth, parcourir les côtes du Mexique et du Pérou; un officier de lanciers français fut choisi pour diriger les troupes de débarquement. *La Rosa*, après avoir fait quelques prises sur la côte du Pérou, vint croiser sur celle du Choco, pilla les petits navires de commerce et fit de fréquentes descentes dans presque tous les villages pour les rançonner.

Mais le corsaire, obligé à son tour de se battre avec une frégate de guerre espagnole, fut criblé par la mitraille. Une grande partie de son équipage ayant été mise hors de combat, il se réfugia dans une petite rivière près du village d'Esconde, vis-à-vis l'île de la Gorgone, dans l'espoir de s'y ravitailler; mais les blessures et les dyssenteries avaient causé de si grands ravages, qu'on jugea plus prudent de l'abandonner et de revenir à Guayaquil sur de petites embarcations. Quelques hommes de *la Rosa* allèrent prendre du service dans la Colombie, et M. Ellingroth, qui avait été lui-même grièvement blessé, revint à Guayaquil, dont il devint plus tard l'intendant et où il se maria. C'était un excellent homme et un officier du plus grand mérite.

Pendant toute la première journée de notre départ, les navires avaient louvoyé pour s'élever de la côte, et ils étaient encore en vue le lendemain; mais une brise de nord-ouest, qui survint fort à propos, nous fit faire bonne route, et nous arrivâmes presque tous en même temps en vue de l'île Gorgone, que Marmontel a décrite dans son roman des *Incas*.

En calme, près de la Gorgone, je pensai au séjour que cet écrivain fait faire à son héros sur cette île maudite; je voyais la côte sur laquelle il le fit débarquer, où ses compagnons l'abandonnèrent, et je pus me convaincre de la vérité de ses descriptions.

Je me rappelais alors les moindres détails de cette composition

qui avait en ce moment pour moi un charme tout particulier, et ces réminiscences me donnaient le plus vif désir de connaître cette île, de voir cette roche sur laquelle Pizarre faisait graver ces mots :

« Ici treize hommes abandonnés de la nature entière ont « éprouvé qu'il n'est pas de maux que le courage ne surmonte. « Que celui qui veut tout oser apprenne donc à tout souffrir ! »

Cette pensée de Pizarre a été souvent pour moi une règle de conduite, et je la recommande à tous ceux qu'une sainte cause ou une noble curiosité entraîne loin de leur patrie.

Pour donner une idée exacte de la Gorgone, je ne saurais mieux faire que de reproduire textuellement Marmontel. Qu'on me pardonne donc cette courte citation, dont quelques lecteurs me sauront peut-être gré.

« Je descendis donc sur cette île de la Gorgone, digne de son « nom, l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où « mugissent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, « presque sans relâche, des pluies orageuses, des grêles meur- « trières, parmi les foudres et les éclairs; des montagnes cou- « vertes de forêts ténébreuses, dont les débris cachent la terre, « et dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tissu « impénétrable à la clarté; des vallons fangeux, où, sans cesse, « roulent d'impétueux torrents; des bords hérissés de rochers, « où se brisent en gémissant les flots émus par les tempêtes; le « bruit des vents dans les forêts, semblable aux hurlements des « loups et au glapissement des tigres; d'énormes couleuvres qui « rampent sous l'herbe humide des marais, et qui de leurs vastes « replis embrassent la tige des arbres; une multitude d'insectes « qu'engendre un air croupissant et dont l'avidité ne cherche « qu'une proie. » Telle est l'île de la Gorgone, et tel eût été notre asile si le brick se fût perdu sur la Gorgonilla.

On aurait pu dire de nous comme des compagnons du conquérant du Pérou :

« Ils furent tous épouvantés à l'aspect de ce noir séjour ; mais « ils n'avaient point à choisir. »

On ne peut tracer un tableau plus fidèle ni plus complet de ce triste et sombre lieu ; j'ajouterai seulement que dans le sud de la Gorgone il y a plusieurs îlots dont le plus grand, qui s'en détache à une petite distance, s'appelle la Gorgonilla, et qu'un banc de rochers, très-dangereux pour les navires caboteurs, s'étend au loin, dans la mer, au bout de la pointe de Guascama, limite du continent vis-à-vis la Gorgone.

Le passage de la Gorgone, quand les vents ne sont pas favorables, est excessivement difficile pour aller vers le sud, parce que, cette île se trouvant en dedans de cette pointe de Guascama, les courants, poussés le long de la côte par des vents de sud, arrivent dans cette courbure avec une force qu'il n'est guère possible de surmonter. Ce furent ces courants et ces vents toujours contraires qui obligèrent Pizarre de s'arrêter sur cette île pour attendre de nouveaux secours du commandant de Panama. Nous louvoyions depuis huit jours dans cet infernal passage, lorsque enfin nous aperçûmes une carcasse sur laquelle nous crûmes distinguer des personnes qui faisaient des signaux. Nous ne nous trompions pas, et nous recueillîmes un matelot, une femme et le capitaine de la goëlette que nous avions dépêchée pour Tumaco. Lorsque je reconnus le capitaine, le cœur me manqua ; je n'osai lui demander dans quelle traversée il avait fait naufrage, et sans réfléchir qu'il y avait plus de deux mois que la goëlette était partie de Cascajal, je tremblai sur le sort de la pauvre Mariquita. Mais le capitaine me rassura en m'apprenant qu'il avait fait naufrage sur la pointe de Guascama, il y avait seulement trois jours. Ne croyant pas être aussi près des brisants, les cou-

rants l'avaient trompé, et son navire s'était heurté contre les rochers. De huit hommes d'équipage, sa femme, son enfant et cinq passagers, il ne restait que les trois personnes que nous avions recueillies; toutes les autres avaient été englouties sous les flots!...

Ce brave marin versait de grosses larmes en nous racontant cet horrible évènement, et pensait moins à la faim qui le tourmentait qu'à la perte de sa femme et de son fils.

— Vous ne pouvez concevoir, nous disait-il, les tourments que j'ai endurés; plusieurs fois j'ai replacé mon pauvre enfant et sa mère sur cette carcasse, je les éloignais des requins qui rôdaient autour d'eux pour les dévorer. Je les ai défendus jusqu'à leur dernier soupir, et j'ai eu la douleur de voir plusieurs des nôtres encore vivants devenir la proie de ces monstres. Chaque fois que cet épouvantable spectacle se renouvelait, nos malheureux compagnons jetaient un cri de terreur et se précipitaient sur ces frêles débris qui, se retournant sur eux-mêmes, nous rejetaient dans les flots! Alors, avec la rage d'une bête fauve qui défend ses petits, je précipitais moi-même à la mer tous ceux qui me séparaient des objets de mes affections; car, dans ces instants-là, les sentiments d'humanité disparaissent, et l'instinct de la conservation, l'amour de la famille subsistent seuls dans le cœur de l'homme!... Quoique mon corps touchât souvent les requins, dans une mer teinte du sang de mes malheureux camarades, aucun d'eux n'a cherché à me dévorer; mais je les vois toujours là, arrachant en quelque sorte mon fils d'entre mes bras, mon pauvre fils déjà mort et que je voulais encore réchauffer sur mon sein! Ma femme a lutté contre une plus longue agonie; elle n'est morte que ce matin! Aujourd'hui, deux poissons volants sont venus tomber sur nous; nous les avons mangés avec avidité! nous avons étanché notre soif en recevant l'eau du ciel dans nos

vêtements. J'ai tant souffert, que le souvenir seul de mes maux égare ma raison; la souffrance, au-delà d'une certaine limite, abrutit l'homme. J'ai vu mourir ma malheureuse femme, mon seul amour en ce monde, eh bien, je l'ai vue mourir l'œil sec et sans avoir la conscience de ma perte. Quand le corps souffre tant, l'âme ne sent rien!

Et l'infortuné capitaine finit en nous demandant avec instance de l'eau-de-vie ou de l'opium pour endormir son désespoir!

Tout le monde fut promptement réveillé, et chacun voulut témoigner à ces malheureux l'intérêt qu'il prenait à leur triste sort; on fit une collecte, et l'on chercha dans les malles des vêtements pour les couvrir. Pétronilla eut soin de la femme; je les fis manger, et je les installai provisoirement dans ma cabane, car le nombre de nos passagers militaires était si considérable, qu'il n'y avait pas de place à bord!

CHAPITRE SEPTIÈME.

Fâcheuse position du *Venturoso*. — Nostalgie des troupes colombiennes. — Mort de vingt et un hommes. — Péril imminent du navire. — *Le Venturoso* sauvé.

Notre navire faisait beaucoup d'eau, nous avions toujours du monde aux pompes, les vivres des troupes et de l'équipage étaient dans un état déplorable, et l'humidité avait piqué le biscuit et pourri la viande sèche. Les soldats refusaient ces aliments, pour lesquels ils ressentaient un insurmontable dégoût que la faim même ne pouvait vaincre, et nous avions trois cent cinquante hommes dans cet état, sans compter notre équipage!

Les vents contraires prolongeaient notre voyage; les courants nous tenaient, pour ainsi dire, *engorgonés*; j'étais presque seul pour veiller à tout, jusqu'aux rations de la troupe, car les officiers malades ne s'en occupaient pas. Plusieurs de ces malheureux mouraient sur le pont, sans se plaindre, sans bouger, sans pousser un cri ni donner aucun signe de douleur; on les voyait s'accroupir, s'affaisser les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, et dans cette position ils attendaient la mort! Le médecin du bord m'aidait de toute sa science et de tout son courage, mais il ne pouvait rien pour ces pauvres êtres dont la nostalgie achevait d'éteindre l'espoir; l'éloignement de la patrie aurait neutralisé l'effet de tout traitement humain, et quand je leur demandais ce qu'ils avaient, où ils souffraient, je n'obtenais d'autre réponse que ces mots: *Me muero!* (je me meurs!) J'essayais

de leur faire prendre un peu de riz, de bouillon, pour ranimer en eux un souffle de vie; mais rien ne les soulageait, ils répétaient toujours d'une voix plus lente et plus sinistre : *Me muero!* et effectivement ils mouraient!...

Ces pauvres Indiens (car les Indiens et les métis périssaient plutôt que les noirs ou les mulâtres), éloignés de leur pays, après avoir fait de longues et pénibles marches, à travers les montagnes, les précipices et les torrents, n'ayant d'autres provisions que celles qu'ils emportaient avec eux et quelques bananes qu'ils cueillaient sur la route, parqués à bord d'un navire faisant eau comme un panier, entassés dans un entrepont beaucoup trop petit pour leur permettre aucun repos, asphyxiés par les miasmes putrides qui s'exhalaient de tous ces corps malades, de toutes ces substances corrompues qui fermentaient sous le ciel de l'équateur, obligés de rester jour et nuit exposés aux atteintes d'un climat toujours pluvieux, ne sachant où on les conduisait pour faire loin de leur pays une guerre à laquelle ils ne pouvaient s'intéresser; ces pauvres Indiens éperdus, découragés, fatigués de la vie, refusaient obstinément tout ce qui aurait pu prolonger leur existence, et cette morne résignation était un spectacle encore plus désolant que celui d'un désespoir furieux.

Telles étaient les troupes qui allaient combattre pour la liberté et le bien-être de la classe moyenne américaine; or, cette classe n'est pas même indigène, elle se compose des descendants du mélange des aborigènes avec les blancs et les noirs transportés d'Europe et d'Afrique : tant il est vrai que dans toutes les révolutions le nom du peuple n'est qu'un talisman dont la classe la plus ambitieuse se sert pour assurer son triomphe. Cette classe moyenne est bien en effet sortie des rangs du peuple; mais son élévation lui cause des vertiges, et son contact avec les gens de première classe lui donne une morgue presque toujours ridicule,

qui lui fait oublier son point de départ lorsqu'elle a atteint son but.

En vingt-et-un jours de voyage, nous perdîmes vingt-et-un soldats, sans compter le maître d'équipage, le pilote et deux matelots qui moururent à Monte-Christi.

Une nuit, pendant laquelle les grains nous avaient tourmentés et nous avaient fait courir dans toutes les directions, j'étais appuyé sur la lisse, cherchant à découvrir la Gorgone et ses îlots; tout-à-coup la lune éclaire l'atmosphère, et je vois que nous sommes engagés entre la Gorgonilla et la Gorgone!!! Virer de bord, vent devant, était une manœuvre dangereuse, nous pouvions donner contre les rochers de la Gorgonilla; laisser arriver ne l'était pas moins, car la pointe de la Gorgone était sous le vent, et nous pouvions nous jeter sur les brisants. Il nous restait encore deux moyens : brasser à culer ou franchir ce passage. En brassant à culer, le courant ou le vent pouvait nous porter sur la côte; passer entre l'une et l'autre terre n'offrait peut-être pas moins de périls, il pouvait ne pas y avoir assez d'eau pour le navire!

Dans cette position, l'esprit plongé dans la plus affreuse anxiété, je fis appeler le pilote; on me dit qu'il était mourant.

— Qu'on l'apporte mort ou vif sur le pont!!! Pilote, y a-t-il assez d'eau pour le navire entre la Gorgone et la Gorgonilla?

— Je n'en sais rien; j'y ai passé une fois avec un petit navire de Payta, mais qui calait moitié moins d'eau que *le Venturoso*.

Nous calions de douze à treize pieds, et la sonde ne donnait déjà plus que quatre brasses ou vingt pieds; l'autre coup de plomb donna moins de quatre brasses! C'était presque un signal de mort; je devins fou, et, sans me rendre compte de mon action, je mis la main au poignard que je portais sous ma veste et j'en menaçai le pauvre homme, qui cependant n'était pas cause de notre malheur, et n'aurait sans doute pas mieux demandé que

de pouvoir nous tirer de cet écueil; mais toute la charge pesait sur moi, et cette responsabilité m'effrayait encore plus que la présence même du danger.

Je voyais déjà le brick toucher, s'entr'ouvrir, et précipiter plus de quatre cents hommes dans l'abîme! les affreux tourments du capitaine que nous avions recueilli me revenaient à la pensée; je voyais déjà les requins se ruer sur cette masse d'hommes et rougir la mer de leur sang; je pensais à ma destinée, qui, dès le début de ma carrière, me plaçait entre le déshonneur et la mort!

Cette heure fut la plus terrible de ma vie! La lune éclairait de sa lueur blafarde le pont de notre navire, couvert de tous ces malheureux, qui ne se doutaient pas du danger imminent qui les menaçait. Il n'y avait que quelques matelots de quart sur l'avant, le timonier et le pilote qui en comprissent toute la gravité, ou, pour mieux dire, j'étais le seul qui eût la pleine conscience de cette horrible position. Quand le plomb était lancé sur l'avant pour constater la profondeur de l'eau, le cœur me battait à me briser la poitrine! J'ai fait naufrage, je me suis trouvé dans d'affreuses situations; mais je n'ai jamais ressenti de tortures semblables à celles que j'éprouvais en entendant *chanter le fond*: il y avait à peine un pied d'eau sous la quille de notre navire! Heureusement je voyais le brick glisser entre les îlots comme sur une mer d'huile, et cela me rendait quelque espoir; mais quand l'homme de sonde, le bras tendu, faisait tourner perpendiculairement le plomb attaché à la ligne, afin de le lancer avec force, mon espoir disparaissait, et mes angoisses revenaient plus poignantes. Enfin, nous n'avions plus que trois brasses et demie, et même trois brasses! Au cri de trois brasses, je pensai mourir de terreur, et quand une autre sonde vint annoncer quatre brasses, je n'osai croire à cette chance de salut; mais le fond aug-

menta successivement, nous étions sauvés!! Je dis alors au pilote qu'il pouvait se retirer; le pauvre homme était plus mort que vif, et pendant tout le temps de cette terrible scène je lui avais serré le bras avec une telle force que ma main elle-même était engourdie par suite de cette convulsive pression. Un peu de punch acheva de me rétablir dans mon état normal, et je me jetai sur une natte, en disant au maître de suivre la bordée du large et de profiter de toutes les bonnes risées; puis je m'endormis d'un de ces sommeils léthargiques qui suivent les fatigues accablantes; je me réveillai la figure au soleil et dans une sorte d'agitation fiévreuse.

Le lendemain, quand j'appris au commandant, à l'état-major et à don Diego Ibarra, le danger qu'ils avaient couru, ils me demandèrent, tout en tremblant, pourquoi je ne les avais pas avertis.

— Je m'en serais bien gardé, leur répondis-je; car une fois engagé entre les îlots, il fallait passer, et votre présence sur le pont y aurait mis de la confusion et aurait gêné la manœuvre. J'ai mieux aimé agir selon les inspirations de ma conscience, et maintenant que le danger est passé, je me soumets au jugement de mon supérieur; mais j'ai la conviction d'avoir rempli mon devoir en sauvant le navire et les quatre cents personnes qu'il contient.

Les autres navires de la division, en louvoyant le long de cette côte, bord sur bord, avaient fait comme nous tous leurs efforts pour arriver le plus promptement possible à leur destination. Nous nous arrêtâmes à Tacames, à l'ouest de la rivière Esméralda, pour y débarquer nos naufragés; nous les regrettâmes sincèrement, car le cœur humain a cela de bon qu'on s'attache à ceux à qui l'on a fait du bien.

Je descendis à terre avec le secrétaire de don Diego Ibarra;

expédia un courrier au général Bolivar, parti de Popayan avec l'expédition qu'il conduisait sur Pasto. Le jeune officier d'humeur violente, comme on a pu voir, qui avait été chargé de conduire au Choco les prisonniers de la contre-révolution guayaquilienne, s'était arrêté dans cet endroit et y avait commis quelques désordres. Nous reçûmes la plainte de l'alcade, et nous lui conseillâmes de dresser une pétition au président de la république de Guayaquil pour obtenir justice. L'alcade nous prouva sa reconnaissance en nous procurant les vivres dont nous avions grand besoin.

Pour débarquer à Tacames, il faut passer une barre qui obstrue l'entrée de la rivière et qui rend le débarquement impossible quand la mer est grosse. Il y a un très-bon mouillage sous le morne, à deux milles au sud du débarcadère. Avec un peu de travail, on pourrait faire de Tacames et d'Esméralda deux ports importants, car ils sont les points de la côte les plus directs pour faire communiquer Quito avec la mer du Sud. C'est à Tacames que j'ai vu les plantains ou bananes de la plus grande dimension; deux hommes pouvaient à peine porter un régime. Quelques-unes étaient longues de douze à quinze pouces et plus grosses que des concombres; une seule eût été plus que suffisante pour le dîner d'un homme. Nous en achetâmes quelques régimes et quelques cochons pour la troupe; puis nous levâmes l'ancre et continuâmes notre voyage. En passant sous l'équateur, nous vîmes à la côte, sous la montagne des Guaqués, une roche blanche que la nature a placée là comme point d'intersection entre les deux hémisphères; ce rocher frappe d'autant plus les regards qu'il se détache sur une côte couverte de bois.

CHAPITRE HUITIÈME.

Arrivée à Monte-Christi. — Débarquement des troupes. — Province de Monte-Christi. — Ses produits. — Son commerce. — Mœurs des habitants. — Chasse aux cerfs. — Départ pour Guayaquil.

Après vingt-et-un jours d'une traversée rendue très-pénible par l'encombrement du navire, l'insuffisance des vivres et l'insalubrité du climat, nous arrivâmes devant Manta, port de la province de Monte-Christi, dans l'état de Guayaquil; là nous débarquâmes nos troupes et restâmes quelques jours pour calfater nos prescintes et les coutures des bordages de la guivre et de l'arcasse. Nous envoyâmes à terre nos malades; mais, épuisés par des fatigues incessantes et des souffrances de toute nature, ils y trouvèrent la fin de leurs maux, quoique le pays soit d'ailleurs assez sain; notre pratique et le maître d'équipage furent du nombre de ces malheureux; le commandant envoya Pétronilla à Guayaquil et se rétablit un peu par les soins du curé, chez lequel il fut logé. C'était à Manta que le corsaire des frères Prunier, où était embarqué Nichet, avait pris sur les Espagnols, deux ans auparavant, la belle goëlette *la Flore del Mar*, qui, pendant longtemps, navigua sur les côtes du Pérou sous le commandement de notre compatriote Drouet. A notre arrivée, nous apprîmes que les forts du Callao s'étaient rendus, que l'armée espagnole s'était retirée dans l'intérieur, et que toute la côte nord du Pérou s'était affranchie.

La province de Monte-Christi dépend de celle de Guayaquil et s'étend depuis la pointe Sainte-Hélène jusqu'au cap Pasado.

Outre ses haciendas et ses hameaux, elle a trois grands centres de population : Charapoto, qui renferme mille habitants; Puerto-Viejo, qui en renferme quinze cents, et Monte-Christi, sa capitale, qui en renferme deux mille. Ce sont, comme on voit, moins des villes que des villages.

Je fus obligé de faire plusieurs excursions dans chacune de ces villes pour les besoins du navire, et je pus remarquer que si elles étaient construites comme celles du Choco, elles avaient une apparence plus confortable, qui annonçait de l'aisance et même une industrie assez avancée.

En 1535, don Sébastien de Balbazar, voulant établir une communication entre Quito et la mer, avait fondé à l'ouest de Puerto-Viejo, sur le golfe de Charapoto, une ville à laquelle il donna le nom de Santiago de Guayaquil (Guayachilium). Quelques savants prétendent cependant qu'elle a été fondée par don Francisco Pizarro, en 1532 ou en 1533. Elle fut détruite la même année par les Indiens exaspérés de la conduite des Castillans. Don Francisco de Orellana la reconstruisit en 1537, mais à une très-grande distance de l'ancienne ville.

Le premier emplacement qu'elle avait occupé, dans l'anse de Charapoto, est en effet situé sur une côte ouverte par 2° 55′ de latitude sud et par 82° 35′ à 40′ de longitude ouest de Paris, tandis que la nouvelle ville a été bâtie au fond d'un golfe formé par l'île de la Puna et la côte du Pérou, à vingt-huit lieues de l'embouchure de ce golfe, sur la rive droite de la rivière Guaya ou Guayaquil par 2°, 11′ de latitude sud et par 82° 16′ de longitude ouest de Paris, à deux cent trente-cinq lieues du Callao, deux cent vingt lieues de Panama, quatre-vingt-dix-huit lieues de Quito et quarante lieues de Payta.

La province de Monte-Christi est très-peuplée et ses habitants sont industrieux. On y cultive en abondance le riz, toute sorte

de fruits et de légumes, du tabac de bonne qualité, la pita qui produit le fil dont se servent les selliers et les pêcheurs dans tout le Pérou, et le jonc avec lequel on tresse des chapeaux, des étuis à cigares et des hamacs. Quand ce jonc est très-blanc, les chapeaux sont plus recherchés et atteignent un prix fort élevé. Les chapeaux les plus communs sont portés à Guayaquil, d'où ils sont expédiés dans presque toute l'Amérique espagnole, car on les envoie jusqu'au Mexique et dans la province de Buénos-Ayres. Il y a quelques petits lavoirs d'or, mais ils sont peu productifs. On trouve parfois sur la côte des huîtres perlières, et l'on dit même qu'à une certaine profondeur, sur les rives de la petite île de la Plata, la pêche des perles pourrait être fructueuse.

La population est composée de métis indiens; quelques individus, mais en très-petit nombre, appartiennent à la race noire. Je ne crois pas sans intérêt de faire remarquer qu'en Amérique, à l'exception toutefois des grandes villes, les mulâtres sont bien moins nombreux dans tous les pays élevés et naturellement secs que dans les pays très-boisés et humides, et dont le climat est malsain.

Que l'on ne croie pas pour cela que la province de Gipijapa soit nue et aride; mais sa végétation est celle des pays chauds et secs et des terrains sablonneux. Les épiniers, les cassies, les aloès, les cocotiers, les palmiers de diverses espèces, les papayers, les superbes tamariniers et toutes les productions des pays tropicaux rendent cette contrée aussi riche que belle. Un des arbres les plus remarquables de ce pays est le botija; il doit son nom à sa forme, qui est celle d'une jarre. Je peux le comparer à une carotte plantée à la superficie du sol; les feuilles, comme celles de cette plante, partent seulement de la tête de l'arbre et de la partie la plus grosse; son tronc est vert et lisse; au moment de la séve, il peut être entamé avec facilité, car l'intérieur est une

espèce de moelle et il n'a sous la peau qu'une mince écorce qui ait quelque solidité. Il est de la famille de l'arbre géant d'Afrique, dont les nègres se font des cases; on le creuse impunément sans le faire mourir. Cette province fournit aussi en petite quantité du café et du cacao de très-bonne qualité. Tous les fruits y sont excellents; les jardins sont situés dans les vallées, où les eaux des ruisseaux viennent se réunir et les fertiliser; ils sont entourés d'arbustes dont les fleurs brillantes et les beaux fruits donnent un air de prospérité et de bonheur à ces charmants enclos. Les forêts, comme celles du Choco, sont peuplées de saïnos, de talabras, d'agoutis, de tigres qui font une rude guerre aux troupeaux, et d'une grande quantité de cerfs d'une belle taille et dont les bois sont d'une dimension extraordinaire. Des mulets, des ânes, de petits chevaux forts et robustes, des bœufs à cornes, quelques moutons, des cabris en assez grand nombre, et des cochons dont la chair desséchée est bien plus estimée que celle du bœuf, font la richesse des cultivateurs.

Le luxe de la toilette commence à être aimé des femmes de cette province bien plus que de celles qui habitent la côte du Choco, et quelques caboteurs de Panama faisaient de bonnes affaires en leur apportant des étoffes anglaises et des cotonnades de diverses couleurs; les bleues surtout trouvaient un facile placement. Leur costume est à peu près le même que celui des femmes de la basse classe à Guayaquil : un jupon très-ample, une chemise montante à festons et à manches courtes, un reboso et un chapeau de paille. La richesse et la propreté des étoffes sont la seule marque distinctive des classes plus élevées. Les hommes portent généralement un pantalon d'étoffe rayée ou unie, une chemise de guingamp à petits carreaux bleus; quelquefois, et dans les jours de fête, une veste d'indienne à fleurs, un chapeau de paille et des souliers, les aspargatas

ou semelles de cuir étant la chaussure habituelle. Dans les bois, ils portent, au lieu de pantalon, une espèce de culotte courte, fort large, d'une étoffe grossière. Ils se servent aussi du *poncho*, soit pour s'abriter le soir, soit même pour se préserver des rayons trop ardents du soleil. L'espagnol est la langue de la province ; cependant, dans les campagnes, on parle un *quichoa* corrompu. Les habitants sont bons, hospitaliers, méfiants comme tous les Indiens, sobres, rangés et thésauriseurs. Ils aiment beaucoup les fêtes et les cérémonies du culte catholique ; ils sont très-superstitieux et obéissent avec docilité à leurs curés. Leur esprit est peu guerrier et ils font tous leurs efforts pour s'affranchir du service militaire. Ceux que l'on a incorporés dans les troupes indépendantes ont toujours déserté quand ils en ont trouvé l'occasion. Nous ne tardâmes pas à vérifier l'exactitude du reproche qu'on leur fait à cet égard. Nous avions embarqué, par ordre de l'alcade, une brigade de seize hommes pour pomper, afin de soulager notre équipage épuisé ; huit jours après notre arrivée à Guayaquil, voyant qu'on ne leur donnait pas leur congé, ils s'échappèrent du navire par une nuit bien obscure, sans attendre la solde qui leur était due.

Il n'y avait à Manta qu'une seule famille ; elle se composait d'un homme d'une cinquantaine d'années, d'un garçon de dix-huit ans, d'une fille de seize ans et de quatre autres enfants de trois à dix ans. Le chef était le garde du port et la seule autorité du lieu. Ils se nourrissaient de poissons et de coquillages, qui abondent sur cette côte et dans les récifs de Manta, et de la chair de cerfs qu'ils allaient tuer sans jamais craindre de perdre ni leur temps ni leurs munitions.

Je témoignai au vieux garde le désir de faire une de ces chasses ; il offrit aussitôt de m'accompagner et de me servir de guide ; il connaissait les endroits près des ruisseaux où il fallait

se cacher pour attendre le gibier lorsqu'il venait boire, altéré par la chaleur du jour, ou lorsque, le matin, il venait brouter les jeunes pousses des chardons.

Le jour désigné, avant le lever du soleil, nous partîmes avec ses deux fils aînés; le plus jeune conduisait devant lui une ânesse et son ânon, suivis d'un très-petit chien. Quand nous fûmes près des chardons, nous mîmes sous le ventre de l'ânesse, mais de façon à ce qu'elle n'en fût ni incommodée ni gênée, un paquet de broussailles, nous nous cachâmes derrière lui. Nos chapeaux de paille furent entourés de chardons et d'autres herbes, et dans cet accoutrement nous attendîmes patiemment que les cerfs vinssent se livrer eux-mêmes. Une demi-heure s'était à peine écoulée, que nous entendîmes brouter peu loin de nous, et bientôt nous aperçûmes quelques cerfs qui paissaient avec tranquillité, sans se douter de notre voisinage, car notre ânesse nous masquait entièrement. Nous avions trois fusils, et le garde voulait attendre jusqu'à ce que nous eussions trois cerfs à tirer. Mais comme ces animaux changeaient souvent de place, les uns s'approchant de nous tandis que les autres restaient à distance, je n'eus pas autant de patience que lui, et deux cerfs étant à portée, nous appuyâmes le canon de nos fusils sur le dos de l'ânesse, qui, habituée à cette manœuvre, ne fit aucun mouvement, et nous lâchâmes nos trois coups en même temps.

J'avais tiré sur le cerf qui était le plus près de nous, il tomba mort; mais l'autre tomba et se releva. Le chien se mit à sa poursuite et nous guida par ses cris; c'était bien inutilement, car le pauvre animal laissait derrière lui une traînée de sang qui nous indiquait assez la route.

Cependant il nous fit faire près de deux lieues, et ce ne fut qu'après avoir reçu un second coup de feu du garde qu'il s'arrêta. Il avait eu, en outre d'une blessure au corps, une des

jambes de devant coupée, et c'était sur les autres et sur le moignon de la quatrième qu'il courait ainsi. Il n'était pas tout-à-fait mort lorsque nous arrivâmes auprès de lui, et il se défendit encore avec son bois; mais nous nous en rendîmes bientôt maîtres; nous l'achevâmes, puis nous l'éventrâmes pour l'alléger, car toute la besogne n'était pas faite. Il fallait le rapporter à l'endroit où nous avions laissé l'ânesse et l'autre cerf. Nous coupâmes une branche d'arbre pour servir de barre, nous attachâmes les quatre jambes du cerf ensemble avec la tête et son bois; mes deux compagnons l'emportèrent sur leurs épaules, et je me chargeai des trois fusils.

Ce travail fut très-pénible, car nous étions, au milieu du jour, sous le soleil de l'équateur, qui nous embrasait de ses rayons. Enfin, suant, haletant, et après des pauses nombreuses, nous arrivâmes à notre première station, où nous tuâmes un troisième cerf qui vint paître près de nous. Le plus jeune des enfants, auquel nous avions confié la garde de l'ânesse, nous dit qu'il avait vu plus de cinquante cerfs; nous nous repentîmes donc d'avoir tant couru pour celui qui n'était que blessé. Nous nous restaurâmes avec les provisions que nous avions eu la précaution d'apporter, et enfin nous partîmes après avoir attaché deux cerfs sur le dos de l'ânesse, qui pliait sous le faix, et portant nous-mêmes le troisième. Besogne rude, car à chaque instant nous nous arrêtions pour attacher de nouveau notre gibier qui glissait et entravait la marche lente et difficile de notre baudet.

Je laissai au garde une bonne provision de munitions et deux cerfs, en le priant cependant de m'en donner les peaux et les bois, et j'emportai l'autre à bord. Ces trois peaux me firent un très-joli tapis, car le poil de ces cerfs est excessivement épais, de la grosseur d'une forte épingle et creux intérieurement, ce qui lui permet d'être soyeux; il a aussi un défaut, c'est de se rompre.

Le garde pouvait donc procurer à sa famille de la venaison pour sa nourriture habituelle; mais ce n'était pas toujours avec le même bonheur, les cerfs se montrant rarement en aussi grand nombre dans un seul jour. Il m'engagea à retourner le lendemain dans l'endroit où nous avions laissé les intestins des cerfs que nous avions tués, dans l'espoir d'y trouver des tigres ou de grands vautours. J'y consentis; mais la fatigue et ma longue course sous un soleil brûlant me donnèrent la fièvre, et je fus obligé de me reposer.

Le mouillage de Manta est situé sur la côte nord de l'anse de Chàrapoto, sous la montagne de Monte-Christi; la petite île San-Marco reste à ouest-quart-sud-ouest du mouillage, et le débarcadère au sud-quart-sud-est, en face d'une ouverture dans les brisants qui bordent la côte. Le débarquement présente des difficultés lorsqu'il a régné au large des vents de nord ou de nord-ouest; la mer est houleuse, elle brise avec force et il faut se servir d'une ancre à jet; mais quand les vents soufflent du sud, il est facile; car le mouillage est alors abrité par la terre. On trouve de l'eau douce sur la côte; il faut malheureusement aller la chercher un peu loin.

Après nous être ravitaillés, nous partîmes de Manta. Une bonne brise de nord-ouest nous poussa jusqu'à Santa-Clara, et quatre jours après notre départ, le 20 novembre 1821, aidés d'un *chanduy* bien frais, nous remontâmes le golfe et mouillâmes vis-à-vis le village de la Puna. Là, nous apprîmes que lord Cochrane était à Guayaquil pour réparer plusieurs de ses navires. Nous y trouvâmes effectivement l'escadre composée des frégates *l'O'Higgens* et *la Valdivia*, de la corvette *l'Independencia*, du brick *l'Araucano* et des prises *San-Fernando* et *la Merced*.

CHAPITRE NEUVIÈME.

État des esprits à Guayaquil. — Départ de lord Cochrane. — De la division colombienne. — Le colonel Lavalle. — Prise de Rio-Bamba. — Bataille de Pinchincha. — Prise de Quito. — Les Pastusos. — Massacre de la garnison. — Prise de Pasto. — Création de l'ordre des libérateurs du sud de la Colombie. — Klinger. — Le baron de Bruix.

L'escadre chilienne avait donné du mouvement et une nouvelle vie à la petite république; ses habitants, si merveilleusement unis quand il s'agissait de fêtes et de plaisirs, étaient toujours très-divisés par leurs opinions politiques. Les uns voulaient l'incorporation au Pérou, gouverné alors par le général San-Martin; mais l'escadre et son chef, qui croyaient avoir à se plaindre du protecteur, n'appuyaient pas ce parti. D'autres aimaient mieux se donner Bolivar pour chef; et les troupes colombiennes, sous le commandement du général Sucré, étaient d'un grand poids pour faire pencher la balance en sa faveur. Enfin, un troisième parti voulait l'indépendance absolue de Guayaquil sous le nom de république de Guayaquil, et désirait que cette ville restât, comme Hambourg et Brême, ville libre au milieu d'états puissants. Le gouvernement se composait toujours du docteur Olmedo, président, et de MM. Ximenès et Rocca. La force armée, sous les ordres du général Sucré, s'apprêtait à marcher contre Quito et contre l'armée espagnole commandée par le général Aymerich.

Profitant de la présence de l'amiral Cochrane et de l'escadre chilienne, le président Olmedo avait annoncé que toute la côte péruvienne, depuis le Chili, était libre et indépendante. Don

Diégo Ibarra, avant de se rendre auprès du général Sucré, alla complimenter lord Cochrane, et partit ensuite pour remplir sa mission, qui était d'arrêter avec le général le plan de campagne, dans la marche de sa division contre Quito, afin que Bolivar pût, de son côté, combiner ses mouvements par Popayan contre Pasto, et les faire coïncider avec ceux de la division du sud.

L'amiral Cochrane montait la frégate chilienne *l'O'Higgens*, vieux navire russe qui ne laissait pas un instant de repos à l'équipage. Ne pouvant pas la virer en quille, il l'avait échouée dans la vase, à Ciudad-Vieja, et à chaque marée de nombreux calfats cherchaient à étancher la voie d'eau de son avant; mais les réparations qu'on y fit ne purent empêcher qu'après son départ les pompes ne fussent toujours en jeu, de même que lors de son arrivée. Les autres navires de l'escadre se réparaient aussi et s'approvisionnaient pour aller sur les côtes du Mexique chercher les deux frégates espagnoles *la Prueva* et *la Venganza*, qui s'étaient échappées du Callao.

Je fis la connaissance à cette époque de plusieurs officiers de l'escadre, et parmi eux de M. Klinger, jeune officier français, capitaine des troupes à bord de la frégate amirale, et qui resta à Guayaquil, et du capitaine de corvette Simson, jeune protégé de l'amiral. Il commandait le brick *l'Araucano*; étant descendu un jour à terre, près de la mission de San-José, dans le golfe de Cortez, son navire lui fut enlevé par son équipage. Il est vrai de dire que les équipages de cette flotte étaient composés d'éléments tellement hétérogènes qu'il fallait la force de caractère, la constance opiniâtre de l'amiral, et surtout la connaissance qu'il avait du découragement des équipages espagnols, pour vouloir avec de pareils hommes livrer combat à deux frégates comme *la Prueva* et *la Venganza*. J'eus aussi occasion de voir le secrétaire de lord Cochrane, M. Stevenson, qui, depuis, a écrit une relation fort

intéressante de ses voyages dans l'Amérique du sud, mais auquel on peut reprocher avec justice d'avoir été très-partial envers l'amiral et d'avoir méconnu le caractère noble et désintéressé du général San-Martin.

Cochrane et son escadre quittèrent enfin la rivière de Guayaquil dans les premiers jours de décembre; la petite république perdit quelque chose, il est vrai, de son agitation guerrière et de sa physionomie turbulente, mais elle conserva soigneusement ses joyeuses allures. Je ne dois pas oublier de dire qu'avant son départ, l'amiral lui donna deux bals, pour la remercier du bon accueil qu'elle lui avait fait ainsi qu'à ses états-majors et à ses équipages. Il tira lui-même plusieurs fusées à *la Congrève*, et l'armateur de *l'Alexandre*, qui l'avait amené d'Angleterre, s'y montra, en signe d'indépendance, dans son habillement de chef de clan écossais.

Les Espagnols encore maîtres de Quito et de Pasto menaçaient les provinces de Guayaquil et de Popayan, protégées par deux corps d'armée, celui du sud, sous les ordres du général Sucré, et celui du nord, sous les ordres de Valdès et de Bolivar. Après avoir obtenu quelques succès, la division de Sucré fut presque entièrement détruite à Yahuachi, par suite de la défection du colonel Lopez. Renforcée par les troupes que nous avions amenées de Buenaventura, elle prit l'offensive et marcha de Babaoyo sur Cuenca, où elle fit sa jonction avec un corps de troupes assez considérable envoyé du Pérou par le protecteur San-Martin pour aider Sucré dans son entreprise contre Quito, tandis que Valdès, du côté de Popayan, attaquerait les Espagnols vers la hauteur escarpée de Pasto..

Le général Santa-Cruz commandait la division péruvienne. Il avait sous ses ordres, en qualité de colonel de la cavalerie, composée des grenadiers à cheval du Pérou, le général Lavalle, qui

vient d'être assassiné par les sicaires de Rosas, après avoir combattu avec bonheur, pendant vingt ans, les ennemis de son pays, depuis les rives de la Plata jusqu'à celles du Guayaquil. Lavalle avait commencé sa carrière militaire sous les ordres du général San-Martin. Dans le début de sa carrière, son peu d'exactitude à remplir ses devoirs et l'irritabilité de son caractère ne lui avaient mérité ni l'estime de ses chefs ni l'amitié de ses camarades. Dans les campagnes du Chili et du Pérou, il se montra un tout autre homme, et contribua puissamment, par son courage à toute épreuve, aux succès des armées patriotes. De retour à Buénos-Ayres, en 1825, il continua de servir dans l'armée de la république Argentine, et se comporta avec sa valeur accoutumée dans la guerre qu'elle eut à soutenir contre le Brésil. Après la paix, il revint à Buénos-Ayres, se mit à la tête d'une insurrection militaire, et, le 1er décembre 1828, il obligea le colonel Dorrego à abandonner la présidence et à se retirer à la campagne, où il réunit quelques milices et attendit le général Lavalle, qui l'attaqua dans le village de *Nabarro*, mit ses troupes en déroute, le prit et le fit fusiller sans aucun jugement. Cet horrible attentat commis sur le chef suprême de la république a fait peu d'honneur à Lavalle, et il a été la première cause de la guerre civile qui, depuis quatorze ans, divise la république en deux partis dont les intérêts sont fort difficiles à concilier. Sous les ordres immédiats de Lavalle, servait, en qualité de lieutenant-colonel des grenadiers à cheval du Pérou, notre compatriote le baron de Bruix; ce fut à lui que vinrent offrir leurs services, comme volontaires, un Piémontais, M. Salasa, dont j'ai parlé, 1er volume, page 301, et MM. Poncher et Klinger.

Le lecteur se rappelle que Poncher avait sauvé Guayaquil par son courage et sa présence d'esprit lors de l'insurrection des

chaloupes canonnières. Un peu d'ambition, et le désir de ne pas être toute sa vie simple officier de port, le déterminèrent à quitter le service inoffensif de la petite république. Quant à Klinger, il s'était engagé, en 1815, comme sous-officier dans un régiment de cavalerie; il alla à Buénos-Ayres et de Buénos-Ayres au Chili; là il obtint une sous-lieutenance dans l'escorte du général San-Martin; il fut ensuite nommé commissaire à bord du vaisseau *le Lautaro*, puis commissaire-général, et enfin capitaine des troupes sur la frégate *l'O'Higgens*. J'ai déjà dit qu'il avait quitté la frégate à Guayaquil. Bruix, heureux de pouvoir se rendre utile à deux compatriotes, les proposa et les fit accepter, malgré leur refus, comme officiers d'artillerie, par le général Sucré, qui les chargea aussitôt d'organiser le service de cette arme, dont le matériel était alors d'une bien médiocre importance. Au fait, dans toutes les campagnes de l'indépendance du Pérou et de la Colombie l'artillerie a toujours joué un très-petit rôle. Les routes ne sont accessibles qu'aux mulets, et quelquefois même elles ne peuvent être parcourues que par des hommes à pied, car ce sont moins des routes que des sentiers pratiqués le long des précipices ou sur le revers des montagnes. Klinger organisa deux batteries et choisit des hommes d'élite dans les divers corps de la division. Son matériel se démontait et se chargeait à dos de mulets et à dos d'hommes quand la nature du terrain l'exigeait dans les chemins difficiles. Les pièces de petit calibre étaient traînées dans des troncs d'arbres, et comme les armées se rencontraient rarement à cause de la difficulté même des routes, on avait toujours le temps de remonter les canons lorsqu'on se trouvait en présence.

L'armée patriote se mit en marche dans les premiers jours de mai, attaqua et détruisit un corps d'Espagnols venu à sa rencontre, et s'empara de Riobamba, ville importante sur la

route de Quito. Ce furent Bruix et ses grenadiers qui eurent les honneurs de cet engagement. Avant d'entrer dans la ville, l'armée eut à soutenir un second combat fort meurtrier, où l'artillerie rendit les plus grands services, en empêchant l'infanterie espagnole d'y prendre part. Les vainqueurs marchèrent ensuite sur Quito, et ils trouvèrent l'armée espagnole campée au pied du Pinchincha. Le 23 mai 1822, toutes les troupes espagnoles se renforcèrent de la garnison de cette ville. Le général Sucré les attaqua le 24 avec vigueur, et l'artillerie fût une des causes décisives du gain de la bataille, car elle délogea de sa position un corps composé en totalité d'Espagnols européens sur lequel le général Aymerich comptait le plus, et dont son fils, jeune homme d'une grande espérance, était un des capitaines. Les autres troupes espagnoles composées d'Américains, voyant le corps principal céder, se débandèrent, et la bataille fut perdue, malgré les efforts du général et de son fils, qui y perdit la vie. Presque toute l'armée espagnole mit bas les armes, le reste s'enfuit vers la capitale. Onze à douze cents soldats et cent soixante officiers furent faits prisonniers, quatre cents hommes furent tués; il n'y eut que deux cents blessés. Les Espagnols perdirent en outre quatorze pièces d'artillerie, dix-sept à dix-huit cents fusils, leurs drapeaux, tout leur bagage. Les Indépendants n'eurent que deux cents hommes tués et cent cinquante blessés. Le nombre des morts dépassa donc beaucoup celui des blessés, parce qu'on se battit à outrance et corps à corps. Le lendemain, 25 mai 1822, Quito capitula, la plupart des soldats américains furent incorporés dans l'armée patriote, les soldats européens s'engagèrent à ne jamais prendre les armes contre les républicains de la Colombie et du Pérou.

Plus heureux que Poncher, Klinger, dont la batterie avait débusqué l'ennemi, fut complimenté sur le champ de bataille

par le général en chef, qui le nomma commandant du parc d'artillerie; Salasa fut fait commandant de place à Quito.

Pendant ce temps, Bolivar n'était point resté inactif; il avait quitté Popayan pour aller soumettre la province de Pasto, qui était restée fidèle à l'Espagne. Il lui avait fallu parcourir, sur la crête des Andes, dans les Paramos, des routes presque impraticables, franchir des ravins et surmonter des obstacles qui eussent effrayé des soldats plus aguerris, et qui n'avaient cependant pas arrêté son armée, quoiqu'elle fût composée en grande partie de Vénézuéliens, accoutumés à faire la guerre dans des pays chauds et dans les plaines de leur patrie. Bolivar poursuivit ses ennemis de rocher en rocher, et vint mettre le siége devant Pasto, dont les habitants, fanatisés par les moines et par quelques Espagnols attachés au parti de la noblesse, refusaient d'ouvrir leurs portes aux Indépendants. Leur gouverneur et l'évêque de Popayan, qui, depuis long-temps, s'était réfugié à Pasto, leur firent enfin comprendre leurs véritables intérêts, et ils capitulèrent le 8 juin.

Quelques mois après, un moine réussit à émeuter la populace, qui égorgea la garnison colombienne. Bolivar, à cette nouvelle, partit de Popayan avec quatre à cinq mille hommes, et franchit encore une fois la crête des Andes. Les Pastusos n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, qui avaient opposé une résistance énergique aux Espagnols, à l'époque de la conquête; ils profitèrent habilement des difficultés que présentaient leurs montagnes et de l'avantage de leur position, et se défendirent avec un acharnement qu'augmentait encore le souvenir de leur crime et la crainte d'un juste châtiment; mais ils furent défaits et contraints de céder à la tactique et à l'indomptable ténacité du libérateur de la Colombie. Bolivar ne s'abandonna cependant pas à son ressentiment; il pensa qu'il était d'une poli-

tique habile de ménager ce peuple fanatique, il accorda une amnistie générale; l'évêque de Popayan, honteux de la part qu'il avait prise à la contre-révolution, prêcha l'obéissance, et la province entière se soumit au Libérateur.

Une proclamation apprit cette victoire au peuple de Colombie. Un acte du Cavildo et des corporations de la ville réunit la province de Pasto à la république colombienne. Ainsi fut assurée l'indépendance de toutes les provinces du sud de la Colombie jusqu'à Quito et Cuenca, limites de cet état du côté du Pérou; ainsi furent dissipées les craintes qu'avaient eues les Guayaquiliens de retomber au pouvoir des Espagnols.

Le gouvernement colombien, pénétré de reconnaissance envers la division du Pérou, décréta, le 18 juin, que le colonel Andrès Santa-Cruz, qui la commandait, serait promu au grade de brigadier-général; Bruix fut nommé colonel, Klinger major d'artillerie, et Salasa lieutenant-colonel, ces deux derniers au service de la Colombie. Les autres furent récompensés suivant les services qu'ils avaient rendus. Poncher, ne voulant pas abandonner la marine, revint à Guayaquil.

Des médailles d'or pour les officiers et d'argent pour les soldats furent distribuées à tous les individus composant la division du Pérou; elles portaient d'un côté : *Libertador de Quito en Pinchincha*; sur le revers : *Gratitud de Colombia à la division del Peru*.

Il fut en outre décrété que chacun d'eux serait reconnu dans la Colombie comme citoyen, et que le premier escadron de grenadiers du Pérou, sous le commandement du colonel Bruix, prendrait le titre de grenadiers de Rio-Bamba, si le gouvernement péruvien le croyait digne de ce titre glorieux. Ce décret était daté du quartier-général de Quito, le 18 juin 1822, et signé *Simon Bolivar, libérateur*.

Alors fut créé l'ordre des Libérateurs du sud de la Colombie;

il avait pour décoration une étoile portant pour exergue : *Libertadores del sud de Colombia*; sur le revers : *Republica de Colombia*, et le ruban bleu.

Les libérateurs de Venezuela ont la même étoile et le ruban jaune; les libérateurs de Condinamarca ou Carabobo ont le ruban rouge, et ceux de Carabobo le ruban rouge et bleu.

Je ne puis m'empêcher, avant de terminer ce chapitre, de raconter au lecteur l'étonnante fortune de Klinger.

Il avait été logé chez une riche dame de Quito qui avait une nièce unique dont il sut se faire aimer. La tante, descendant d'une des premières familles de Quito, n'était point disposée à donner sa nièce, fort riche héritière, à un étranger, officier de fortune, dont elle ne connaissait ni la famille ni les antécédents; mais, craignant qu'une impérieuse nécessité ne lui en fît plus tard une loi, elle se détermina enfin à donner son consentement. Klinger se hâta de demander à Bolivar la permission de se marier à Quito, en lui exprimant ses regrets de se séparer si jeune encore de l'armée active, et en l'assurant de son inébranlable dévouement à la cause de l'indépendance. Bolivar, charmé d'avoir l'occasion de faire quelque chose qui fût agréable à une des familles patriciennes d'un pays attaché au parti espagnol et de la voir s'allier à un officier de son armée, fit droit à la demande de Klinger, et lui donna le grade de commandant général de l'artillerie du département du Sud. Ainsi, en moins d'un an, ce jeune aventurier devint capitaine, lieutenant-colonel, commandant général des forts et forteresses du département du Sud, et possesseur d'une fortune de plus de six cent mille piastres ou trois millions de francs; il eut deux ou trois cents esclaves, et des mines d'or d'un très-grand produit sur la côte du Choco. En 1828, j'eus occasion de le revoir à Guayaquil; il était très-satisfait de

sa position, mais son désir de revoir la France atténuait un peu son bonheur.

Un tout autre sort était réservé au baron de Bruix, fils de l'amiral de ce nom, ministre de la marine sous l'empire, auquel Klinger dut en quelque façon l'origine de sa brillante fortune.

Bruix entra d'abord dans les pages de Napoléon, servit comme officier des chasseurs de la garde impériale, fit les campagnes du Chili en qualité de capitaine des grenadiers à cheval, et, au siége de Talcahuano, perdit son frère, qui était venu au Chili seulement pour le voir, et fut tué à ses côtés par les premiers boulets lancés de la place. Il prit part ensuite à l'expédition du Pérou sous le général San-Martin, comme major des grenadiers à cheval. Nommé lieutenant-colonel dans le même corps, il fit la campagne de Colombie avec la division péruvienne sous les ordres du général Santa-Cruz; il se comporta en héros à la bataille de Pinchincha, entra à Quito et revint au Pérou. On le nomma colonel des grenadiers à cheval, et il fut un de ceux qui décidèrent des victoires de Junin et d'Ayacucho. Dans les premiers mois de 1825, se promenant à Lima, en tilbury, avec la belle-sœur du colonel Raulet, il eut le malheur de verser et fut tué sur le coup. Ainsi mourut un des plus braves officiers de l'armée péruvienne, que tant de balles ennemies avaient épargné.

Après cette courte digression, je reprends le fil des évènements.

CHAPITRE DIXIÈME.

Démolition du *Venturoso*. — Mission pour le Pérou. — Position des partis à Guayaquil. — Entrevue des généraux Bolivar et San-Martin. — Opinion du général San-Martin sur Bolivar, — Sucré.

Le brick *le Venturoso* ayant été désarmé, une commission composée d'hommes de l'art fut envoyée à bord, afin de constater l'état dans lequel il se trouvait et les moyens à employer pour le caréner. Il fut convenu qu'il ne pouvait être viré en quille et qu'il fallait chercher un endroit pour le mettre à sec.

Les vases de la plage de Ciudad-Vieja avaient empêché de bien réparer *l'O'Higgens*; on décida donc de mettre *le Venturoso* sur une plage plus ferme, et je le conduisis de l'autre côté de la rivière, vis-à-vis Ciudad-Vieja. Il ne lui restait que ses bas mâts et le lest nécessaire pour le maintenir sur l'eau. C'était un navire très-fin; nous préparâmes des béquilles pour le tenir droit, et nous attendîmes une grande marée. Nous jetâmes deux bonnes ancres bien avant sur la plage, et ayant ensuite mouillé une forte ancre à jet dans la rivière, afin de nous tenir le plus possible en travers, nous profitâmes de la pleine mer, virâmes avec vigueur sur les ancres de terre, et parvînmes à échouer le brick assez bien; nous plaçâmes de suite nos béquilles, que nous assujétîmes aux dalots, aux chaînes des porte-haubans, et par une forte traverse mise dans le grand panneau; mais la carène était si mûre, que les coursives de bas-bord cédèrent et qu'il fallut couper les retenues, ou bien nous eussions disloqué le brick totalement. Alors il s'affaissa sur le côté, et nous reconnûmes que toute réparation

sa position, mais son désir de revoir la France atténuait un peu son bonheur.

Un tout autre sort était réservé au baron de Bruix, fils de l'amiral de ce nom, ministre de la marine sous l'empire, auquel Klinger dut en quelque façon l'origine de sa brillante fortune.

Bruix entra d'abord dans les pages de Napoléon, servit comme officier des chasseurs de la garde impériale, fit les campagnes du Chili en qualité de capitaine des grenadiers à cheval, et, au siége de Talcahuano, perdit son frère, qui était venu au Chili seulement pour le voir, et fut tué à ses côtés par les premiers boulets lancés de la place. Il prit part ensuite à l'expédition du Pérou sous le général San-Martin, comme major des grenadiers à cheval. Nommé lieutenant-colonel dans le même corps, il fit la campagne de Colombie avec la division péruvienne sous les ordres du général Santa-Cruz; il se comporta en héros à la bataille de Pinchincha, entra à Quito et revint au Pérou. On le nomma colonel des grenadiers à cheval, et il fut un de ceux qui décidèrent des victoires de Junin et d'Ayacucho. Dans les premiers mois de 1825, se promenant à Lima, en tilbury, avec la belle-sœur du colonel Raulet, il eut le malheur de verser et fut tué sur le coup. Ainsi mourut un des plus braves officiers de l'armée péruvienne, que tant de balles ennemies avaient épargné.

Après cette courte digression, je reprends le fil des évènements.

CHAPITRE DIXIÈME.

Démolition du *Venturoso*. — Mission pour le Pérou. — Position des partis à Guayaquil. — Entrevue des généraux Bolivar et San-Martin. — Opinion du général San-Martin sur Bolivar, — Sucré.

Le brick *le Venturoso* ayant été désarmé, une commission composée d'hommes de l'art fut envoyée à bord, afin de constater l'état dans lequel il se trouvait et les moyens à employer pour le caréner. Il fut convenu qu'il ne pouvait être viré en quille et qu'il fallait chercher un endroit pour le mettre à sec.

Les vases de la plage de Ciudad-Vieja avaient empêché de bien réparer *l'O'Higgens*; on décida donc de mettre *le Venturoso* sur une plage plus ferme, et je le conduisis de l'autre côté de la rivière, vis-à-vis Ciudad-Vieja. Il ne lui restait que ses bas mâts et le lest nécessaire pour le maintenir sur l'eau. C'était un navire très-fin; nous préparâmes des béquilles pour le tenir droit, et nous attendîmes une grande marée. Nous jetâmes deux bonnes ancres bien avant sur la plage, et ayant ensuite mouillé une forte ancre à jet dans la rivière, afin de nous tenir le plus possible en travers, nous profitâmes de la pleine mer, virâmes avec vigueur sur les ancres de terre, et parvînmes à échouer le brick assez bien; nous plaçâmes de suite nos béquilles, que nous assujétîmes aux dalots, aux chaînes des porte-haubans, et par une forte traverse mise dans le grand panneau; mais la carène était si mûre, que les coursives de bas-bord cédèrent et qu'il fallut couper les retenues, ou bien nous eussions disloqué le brick totalement. Alors il s'affaissa sur le côté, et nous reconnûmes que toute réparation

était impossible, et qu'il fallait le démolir pour en retirer le cuivre et le fer.

Je retournai à Guayaquil, et dès le lendemain on me proposa une mission politique pour le Pérou.

Quelques évènements retardèrent mon départ. Guayaquil était toujours république indépendante; mais cet état de chose pouvait-il subsister long-temps? avait-elle des ressources suffisantes pour faire respecter son indépendance par des voisins plus puissants? Il est très-permis d'en douter, et la prise de possession exécutée sans coup férir, sur un ordre de Bolivar, pourrait, ce me semble, dissiper les doutes à cet égard et convaincre de son impuissance les plus chauds partisans de sa liberté. D'autre part, de graves intérêts la rattachaient soit à la Colombie, soit au Pérou.

Les gouvernements américains ne connaissent pas la contribution foncière et n'ont que les douanes et les octrois pour revenus; or, Guayaquil rapportait à elle seule cent fois plus que tous les ports réunis de la côte occidentale de la république, y compris même Panama. Outre cet intérêt général, il existait d'autres intérêts d'une utilité plus spéciale. La Colombie en avait besoin pour mettre Quito, Pasto et le plateau des Cordillères en communication avec l'océan Pacifique; elle lui offrait en échange sécurité et appui en cas d'agression. Le Pérou en avait besoin pour les bois de construction dont il est dépourvu, et si, en cas d'agression, la difficulté des routes et un trop grand éloignement ne permettaient pas de lui donner des secours aussi prompts, il lui offrait en échange un marché considérable et un sûr débouché pour son commerce.

Ainsi, Guayaquil était un sujet de discorde jeté entre les deux républiques, qui devaient s'en disputer la possession au point de vue de leurs intérêts.

Depuis long-temps le général San-Martin désirait avoir une

entrevue avec Bolivar afin de s'entendre avec lui sur les moyens à employer pour terminer la guerre du Perou. Le 8 fevrier 1822, il s'était embarqué au Callao pour Guayaquil ; mais cette entrevue n'avait pas eu lieu, parce que les besoins de la guerre avaient, dans le même moment, appelé Bolivar sur un autre point. La necessite de décider du sort de Guayaquil engagea le Protecteur à faire un second voyage. Il partit de Lima dans le mois de juillet de la même année. Il s'embarqua sur sa goëlette favorite *le Montezuma*, n'emmenant avec lui que quelques aides-de-camp et notre compatriote Soyez, en qualité de secrétaire général. Avant son depart, il laissa le pouvoir entre les mains du marquis de Torre-Tagle, qui eut le titre de délégué suprême, et nomma Monteagudo ministre des relations extérieures.

Le général n'arriva à Guayaquil que le 26 juillet. Bolivar y était arrivé le 14; ne voulant laisser au Protecteur aucun prétexte pour demander la réunion de Guayaquil au Perou, il s'était hâté de déclarer aux autorités et à la population que Guayaquil appartenait à la Colombie, et faisait partie intégrante de la republique colombienne. Aussitôt, et sur son ordre, le pavillon et les armes de Colombie avaient remplacé les couleurs de la petite république.

San-Martin fut bien étonné en apprenant, à son arrivée à la Puña, que le nœud gordien avait été tranché par Bolivar; mais d'autres intérêts encore plus grands lui firent continuer son voyage, et il arriva à Guayaquil triste, mécontent, pensant même que cette entrevue, dont il avait attendu les résultats les plus heureux, serait la fin de sa carrière politique.

Stevenson, Miller et Baralt avouent dans leurs ouvrages qu'ils ignorent les questions agitées entre les deux libérateurs de l'Amérique espagnole et qu'il ne leur a pas été donné de soulever le voile qui les couvre.

J'ai été plus heureux, et j'ai pu remonter aux sources elles-mêmes. Voici les renseignements que j'ai obtenus du général San-Martin et de l'aide-de-camp de Bolivar, qui lui servit de secrétaire en cette occasion

San-Martin désirait traiter trois points principaux :

1° La réunion de Guayaquil au Pérou ;

2° Le remplacement des soldats morts dans la division péruvienne lors de la campagne sur Quito ;

3° Les moyens d'amener la conclusion de la guerre au Pérou.

Ce dernier point était celui qui l'intéressait le plus. Il prévoyait la difficulté de terminer la guerre avec promptitude, s'il n'était pas aidé par les forces colombiennes. La division du Chili et celle de Buénos-Ayres étaient réduites de moitié. Quant aux troupes péruviennes, il venait de faire, à Yea, une triste expérience de leur courage et de leur capacité.

Il espérait donc que le gouvernement de Colombie, délivré d'ennemis, mettrait ses troupes, dans l'intérêt de l'indépendance américaine, à la disposition du gouvernement péruvien; qu'il les verrait même avec plaisir hors du territoire de la république, car, pendant ce temps, elles ne seraient pas à la merci des ambitieux qui voudraient susciter des entraves à la législature, et elles délivreraient l'état d'une charge fort lourde, puisqu'elles seraient entretenues et soldées par le Pérou.

Le premier point ne fut même pas débattu. Si Bolivar avait foulé aux pieds les intérêts de Guayaquil en lui ôtant son indépendance, il devait être peu disposé à favoriser ceux du Pérou. Quant au remplacement des soldats de la division du Pérou, il répondit que cette affaire se traiterait de gouvernement à gouvernement. Sur la dernière question, la plus importante de toutes, il assura le général San-Martin de la sympathie de la Colombie pour le Pérou, lui promit de distraire deux mille



ENTREVUE

des Généraux SAN MARTIN ET BOLIVAR, à Guayaquil.

Voyage autour du Monde
et Naufrages célèbres

Publié par [illegible]

hommes de son armée et de les lui envoyer sous les ordres d'un de ses lieutenants, car pour lui, président de la république, il ne pouvait pas quitter les limites de son territoire.

Jusqu'alors San-Martin avait fait beaucoup plus pour l'indépendance de l'Amérique espagnole que le libérateur de Colombie. Il avait aidé à organiser la république de Buénos-Ayres, constitué celle du Chili, et délivré presque entièrement le Pérou de la présence, des Espagnols, qui n'en possédaient plus que l'intérieur, tandis que Bolivar venait de terminer la guerre de Colombie, bien plus par ses généraux que par lui-même. Paez, à Carabobo, quoique Bolivar y commandât en personne, avait été le héros de cette journée, et Sucré avait gagné la bataille de Pinchincha à la tête des troupes colombiennes et péruviennes.

Ces considérations ne l'emportèrent point sur l'amour sincère et profond que San-Martin avait voué à sa patrie.

« Je combattrai sous vos ordres, dit-il à Bolivar avec la plus noble abnégation. Il n'y a point de rivaux pour moi quand il s'agit de l'indépendance de l'Amérique. Soyez-en certain, général, venez au Pérou. Comptez sur ma coopération sincère; je serai votre lieutenant. »

Bolivar ne put croire à tant de désintéressement, il hésita, et enfin refusa de prendre aucun engagement envers le Protecteur; celui-ci voyant l'impossibilité de lui inspirer une confiance entière. se décida à retourner au Pérou, pour y prendre une détermination conforme aux besoins du moment.

Tels furent les résultats de cette entrevue qui avait dû décider du sort de l'Amérique, comme, en d'autres temps, l'entrevue du Niémen avait décidé du sort de l'Europe.

Pendant l'absence de San-Martin, des évènements assez graves s'étaient passés à Lima. Le peuple, exaspéré contre le ministre Monteagado, l'avait expulsé du pays. Le marquis de Torre-

Tagle, inhabile à gouverner, n'avait donné aucune force et aucune régularité à l'administration. Les ennemis du général faisaient courir le bruit absurde qu'il aspirait à la royauté. San-Martin en fut vivement affecté, et il prit un parti extrême que tous les véritables amis de l'Amérique blâmèrent, en pensant qu'il avait eu l'orgueil de sa vertu, et que ses ennemis calomnièrent en disant qu'il abandonnait le Pérou par défiance de ses forces. La vérité est que le Protecteur voyant dans sa présence aux affaires la cause réelle du refus de Bolivar de venir au Pérou à la tête des troupes colombiennes, il avait cru devoir se sacrifier aux intérêts de son pays. Il réunit le congrès, lui remit le pouvoir, et malgré les instances de cet illustre corps, qui le sollicitait de rester au Pérou en qualité de généralissime des forces de terre et de mer, il s'embarqua pour le Chili, n'emportant avec lui que l'étendard de Pizarre, qui lui fut donné par le Cavildo comme souvenir de la reconnaissance publique.

Il écrivit alors au général Bolivar cette lettre que je traduis littéralement :

A S. E. LE LIBÉRATEUR DE COLOMBIE. SIMON BOLIVAR.

Lima, 29 août 1822.

« Cher général,

« Je vous ai dit, dans ma dernière lettre du 23 courant, que « j'avais repris le commandement suprême de cette république, « dans le seul but de l'ôter au faible et inepte Torre-Tagle. Les « difficultés qui m'entouraient, dans ce moment, ne me permi- « rent pas de vous écrire aussi longuement que je le désirais. « Aujourd'hui je le ferai, non-seulement avec la franchise de

« mon caractère, mais aussi avec celle qu'exigent les grands in-
« térêts de l'Amérique.

« Les résultats de notre entrevue n'ont pas répondu à mes « espérances pour terminer promptement la guerre. Malheureu- « sement, je suis intimement convaincu que vous n'avez pas cru « sincère l'offre que je vous faisais de servir sous vos ordres avec « les forces dont je dispose, ou que ma personne pouvait vous « gêner. Les motifs de vos refus ont été que votre délicatesse « ne vous permettrait jamais de me donner des ordres, et que, « quand bien même vous vous y décideriez, le congrès de Colom- « bie ne vous autoriserait pas à vous éloigner du territoire de la « république. Permettez-moi, général, de vous dire que ces « raisons ne m'ont pas paru très-plausibles. La première se réfute « toute seule, et quant à la seconde, je suis persuadé que si vous « en manifestiez le désir au congrès, il l'accueillerait avec une « approbation unanime, puisqu'il s'agit de terminer dans cette « campagne, avec votre coopération et celle de votre armée, la « lutte que nous avons entreprise, et que l'honneur d'y avoir mis « fin rejaillirait sur vous et sur la république.

« Ne vous faites pas illusion, général; les données que vous « avez sur les forces royalistes sont erronées : elles montent dans « le haut et le bas Pérou à plus de 19,000 hommes de troupes « de ligne vieillies à la guerre, et deux mois suffiraient pour les « réunir. L'armée patriote, décimée par les maladies, ne peut pas « compter en ligne plus de 8,500 hommes, qui ne sont pour la « plupart que des recrues. La division du général Santa-Cruz, « dont les vides n'ont pas été remplacés, malgré ses réclamations « (d'après ce que m'écrit ce général), a dû éprouver une perte « considérable d'hommes dans la marche longue et pénible qu'elle « a été obligée de faire par terre, et ne pourra être d'aucune « utilité dans cette campagne. Les 1,400 Colombiens que vous

« envoyez seront nécessaires pour maintenir la garnison des for-
« teresses du Callao et le bon ordre à Lima : par conséquent,
« sans l'appui de l'armée que vous commandez, l'expédition qui
« se prépare pour *los Intermedios* ne pourra pas obtenir les
« grands avantages que l'on en devrait espérer, si des forces im-
« posantes appelaient l'attention de l'ennemi d'un autre côté,
« et la lutte continuera pendant un temps indéfini. Je dis
« indéfini, parce que je suis intimement convaincu que, quelles
« que soient les vicissitudes de la guerre actuelle, L'INDÉPEN-
« DANCE DE L'AMÉRIQUE EST IRRÉVOCABLE; mais la prolongation de
« la guerre causera la ruine de ses populations, et c'est un devoir
« sacré pour les hommes auxquels sont confiés leurs destinées de
« leur éviter d'aussi grands maux.

« Enfin, général, mon parti est irrévocablement pris; j'ai
« convoqué le premier congrès du Pérou pour le 20 septembre
« prochain, et le jour qui suivra son installation je m'embar-
« querai pour le Chili, certain que ma présence *est le seul obstacle*
« qui vous empêche de vénir au Pérou avec l'armée que vous
« commandez. La suprême félicité pour moi eût été de terminer
« la guerre de l'indépendance sous les ordres d'un général au-
« quel l'Amérique du Sud doit sa liberté. Le destin en ordonne
« autrement, et je dois m'y conformer.

« Je ne doute pas qu'après mon départ du Pérou, le gouver-
« nement qui s'y établira ne réclame votre active coopération, et
« je pense que vous ne vous refuserez pas à une si juste de-
« mande. Avant de partir, je vous remettrai une note sur tous
« les chefs, afin que vous puissiez connaître utilement leur con-
« duite militaire et privée.

« Le général Arenales restera chargé du commandement des
« forces argentines; sa probité, son courage, ses connaissances
« mériteront votre estime et votre considération.

« Je ne vous dirai rien [illegible]
« blique de Colombie [illegible]
« général, que [illegible]
« portante. En la jugeant [illegible]
« la guerre, nos gouvernements [illegible]
« dangers qu'une [illegible]
« des nouveaux états [illegible]

« Je vous ai [illegible]
« exprimés dans cette [illegible]
« fond silence [illegible]
« liberté pourront [illegible]
« et les [illegible]

« Le commandant [illegible]
« mettra [illegible]
« et le cheval [illegible]
« recevez, général [illegible]
« avec l'expression [illegible]
« que vous [illegible]
« de l'Amérique [illegible]
« serviteur.

Le Commandant [illegible]
main de [illegible]
barqua sur [illegible]
pour le Ch[illegible]

Ses prévisions [illegible]
gues années [illegible]
pour gouvernement [illegible]
et ministre [illegible]

1 [illegible]

Je ne ferai aucun commentaire sur cette lettre publiée aujourd'hui pour la première fois; elle suffira pour faire apprécier le caractère noble et désintéressé et la grandeur d'âme du général San-Martin.

Son désintéressement doit prouver son impartialité. Je pense donc qu'il ne sera pas sans intérêt pour l'histoire de faire connaître son opinion sur les généraux Bolivar et Sucré. Elle aidera à juger sainement ces deux hommes, qui ont rendu les plus grands services à l'indépendance, et qui figureront souvent dans ce récit

OPINIONS DU GÉNÉRAL SAN-MARTIN SUR BOLIVAR.

« Je n'ai vu le général Bolivar que pendant trois jours, lors de l'entrevue que j'ai eue avec lui à Guayaquil ; par conséquent, si, dans un temps aussi court, il ne m'a pas été impossible, du moins il m'a été très-difficile d'apprécier d'une manière exacte un homme dont la personne, à la première vue, ne disposait pas en sa faveur. Quoi qu'il en soit, voici l'idée que m'ont donnée de lui mes propres observations, jointes à celles de quelques personnes impartiales qui ont vécu dans son intimité.

« Le général Bolivar paraissait avoir beaucoup d'orgueil, ce qui semblait en contradiction avec son habitude de ne jamais regarder en face la personne qui lui parlait, à moins qu'elle ne fût fort au-dessous de lui. Je pus me convaincre de son manque de franchise dans les conférences que j'eus avec lui à Guayaquil, car il ne répondit jamais d'une manière positive à mes propositions, mais toujours en termes évasifs. Le ton qu'il avait avec ses généraux était extrêmement hautain et peu capable de lui concilier leur affection.

« Je m'aperçus, et lui-même me le dit, que les officiers

anglais qui servaient dans son armée étaient ceux dans lesquels il avait le plus de confiance. D'un autre côté, ses manières étaient distinguées et témoignaient de la bonne éducation qu'il avait reçue.

« Son langage était quelquefois un peu trivial, mais il m'a semblé que ce défaut ne lui était pas naturel et qu'il voulait par là se donner un air plus militaire. L'opinion publique l'accusait d'une ambition démesurée et d'une soif ardente du commandement; il a pris soin de justifier complètement la justesse de ce reproche. On lui attribuait aussi un grand désintéressement, et cela avec justice, car il est mort dans l'indigence.

« Bolivar était très-populaire avec le soldat, auquel il permettait des licences que les lois militaires n'autorisent pas; mais il l'était fort peu avec ses officiers, qu'il traitait souvent de la façon la plus humiliante.

« Quant aux faits militaires de ce général, on peut dire qu'ils lui ont mérité avec raison d'être considéré comme l'homme le plus étonnant qu'ait produit l'Amérique du Sud. Ce qui le caractérise par-dessus tout, et forme, en quelque sorte, son cachet spécial, c'est une constance à toute épreuve qui se roidissait contre les difficultés, et ne se laissait jamais abattre par elles, quelque grands que fussent les dangers dans lesquels son âme ardente l'avait jeté. »

SUR SUCRÉ.

« Je n'ai pas connu personnellement le général Sucré, mais j'ai eu avec lui une correspondance très-active, après lui avoir envoyé une division de l'armée du Pérou pour l'aider dans ses projets contre Quito. Cette division resta sous ses ordres jusque après la bataille de Pinchincha, et je suis persuadé que ses opéra-

tions et la prise de Quito, après cette bataille, eussent mérité l'approbation des capitaines les plus célèbres.

« Brave et actif, il réunissait à ces qualités une grande prudence; il était de plus excellent administrateur, comme le prouvaient l'ordre et l'économie qu'il avait établis dans les provinces qu'il commandait. Les troupes sous ses ordres étaient soumises à une discipline sévère; ce qui contribuait à le faire aimer des populations, dont il respectait les intérêts en diminuant les maux inévitables de la guerre.

« Le général Sucré avait beaucoup d'instruction; il possédait aussi des connaissances militaires plus étendues que celles du général Bolivar. Si l'on ajoute à cela une grande modération et beaucoup de modestie, on sera convaincu que ce fut un des hommes les plus méritants de la république colombienne. Ses manières polies, affables, pleines de bienveillance et de dignité, lui avaient obtenu le respect et l'affection de tous ceux qui l'entouraient. Ami constant de Bolivar, il le servit jusqu'à la fin avec le plus sincère dévouement. »

J'ajouterai à ce portrait tracé par le général San-Martin, que Sucré avait un tact exquis pour choisir les hommes dont il se servait, et qu'il a été le Bayard et le Lannes de l'Amérique, sans peur et sans reproche, comme ces deux guerriers immortels.

CHAPITRE ONZIÈME.

Le général Paz del Castillo et sa division. — Dillon. — Doña Josefa. — Excursion chez les Indiens non civilisés.

Le lecteur se rappellera sans doute qu'il fut arrêté, lors de l'entrevue des généraux San-Martin et Bolivar, à Guayaquil, qu'une division colombienne serait envoyée au Pérou, pour aider ce pays à terminer la guerre de l'indépendance. Elle fut confiée au général Paz del Castillo, qui dut se mettre aux ordres du gouvernement péruvien.

Après l'abdication du général San-Martin, le Congrès nomma une junte directrice composée de trois membres, dont le général Lamar fut le président. Celui-ci envoya une expédition dans le sud du Pérou, sous le commandement du général Alvarado. La division colombienne resta à Lima pour garder la capitale et défendre toute cette partie du pays contre les troupes espagnoles.

Quant à moi, j'étais allé porter à Lima des dépêches que m'avait confiées le gouvernement colombien, et, après avoir rempli ma mission, dégagé des liens qui m'attachaient à la Colombie, j'étais entré, sur la demande du général San-Martin, dans la marine péruvienne. Je pris le commandement du transport *l'Aurora*, et je conduisis à Valparaiso deux commissaires du gouvernement péruvien, le colonel Lafuente, qui, aujourd'hui, est un des compétiteurs à la présidence du Pérou, et le frère du général Alvarado. Le premier avait une mission politique pour

Buénos-Ayres; le second était charge d'acheter des chevaux au Chili, pour remonter la cavalerie péruvienne qui devait débarquer à Arica. Je transportais effectivement des chevaux à Arica, et d'Arica je vins à Lima, au commencement de 1823.

La division du général Paz del Castillo vivait en assez mauvaise intelligence avec le gouvernement du Pérou; les exigences des chefs colombiens en furent les principaux motifs. On décida qu'elle serait ramenée à Guayaquil. Des transports furent préparés et convoyés par la corvette de guerre *la Limeña*, commandée par M. Postigo. On les mit sous mes ordres, l'état-major général fut embarqué à mon bord, et nous arrivâmes sans encombre à Guayaquil.

A notre arrivée, le pays était triste et mécontent, il regrettait de n'avoir pas été réuni au Pérou; le commerce était languissant, et les Colombiens s'emparaient à leur profit des produits de la douane, tandis qu'ils auraient dû les faire servir aux besoins de la ville et à l'amélioration des voies de communication. Cependant, comme Guayaquil a toujours été une ville de plaisirs, elle s'empressait de chercher un soulagement à ses maux dans les charmes d'une contredanse et aux sons joyeux et animés des guitares.

Le général Paz del Castillo m'avait engagé plusieurs fois pendant la traversée à reprendre du service en Colombie et à entrer dans le génie militaire. Je lui avais fait des objections sérieuses. « Mes études n'avaient pas été assez fortes, et je n'avais pas l'habitude des constructions et des travaux que doivent faire exécuter les ingénieurs. » Mais il avait réponse à tout. « Vous n'ignorez pas, me disait-il, que l'artillerie, chez nous comme en Espagne, est seule chargée de la construction des forteresses et des remparts; vous savez lever des plans, faire des cartes, déterminer la position vraie d'un lieu, et c'est là ce dont nous avons

besoin. Ce sont là surtout les talents que doivent avoir les ingénieurs en Amérique. Il faut qu'ils étudient bien le terrain, qu'ils sachent le reconnaître, et qu'ils puissent toujours tracer une route.

« Comme vous êtes capitaine de corvette, vous serez major, et je vous promets même qu'à l'arrivée du Libérateur vous serez fait lieutenant-colonel. Si je ne parviens pas à vous décider, vous ne m'empêcherez pas de vous remercier publiquement pour votre conduite honorable et vos soins bienveillants et empressés pour les troupes colombiennes, dans la petite campagne maritime que nous venons de faire ensemble. Ce voyage eût été beaucoup plus long, et nous eussions, je crois, toujours été traités de la même manière; car vos dispositions avaient été si bien prises, que la division n'a eu qu'à se louer de tous les commandants des navires du convoi. » Le général me donna rendez-vous à l'intendance pour le lendemain à midi.

Je le trouvai entouré de tous les officiers de la division. « Messieurs, leur dit-il, je vous ai appelés à l'ordre du jour pour donner un témoignage public de satisfaction au commandant Gabriel Lafond. J'aurais désiré qu'il reprît du service en Colombie, dans le corps des ingénieurs, où nous avons besoin de sujets habiles, mais il préfère suivre la carrière maritime. Je ferai connaître à son excellence Simon Bolivar la conduite digne et loyale de cet officier. Il nous laisse son second, M. Alphonse Grain, jeune homme d'une grande espérance, et que je fais lieutenant de génie; il nous rappellera, du moins, les moments agréables que nous avons passés avec son commandant.»

Tous les officiers vinrent me témoigner leurs regrets de ce que je n'acceptais pas les offres du général. Je les remerciai vivement et leur exprimai tout ce que j'éprouvais de reconnaissance pour leurs bienveillantes sollicitations; mais des devoirs sacrés

m'attachaient à mon navire et à la mission dont j'étais chargé; puis, une voix secrète murmurait doucement, au fond de mon cœur, ces deux mots magiques *mère* et *patrie*.

Je restai au service du Pérou jusqu'en 1824. Je raconterai plus tard les évènements de ma vie qui se lient à l'histoire de ce pays. Qu'il me suffise de dire maintenant qu'à cette époque je pris, comme capitaine et armateur, le commandement de divers navires, et qu'en 1826 j'avais acheté à Valparaiso le brick *le Calder*, de M. Dillon; ce navire avait été construit au Bengale, en bois de tech; il était venu à la côte pendant un coup de vent du nord. Son histoire ne laisserait pas que d'être intéressante : après avoir fait plusieurs voyages avec lui sur les côtes du Pérou, de la Colombie et du Guatemala, je le revendis sous le nom de *l'Infatigable*. On l'expédia pour la Nouvelle-Hollande, où il devait porter des blés et des chevaux, mais son capitaine, qui était Anglais, fut assassiné par l'équipage chilien qu'il commandait. A son arrivée aux îles Mariannes, le gouverneur don José de Médinilla s'en empara au nom du roi d'Espagne, comme provenance de l'ennemi, et l'envoya à Manille, où je le revis sous le nom de *la Sentinelle*.

M. Dillon est connu en France par les détails qu'il a révélés du naufrage de La Pérouse, la relation qu'il en a publiée et la récompense nationale qui lui fut décernée en vertu de la promesse faite par la Convention. Dillon, né à la Martinique, entra de bonne heure au service de la marine anglaise, y fit sa carrière et revint à Valparaiso, avec *le Calder*, des îles de la Polynésie, où il était allé acheter des nacres de perles, de l'écaille, du bois de sandal; il était aussi co-armateur d'un grand navire appelé le Saint-Patrick, et ce fut dans un de ses voyages à bord de ce navire qu'il découvrit à Tucopia, le 13 mai 1826, les premières traces du navigateur français.

Dillon trafiquait de tout ce que le hasard lui mettait sous les yeux, et tous les moyens lui étaient bons pour s'enrichir; il ne se fit aucun scrupule de donner à deux simples habitants de la Nouvelle-Zélande, qu'il avait amenés avec lui, le titre de rois détrônés, victimes d'une sédition; ils venaient, disait-il, implorer l'assistance des Chiliens pour ressaisir leurs états, et s'engageaient, en retour, à procurer aux navires du Chili qui aborderaient dans leur pays les secours dont ils pourraient avoir besoin. A l'aide de cette supercherie, Dillon ramassait des armes, de la poudre; et cette ruse avait d'autant plus de succès que les deux hommes qui lui servaient de compères étaient des plus beaux de leur race, et qu'il les présentait dans toute l'originalité et tout l'éclat de leur costume de guerre.

Les cheveux bien relevés, couverts de leur manteau de *farmium tenax*, les deux Zélandais exécutaient les danses guerrières de leur pays, la *sagaye*, ou le casse-tête de jade (*méré*) à la main, et Dillon exploitait ainsi la curiosité chilienne, de manière à former sa cargaison, nouvelle méthode que je recommande aux voyageurs embarrassés. Ces pauvres diables lui servaient à double fin; ils cumulaient l'emploi de rois détrônés avec celui de gardes et de matelots.

Lors du voyage que je fis à Guayaquil, en 1823, passant un soir dans une des principales rues de cette ville, j'entendis des voix de femmes qui appelaient au secours. Je m'élance dans l'escalier de la maison d'où partaient les cris; un homme passe à côté de moi, brandissant un couteau; j'ai le bonheur de le saisir par la main et de lui arracher son arme; mais en se débattant il se fait une blessure fort grave à la poitrine et va rouler dans la rue. On s'attroupe, on le saisit, et on le conduit au corps-de-garde. Voulant alors savoir ce qui s'était passé dans cette maison, je monte, et je trouve deux jeunes personnes presque évanouies.

L'une d'elles avait eu assez de courage pour se débattre et crier au moment où un *serrano* s'était jeté sur elle pour lui arracher la chaîne d'or qu'elle portait au cou. Leur père, homme âgé, me remercia beaucoup du service que je venais de leur rendre, sans même calculer le danger auquel je m'étais exposé, et il m'invita à revenir dans sa maison. C'était un riche propriétaire de la province de Jipijapa. Une liaison assez intime m'attacha bientôt à cette famille, et je lui faisais de fréquentes visites toutes les fois que mes affaires m'appelaient à Guayaquil.

Lorsque j'y revins, en 1826, avec mon navire *l'Infatigable*, je trouvai la fille aînée mariée; la plus jeune, âgée de dix-sept à dix-huit ans, avait conservé pour moi une amitié très-tendre. Ces dames faisaient de la musique, jouaient de la guitare et chantaient fort agréablement. Le père me proposa, un jour, de faire un petit voyage dans ses propriétés; j'acceptai son offre avec empressement, car je désirais depuis long-temps connaître la province de Jipijapa, dont je n'avais vu qu'une partie en 1821. Je me proposai aussi d'utiliser ce voyage en achetant des chapeaux de paille, article alors très-recherché sur les marchés du Chili et du Rio-de-la-Plata. Il est vrai de dire que je me sentais attiré par un charme dont je ne me rendais pas bien compte ou que je ne voulais pas m'avouer, et je crois que les grâces aimables de doña Josefa étaient pour beaucoup dans ma détermination.

Ma cargaison n'étant pas prête, je laissai mon navire sous les ordres de mon second, et nous nous embarquâmes dans un *bongo* ou grande chaloupe qui devait nous porter à la pointe Sainte-Hélène. On y avait établi un roufle en branchages pour nous abriter contre la pluie et le soleil. Trois esclaves nous accompagnaient, deux femmes et un homme, et l'embarcation avait été pourvue de provisions abondantes.

Nous descendîmes la rivière de Guayaquil avec la marée, trois

matelots et un patron nous conduisaient. Au lieu de prendre la haute mer par le sud-ouest de la Puna, nous nous engageâmes dans le canal formé par l'île de la Puna et la Côte-Ferme, et nous prolongeâmes la côte de Chanduy, située entre la pointe Sainte-Hélène et le golfe de Guayaquil. La familiarité s'établit promptement entre des personnes obligées de passer les jours et les nuits dans un étroit espace de huit pieds carrés, à un âge où le sang circule avec force et sous un soleil brûlant. Aussi, don Serafino avait eu sans doute ses motifs pour m'inviter à faire ce voyage; mais il n'en avait peut-être pas prévu toutes les conséquences. Doña Josefa était grande, svelte, pleine d'attraits; deux longues tresses de beaux cheveux noirs descendaient gracieusement sur ses épaules; elle avait des yeux noirs pleins de feu, une bouche charmante, des dents éclatantes de blancheur et un teint qui, bien qu'un peu pâle, avait de la fraîcheur. Pouvais-je ne pas l'aimer et résister à l'entraînement de ses séduisantes paroles, quand, oubliant l'avenir, elle me disait en me regardant avec tendresse :

«— Señor don Gabriel, quels jours heureux nous allons passer ensemble dans les propriétés de mon père! Je sais qu'il vous est difficile d'abandonner votre navire et votre opération; mais ne pourriez-vous pas l'expédier au Chili et l'attendre auprès de nous? »

Cependant, à toutes ces questions, je répondais d'une manière évasive, n'osant pas prendre d'engagement et m'abandonnant à l'amour qui se glissait dans mon cœur.

Le temps s'envole rapidement au milieu de ces douces rêveries qui remplissent l'âme d'un sentiment de bonheur ineffable, dont le souvenir l'émeut encore dans un âge plus avancé qui ne lui permet déjà plus les folles illusions de la jeunesse.

Quand nous fûmes hors des îles, le vent devint contraire, et il nous fallut louvoyer et aller à la rame; enfin, nous arrivâmes

assez fatigués à la pointe Sainte-Hélène, où nous passâmes la journée pour y prendre un peu de repos. Il n'y avait là que quelques misérables cabanes habitées par des Indiens, dont l'occupation spéciale est la préparation du sel, dans les salines naturelles de Sainte-Hélène. Ces salines sont beaucoup moins belles que celles de Sechura et de Huacho au Pérou. Au lieu d'être en pierres et en roches cristallisées, d'un beau blanc, le sel de la Pointe est en grains et ressemble beaucoup à nos sels communs d'Europe. Les Indiens s'occupent aussi à recueillir une belle couleur pourpre que leur donnent de petits coquillages qui se trouvent sur les rochers de cette côte. Ces mollusques doivent être des turbines; ils sont gros comme un petit limaçon et ils en ont la forme. On obtient la couleur en piquant l'animal et en le pressant un peu avec du coton qui s'imbibe de la liqueur qui s'échappe de son corps. On mélange ensuite le coton imbibé avec du coton sec bien cardé, puis on le file. Si le coton est déjà filé, on teint le fil en le passant dans un peu de coton imbibé. Il prend d'abord une couleur d'un jaune pâle, ensuite verte, et, peu d'heures après, d'un pourpre éclatant que ni l'eau ni l'air ne peuvent altérer. Le coquillage et la couleur portent le même nom; on les appelle, à Guayaquil, *caracotillo*, du mot *caracol*, limaçon.

Nous visitâmes une maison d'Indiens près de la Pointe. Des ossements d'une très-grande dimension composaient la majeure partie de la charpente. Je crus que c'étaient des côtes de baleines venues à la plage; mais les Indiens ne partagèrent pas mon opinion et prétendirent que c'étaient des os de géants.

D'anciennes traditions leur avaient appris que, long-temps avant la conquête, des géants étaient débarqués sur ce point et qu'ils avaient voulu s'emparer de la province avant de marcher sur Quito. L'Inca avait alors imploré le secours du soleil, son père,

qui les avait foudroyés et avait dispersé leurs membres sur toute cette côte; ce qui était la cause de l'impossibilité où l'on avait été jusque-là de réunir tous les os d'un même corps. Pendant de longues années on avait craint de toucher à ces restes d'une autre génération; mais on était à présent convaincu qu'ils préservaient les maisons où ils étaient employés des attaques des êtres malfaisants. Un de ces Indiens nous montra une dent mâchelière qui pesait cinq à six livres.

Le soir, nous étant assis à quelques pas de la maison, doña Josefa, sa sœur et moi, nous contemplions le beau ciel des tropiques, si brillant, si lumineux; cette mer immense qui se déroulait à nos yeux comme un long voile noir parsemé d'étoiles d'argent, car la mer était tellement calme que tout le firmament se réfléchissait dans ses eaux; tout-à-coup, nous fûmes frappés d'étonnement en voyant la cabane toute en feu, ou du moins illuminée, dans sa partie inférieure, d'une lumière blanche et blafarde.

Les propriétaires venaient en ce moment de la côte. Nous leur fîmes remarquer cet effet de lumière. Ils nous dirent que c'étaient les âmes des géants; elles rôdaient autour de la maison pour la garder, et leur bienfaisante protection en éloignait les jaguars et les voleurs eux-mêmes.

Je voulus en connaître la cause et je me dirigeai vers la case; mais au fur et à mesure que j'avançais, la lumière diminuait, et enfin s'éteignit complétement.

— Les âmes s'en vont, me dirent les Indiens; elles ne veulent pas qu'on les touche ou qu'on les surprenne.

Cette explication ne m'empêcha pas de penser que les os blanchis par le temps produisaient dans l'obscurité de la nuit l'effet du bois entièrement pourri, et brillaient de la même clarté. Je le fis remarquer à doña Josefa, à sa sœur et à son père, qui ne

furent pas, je dois l'avouer, très-convaincus de la justesse de mon observation. C'est ainsi que les choses les plus simples sont regardées comme surnaturelles par des hommes ignorants, imbus de préjugés, et dont l'enfance a été sottement effrayée par des contes ridicules.

Le lendemain, nous trouvâmes des mulets qui nous attendaient, et, après avoir traversé une campagne sablonneuse, qui était cependant couverte de cactus gigantesques, d'agaves américaines et de plantations de joncs ou de tabac, nous arrivâmes à l'habitation de cette aimable famille.

Elle se composait, comme les autres habitations de cette province, d'une grande case construite sur des poteaux de six à huit pieds de hauteur, entourée d'autres cases semblables qui avaient toutes, sur le derrière, une autre petite case unie par un pont à la maison principale et servant de cuisine. Des grenadiers, des bananiers, des papayers entouraient l'habitation; des plantations de melons, de giromons et de melons d'eau couvraient les terres environnantes; quelques orangers et des citronniers complétaient les arbres d'agrément; enfin, un ruisseau abondant donnait la vie à toutes ces plantes et à l'air une douce fraîcheur. Joyeux de me voir chez lui, au milieu de sa famille, et le visage riant et animé d'un vif sentiment de bonheur, don Serafino me dit :

— Que pensez-vous de ma maison, don Gabriel? Vous conviendrait-il de passer une vie douce et calme avec nous?

Doña Josefa me regardait avec des yeux où se peignaient le doute et l'espérance, et je n'osai pas répondre par un refus à une demande si pleine de bienveillance. Je le regrettai vivement, car je sentais que cette paisible existence n'était pas faite pour un jeune homme ardent, habitué aux tumultes des villes et aux émotions passionnées de la vie du marin.

Don Serafino m'avait parlé d'une tribu indienne qui vivait

dans les bois à quelque distance de son habitation. Connaissant mes instincts voyageurs et mon désir de recueillir des notions positives sur les aborigènes de cette contrée, il me proposa, après que nous eûmes pris quelques jours de repos, de m'accompagner si je voulais aller les visiter. Nous fîmes une ample provision de grains de verre, de mouchoirs rouges, de couteaux, d'aiguilles et d'autres petits objets qui ont toujours un grand attrait pour les Indiens, et après avoir décidé, non sans peine toutefois, deux naturels à nous servir de guides, je partis avec don Serafino. Pour m'être agréable, il avait persisté dans sa résolution, malgré les prières et les pleurs de ses deux filles, qui redoutaient pour nous les flèches empoisonnées des sauvages.

Nous laissâmes Monte-Christi sur la gauche et nous nous enfonçâmes dans les bois, en suivant un torrent qui descendait du haut des montagnes. Nous arrivâmes, le soir, assez tard, auprès d'une case que je puis appeler maison de vigie, car elle est habitée par quelques Indiens Malabas (nom que porte cette tribu) chargés d'aller prévenir le chef de la peuplade dès qu'un étranger paraît sur son territoire. Un Indien fut donc dépêché vers le cacique pour lui apprendre que deux *viraçochas*, enfants du soleil, ou hommes blancs, désiraient visiter la tribu, et nous restâmes dans cette case en attendant son retour. Il revint le lendemain accompagné de deux vieillards qui me parurent être les conseils du cacique. Ils voulurent savoir le motif qui nous amenait chez eux. Don Serafino parlait un peu le quichoa. Je le priai de leur offrir quelques présents et de leur dire que je voyageais pour étudier les mœurs des habitants de cette province, et que j'avais un grand désir de voir des tribus non civilisées.

— Pourquoi venez-vous avec cet Espagnol? me dirent-ils.

— Parce qu'il me fallait un guide qui comprît votre langue. Il ne m'a pas été possible de trouver, à la pointe Sainte-Hélène,

des créoles qui voulussent m'accompagner : tous m'ont refusé; ils ont même cherché à me détourner de mon entreprise, en me faisant craindre votre férocité.

Les deux Malabas levèrent les yeux au ciel quand don Serafino leur traduisit ce que je venais de dire, et l'un d'eux, mettant sa main sur sa tête, s'écria :

— Je ne voudrais pas dire de mauvaises paroles; mais je veux cependant répondre à ce jeune homme qui insulte les Malabas sans les connaître. Nous ne tuons pas ceux qui ne nous font pas de mal; comme nous avons été pourchassés par les *viracochas* jusque dans les endroits les plus inaccessibles, nous craignons toujours pour notre liberté. Il se peut que nos jeunes gens aient frappé un innocent; mais à qui la faute? n'est-ce pas aux Espagnols et à tous ces créoles qui nous ont poursuivis comme la panthère et le saïno? Pourquoi? Ils ne mangent point de notre chair, et nous n'avons rien qui puisse leur faire envie.

J'étais vraiment surpris d'entendre d'aussi sages paroles dans la bouche de ces Indiens, et je ne pus m'empêcher de manifester mon étonnement. Enfin, les deux vieillards, voyant bien que nous étions des gens inoffensifs, nous dirent qu'ils allaient nous conduire vers la tribu, tout en nous prévenant cependant que nous rencontrerions de grands obstacles avant d'y arriver.

Nous nous embarquâmes dans deux petits canots de dix à onze pieds de longueur; deux jeunes Indiens pagayaient avec les anciens, et nous remontâmes ainsi, pendant cinq heures, une rivière assez rapide et presque toujours encaissée entre deux lignes de rochers perpendiculaires. Il nous fallut, pour éviter les cataractes, descendre quelquefois à terre et transporter, d'un point à un autre, nos pirogues, qui étaient heureusement fort légères. Arrivés dans un endroit où la navigation est interrompue, nous laissâmes nos embarcations, et prenant sur la gauche, nous nous

enfonçâmes dans les bois par un sentier à peine frayé et très-humide, dans lequel je perdis ma chaussure. Je crois que le soleil n'avait jamais traversé de ses rayons bienfaisants ces impénétrables forêts.

Je commençais à marcher avec beaucoup de difficulté parce que je m'écorchais les pieds avec les épines, les branches et les cailloux qui embarrassaient notre route; alors un des vieux Malabas découpa, avec un petit couteau qu'il gardait caché dans sa ceinture, une peau de cerf qui enveloppait nos provisions, et me fit des espèces d'aspargatas ou sandales qui me préservèrent les pieds.

Nous arrivâmes enfin, après deux heures d'une marche pénible et difficile, dans une assez belle plaine où il y avait plusieurs cases éparses au milieu de petites portions de terrain ensemencées de quelques pieds de tabac, de bananiers, de maïs, de cannes à sucre et de pommes de terre douces.

Nous trouvâmes dans le cacique un petit vieillard, fort âgé, et d'une parfaite ressemblance avec ces momies que recèlent, sur toute la côte du Pérou, les *huacas* ou tombeaux des anciens Péruviens. Le reste de la peuplade arriva successivement et sans bruit pour nous examiner.

Je dis au cacique que je n'étais pas Espagnol, et la couleur de mes cheveux donnant un air de vérité à mes paroles, il me parut en être très-satisfait; mais il se contenta de me répondre :

— J'ai visité la ville espagnole *Cotacachi*, et je sais que les hommes blancs ne viennent pas tous du même pays.

Alors on commença de tous côtés à nous adresser une foule de questions, et nous étions fort embarrassés pour satisfaire un si curieux empressement, lorsque leur impatience vint à notre aide en ne leur permettant pas d'attendre nos réponses.

Le cacique ordonna aux femmes et aux enfants de se retirer,

et mit fin de cette manière à leur intarissable loquacité. Quand nous fûmes seuls avec les hommes, il s'assit au milieu des deux Indiens qui étaient venus nous chercher; quatre jeunes Indiens de vingt-deux à vingt-cinq ans se tinrent debout derrière eux. Don Serafino et moi nous prîmes place sur une peau de jaguar. Il nous demanda s'il était vrai que le désir de les connaître nous eût seul conduits au milieu d'eux, si notre curiosité n'avait pas plutôt pour but de chercher des lavaderos et des mines d'or, ou encore de leur envoyer des missionnaires et de leur faire payer un tribut.

— Aucune espèce d'intérêt ne nous a engagés à venir au milieu de vous, lui répondis-je, et notre conduite vous le prouvera.

— S'il en est ainsi, je vais vous faire donner une case, et vous serez aussi libres que moi dans ce village; vous pouvez y rester et le quitter quand il vous plaira; je vous ferai fournir des bananes, des poissons de la rivière, des pommes de terre douces, et si nos chasseurs peuvent tuer un cerf ou des saïnos, vous en aurez votre part.

Alors un des jeunes gens qui étaient debout apporta de la chica de maïs que nous bûmes ensemble en signe d'amitié et de fraternité.

Je lui dis que nous avions apporté des présents pour lui, pour nos guides et pour les vieillards qu'il avait envoyés au-devant de nous. Nous donnâmes quelques masses de grains de verre et un beau mouchoir à chacun d'eux; des couteaux furent distribués aux autres assistants.

Le cacique nous conseilla de laisser chez lui les objets qui nous restaient encore et de les lui demander au fur et à mesure de nos besoins.

— Je ne serai pas toujours dans votre case pour faire la police,

nous dit-il avec bonhomie, et vous devez craindre les demandes importunes des femmes et des enfants, qui ne cesseront de vous tourmenter qu'autant qu'ils sauront que vous n'avez plus rien à donner.

Des quatre jeunes Indiens qui se tenaient debout derrière lui, deux étaient ses petits-fils et deux ses petits-neveux. Il les mit à nos ordres, les chargea de nous accompagner partout et de nous rendre tous les services dont nous aurions besoin. Don Serafino le pria de renvoyer l'un de nos domestiques à la Pointe, afin de tranquilliser ses filles, qui nous avaient vus partir avec douleur. Le cacique donna aussitôt ses ordres, et, quelques instants après, une pirogue le conduisait à la maison de la vigie.

Cette peuplade était composée de vrais *Quichoas*; ils avaient la taille plutôt petite que grande, la tête grosse, les membres bien faits, bien proportionnés, et la peau assez rouge par suite de leur habitude de se frotter le corps avec de l'*achoté* (rocou) mélangé d'huile de coco. Hommes et femmes, presque tous étaient nus; ils avaient pour tout vêtement une ceinture d'écorces et de feuilles passée autour des reins. Les plus jeunes femmes ornaient cette ceinture de fleurs brillantes.

Elles mirent sur leur cou les mouchoirs que nous leur donnâmes; mais ce ne fut pas pour long-temps, elles les attachèrent bientôt à leur ceinture. Leur air et leur maintien étaient pleins de décence, et ni leurs maris ni leurs frères ne nous les offrirent, ce qui est un usage presque général dans les îles de la Polynésie. Quelques femmes se ceignent le corps avec une large pièce de coton qui leur couvre la poitrine; les deux coins de la partie supérieure passent par-dessus les épaules, redescendent sous les bras et viennent s'attacher par-devant; les deux coins inférieurs passent entre les jambes et s'attachent par derrière; ce vêtement n'est pas d'un effet désagréable.

Les deux sexes, et surtout les hommes, portaient un long collier de grains de verre qui leur entourait les reins; leurs cheveux longs ou demi-longs tombaient sur leurs oreilles et sur le derrière de leur tête; chez quelques-uns, ils étaient noués par derrière et retenus par un rameau souple et flexible encore orné de ses feuilles. Ceux des hommes qui n'étaient pas complètement nus portaient un large caleçon d'une étoffe de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes ou qu'ils se procurent dans les villages civilisés; ils le teignent de pourpre avec l'écorce d'un arbre connu sous le nom de *grana ponciana*, et qu'ils trouvent dans leurs bois. Dans leur grande toilette, les hommes et les femmes parent leurs oreilles et leurs cheveux de plumes de perroquets; les hommes en ornent aussi le *wincha* ou bandeau de cuir dont ils se ceignent la tête; les femmes dessinent sur l'*achoté* dont elles se sont enduit le corps des ornements fort bizarres, et plus ou moins capricieux au gré de leur imagination.

Leurs cases sont mal construites, et cela tient, je pense, moins à leur ignorance qu'à leur position toute précaire. Bien qu'ils ne vivent pas précisément à l'état nomade, ils abandonnent un pays quand il ne fournit plus de gibier; mais ils ne s'en éloignent que d'une vingtaine de lieues, au plus, et reviennent souvent dans les endroits qu'ils ont déjà habités. La chasse et la pêche sont leur unique occupation, et toute leur industrie se réduit à chercher dans les forêts les nids des abeilles pour vendre la cire et en échanger le produit, à la côte, contre du sel qui leur est nécessaire pour conserver les viandes des animaux qu'ils ont tués.

La première journée fut ainsi employée à étudier les Indiens et à visiter leurs cases. Le lendemain, une idée quelque peu bouffonne me passa par la tête, et j'imaginai de revêtir un de leurs costumes.

J'empruntai un caleçon à l'un des neveux du cacique, qui

voulut bien consentir à cette plaisanterie, contre laquelle se révoltait l'orgueil espagnol de don Serafino, qui me reprochait de rabaisser et de compromettre ma dignité de *viracocha*. Je lui répondis qu'il fallait se mettre à la portée de ces peuples, leur inspirer de la confiance et leur plaire en faisant comme eux.

Deux ou trois femmes préparèrent les objets nécessaires pour me peindre le corps, toutes voulaient être mes femmes de chambre; elles allaient et venaient en poussant de longs éclats de rire et en se disputant sur la qualité des dessins qu'elles voulaient tracer sur mon corps.

Je m'étendis sur une natte. Elles m'enduisirent le corps avec une espèce de pommade onctueuse faite d'achoté et d'huile de coco; puis, à l'aide d'un petit instrument en os, elles tracèrent des figures, en enlevant les parties rouges et laissant des dessins blancs qu'elles relevaient d'un peu de noir mélangé d'huile. Pendant cette opération, elles se disaient les unes aux autres : « C'est dommage, il est trop blanc; » mais lorsqu'elles m'eurent mis sur la tête un wincha orné de leurs plus belles plumes et à la main une sarbacane, dont je me servais alors avec assez d'adresse, elles trouvèrent que j'étais un des plus beaux jeunes gens de leur tribu.

Il me serait impossible de décrire le bonheur de ces bons Indiens quand ils me virent dans leur costume national. Ce furent des cris ou pour mieux dire des hurlements d'une folle joie, et pour échapper à leur tapage infernal, je fus obligé de me boucher les oreilles avec les mains. Le cacique commanda le silence; alors les femmes et les enfants se retirèrent, sans prononcer une seule parole, dans une autre partie de la case séparée par une cloison de quatre pieds. La curiosité féminine l'emporta sur leur naturel bruyant; elles restèrent debout à nous regarder, et nous écoutèrent sans faire le moindre bruit.

Me croyant le droit de chercher à mieux connaître le peuple auquel j'appartenais au moins par mon costume, je demandai au cacique quelles étaient les principales lois qui les régissaient et s'il y avait une autre autorité que la sienne.

— Il y a, me dit-il, un conseil des anciens présidé par moi; les deux Indiens qui sont allés vous chercher forment avec moi le conseil, qui se compose des plus anciens et des plus expérimentés d'entre nous; leur nombre n'est pas limité. L'autorité est dévolue à ma famille; mais elle appartient toujours à celui de ses membres qui est le plus âgé. Mon frère, si j'en avais un, me succéderait de préférence à mon fils. Nous descendons des Incas de Quito, et ma famille est une des plus anciennes de la contrée. C'est pourquoi mon autorité est reconnue par d'autres peuplades qui vivent à de grandes distances de nous et qui ont même des caciques héréditaires. Le meurtre nous est inconnu. Les seuls crimes auxquels la tribu soit adonnée sont le vol, l'adultère et l'ivrognerie. Le voleur, quand il est découvert, et il l'est presque toujours, est condamné à payer le double de ce qu'il a volé et à recevoir un certain nombre de coups de fouet; on les lui donne ici, devant nos yeux; s'il n'est pas assez riche pour payer son amende, il est livré comme serviteur à celui qui a été volé, et il est obligé de le servir et de faire pour lui les travaux les plus rudes, afin de payer ainsi en travail les objets dérobés. L'adultère est puni par la prison. Le délinquant est enfermé sous ma case ou sous celle d'un des anciens; il est mis au *cepo*, instrument de punition que nous avons emprunté aux Espagnols, ou bien il fournit aux besoins de la femme, sa complice, pendant le temps fixé par l'époux outragé. La plus grande liberté est accordée aux jeunes filles, et nous leur reconnaissons le droit de se donner à qui bon leur semble; mais, en général, elles sont retenues par la crainte de ne pas trouver de maris qui veuillent

les garder, et par celle d'être considérées comme de mauvaises mères pour avoir été de mauvais enfants. Parfois, mais rarement, un homme ne conserve pas pour compagne la jeune fille avec laquelle il a eu d'intimes relations; cependant cela n'empêche pas cette jeune fille de trouver un Indien qui consente à vivre avec elle. En cas de séparation, les enfants en bas âge restent avec la mère, les autres appartiennent au père. La mère doit trouver un chef de famille qui fournisse à ses besoins, sinon, le père des enfants et ses fils aînés sont obligés d'y subvenir. La séparation ou le divorce sont une exception : si le mari meurt, ses frères sans enfants se chargent de la veuve et des enfants en bas âge.

En cas de guerre, tous les hommes indistinctement sont obligés de défendre la tribu; les femmes aident à former les palissades dans les guerres défensives; dans les guerres offensives, elles ne marchent pas avec les hommes, elles gardent les enfants et les cases. Les chefs sont choisis parmi les plus braves par les guerriers assemblés. « Au reste, nous dit-il, un peuple doux, tranquille, qui ne demande qu'à vivre en bonne harmonie avec ses voisins, n'attaque pas, et n'a qu'à se défendre lorsqu'il est attaqué. Tout ce que nous désirons, c'est la liberté; nous la voulons pour les autres comme pour nous. »

Et il avait raison; car si ce peuple avait été guerrier, il se serait procuré des fusils, de la poudre, des armes tranchantes, et, dans tout le village, à peine y avait-il quelques mauvais couteaux et des lances dont ils se servent dans leurs chasses pour tuer les saïnos ou les cerfs.

J'avais le désir de retourner à l'hacienda de don Serafino en costume de Malabas, la lance à la main et le wincha sur la tête; mais j'avoue que, vers le soir, je sentis l'utilité de mes vêtements; ma peau n'était pas habituée à l'air froid de la nuit, et je craignis que la simplicité de mon costume sauvage n'eût pour moi

de funestes conséquences. Il fallut donc me nettoyer, et ce ne fut pas sans peine que j'enlevai de mon corps la couche d'huile et de rocou dont il avait été enduit. Je me baignai et me nettoyai la tête avec les filaments d'une liane savonneuse que ces Indiens font sécher et qu'ils écrasent avec un maillet. Je pense que cette liane appartient à l'espèce de mimosa dont se servent pour le même usage les naturels des Philippines.

Le cacique voulait nous faire assister à une grande chasse qui devait avoir lieu sous peu de jours. On savait que des saïnos avaient paru dans les environs, et la tribu avait assez de sel en ce moment pour pouvoir se livrer à son occupation favorite, dans laquelle elle déploie une adresse et une dextérité incroyables. Mais je dus me refuser ce plaisir pour ne pas abuser de la complaisance de mon compagnon de voyage, que l'ennui gagnait déjà et qui regrettait, au milieu des bois, les doux repos de sa paisible habitation.

Nous distribuâmes aux femmes le reste de nos grains de verre et de nos mouchoirs, et je n'oubliai pas une jeune fille qui avait été plus attentive pour moi. Je lui donnai ma ceinture rouge de crêpe de Chine, que je savais devoir lui faire un grand plaisir, et je laissai au cacique les couteaux, les fourchettes et les cuillers que nous avions apportés.

Au moment du départ, presque toute la tribu voulut nous accompagner, tant ces bons Indiens nous portaient déjà d'affection, quoique nous n'eussions passé que trois jours avec eux. Ils nous embrassèrent en mettant les mains sur nos épaules et en nous donnant un baiser sur la poitrine.

Il serait facile, j'en suis persuadé, de les réunir en villages et de les civiliser. Seraient-ils plus heureux? je ne le crois pas; ils auraient plus de vices et moins de liberté. Plusieurs fois déjà des missionnaires ont essayé de leur prêcher l'Évangile; s'ils n'ont

pas obtenu tout le succès qu'ils désiraient, c'est qu'un invincible attrait pour la vie sauvage, et une crainte puérile des liens et des devoirs de la vie civilisée ont toujours effarouché ces Indiens. Ils ont dû s'en consoler en pensant que toute la peuplade suivait les préceptes de l'Évangile sans les connaître, et qu'il ne lui manquait, pour ainsi dire, que l'eau du baptême pour être chrétienne.

Ce ne furent plus les vieillards qui nous accompagnèrent à notre retour, mais bien de forts jeunes gens, de vigoureux Indiens, les neveux du cacique. Heureusement pour nous, car sans eux nous eussions péri en franchissant une de ces petites cataractes bien plus difficiles à descendre qu'à remonter. La pirogue qui me portait, jetée contre un des rochers sur lequel l'eau venait se heurter avec violence, chavira, et je fus précipité dans un courant effroyable, qui me roula fort loin avant que je pusse reprendre mes sens. Don Serafino fit un mouvement dans la sienne, pour me saisir au moment où je passais auprès de lui; elle chavira aussi. Deux des Malabas eurent assez de présence d'esprit pour rester auprès des embarcations, les diriger et les empêcher d'aller se briser contre les rochers ou les troncs d'arbres; les deux autres vinrent à notre secours. Ce ne fut qu'à un quart de lieue de l'endroit du naufrage que, soutenu et aidé par un des Malabas, je pus aborder sur le rivage.

Je croyais don Serafino noyé, et cette pensée me jetait dans le désespoir. J'avais une véritable affection pour ce bon créole, qui m'avait montré tant de dévouement; et comment d'ailleurs revenir à l'hacienda sans ramener un père à ses filles? Je cherchais aussi nos domestiques; aucun d'eux ne paraissait. Le Malabas qui m'avait aidé à me sauver essayait de me tranquilliser, ce fut inutilement, car je vis couler une larme des yeux de ce jeune Indien, habitué à maîtriser ses émotions et à rester impassible au milieu des plus poignantes douleurs. Je pensais

donc que le danger avait été bien grand, et mes craintes sur le sort de mes compagnons de voyage augmentaient. Je lui fis signe d'aller à la découverte, mais il paraissait ne pas vouloir se séparer de moi ; enfin, sur une nouvelle instance de ma part, il grimpa avec agilité sur les rochers qui encaissaient la rivière et jeta un cri perçant qui fut bientôt répété à peu de distance de nous. D'autres cris suivirent presque aussitôt. Le Malabas me montra alors ses doigts et me fit signe que cinq personnes étaient sauvées. Nous étions huit en tout, il en manquait donc trois encore. Je le questionnais, mais inutilement, il ne pouvait pas me comprendre et me semblait seulement fort tranquille. Enfin une pirogue arriva, conduite par un des Malabas qui l'avait relevée. Tout ce qu'elle contenait avait disparu dans les flots. Il fallut nous procurer des rames pour la diriger et nous mettre à la recherche du reste de nos gens.

A défaut d'instrument, un des Indiens ploya un jeune arbre sur un caillou tranchant et l'écrasa avec une grosse pierre. Il coupa de la même manière un second arbuste, et nous eûmes deux longues perches qui nous servirent à diriger les pirogues. Quelques cris répétés nous apprirent que la plupart des nôtres étaient sauvés, et je pensai bien qu'ils l'étaient tous en voyant les Indiens ne manifester aucune inquiétude.

Le soleil commençait déjà à baisser sur l'horizon ; il était presque impossible que nous pussions sortir de la rivière avant la nuit, car nous n'étions pas encore réunis et nous ne savions même pas si l'autre pirogue était retrouvée. Enfin, les deux Malabas qui étaient avec moi se disposèrent à remonter la rivière. Avant de me quitter, ils allumèrent du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre ; mais, au moment de partir, la seconde embarcation arriva avec don Serafino et un de nos domestiques ; l'autre s'était noyé.

Don Serafino devait la vie aux Malabas, qui l'avaient retiré sans connaissance du fond de la rivière; cependant, il oublia tous les dangers qu'il avait courus, et songea seulement au bonheur qu'il avait de me revoir après avoir craint pour ma vie. Je ne pus m'empêcher de penser que j'avais été la cause, bien innocente il est vrai, de tous ces dangers, et je l'embrassai en pleurant.

Notre domestique avait sauvé, par hasard, un machete qu'il avait suspendu à sa ceinture. Nous nous en servîmes pour éclaircir l'endroit où nous étions; nous coupâmes des branches d'arbres pour nous abriter, et, quoique étendus auprès d'un grand feu, nous passâmes une nuit fort pénible, tourmentés par le froid et par la faim.

Le lendemain matin, nous remontâmes avec hâte dans nos pirogues. Nous n'avions qu'un seul désir, celui d'arriver le plus promptement possible à la maison de la vigie, où nos malles nous attendaient. Les Malabas nous conduisirent avec tant d'ardeur et d'habileté que nous y étions avant midi. Nous y trouvâmes heureusement de nouvelles provisions que nous avaient envoyées les filles de don Serafino. Il ne nous restait rien pour récompenser nos Malabas, et don Serafino leur promit de leur envoyer, le plus tôt possible, un ballot de divers objets qu'ils se partageraient. Ces bons Indiens nous embrassèrent, et nous nous séparâmes d'eux avec regret, car ils avaient témoigné pour nous un dévouement qui méritait notre reconnaissance et notre attachement.

A notre arrivée à l'hacienda, nous trouvâmes les filles de don Serafino fort inquiètes, et la joie qu'elles éprouvèrent en nous revoyant faillit leur être fatale. Il y avait déjà plus de quarante-huit heures que nous aurions dû être de retour, et elles étaient en proie à des craintes cruelles, ne sachant pas quels évènements avaient pu nous retenir; elles se remirent cependant

peu à peu ; elles nous prenaient les mains, nous embrassaient, leur père et moi, et nous témoignaient à tous deux la plus vive et la plus sincère affection.

Je dois avouer que mes liens se resserraient tous les jours de plus en plus. Cependant, malgré l'amour que j'avais pour doña Josefa, malgré ses bonnes qualités, je ne pouvais pas me décider à me fixer dans ce pays. Je pris donc la détermination de m'arracher brusquement au sentiment qui me dominait.

Ayant appris qu'un navire de Guayaquil était venu chercher du sel à la pointe Sainte-Hélène, je résolus d'en profiter pour aller retrouver le mien. J'annonçai mon départ avec assez d'embarras; mais comme la famille n'ignorait pas que j'avais des intérêts commerciaux à soigner et que ma présence leur était nécessaire, la séparation se fit avec moins de difficultés que je ne l'avais craint: et si doña Josefa ne me fit pas promettre de revenir à l'hacienda, elle pensait du moins que j'attendrais son retour. Je m'embarquai à la Pointe avec plusieurs centaines de chapeaux de paille achetés dans la province, et je revins à Guayaquil après avoir consacré six semaines à ce petit voyage, qui fut plein de charmes pour moi et qui m'a laissé long-temps de doux et tristes souvenirs.

Je ne revis la famille de don Serafino qu'en 1828. Son chef ne quittait plus l'hacienda; doña Josefa, après m'avoir long-temps attendu, s'était décidée à se marier et avait épousé un négociant qui faisait le commerce des articles de la province de Jipijapa; sa sœur s'était aussi remariée avec un employé des douanes. Elles me reçurent toutes deux en me témoignant une affection vraiment fraternelle, et je conservai précieusement mes relations avec cette aimable famille.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Départ pour Quito. — Le Daulé. — Le Guayas. — Forêts. — Las Bodegas. — San-Miguel. — Hauranda. — Riobamba. — Ambato. — Tacunga. — Quito. — Sa fondation. — Mœurs des habitants. — Retour à Guayaquil.

De retour à Guayaquil, j'expédiai *l'Infatigable* pour Valparaiso, et j'attendis les nombreuses commandes de chapeaux de paille que j'avais faites à Jipijapa pour le Chili.

Un de mes amis et compatriotes, le capitaine Fournier, qui devait faire un voyage à Quito, me proposa de l'accompagner; j'acceptai son offre avec d'autant plus d'empressement qu'il devait visiter les divers dépôts de sel établis dans la province, et que j'espérais trouver, dans ce voyage, des sujets de distractions et l'oubli momentané de souvenirs d'autant plus douloureux qu'ils étaient plus récents.

Nous nous embarquâmes dans une grande pirogue, sur laquelle nous fîmes établir une couverture de bambous et de feuilles pour nous abriter contre la pluie et le soleil. Nous entreprîmes ce voyage dans la bonne saison, car, dans les temps de pluie, les rivières qui affluent dans le Guayas inondent tous les pays environnants.

Nous avions pris fort peu de bagages afin de diminuer les embarras de la route. On ne se fait pas, en Europe, une idée exacte des obstacles de tous genres que rencontre le transport des marchandises en Amérique. On sourit parfois en entendant

parler d'armées de cinq à six mille hommes, de la force de deux régiments français; mais si l'on se représentait les immenses difficultés contre lesquelles il faut lutter incessamment, les torrents à remonter ou à descendre, les précipices à franchir, les montagnes et les plaines arides qui ralentissent ou arrêtent la marche, on considérerait ces laborieuses évolutions comme une sorte de prodige et d'impossibilité vaincue. Les Espagnols avaient enraciné leur puissance dans cet inextricable dédale de montagnes et de ravins, d'où les Colombiens durent les chasser pour conquérir leur indépendance. On peut, en tenant compte de ces difficultés matérielles, s'imaginer ce qu'eurent à souffrir les deux armées, moins en se combattant que pour parvenir à se rencontrer.

Avant d'aller à Quito, nous remontâmes le Daulé, rivière qui se jette dans le Guayas. Le pays qu'il arrose est le jardin de la ville et de la province de Guayaquil. On y remarque de nombreuses plantations de cacao, de café, et tous les fruits délicieux dont j'ai parlé plus haut.

Après avoir visité plusieurs villages sur les rives du Daulé, nous revînmes prendre la rivière de Guayas pour atteindre le village de las Bodegas. Quand la rivière déborde, ce qui a toujours lieu dans la saison des pluies, ce village est entièrement submergé. Les maisons, comme dans toutes les localités humides des pays coloniaux, n'ont pas de rez-de-chaussée, et l'on va, lors des inondations, d'une maison à l'autre en pirogue. C'est ainsi que se font toutes les affaires, les noces, les processions et même les enterrements. Les crocodiles envahissent alors tout le village, et malheur à l'imprudent ou au pauvre chien qui tombe à l'eau. Les habitants de Guayaquil plaisantent ceux de Bodegas en leur disant qu'ils rendent leurs visites à califourchon sur des alligators.

De là nous allâmes à Babaoyo, dernier village de la province de Guayaquil, vers l'est, sur la route de Quito.

Les bords de ces rivières sont couverts de cocotiers dont les têtes se balancent gracieusement dans les airs et rafraîchissent pa leur mouvement ces terres embrasées; des arbres aux fruits odorants et savoureux se présentent comme des cornes d'abondance aux voyageurs altérés; des bois propres à la construction invitent l'homme au travail; des cèdres gigantesques s'élancent à cent cinquante pieds dans les airs et marient leurs rameaux toujours verdoyants aux feuilles des magnolias, dont les fleurs, d'une blancheur éblouissante, parfument les alentours; puis, ce sont des sassafras, des lauriers, des balsamos, des palomarias, des gourangos, des guachapelis, des ébéniers aux fleurs odorantes, au feuillage découpé; des caoba ou acajous d'une circonférence telle que six hommes ne peuvent les embrasser à bras ouverts; des colorados qui semblent tout fiers de leurs bouquets éclatants; des guanavas, des gascols, des canélas, aux fleurs nuancées et qui ressemblent par le brillant éclat de leurs couleurs à de gracieux papillons que la splendeur de ces lieux est parvenue à fixer; des robles, espèce de chêne séculaire, dont un seul tronc suffit à construire les plus vastes pirogues. Des lianes unissent, combinent, confondent toutes ces variétés dans les mille liens de leurs jets capricieux; les clématites, les convolvulus, les vignes sauvages, comblent de leurs festons bizarres et diversifiés à l'infini, les faibles intervalles qui existent entre les arbres, et donnent à cet ensemble de végétation l'aspect d'un masif paré de couleurs brillantes. Les parasites qui achèvent de remplir les interstices de tous ces végétaux, la mousse qui les nivelle, semblent le limon du fleuve dont les vagues viennent battre le bord de ces forêts.

Toutefois, cette végétation compacte qui n'a pas de place pour

un rayon de soleil jette dans l'âme une sorte de tristesse insurmontable; l'espace, si vaste qu'il soit, paraît borné et insuffisant pour contenir cette riche végétation si luxueusement épanouie; puis, quand l'homme pénètre à travers ces sombres bosquets, il s'arrête étonné de voir la surface de cette terre féconde, stérile et presque nue. Sous ces dômes de branches entrelacées se trouve une vaste clairière qui contraste par sa nudité avec la végétation surabondante qui la recouvre; c'est une magnifique création sur un désert. Cet effet singulier est produit par l'humidité constante de la superficie de ces terrains, à laquelle rien ne résiste; parfois elle mine et détruit jusqu'à ces géants des forêts qui, en tombant, ébranlent la terre et lui servent à leur tour de nourriture pour une nouvelle végétation. Mais, je le répète, dans les lieux où l'air circule librement et dessèche cette couche presque marécageuse, l'immense variété des formes et des nuances de ces arbres aux mille fleurs émeut l'âme du voyageur et le plonge dans un profond ravissement.

Cette nature splendide est habitée par des êtres dont la beauté correspond à leurs somptueuses habitations, mais qui, malheureusement, sont, pour la plupart, en guerre ouverte avec l'homme; ici, c'est le jaguar, le tigre américain, roi de ces contrées, dont la voix, comme celle du tonnerre, fait vibrer tous les échos; là, le saïno à la bosse fétide, la sarigue qui porte avec elle ses petits; dans les clairières, apparaît le cerf au long bois. Le silence de la nuit est interrompu par les coassements des monstrueuses grenouilles que l'humidité engendre et multiplie, le craquement des crocodiles, qui, fidèles à leur nature amphibie, se tiennent sur la limite de la terre et des eaux, les aboiements des chiens qui sentent le léopard quand il vient chercher sa proie autour des habitations, et le bourdonnement tumultueux des myriades de mousquites que la chaleur du jour a fait éclore.

Quand vient l'aurore, ce tableau change, et l'on dirait qu'une nouvelle population d'animaux succède à celle qui vient de disparaître avec la nuit; ce sont alors d'innombrables singes de toute espèce qui s'élancent, avec l'agilité de l'écureuil, sur des branches, et jouent une parodie grotesque de la vie humaine; ce sont des oiseaux dont le plumage scintillant émaille les rameaux verdoyants des forêts; c'est la perruche aux couleurs éclatantes, l'aigrette à la robe blanche, le toucan aux tons tranchés; c'est l'oiseau-mouche qui se nourrit du nectar qu'il puise dans la corolle des fleurs; enfin ce sont des milliers de papillons qui étincellent de toutes les variétés de couleurs que la lumière peut produire, et semblent des fleurs volantes qui vont consoler et caresser leurs sœurs captives. Mais cet Éden a ses gardiens; des serpents s'enroulent au pied du voyageur imprudent et lui versent dans les veines un venin mortel; de hideux scorpions se traînent dans la fange et surgissent tout-à-coup armés de leur dard homicide; d'innombrables fourmis se ruent sur tout être vivant qui se repose et s'endort; les vautours quittent leurs aires pour aller à la chasse des tortues qui sillonnent péniblement les humides terrains, et, sur le bord des rivières, les échassiers-pêcheurs vont chercher des coquillages et de petits poissons; de temps en temps, le pavi ou paon sauvage fait entendre son cri perçant comme un coup de sifflet.

Quand le soleil a fourni la moitié de sa course, tout rentre dans le silence; les hôtes de ces bois, accablés par la chaleur, se réfugient dans les fourrés les plus épais, où tout est sombre et calme; mais quand la nuit étend son voile sur ces forêts, un spectacle féerique se présente aux regards du voyageur stupéfait : des myriades de *mouches à feu* tourbillonnent dans l'espace et produisent une sorte d'illumination, comme des verres de couleur qui scintilleraient dans un jardin enchanté.

Nous sortîmes de la province de Guayaquil par le petit village de las Bodegas, où l'on a établi un poste de douaniers pour la perception des droits imposés sur les marchandises à l'entrée et à la sortie de la province. De là nous gagnâmes, à travers les savanes, le village de San-Miguel, situé dans un ravin, d'où l'on aperçoit une suite de montagnes dont les plus hautes cachent leur sommet dans les nues. Ce village est séparé de la ville de Huaranda par la montée de la Cuesta de San-Antonio, qui me rappelait les plus mauvais chemins de Cascajal et de Cali; tantôt c'est une lisière étroite entre deux précipices, tantôt une sorte de ruelle bordée d'un côté par un rocher taillé à pic, et de l'autre par une vallée profonde; ici, des monts escarpés; là, des descentes rapides, et cela pendant six lieues!...

Les mules dont on se sert pour franchir ces difficiles passages s'enfoncent quelquefois jusqu'au ventre dans des sillons fangeux; mais elles sont d'une adresse et d'une agilité extraordinaires pour se tirer de tous les embarras et éviter tous les dangers.

Le chemin qui se termine à l'entrée de Huaranda s'appelle alors *paicara*, porte ou entrée, nom qui lui vient sans doute de ce qu'en 1811 les Quitenois en firent une place fortifiée pour s'opposer à l'entrée des troupes péruviennes. Huaranda est une ville assez grande; son commerce se réduit au transport des marchandises de Quito à Guayaquil, et les mules qui servent à ces transports forment toute sa richesse; son élévation au-dessus de la mer en rend le climat très-froid, et la gigantesque montagne du Chimborazo, qui n'en est pas éloignée, contribue encore, par ses brises glaciales, à la maintenir dans une température très-peu élevée.

La province de Chimbo produit quelques cannes à sucre. Dans le fond de ses ravins et de ses vallées paissent de nombreux troupeaux de mules, et sur différents points il y a des cultures de

pommes de terre, d'orge et de maïs. Le sel, qui provient d'un endroit appelé Tomabela, forme aussi une de ses industries et son principal commerce ; on en exporte en très-grande quantité, dans de petits paniers, sur les points environnants de la république du Pérou. On prétend qu'il suffit d'en assaisonner les aliments pour se préserver ou se guérir des goîtres.

Enfin nous vînmes jusqu'au pied du Chimborazo, et là, nous fûmes saisis d'un froid d'autant plus insupportable que, quelques jours avant, sur la rivière de Guayaquil, à une distance de quarante lieues à peine, nous avions ressenti la plus suffocante chaleur.

Nous gagnâmes la vallée de San-Juan en tournant autour du Chimborazo, elle nous conduisit à Riobamba, capitale de la province de ce nom. Bâtie en 1533, elle fut détruite en 1797 par un tremblement de terre qui engloutit presque toute la population. Ce tremblement de terre eut tous les effets d'une des plus violentes révolutions de la nature; les rivières changèrent de lit et les montagnes devinrent des ravins; les ruines d'un même édifice furent dispersées dans le rayon d'une lieue et demie, et personne ne put retrouver la place où était située la plus grande ferme du pays! La nouvelle ville est bâtie sur une plaine plus basse que celles qui l'environnent; son climat est très-agréable et propre à la culture de presque tous les fruits européens. La province de Riobamba fournit annuellement quatre mille quintaux de laine de mouton; mais la situation de sa capitale nuira toujours à son développement commercial.

Nous traversâmes ensuite la ville d'Ambato, à laquelle d'ailleurs nous ne pûmes parvenir qu'en passant par des routes aussi désagréables par la rigueur de leur climat que par leur irrégularité. Ambato, capitale de la province de ce nom, eut à peu près le même sort que Riobamba. Cette ville, située sur un côté de

la rivière, est d'un aspect fort agréable; son sol est fertile et son climat très-doux. Le froment, le maïs, l'orge et le quinua y sont très-abondants et d'excellente qualité.

Les fruits n'y sont pas moins communs, et en payant au propriétaire de la terre un demi-réal, le seizième d'un dollar, on peut manger à loisir pendant toute une journée pommes, poires, pêches, abricots et fraises Les cannes à sucre y viennent très-bien, quoiqu'elles ne parviennent à leur maturité qu'au bout de quatre ans; elles rendent, en petite quantité il est vrai, du sucre d'une extrême beauté. La cochenille est un de ses plus riches produits.

Ambato est d'autant plus fréquenté que tous les objets de consommation y sont excellents et à des prix très-modérés. Le tremblement de terre de 1797 ne fut pas la première catastrophe que cette ville eut à subir. Elle avait déjà été détruite, en 1698, par une double éruption du Catopuai et du Carguairaso, qui vomirent une telle quantité de matières chaudes et bourbeuses que plusieurs vallées voisines en furent également inondées. On voit encore un abîme de plus d'une lieue d'étendue sur cinq pieds de large, qui est résulté de cette terrible éruption.

D'Ambato, nous nous dirigeâmes vers Tacunga, qui en est à cinq lieues. Il n'est pas de ville qui atteste mieux les ravages de la catastrophe de 1797. Les ruines n'ont pas été relevées, et l'on dirait que ce sinistre vient d'avoir lieu. Les couvents qui étaient à Tacunga ont été transportés à Quito après le tremblement de terre. Cette ville est une de celles qui ont été le plus maltraitées par ces mystérieuses convulsions de la nature. Le volcan de Topaxi renversa, en 1698, six cent quatre-vingt-seize maisons sur sept cents! En 1743, elle subit à peu près la même calamité, et, en 1757, elle fut entièrement détruite. Le climat de cette province est généralement froid. Elle produit peu de fruits,

sauf quelques *capulis*, espèce de cerise sauvage, dont les Indiens font leur principal aliment, quelques pommes et des pêches. Le nitre, qui se trouve en grande quantité sur plusieurs points de la province, constitue l'une de ses principales industries.

Ce fut la dernière ville que nous traversâmes pour arriver à Quito. Il est à remarquer que les capitales des différentes provinces de ce pays se trouvent sur la route que nous parcourions. C'est ce qui nous a permis de visiter rapidement les plus importantes localités, bien que d'ailleurs il existe d'autres chemins de traverse pour arriver à Quito.

La plupart des habitants de ces contrées ont la réputation d'être hospitaliers et industrieux. Ce sont, pour la majeure partie, des Indiens tributaires et des métis, avec quelques Espagnols et quelques créoles blancs.

Quito fut fondé en 1534 et reçut le nom de ville en 1541. Il est bâti sur un ravin entouré de collines et de plaines. Au centre de la ville est la Plaza-Mayor; à l'ouest de cette place est le palais du président, bâtiment lourd et sombre qui contient à la fois les salles pour l'audience royale, les bureaux des secrétaires, la trésorerie, les archives et la prison. Sur le côté nord de la place est le palais de l'évêque, dont la façade est en pierre de taille; sur le côté opposé se trouve la cathédrale, qui n'a rien que de très-simple et même un peu mesquin. Une belle fontaine en cuivre est au centre de la Plaza-Mayor. Les autres places dignes d'être mentionnées sont celles de San-Francisco, de Santo-Domingo et de la boucherie, *carniceria*.

Quito a six églises paroissiales, dont l'une, le *Sagrario*, est un bel édifice en pierres possédant quelques morceaux de peinture et de sculpture assez remarquables exécutés par les naturels; on compte à peu près seize maisons religieuses, tant colléges que couvents; le collége des ex-jésuites est le plus remarquable par

l'élégance de sa façade; six piliers d'ordre corinthien, de la plus exquise délicatesse, entourés de guirlandes de roses et de lis, en décorent la porte d'entrée. Il y a un hôpital confié aux soins des religieux bethléémites. La bibliothèque du collége des jésuites contient plus de vingt mille volumes, parmi lesquels se trouvent des ouvrages très-rares et très-anciens. Les livres sont placés dans des compartiments, surchargés d'emblèmes indiquant les matières qu'ils traitent. Depuis la suppression de l'ordre, une partie de ce bâtiment a été donnée, ainsi que l'église, aux moines agonisants; une autre fut convertie en salles pour l'université, et le reste fut employé à faire des casernes pour les soldats. C'est là que périrent les premières victimes de l'émancipation de l'Amérique du Sud, le 2 août 1811.

Je ne crois pas qu'il existe nulle part de couvent plus spacieux que celui de San-Francisco; il est bâti au pied d'une montagne et sur quelques arches élevées sur une ouverture faite dans le rocher. Un de ses cloîtres a un rang de cellules taillées dans le roc. La façade de l'église est de l'ordre toscan; tout, à l'intérieur comme à l'extérieur, est exécuté avec le meilleur goût. Le corps du bâtiment a la forme d'une croix. Les cérémonies religieuses s'y célèbrent avec la plus grande solennité, et les habitants de Quito, qui ont l'amour du luxe, le trouvent ainsi justifié par les besoins de leur âme et les exigences de leur sentiment religieux. Les couvents de Santo-Domingo, de San-Augustin et de la Merced sont construits en pierres et en briques, et sont loin d'égaler celui de San-Francisco en magnificence. Le couvent de retraite de San-Diego, situé dans un ravin, au milieu d'arbres et de rochers, est merveilleusement propre aux méditations ascétiques; tout ce qui l'environne prédispose aux rêveries mystiques et à l'amour de l'infini; aussi les religieux qui habitent ce couvent ont la réputation de remplir tous les devoirs de la vie mo-

nastique avec la plus grande sévérité et peuvent être considérés comme un reproche vivant adressé aux religieux de San-Francisco, qui se gardent bien de suivre leur exemple.

Vis-à-vis de l'église des Carmélites, dans une des principales rues, est un bel arceau voûté en pierres, sous lequel est un autel dédié à la Vierge. Dans le faubourg, au nord de la ville, est une autre petite chapelle appelée la Vera-Cruz. L'église de Sainte-Claire est d'une architecture large et remarquable; elle fut exécutée par des Indiens, en 1767.

Cette métropole est surtout célèbre par ses deux universités, où se rendent un grand nombre d'étudiants. L'une, celle de San-Gregorio Magno, fut fondée en 1586 par Philippe II; l'autre, celle de Santo-Thomas d'Aquino, est dirigée par les dominicains. Il y a deux chaires de théologie, deux de droit canon, deux de jurisprudence, une pour la médecine, et enfin une pour les arts. Le collége de San-Luis, qui reçut de Philippe V le titre de *collegio mayor*, est aussi un collége royal et un séminaire ecclésiastique.

Comme on le voit, l'Espagne a fortement empreint ce pays de ses habitudes religieuses, et de même que nous l'avons remarqué pour les deux couvents de San-Francisco et de San-Diego, nous retrouvons un mélange de folle gaieté et de dévotion et le contraste de l'opulence et de l'austérité dans toutes les coutumes de Quito. Il semble que la conquête ait fait peser sur ce beau climat le poids de son fanatisme, sans lui avoir rien fait perdre pour cela de son ardent amour du faste et du plaisir.

Les maisons de Quito n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée; les plus belles ont un étage qui est occupé par les familles de première classe, le bas est alors destiné aux domestiques et sert de remises ou de magasins. Il est de mode d'avoir un lit magnifique en velours cramoisi, doublé de satin, orné d'une longue frange et d'un large galon d'or, avec une couverture

du même goût et des draps garnis de dentelles de Bruxelles. Ce détail suffit pour justifier notre opinion sur l'amour de l'éclat extérieur à Quito.

Le président de la république de l'Équateur jouit de toute l'autorité d'un vice-roi. Les Indiens sont soumis à un alcade-mayor de leur race, élu par la corporation de la ville. La population est d'environ trente-cinq mille âmes et peut être divisée en trois catégories de même nombre à peu près, blancs, métis et Indiens. La haute classe passe ses loisirs à visiter ses domaines; ceux qui ne jouissent que d'une aisance ordinaire sont fermiers, négociants, hommes de lettres ou administrateurs, quand ils ne suivent pas la carrière de l'église ou du barreau. Les étudiants se distinguent par une justesse et une vivacité d'esprit qui permettent de croire qu'il ne leur manque que de meilleurs professeurs pour rivaliser avec les plus fameux élèves de nos écoles; les jeunes personnes reçoivent une éducation beaucoup plus négligée; on se borne à leur apprendre à lire, à écrire, à coudre, à conduire un ménage, et quand elles savent pincer de la guitare ou du psaltérion, c'est qu'elles ont appris cet art d'agrément d'elles-mêmes ou qu'elles se le sont enseigné mutuellement.

Les blancs sont d'une stature moyenne; leur air est animé, leur visage très-expressif; mais ils sont, pour la plupart, d'un faible tempérament, et les affections pulmoniques leur sont très-communes. Les Quitenois sont affables, polis et verbeux; l'hospitalité n'est pas pour eux l'accomplissement d'un devoir qu'ils s'imposent, mais la satisfaction d'un plaisir qui semble annoncer un amour naïf et une sorte d'admiration pour tout ce qui est nouveau. Leur caractère les porte à une excessive mobilité de mouvements et d'impressions; c'est ainsi qu'ils passent, sans transition, d'une procession de pénitents à un combat de taureaux, pour aller ensuite entendre un sermon, qui est

suivi à son tour de danses et de jeux, en apportant à chacun de ces divers exercices l'esprit qui lui convient, et cela, très-naturellement et sans aucune hypocrisie.

Les métis sont plus vigoureux et plus grands, mais aussi plus passionnés; ils ont d'ailleurs la même inconstance dans leurs résolutions et dans leurs plaisirs. Ils sont du reste très-doux, très-obligeants et extrêmement sensibles aux moindres attentions que leur témoignent les classes supérieures.

Les Indiens sont petits, bien proportionnés, forts et robustes; ils se distinguent surtout par leur entière soumission aux personnes qui les ont à leur service, et qui les emploient au transport des produits, des denrées et des matériaux pour tous les genres de bâtiments. Quelques-uns d'entre eux exercent des professions industrielles, mais leur indolence naturelle les empêche d'y réussir. Il n'est pas agréable d'avoir recours à eux pour se faire habiller ou chausser, car alors ils vous demandent une avance qu'ils emploient à s'enivrer, et il vous faut souvent avoir recours à la justice pour les contraindre à remplir leurs engagements.

L'habillement des Espagnols et des créoles ne diffère de celui des Européens que par un long manteau. Le costume du cavalier quitenois est plus pittoresque; pour se garantir de la pluie, il porte le poncho blanc et par-dessus un autre petit manteau de peau de cerf; sa tête est couverte d'un grand chapeau de cuir et son cou est entouré d'un grand châle de soie. Les modes européennes commencent à se répandre parmi les femmes. Quand elles vont à l'église, elles mettent des paniers sous un petit jupon de velours noir et se couvrent la tête d'une grande pièce de flanelle qu'elles peuvent croiser sur leur figure; les plus riches se reconnaissent principalement à la grande quantité de bijoux dont elles se parent. Il n'est pas rare de voir des toilettes qui en contiennent pour vingt à trente mille dollars!

L'habillement des métis, hommes et femmes, ne diffère pas de celui des Espagnols; mais il est plus simple et plus négligé. Toutefois, ce qui les distingue, c'est qu'ils ne portent presque jamais de bas ni de souliers; c'est même une coquetterie chez les femmes de cette classe que d'avoir à montrer un petit pied blanc et un talon rouge; pour cela, les cosmétiques viennent souvent en aide à la nature.

Les Indiens pauvres sont très-mal vêtus. Les hommes portent un caleçon qui descend au-dessous du genou, et une sorte de sac ayant des ouvertures pour passer la tête et les bras. Cette tunique de laine ou de coton est serrée autour du corps par une ceinture. Leur tête est couverte d'un chapeau de paille, ou plus fréquemment d'une bande de cuir noir; leurs pieds sont toujours nus. Les femmes sont vêtues à peu près de la même manière; elles n'ont de plus qu'un petit châle appelé *ichlla*.

Les Indiens plus aisés ajoutent à ce costume une chemise, un poncho noir, une espèce de fraise de dentelle, un chapeau de laine et quelques franges dont ils ornent l'extrémité de leur caleçon. Les femmes de cette classe portent un jupon blanc orné de dentelles, recouvert d'une pièce de drap et attaché autour du corps par une ceinture de plusieurs couleurs. Leurs épaules sont couvertes d'une autre pièce de drap noir, attachée sur le devant avec de grandes épingles d'or ou d'argent. Leurs cheveux, réunis par derrière, sont retenus dans un filet, et leur tête est surmontée d'une grande touffe de rubans rouges.

A Quito, l'amusement le plus ordinaire est le combat de taureaux. Les habitants ont fait de cet exercice un divertissement à peu près général, auquel peuvent prendre part indistinctement toutes les personnes jalouses d'acquérir une réputation d'adresse et d'agilité. Les acteurs, toujours très-nombreux, de cette lutte sont ordinairement masqués. Le cirque ne contient pas moins de

trois ou quatre mille individus. Les masques arrivent à la fois par les quatre coins de la place, en portant des banderolles et des pièces d'artifice; ils font le tour de la place, se divisent en groupes, et vont de galerie en galerie saluant et intriguant les personnes de leur connaissance; enfin le taureau furieux bondit dans l'arène, il est accueilli aux cris et aux sifflets des spectateurs, qui, serrés les uns contre les autres, forment ce qu'ils appellent *una muralla de barrigas*, un mur de ventres. Le taureau passe, dans toute sa vitesse, le long de ce *mur*; si la ligne n'est pas interrompue, l'animal ne s'arrête pas et n'attaque personne; mais s'il trouve une ouverture, il s'y précipite, et peut alors occasionner les plus grands malheurs. C'est à cela que se borne cette lutte, qui semble n'être que la parodie des combats plus sérieux qui se pratiquaient autrefois et qui ont encore lieu aujourd'hui dans certaines parties de l'Amérique, et notamment à Lima. Quand l'animal, lassé de cette lutte sans fin et presque sans adversaire, ne veut plus avancer et se tient immobile, on le remplace par un autre, jusqu'à ce que les spectateurs eux-mêmes jugent à propos de ne pas la prolonger plus long-temps. Alors la fête se répand dans toute la ville. Les maisons des principaux habitants sont ouvertes à tous les masques qui veulent prendre des rafraîchissements, et il est défendu de contraindre qui que ce soit à se démasquer. Celui qui se serait rendu coupable de ce méfait serait fouetté avec les longues queues des singes, les fouets des muletiers et les chapelets des moines, car on ne doit pas ignorer que les plus graves ecclésiastiques ne se font aucun scrupule de participer à ces bouffonneries. On fabrique des masques qui sont des caricatures ou des portraits plus ou moins grotesques, mais dont la ressemblance est assez exacte pour qu'on ne se méprenne pas sur l'original qu'on a voulu représenter.

Les processions ne sont pas moins remarquables ni moins bril-

lantes que les fêtes profanes ; c'est une occasion pour les habitants d'étaler au dehors tout le clinquant de leur intérieur. Le christianisme dans les mains de ces populations a toujours quelque chose qui ressemble à de l'idolâtrie ; c'est ainsi que, dans une de ces processions, la Vierge, à laquelle a été conféré le grade de capitaine-général, est promenée en grand uniforme, revêtue des insignes de sa dignité, le chapeau à galons d'or sur la tête, et le *bâton* de commandement à la main ; l'enfant Jésus est affublé d'une petite épée d'or et d'un manteau rouge !...

La vie matérielle est excellente et peu coûteuse dans ce pays. Le gouvernement surveille et protége, avec une sollicitude qu'on pourrait offrir en modèle à bien d'autres, les intérêts des consommateurs. Les prix des viandes de boucherie fournies par les principaux cultivateurs sont déterminés invariablement, sauf les modifications occasionnées par la force des choses, mais qui ne laissent jamais place à l'arbitraire des marchands.

Aucun coin du monde ne produit plus de fruits de toute espèce ; ceux du tropique croissent auprès des fruits d'Europe. Les légumes n'y sont pas moins abondants.

Les liqueurs spiritueuses dont on use le plus volontiers sont l'eau-de-vie et le rhum. Les classes inférieures s'enivrent avec la chica de maïs, pour laquelle les Indiens sont très-passionnés. Les ménagères de Quito excellent dans la confection des glaces et des breuvages glacés. Elles réussissent aussi très-bien à préparer tout ce qui est conserve, confiture ou pâtisserie, et tous ceux qui ont goûté de ces friandises gastronomiques avouent n'avoir jamais commis le péché de gourmandise avec plus de volupté.

Le commerce de Quito est considérable ; il consiste surtout dans la vente d'étoffes de laine et de coton, de serge, de flanelles, de ponchos, de bas, de dentelles, d'articles de teinture, de fil, d'aiguilles et de rubans. Il y a aussi quelques manufactures de

drap, mais leurs produits ne peuvent plus soutenir la concurrence avec les marchandises fabriquées en Europe.

La température de cette contrée est si égale et si douce qu'elle lui a mérité le double titre de *Quito siempre ver* et d'*eterna primavera* (le Quito toujours vert, le printemps éternel), et cela n'a vraiment rien d'exagéré. La perspective qui se déroule devant cette métropole est le plus magnifique panorama que l'imagination d'un artiste puisse concevoir. Au sud et au nord s'élèvent onze montagnes couvertes d'une neige éternelle, dont les pieds reposent sur des vallées verdoyantes et dont la tête va se perdre dans les cieux; les nuages qui bornent l'horizon atteignent à peine le milieu de leur élévation, et semblent des bouffées d'encens qui s'envolent vers ces hauteurs inaccessibles.

Tel fut notre voyage. Je ne raconterai pas les détails de notre retour, ce ne serait qu'une répétition. Les affaires de Fournier étant terminées, nous revînmes à Guayaquil

A cette époque, les provinces de Quito et de Guayaquil étaient devenues tout à fait colombiennes. Le colonel Thomas Mosquera commandait à Guayaquil comme intendant; il était aide-de-camp de Bolivar, et frère de don Joaquim Mosquera, diplomate d'un grand mérite, qui a été plus tard président du Cundinamarca. La bataille d'Ayacucho ayant achevé de chasser les armées espagnoles de l'Amérique méridionale, il s'agissait d'organiser l'ordre dans ces vastes pays et de prévenir toute tentative qui aurait pu faire dégénérer l'indépendance en anarchie; déjà les intrigants commençaient à ourdir leurs trames pour s'emparer du pouvoir, et Bolivar vint du Pérou pour neutraliser ces déplorables tendances de division. Un jour, après un dîner chez M. Ferraud de Saint-Domingue, auquel avaient assisté M. Séraphin Amanieu, capitaine français, le colonel français Mercher et le colonel Mosquera, nous parlâmes de l'état actuel des

esprits en Colombie et au Pérou, et de la position de Bolivar vis-à-vis des divers états où il avait porté les armes. Le colonel Mosquera nous dit franchement que sa conviction intime était que Bolivar devait devenir président à vie ou empereur de Colombie, de Bolivie et du Pérou ; il considérait comme un malheur pour le pays que le libérateur ne voulût pas se décider à ce coup d'état, qui, selon lui, pouvait seul dominer les factions et empêcher le démembrement des provinces de la Colombie et du Pérou, en constituant une puissante unité politique dont il serait le représentant.

Ces idées, rationnelles peut-être au point de vue où se plaçait un militaire dévoué à son chef et à son pays, n'en étaient pas moins impraticables aux yeux de l'observateur attentif ; mais je cherchai vainement à le démontrer. Je prédis alors toutes les dissensions qui depuis ont accablé ces États, et je dis au colonel que ce serait précisément le système de Bolivar qui ferait le malheur de sa patrie. Quoi qu'il en soit, les idées de Mosquera étaient au moins prématurées, et faisaient un tort considérable à Bolivar, en lui supposant indirectement des arrière-pensées de domination qui, s'il les avait jamais conçues, ne devaient pas être mises au jour sans restriction.

Le récit de ces querelles et de ces guerres ne pouvant être bien compris qu'autant qu'on connaisse l'histoire même de la Colombie, je crois utile d'en remettre très-brièvement les principaux faits sous les yeux des lecteurs.

CHAPITRE TREIZIÈME.

La conquête. — Colomb, Améric, Ojeda. — Jean de la Cosa. — Nuñez de Balboa. — Pizarro. — Davila. — Quesada. — Benalcazar. — Formation des gouvernements de Venezuela. — Darien. — Panama. — Cundinamarca. — Réflexions sur les habitants primitifs, — leur cosmogonie, — leurs gouvernements, — leurs zippas, — et leurs conquérants.

Je ne veux point raconter en détail l'histoire de la découverte et de la conquête de l'Amérique; ce ne serait que répéter ce qui a été dit dans le chapitre douzième du premier volume de cet ouvrage. Je ne veux pas non plus augmenter le nombre des recherches qui ont été faites pour savoir à qui appartient la priorité de cette découverte; mais comme c'est par la Colombie que Colomb aborda pour la première fois le continent américain, il m'est permis de dire quelques mots de cet immortel navigateur et des hommes célèbres qui ont continué sa mission.

Christophe Colomb (*Cristobal Colon*), après avoir enfin obtenu d'Isabelle et de Ferdinand la permission de réaliser une entreprise qui devait multiplier leurs possessions, partit de Palos le 3 août 1492. Il découvrit, dans la nuit du 11 au 12 octobre, quelques-unes des Antilles, et dans un troisième voyage, le 1er août 1498, le golfe de Paria, près de l'embouchure de l'Orénoque; il ne parcourut alors que cinquante lieues de côte.

Christophe Colomb, tout en conservant à ce pays le nom de Paria, que les indigènes lui donnaient, le désigna sous celui de Terre-Ferme, parce qu'il cherchait toujours le détroit pour aller aux Indes. Ses compagnons l'appelèrent Nouvelle-Castille, en

souvenir de leur patrie, ou Castille-d'Or, à cause de l'or qu'on y trouva.

Il fut obligé de relâcher à Saint-Domingue, après avoir côtoyé le Cumana et avoir visité l'île de Marguerita, qui devait être, trois siècles plus tard, le foyer de la révolution de la Colombie.

Colomb envoya de suite à la cour d'Isabelle un rapport détaillé de l'importante découverte d'un pays dont les habitants, disait-il, portaient des colliers et des bracelets de perles fines.

Alphonse d'Ojeda, qui l'avait accompagné dans son précédent voyage, demanda une concession pour de nouvelles terres à découvrir. Il communiqua son projet à un riche et savant Italien du nom d'Americ Vespuce, né à Florence, le 9 mars 1451, et venu en Espagne en 1490. Le Florentin qui, après la mort de son chef, Juanoto Berardi, était devenu l'entrepreneur des armements destinés à ces nouvelles contrées, ayant approuvé ce projet, s'engagea à fournir tous les fonds nécessaires pour mener l'entreprise à bonne fin.

A cet effet, ils choisirent un de ces bons marins, hydrographes expérimentés qui sont chargés, en Espagne, sous le nom de pilotes, de la partie scientifique à bord des navires; les capitaines n'ont que la direction matérielle.

Ojeda partit comme capitaine; Juan de la Cosa fut le pilote, et Americ Vespuce dut être sans doute le subrécargue ou négociant de l'expédition, car, bien que l'on ne sache pas précisément le rôle qu'il avait à bord, comme il avait fourni les fonds, il est vraisemblable qu'il n'était pas un simple passager.

Ils mirent à la voile au port de Santa-Maria, le 20 mai 1499, et la même année ils terminèrent heureusement leur voyage, qui étendit beaucoup la découverte de Colomb. Americ publia la relation de ce voyage sous son nom, et, en 1507, il fut nommé premier pilote par le gouvernement espagnol et professeur d'hy-

drographie à Séville. Il désigna, sur les cartes qu'il était chargé de réviser, toutes les nouvelles terres découvertes sous le nom de *America*. C'est ainsi qu'il ravit à Colomb l'honneur de donner son nom au Nouveau-Monde.

Mais l'île Marguerite, en donnant le nom de Colombie à la nouvelle république qui s'est formée sur les côtes où aborda Colomb, en 1498, a sauvé le nom de Colomb de l'oubli dans lequel l'usurpation avait cherché à le plonger.

Americ ayant fait plusieurs voyages pour la cour de Portugal, s'attribua également l'honneur de la découverte du Brésil, que les Espagnols lui contestent et que les Portugais attribuent à Pedro Alvarès de Cabral. Quoi qu'il en soit, Americ Vespuce n'en a pas moins été un navigateur du plus grand mérite; il a fait des découvertes de la plus haute importance auxquelles il a su donner la publicité nécessaire pour en assurer le plein succès.

Dans une lettre qu'Americ écrit de Lisbonne, en 1504, il donne le détail sommaire de tous ses voyages et parle de sa prétendue découverte de Paria, en 1497, pour primer celle de Colomb, qui avait eu lieu en 1498, et sans faire la moindre mention de tous ceux qui l'ont accompagné, il se donne le mérite d'avoir le premier découvert le Brésil. Cette lettre, écrite avec élégance et habileté, eut un succès d'autant plus grand qu'elle contenait la relation de pays inconnus jusqu'alors; aussi fut-elle traduite en plusieurs langues et répandue promptement dans toute l'Europe; chacun la lisait avec le plus vif enthousiasme, et son succès consacra l'imposture d'Americ Vespuce.

Americ et ses compagnons donnèrent le nom de Venezuela au pays qui formait le golfe où ils furent retenus assez long-temps, parce que les cabanes des indigènes étaient construites sur pilotis, comme à Venise.

Le port de Carthagène fut découvert par Rodriguez de Bas-

tidas, riche négociant catalan qui, en 1501, entreprit un voyage de découverte sous la conduite du fameux pilote Juan de la Cosa.

Christophe Colomb, dans son quatrième voyage, en 1503, découvrit les côtes orientales et septentrionales de l'isthme de Panama, et les rivières du Darien, de Veragua, de Bethléem, de Chagres, de Porto-Bello et plusieurs autres points aussi importants de ces côtes.

Colomb se croyait alors dans l'Inde. Cette pensée le poursuivait toujours, et il cherchait un détroit pour arriver aux Moluques et au Japon; c'est pour cela qu'il donna le nom d'Indiens aux habitants des îles et du continent, et ce n'est pas sans raison qu'on a dit qu'il avait non pas deviné, mais rencontré un nouveau monde.

Nuñez de Balboa, qui, jeune encore, avait partagé les périls de Bastidas et d'Ojeda, créa une république sur les côtes du Darien. Il y fonda, en 1510, la ville de Sainte-Marie-l'Ancienne; il se rendit maître des côtes de l'isthme, et, après d'incessants travaux entrepris avec courage et continués avec persévérance, il parvint enfin à reconnaître les bords du grand Océan. Le 29 septembre 1513, il entra dans la mer jusqu'à la ceinture, et, son épée nue à la main, il en prit possession au nom du roi de Castille et de Léon, en disant à ses compagnons :

« — Vous êtes témoins que je prends possession de cette mer » et de tout ce qui en dépend au nom des rois de Castille et de » Léon, et je proteste qu'avec cette épée je leur en conserverai » le domaine. »

Il donna ensuite le nom de *San-Miguel* à la baie du golfe de Panama, sur la côte orientale duquel il s'était arrêté le jour de la fête de ce saint.

C'est dans le temps de cette expédition que le capitaine don

Francisco Pizarro entendit parler d'une vaste région (le Pérou), gouvernée par des rois puissants. Le cacique Tumaco, en leur montrant la côte, leur disait qu'elle était sans fin et se continuait ainsi vers le Pérou, pays où il y avait une grande abondance d'or, et où les habitants se servaient d'animaux appelés *lamas* pour porter leurs bagages.

Nuñez, de retour au Darien, voulut attendre la saison sèche pour entreprendre une expédition dans ce pays; mais la gloire de reconnaître le Pérou et d'en faire la conquête ne lui était pas réservée; et il périt misérablement avant cette découverte. Pour s'emparer du gouvernement d'un pays où l'or semblait venir comme sur son terrain naturel, où les mers regorgeaient de perles et où les ravins étincelaient d'émeraudes et de pierres précieuses, ses ennemis, à force d'accusations et de calomnies, finirent par le perdre à la cour de Castille. Le roi nomma don Pedro Arias Davila gouverneur du Darien et de Panama, et le chargea en outre d'instruire contre don Nuñez de Balboa, sur toutes les tentatives d'indépendance et tous les abus de pouvoir dont il était accusé. Davila mit à la voile à San-Lucar, le 12 avril 1514, et aborda à Sainte-Marie du Darien en juillet de la même année. Dès son arrivée, il envoya un messager à Nuñez, qui, malgré les forces qu'il avait avec lui, se soumit sans résistance; mais Davila, sans lui tenir compte de cette noble soumission, le chargea de chaînes, lui fit payer une amende de quelques millions de castillans (le castillan d'or vaut de onze à douze francs); plus tard, vers la fin de 1517, sur de nouvelles et non moins fausses accusations, il lui fit trancher la tête ainsi qu'à plusieurs de ses compagnons; cette exécution indigna tous les Castillans et les Hiéromites de l'Española.

Le monarque sut trop tard la perte qu'il avait faite dans la personne de ce brave officier, assassiné à l'âge de quarante-deux ans.

Balboa, par ses seuls efforts, avait créé un royaume dix fois plus vaste que celui de l'Espagne; il avait découvert des mines d'or, des pêcheries d'une richesse incalculable, et les rivages de la mer du Sud; tandis que Davila ne fit que détruire les travaux de son prédécesseur, et rendre odieux le nom espagnol. Son seul mérite fut de retarder de quelques années la découverte du Pérou. Depuis l'arrivée de don Pedro Arias Davila, en 1514, don Fernando Pizarre, compagnon valeureux de Balboa, sollicitait des navires et des hommes pour aller conquérir ce grand royaume, dont les caciques lui avaient vanté la splendeur.

Panama (qui veut dire endroit poissonneux) fut fondé en 1518, et ce n'est que six ans plus tard, en 1524, que don Francisco Pizarro partit pour la découverte du Pérou.

Le nom de Davila a été rendu populaire par Marmontel; dans son livre des *Incas*, il fait sauver son fils par Bartholomé de Las Casas, qui, en effet, figura sur la scène politique à peu près à la même époque (1519).

En 1525, don Rodrigo Bastidas de Séville obtint de Charles V le gouvernement de Sainte-Marthe. Il fonda cette ville le 29 juillet de la même année et y nomma des alcades et des régidores.

En 1527, don Pedro Arias Davila, déjà gouverneur du Darien et de Panama, fut élevé au gouvernement de Nicaragua, et, en 1528, Charles V céda la province de Venezuela aux Veltzers.

Sans entrer dans les détails des diverses expéditions de ces capitaines sur toutes ces côtes et dans l'intérieur des terres, il suffit de savoir seulement :

Qu'en 1531 et 1532, don Diego de Ordas fit une expédition dans l'Orénoque. Cet officier avait accompagné Cortez au Mexique;

Qu'en 1531, Géronimo de Melo, gentilhomme portugais, s'avança jusqu'à trente lieues de l'embouchure de la Magdalena;

Et enfin, qu'en 1531, il fonda la ville de Carthagène dans le port de ce nom, découvert par Bastidas en 1505.

En 1536, don Gonsalvo Ximénès de Quesada partit de Sainte-Marthe avec six cent vingt fantassins et quatre-vingt-cinq cavaliers. Il traversa les provinces de Chimila, de Tamalameque et de Tamailazaque, pour gagner les rives de la Magdalena, où il devait rejoindre l'*adelantado*, don Fernandez de Lugo, dont il était le lieutenant-général. Arrivé à Tamalameque, il n'y trouva que deux brigantins et cent quatre-vingts hommes. Les autres navires avaient fait naufrage, et Lugo était retourné à Carthagène avec ses compagnons. Ximénès poursuivit sa route, mais avec tant de peine et de difficultés, qu'après huit mois de fatigues inouies dans un pays couvert de marais fangeux et d'impénétrables forêts, par une chaleur qui multipliait chaque jour les fièvres et les dyssenteries, il n'était encore qu'à cent cinquante lieues de l'embouchure du fleuve, dans un village appelé Tara, où il se détermina à passer la saison des pluies! Comment maintenir dans l'ordre et l'obéissance des soldats qui mouraient de faim et de maladie? quelle force de caractère ne fallait-il pas avoir pour affronter tant de périls et contenir l'explosion du désespoir de tant de malheureux!

Enfin les capitaines Cardoso et Albarracin, que l'on avait envoyés à la découverte, déclarèrent avoir reconnu un sentier battu, praticable pour les chevaux, et ils apportaient un pain de sel qu'ils avaient trouvé dans une cabane. Quesada alla s'assurer de l'exactitude de cette relation, et, au village de Barbacoas, il apprit d'un Indien que les montagnes qui bordaient la rive et qu'il fallait traverser s'appelaient les montagnes d'Oppon; qu'au delà se trouvait un pays vaste, riche et cultivé, d'où provenait le sel apporté par les deux capitaines.

Des mille hommes que Quesada comptait à Tamalameque, à

peine en restait-il cent soixante! Sauf quatre-vingts malades renvoyés à Sainte-Marthe, tous les autres avaient péri de faim et de misère! Piedrahita, dans sa relation, dit que la troupe de Quesada était si déguenillée qu'elle ressemblait plutôt à une bande de mendiants ou de voleurs qu'à une armée de conquérants. Des plastrons piqués, garnis de coton, leur tenaient lieu de cuirasse; cette troupe ne se composait plus que de soixante-deux cavaliers, douze arquebusiers et quinze arbalétriers; quelques-uns d'entre eux avaient pour toute armure une épée et un bouclier, et enfin d'autres n'étaient armés que de massues et de macanas, comme les Indiens!...

Quesada, au milieu de tant de fatigues et de périls, se sentit las de travailler pour un chef qui ne lui tiendrait pas compte un jour peut-être de ses travaux. Il eut alors, comme Cortez, des velléités d'indépendance et d'ambition; il allait découvrir un nouvel empire et il voulait en profiter seul avec ses compagnons.

A cet effet, il les réunit tous et leur déclara que, considérant le commandement de l'expédition comme une tâche au-dessus de ses forces, il déposait devant eux le brevet et le bâton de commandant qu'il avait reçus de l'*adelantado* Fernandez de Lugo, afin qu'ils eussent à choisir le chef qu'ils jugeraient le plus capable de les diriger vers le but de leur expédition.

Cette tactique eut tout le résultat que Quesada en attendait, car ses compagnons lui décernèrent le commandement général, et il s'assura ainsi la gloire et le profit de la conquête du Cundinamarca, auquel il donna le nom de Nouvelle-Grenade, en souvenir de sa patrie.

Les Indiens, au nombre de plus de dix mille, tentèrent de s'opposer à la marche des Espagnols; les hennissements de deux chevaux qui s'étaient échappés les mirent en déroute; mais les

compagnons de Quesada avaient à combattre, indépendamment des Indiens, les rigueurs d'un climat inhospitalier et des multitudes d'insectes dont la piqûre n'était pas moins douloureuse et funeste que les flèches de leurs ennemis.

A Turca, ils entendirent parler, pour la première fois, de la puissance du zippa de Bogota, qui pouvait mettre soixante mille combattants sous les armes, et qui possédait des villes bien bâties et des palais somptueux où l'or, les pierreries et les étoffes étaient répandus à profusion. Ils arrivèrent enfin à Guacheta, ville renfermant plus de mille maisons, qu'ils trouvèrent désertes. Ils lui donnèrent le nom de Santo-Gregorio, parce qu'ils y arrivèrent le 12 mars, jour de la fête de ce saint, onze mois et six jours après leur départ de Sainte-Marthe, le 6 avril 1537.

Les indigènes de Guacheta s'étaient enfuis sur les rochers environnants après avoir attaché un vieillard auprès d'un grand feu; ce vieillard était destiné à servir de pâture aux Espagnols, qu'ils croyaient anthropophages. Dans leur terreur et leur ignorance, les Guachetas confondaient le hennissement des chevaux et les tourbillons de feux et de fumées qui s'exhalaient de leurs foudres de guerre avec la personne même de leurs ennemis, et de cette confusion entre les forces naturelles de l'homme et ses moyens de destruction résultait la plus profonde terreur. Les Castillans détachèrent et renvoyèrent le vieillard avec des présents; mais alors les Indiens crurent qu'ils ne trouvaient pas cette proie digne d'eux et leur jetèrent de jeunes enfants, puis enfin un homme, une femme les mains attachées, et un cerf. Cette dernière épreuve fut plus décisive, lorsqu'ils virent les Espagnols ne retenir que le cerf, et mettre l'homme et la femme en liberté; ils comprirent qu'ils n'avaient rien à craindre et descendirent de leurs rochers. En homme habile, Quesada sut tirer parti de cette première occupation et d'un incident tout

naturel qui fit admirer son humanité; ses soldats éteignirent le feu qui avait pris dans la ville, et, pour donner un exemple de la plus sévère discipline, il fit pendre un Espagnol qui avait volé quelques pièces de toile. Ses officiers le supplièrent en vain de ne pas faire exécuter cette condamnation, qui allait avoir pour résultat de prouver aux Indiens que les Espagnols n'étaient pas immortels, comme ils le croyaient. En effet, les indigènes s'aperçurent qu'ils n'avaient pas des dieux pour ennemis. Cette révélation remonta le courage du zippa de Bogota et des autres chefs, qui, en se retirant dans les lieux fortifiés et dans leurs capitales, rendirent la conquête plus difficile.

Indépendamment des divers caciques ou zippas qui possédaient de grandes richesses en or et émeraudes, Guacheta avait une noblesse considérable. Les Indiens de cette classe étaient appelés usaques; ils tenaient les rênes du gouvernement, rendaient la justice, et servaient tout à la fois de ministres, d'officiers du palais et de gardes du corps. Le royaume que Quesada avait découvert témoignait donc d'un assez haut degré de civilisation.

Quesada augmenta rapidement ses conquêtes; il découvrit et s'empara successivement des royaumes de Tunja, de Sogamoso, et enfin du riche royaume de Bogota, centre de tous ces états. Les Espagnols trouvèrent dans les palais des zippas et des usaques, et dans les temples de très-grandes richesses, que le général, après sa première expédition, répartit entre ses compagnons. Le butin se monta à quarante-six mille castillans d'or de la valeur de dix francs, ce qui faisait 500,000 écus, et à trois cent soixante émeraudes, ce qui équivaut à trois ou quatre millions de francs d'aujourd'hui, en tenant compte du prix de l'argent et de l'or à cette époque.

Dans le même temps, don Sébastien de Benalcazar ou Belalcazar, qui avait soumis le royaume de Quito pour don Fernando

Pizarro, *adelantado* du Pérou, résolut de pousser ses conquêtes vers le nord, afin de compléter les envahissements de Pizarre, qui possédait tous les pays au sud jusqu'à Cusco, Arequipa et la mer, et dont les lieutenants marchaient vers le Chili.

Benalcazar partit de Quito, en 1536, avec cent cinquante cavaliers et autant de fantassins; il remporta des victoires sans résultat sur les Patias, Pastos ou Pastusos, peuplades indomptables qui ont été plus tard, sous le gouvernement espagnol, les plus mortels ennemis des Indépendants, et qui ont arrêté deux fois Bolivar dans sa marche sur Quito.

Arrivé sur le territoire du puissant cacique Popayan, Benalcazar y fonda une ville à laquelle il donna le nom de ce cacique, et pendant qu'il parcourait la vallée de Neyva et les rives supérieures de la Magdalena, don Miguel Lopez Muñoz fondait sur les bords du Cauca la ville de Santiago de Cali, à vingt-neuf lieues de Popayan et à vingt-huit du port de Buena-ventura. Tout le territoire de ces vastes contrées se trouvait donc, de cette manière, envahi et conquis presque simultanément.

Dès 1535, Benalcazar avait fondé la ville de Santiago de Guayaquil sur la côte de l'anse de Charapoto, dans la province de Puerto-Viejo; afin d'établir une communication entre Quito et l'Océan, et, en 1537, don Francesco de Orellana, lieutenant de Benalcazar, la transportait sur les bords du fleuve de Guayas, où elle est encore située aujourd'hui.

Ximénès de Quesada, s'étant bien assuré de la soumission du Cundinamarca, chercha une route moins pénible que celle qu'il avait suivie pour retourner à Sainte-Marthe et qui lui permît d'éviter les montagnes stériles de l'Oppon. Il chargeait son frère, Hernan Perez de Quesada, de cette découverte, lorsque des Indiens l'informèrent que des Espagnols arrivaient par la grande plaine dans la direction de l'est. Ximénès vint à leur rencontre.

C'était Nicolas Federman, lieutenant de Speir, *adelantado* du Venezuela sous les Veltzers, qui, avec cent trente hommes, s'était aussi dirigé sur le Cundinamarca, attiré par les richesses du zippa de Bogota et des Muyscas.

Benalcazar venait également de faire sa jonction avec Quesada, si bien qu'à quelques jours de distance les trois capitaines, sans connaître leurs projets respectifs, s'étaient rencontrés sur le plateau du Cundinamarca.

Un historien de la conquête de la Colombie rapporte un fait assez singulier, c'est que chacun de ces chefs avait avec lui cent soixante-trois Espagnols et un religieux, sans un seul homme de plus ou de moins dans l'une des trois armées.

Les religieux et les principaux officiers prévinrent, par leur intervention, une rupture imminente qui eût été funeste à tous les Espagnols.

Les trois chefs convinrent que don Ximénès de Quesada remettrait à Federman et à Benalcazar une somme déterminée d'or et de pierreries, qu'en outre il serait affecté à Federman une certaine étendue de terrain pour les hommes de son expédition qui resteraient dans le Cundinamarca avec leurs chevaux et leur matériel, tandis que ceux de Benalcazar se retireraient à quatre-vingts lieues dans la vallée de la Neyva; ils convinrent ensuite qu'ils se rendraient tous trois en Espagne pour y faire valoir leurs droits auprès de l'empereur.

Ainsi se termina ce différend qui aurait pu retarder pendant de longues années l'occupation du pays.

Benalcazar avait le génie colonisateur à un plus haut degré qu'aucun autre de ces chefs, il conseilla à Ximénès de créer plusieurs villes avant leur départ. Celui-ci fonda, le jour de la Transfiguration, en 1508, la *ciudad* de Santa-Fé de Bogota, qui devint la capitale du Cundinamarca; à trente lieues de Bogota,

il jeta les bases de Velez à l'endroit où il avait traversé les montagnes de l'Oppon pour pénétrer sur le plateau.

Il fit rebâtir Tunja sur l'emplacement de l'ancienne ville du même nom, à vingt-deux lieues de Santa-Fé et à douze de Bogota, ce qui établissait un point intermédiaire entre la capitale et la Magdalena.

Le 12 mai 1539, les trois capitaines ayant terminé les affaires les plus importantes, mirent à la voile sur la Magdalena pour gagner Carthagène, où ils s'embarquèrent pour l'Espagne.

A cette époque, une multitude d'expéditions inspirées par le seul amour de l'or se firent dans tous les sens; les généraux n'étant plus là, les chefs subalternes s'arrachèrent les dépouilles des caciques et des Indiens; chacun voulait avoir des concessions et devenir *adelantado* des nouvelles provinces; les terres inconnues qu'ils appelaient *Eldorado* excitaient la convoitise de ces aventuriers, qui, mécontents de leur butin de chaque jour, rêvaient des pays couverts d'or et de pierreries.

La conquête n'était certainement pas complète alors; mais cependant, dès 1539, quarante ans après la découverte de l'Amérique, les empires du Mexique et du Guatemala, le Vénezuela, le Darien, le Cundinamarca et le vaste empire des Incas étaient au pouvoir des Espagnols!...

Dès lors Santa-Martha et Carthagène, le Darien, Panama, Veragua et Coro furent mis en communication par Santa-Fé de Bogota, Cali, Popayan et Pasto, avec Quito, Cochabamba, Cuenca, San-Miguel de Piura, Truxillo, Lima, Jauja, Xaxamarca et le Cusco.

Ainsi donc, en peu d'années quelques capitaines commandant à des aventuriers, et avec de très-faibles ressources, étaient parvenus à soumettre des empires plus vastes que l'Europe et l'Asie!... Les épaisses et sombres forêts, les torrents fougueux et les plus hautes montagnes ne les avaient point arrêtés; ni les rigueurs

du climat, ni les tortures de la faim, ni la mort même qui, à chaque heure, éclaircissait leurs rangs, rien n'avait pu ébranler la résolution de ces hommes de fer; ils avançaient toujours avec la même persévérance, la même énergie et la même foi dans leur dessein, au milieu des solitudes brûlantes du désert ou parmi les brises glaciales des montagnes dont l'œil atteint à peine le sommet neigeux!...

La cosmogonie et les traditions des nouveaux peuples soumis par Quesada ont été exposées par des auteurs de beaucoup de mérite, parmi lesquels on peut citer : Piedrahita, Herrera, de Ulloa, le père Simon, et de nos jours, MM. de Humboldt et Ternaux-Compans.

Santa-Fé de Bogota, qui, sous le gouvernement espagnol, a été la capitale de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, est devenue la capitale de la république de Colombie, à l'époque où cette république fut organisée, et n'est aujourd'hui que ce qu'elle était lors de la conquête, c'est-à-dire la capitale du Cundinamarca.

Ce royaume, gouverné par le cacique Bogota, avait de nombreux caractères de ressemblance avec l'empire des Incas. Les indigènes, appelés Muyscas, avaient des lois orales qui se transmettaient religieusement et sans altération de famille en famille : ils adoraient les astres, et la principale divinité qui les représentait à leurs yeux avait ses temples et ses prêtres. Ce peuple ayant horreur des sacrifices humains, les ministres des autels, pour concilier cette répugnance avec les rigoureuses exigences de leur culte, usèrent d'un singulier expédient qui prouve que dès lors il était avec le ciel des accommodements : ils s'avisèrent d'apprendre à certains oiseaux quelques mots de la langue du pays, persuadés que, en se prêtant un peu à l'illusion, leurs divinités les recevraient comme des victimes humaines!

D'informes méridiens attestent qu'ils savaient diviser le temps; les beaux-arts et surtout la sculpture y étaient beaucoup moins avancés qu'au Mexique, mais on y travaillait parfaitement l'or et l'argent, et l'agriculture y était en grand honneur.

Leurs demeures, construites commodément, étaient réunies en villages; le peuple s'habillait avec décence et les caciques avec richesse. Un de leurs villages, où l'on fabriquait beaucoup d'étoffes de coton, a donné son nom à tous les calicots grossiers appelés en Amérique *tucuyo*.

L'empire des Incas avait été la source des lumières de ce pays; de là, elles s'étaient répandues sur le grand plateau du Cundinamarca et dans ces vallées enchanteresses formées par le deuxième et le troisième échelon de la Cordillère. Le climat doux et tempéré de ces régions n'avait pas peu contribué à y introduire rapidement les bienfaits de la civilisation.

Les Muyscas étaient en guerre continuelle avec les Muzos, autre peuple du Cundinamarca dont le culte différait essentiellement du leur. Les Muzos n'avaient ni temples ni dieux; toute leur religion se réduisait à croire, par suite d'une légende grossière, qu'un habitant des rives de la Magdalena, nommé Ari, avait fait, avec du bois, des statues à figure humaine qu'il avait jetées dans le fleuve, qu'elles en étaient sorties douées d'existence et de sensibilité, et qu'enfin ces premiers êtres avaient été les propagateurs de l'espèce humaine.

Telle était la Genèse de ces peuplades. Par une autre tradition non moins bizarre et dont ils ignorent l'origine, les femmes battaient impunément leurs maris pendant le premier mois de leur union. Cette coutume permet de croire que l'expression de *lune de miel* n'a pas été créée chez ces peuples!

Il a été publié fort peu d'ouvrages sur le Cundinamarca. Le Mexique et le Pérou semblent avoir absorbé l'attention des his-

toriens anciens et modernes, et les quelques relations qui en ont été faites sont presque toutes restées manuscrites et par conséquent inconnues. Les mémoires du conquérant de cette contrée, don Ximénès de Quesada, sont oubliés ou perdus. Le père Simon et le docteur Piedrahita, évêque de Panama, ont seuls donné quelques détails sur ce pays, qui n'est guère moins intéressant à connaître que le grand plateau du Mexique. M. de Humboldt a publié des renseignements fort précieux sur la cosmogonie et l'histoire ancienne de ses habitants. Je dois aussi ne pas oublier les travaux de M. Ternaux-Compans, dont les plus savants géographes ont depuis long-temps constaté la valeur.

Le Cundinamarca était renfermé dans le grand cercle de montagnes où sont actuellement situées les provinces de Bogota, Velez, Pamplona, la Grita, Merida, Muso, Ebate, Panches, Neyva, Marquetones, Sutagaos, Ubague, Tensa, Lengupa, Sogamoso et Chita.

Six nations peuplaient le Cundinamarca. Au centre habitait la plus puissante, celle des Muyscas, qui comprenait les Musos et les Colymas. Elle était gouvernée par un chef nommé zippa ou Bogota, ayant pour auxiliaires les caciques de Tunja et de Sogamoso.

Ce peuple avait pour principale divinité Bochica, qui était regardé comme le dieu universel ou le pur esprit de la création; une seconde divinité inférieure à Bochica, nommée Chibchachum, était considérée comme le dieu protecteur de la nation. Une troisième puissance céleste avait donné la lumière au monde et fait sortir du lac d'Iguague une femme nommée Bachue et un enfant mâle âgé de trois ans, et c'était de l'union de ces deux êtres que provenait le genre humain.

Une autre tradition racontait que le grand législateur Bochica, fils du soleil, ét[illegible] homme blanc et barbu qui leur apparut un

jour couvert d'un long vêtement. Au moment de cette apparition ils se disputaient pour le choix d'un roi, et Bochica leur proposa Huncahua, qui, ayant été proclamé, conquit tout le pays, depuis la plaine de San-Juan jusqu'aux montagnes d'Oppon, et donna à son royaume le nom de Cundinamarca. Ce fut lui qui inventa le calendrier et régla leurs fêtes; enfin, après avoir vécu parmi eux pendant deux mille ans, il disparut tout-à-coup près de la ville de Hunca (Tunja).

Le grand-prêtre qui lui succéda prit le titre de zaque, et ses subordonnés reçurent celui de zippas. Les indigènes prétendent aussi que deux cents ans avant l'arrivée des Espagnols, une femme nommée Comizagual, ou tigre volant, à cause de sa profonde sagesse, visita la province de Cerquin. Elle était blanche comme une Européenne et très-versée dans les sciences surnaturelles; elle s'établit à Cesalcoquin, où l'on adorait une grande pierre dont le triple aspect représentait trois figures hideuses, et grâce à cette idole elle remporta des victoires importantes et étendit considérablement ses états.

Comizagual avait trois fils (quelques-uns disent trois frères), quoiqu'elle n'eût jamais connu d'homme. Elle partagea son royaume entre eux, et leur donna d'excellents conseils pour le gouvernement de ses sujets. Quand elle sentit sa fin approcher, elle fit porter son lit hors de sa demeure, et aussitôt le tonnerre gronda, les éclairs brillèrent, et elle prit son essor vers le ciel sous la forme d'un bel oiseau.

Comizagual introduisit parmi les Indiens le culte de deux idoles, dont l'une se nommait le grand'père et l'autre la grand'-mère : ils demandaient à celle-ci la santé, et s'adressaient à l'autre pour en obtenir les richesses, les secours dans le malheur, de bonnes récoltes et l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie et à la conservation de leurs enfants. Chaque individu

contractait une alliance avec quelque animal, qui devenait alors son nagual ou gardien, et quand l'un mourait, l'autre ne lui survivait pas.

Enfin une autre tradition des Muyscas rapporte qu'à une époque très-reculée, un vieillard nommé Nemterequeteva ou Xue arriva des plaines situées à l'est du plateau, et qu'il avait une longue barbe et un long manteau.

Il est remarquable que les indigènes du Mexique, de la Colombie et du Pérou aient eu pour fondateur, malgré la différence de leurs mythologies, un homme blanc et barbu qui leur donnait une législation immuable et sacrée. Cet homme merveilleux venait toujours de l'ouest au Mexique et au Pérou, et de l'est au Cundinamarca. Du reste, au milieu des obscurités de leurs fables, on put reconnaître deux dieux bien distincts : Bochica (le soleil) et Chia (la lune).

Le premier, le dieu d'amour, de bienfaisance et de consolation; l'autre, le dieu des vices, des soucis et de la terreur, etc. Leur religion était donc le culte des astres.

Il est d'autant plus difficile d'approfondir et de bien comprendre les croyances de ces peuples qu'ils n'ont point de hiéroglyphes comme les Mexicains, ni de quipos comme les Péruviens; ce n'est donc que par une tradition orale que l'on a pu avoir ces quelques données sur leur théogonie.

Les cinq autres nations qui habitaient le Cundinamarca étaient :

1° Les Pantagoros, peuplade féroce, qui comprenait un grand nombre de tribus. Elle habitait la rive gauche de la Magdalena, et n'offrait en holocauste à ses dieux que les victimes qui tombaient sous ses coups.

2° Les Planches, qui habitaient la rive droite, étaient nus et se nourrissaient de chair humaine.

3° Les Sutagaos, qui avaient des idoles d'or et d'argent auxquelles ils offraient le produit de leurs rapines.

4° et 5° Les Chitareros, les Laches et beaucoup d'autres, qui ne s'occupaient que de combats et réservaient tous les travaux pénibles aux femmes.

Tous ces peuples sauvages étaient enclins à la sodomie, et des historiens prétendent que ce fut là une sorte d'accusation banale dont les conquérants se servirent pour excuser leurs excès et leurs cruautés.

Tel était l'état social des habitants du Cundinamarca et des vallées environnantes à l'arrivée des Espagnols. Ils n'y trouvèrent pas, comme au Mexique, des pyramides gigantesques comme celles de Cholula et Paplanta, ni d'immenses *Teocalis*. La sculpture, la peinture ou les hiéroglyphes n'y représentaient pas la pensée; les temples et les palais n'avaient pas la splendeur et le grandiose de ceux du Pérou; les travaux d'arts, comme routes, ponts, aquéducs et viaducs, n'avaient rien de cette grandeur qui a étonné les conquérants et qui remplit le voyageur d'admiration; mais cependant leurs villes, leur organisation, leur noblesse formant un corps à part, leur culte même, étaient des preuves d'un certain degré d'avancement de ces peuplades dans la voie de la civilisation.

La sociabilité, en Amérique, n'a guère fait quelques progrès que dans les pays tempérés; les côtes, soumises à un climat dévorant, ont presque toutes été couvertes de peuplades féroces; au Mexique, des deux côtés, en Colombie, dans le pays situé sur la mer des Antilles, dans les plaines de l'Orénoque et du Venezuela, sur les côtes du Darien et du Choco.

Dans toutes ces contrées où une végétation active couvre le sol de forêts presque impénétrables, l'homme a toujours le caractère de la nature qu'il a sous les yeux; il n'est pas moins farou-

che ni moins cruel que les autres habitants de ces tristes solitudes, au milieu desquelles son âme est comme ensevelie.

Tous les plateaux tempérés étaient donc, même au temps de la conquête, civilisés en Amérique comme en Asie.

Un reproche sur lequel les chroniqueurs de la conquête n'on pas manqué d'insister, c'est la mauvaise foi des Espagnols envers les Indiens, qui, eux, étaient toujours esclaves de leur parole. J'avoue que je ne suis nullement disposé à écouter avec une confiance aveugle ces accusations vagues et sans authenticité. Ce que je sais, en l'absence de meilleures preuves, c'est que l'homme, et surtout l'homme dont les habitudes sociales ont adouci les mœurs et réglé les instincts, ne fait jamais le mal à plaisir, et il y a lieu de croire que les rigueurs dont les conquérants ont usé envers les indigènes résultaient de quelques représailles terribles dont ces mêmes chroniqueurs n'ont pas jugé à propos de faire mention. Il est certain que les peuples sauvages contre lesquels ils avaient à lutter joignaient à leur férocité naturelle la prodigieuse mobilité de l'enfance, qui change à chaque minute d'impressions et de volontés, et qui a tout l'égoïsme d'un être qui ne vit encore que de sensations et d'instincts, parce que la société n'a pas, jusqu'alors, éveillé en lui le sens moral et les pures jouissances du cœur et de l'esprit. Je sais trop bien tous les crimes auxquels la soif de l'or a dû entraîner ces hommes sans aveu qui parfois composaient les troupes des plus fameux capitaines de la conquête, et je ne prétends pas laver l'Espagne de tout reproche à cet égard. Mais ne pourrais-je pas dire aux nations européennes : En est-il une seule parmi vous qui se sente assez pure de tout excès de ce genre pour avoir le droit de se montrer sévère et d'affecter des airs de puritanisme?...

Serait-ce, par hasard, la philanthropique Angleterre, dont les conquêtes ne peuvent se raconter sans honte pour l'humanité, et

qui, aujourd'hui même, ne se montre ni plus clémente ni plus équitable que par le passé? serait-ce cette nation ou plutôt ce gouvernement hypocrite qui, au dix-neuvième siècle, fait la guerre à la Chine pour avoir le droit de l'empoisonner, et qui désole l'Asie, berceau de la civilisation européenne? Si les Espagnols ont fait périr le roi Bogota après lui avoir enlevé ses richesses et ses royaumes; s'ils ont sacrifié une tribu entière pour punir la révolte, vraie ou fausse, d'un seul Indien, et traité en rebelles des populations qui venaient demander la paix, les Anglais pourraient-ils avouer sans rougir ce qu'ils ont fait de Caboul et de ses soixante mille habitants?

Qu'aucune nation ne se montre donc plus rigoureuse qu'il ne convient pour apprécier les faits de la conquête. Je le répète : sauf exception, l'homme civilisé est, à tout prendre, moins cruel et moins sanguinaire que le sauvage qui n'a de l'homme que l'apparence. Ce qui a surtout fait périr un grand nombre d'Indiens dans ces guerres, c'est la nostalgie, produite par le déplacement des populations; car du reste les sauvages de l'Orénoque, des plaines du Venezuela, les Caraïbes, n'étaient certainement pas plus heureux avant qu'après la découverte.

J'ai vu des peuples primitifs dans l'Amérique, dans l'Inde, dans l'Asie et l'Afrique, dans la Polynésie et la Malaisie, et partout je les ai trouvés plongés dans un état plus abject et plus malheureux que celui des peuples soumis aux Espagnols.

Il n'est peut-être pas de nation au monde qui ait mieux su, et pendant plus long-temps, préserver ses colons des guerres intérieures dans lesquelles se consume ordinairement la vie des peuplades indépendantes. Pendant trois siècles, l'Espagne a su entretenir dans ses possessions une sorte de calme qui était un véritable progrès dans l'existence sociale des Américains.

Que pourrait-on opposer aux Espagnols, sous le rapport de

leur colonisation? seraient-ce, par aventure, les wisleans et les méthodistes, dans la Polynésie? Qu'on lise Mœrenhout et Dillon, l'un Belge et l'autre Anglais; leurs témoignages ne seront pas suspects. Qu'on examine également le sort que les Hollandais ont fait à leurs sujets des Moluques et de Java; et enfin, puisqu'il s'agit d'humanité, qu'on se représente un instant la destinée des peaux rouges du Canada, des Séminoles des Florides, et même des Irlandais.

Quand il s'agit de juger comparativement du sort des différents peuples, il faut s'affranchir de toute prévention et voir les choses, s'il est possible, dans leur état naturel. Quant à moi, je n'hésite pas, d'après mon expérience, à mettre la condition des Indiens qui peuplaient les colonies espagnoles bien au-dessus de celle des pauvres paysans de la plupart des contrées les plus fières de leur civilisation. Je ne parle pas ici de l'esclave noir, mais seulement des Indiens, qui, tout corvéables qu'ils étaient, ne jouissaient peut-être pas de moins de liberté ni surtout de moins de bien-être que ces millions d'infortunés que la misère et le besoin tyrannisent et torturent sous nos yeux.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Le comte de Aranda. — Ses projets. — Premiers symptômes d'indépendance. — Miranda en France. — Premier congrès du Venezuela. — Bolivar. — Tremblement de terre de Caracas. — Capitulation et mort de Miranda.

En quarante ans l'Espagne était parvenue à occuper l'Amérique depuis la Californie jusqu'au détroit de Magellan, et en quinze années l'Amérique a recouvré son indépendance! Après avoir expliqué les causes qui ont déterminé la révolution de la Colombie, il me reste à en décrire les détails et les évènements.

Au lieu de promener le lecteur, selon l'ordre chronologique de mes voyages, du Mexique à la Colombie, du Pérou au Chili, et de le faire revenir dans les pays que j'avais déjà visités, il m'a paru plus convenable de réunir sur un même point tout ce qui était relatif à l'histoire moderne de chaque contrée, afin qu'il pût saisir plus facilement l'ensemble des faits que j'ai à raconter.

Le comte de Aranda avait signé, comme plénipotentiaire espagnol, le traité de 1783, qui reconnaissait l'indépendance des États-Unis de l'Amérique du nord, et, de retour à la Péninsule, il présenta au roi Charles III un rapport sur l'influence que, selon lui, cet évènement devait exercer sur les colonies espagnoles de l'Amérique, et dans lequel il pressentait et prophétisait leur future émancipation. Dans cette prévision, il conseillait au roi de partager ses possessions coloniales entre ses trois fils, en faisant de l'un le roi du Mexique, de l'autre le roi du Pérou, et du troisième le roi de la Terre-Ferme, tout en se réservant le titre

d'empereur et la possession des îles de Cuba, de Porto-Rico, des Philippines, et de quelques autres qui serviraient d'échelles et de factoreries au commerce espagnol. Ce projet ne fut pas accueilli, non plus que celui présenté, environ quarante ans avant, à Philippe V, par l'illustre Vauban.

Ercilla a chanté, en vers élégants, la fameuse rébellion des Araucaniens, dans le seizième siècle.

Alonzo de Planez leva l'étendard de la liberté à Potosi (Pérou), au commencement du dix-septième siècle.

En 1742, les Indiens Chunchas, à l'est de Tarma et Jauja (Pérou), commencèrent à se déclarer indépendants, et, en 1763, les soulèvements de Mexico, Quito et Porto-Rico eurent une certaine gravité.

En 1791, une conspiration éclatait dans le Socorro, et de semblables commotions se faisaient sentir dans la Nouvelle-Grenade et au Mexique. Dans la même année, à Oruro (Pérou), le cacique Tupac Amaru, descendant des anciens Incas du pays, levait une armée considérable, et proclamait l'abolition des impôts de gabelles et de servitudes personnelles.

Toutefois, ces mouvements, qui indiquaient sans doute un grand malaise dans ces populations, n'avaient point, à proprement parler, de caractère politique.

Tupac Amaru fut vaincu avec son armée par le général espagnol don Jose del Valle, et livré au dernier supplice avec toute sa famille; son neveu seul échappa à la triste péripétie de ce drame.

Selon la plupart des publicistes, la révolution de Colombie a commencé vers 1810; mais déjà de nombreuses insurrections avaient éclaté, à diverses époques, sur presque tous les points, et dès 1798 l'esprit d'indépendance se manifestait ouvertement parmi les populations américaines. La révolution française avait retenti dans le cœur de tous ces hommes, qui subissaient le

joug de l'étranger, et leur avait fait rêver une destinée pareille à la nôtre.

C'est à cette époque que trois Américains du sud : don Francisco de Miranda, représentant le Venezuela; don Ambrosio Nariño, la Nouvelle-Grenade; et don Jose Caro, le Pérou, vinrent en France et en Angleterre afin d'y exciter d'actives et puissantes sympathies en faveur du mouvement insurrectionnel qui se préparait dans leur patrie; de même que le gouverneur Morris et Franklin étaient venus demander l'assistance de l'Espagne et de la France en faveur de l'Amérique anglaise.

Ces trois chefs de parti ne purent rien obtenir; la révolution française absorbait trop exclusivement l'Europe pour qu'elle pût songer à de lointaines expéditions. Caro et Nariñò retournèrent dans leur patrie, et Miranda, persistant seul dans ses projets, resta en Europe dans l'espoir de les réaliser.

La révolution française était alors un évènement pour le monde entier, et de tous les points de la terre, on accourait assister au spectacle d'un peuple qui se faisait libre et consacrait sa liberté par un baptême de sang!

Le désir de profiter de ces leçons solennelles et l'espérance que la France républicaine ferait au moins pour l'Amérique du sud ce qu'avait fait la France monarchique pour celle du nord, achevèrent de décider Miranda à venir en France. Les Girondins étaient alors tout-puissants, et comme Miranda comptait dans ce parti plusieurs de ses frères d'armes de la guerre américaine, il eut facilement accès auprès des chefs du gouvernement.

Le ministre de la guerre, Servan, accepta ses services en qualité de général de brigade, et ce fut avec le grade de lieutenant-général qu'il fit les campagnes de 1792 et 1793. La levée du blocus de Maëstricht, la perte de la bataille de Nerwinde, et surtout la chute des Girondins, contribuèrent à le compromettre

très-gravement, et, compris dans l'accusation de trahison portée contre Dumouriez, il fut cité devant le tribunal révolutionnaire!...

Acquitté après onze séances consécutives, il fut porté en triomphe; mais quoique Miranda eût été absous par ce tribunal redoutable, ses ennemis parvinrent à le faire encore passer pour suspect, et, comme tel, on l'incarcéra à *la Force*, où il resta dix-huit mois. Pendant tout ce temps, Champagneux fut son compagnon de captivité, et quoiqu'ils ne fussent pas liés intimement, Champagneux a fait le plus bel éloge de son caractère et de son désintéressement. (Voir les Mémoires de madame Roland sur l'an VIII.)

Enfin Miranda obtint sa liberté à la condition qu'il sortirait du territoire de la république. Il resta néanmoins jusqu'en 1797 à Paris, et convint avec plusieurs Américains espagnols d'aller demander à l'Angleterre les mêmes secours que l'Espagne avait accordés aux Américains du nord; ils passèrent ensemble un compromis que l'on peut regarder comme le premier acte de la déclaration de l'indépendance de l'Amérique du sud; il est daté de Paris, 22 décembre 1797. (Voir Rafaël Maria Baralt et Ràmon Diaz, t. I, p. 22.)

Miranda vint ensuite à Londres, où il eut plusieurs conférences avec Pitt, qui, espérant sans doute profiter des hostilités entre l'Amérique et l'Espagne, approuva ses plans. La paix d'Amiens vint arrêter ces projets, que la persévérance et l'habileté du général américain parvinrent à renouer en 1803 et 1804; mais la troisième coalition contre la France les fit de nouveau avorter.

Ni la prison ni les évènements qui occupaient l'Europe ne purent décourager ce grand citoyen; mais enfin il abandonna cette Europe si lente à prouver sa sympathie à l'Amérique, et se dirigea sur les États-Unis, qui, à cette époque, étaient en diffi-

culté avec l'Espagne pour la Louisiane. Cette démarche promettait d'être moins infructueuse.

Arrivé à New-York, il s'aboucha avec quelques personnes influentes; le colonel W. Smith recruta deux cents jeunes gens de bonne famille, et M. Odjen, négociant de cette ville, mit à sa disposition deux corvettes armées en guerre avec des armes et des munitions.

La fatalité qui semblait poursuivre Miranda vint encore neutraliser ses efforts. L'ambassadeur espagnol se plaignit au gouvernement américain; celui-ci prit aussitôt des mesures pour arrêter l'expédition et intenta même un procès aux chefs qui l'organisaient.

Toutefois, et malgré l'insistance du gouvernement, ils furent acquittés par le jury, qui, de plus, déclara cette expédition digne d'être approuvée et protégée.

Enfin, Miranda eut à sa disposition une corvette, deux goëlettes et trois cents jeunes gens; il partit pour Haïti et tenta un débarquement sur la Côte-Ferme, dans l'espoir de surprendre les Espagnols; mais le capitaine général Vasconselos, averti par l'ambassadeur espagnol aux États-Unis, avait mis sur pied des forces de terre et de mer, et lorsque Miranda se présenta sur les côtes de Ocumare, le 25 mars 1806, il fut attaqué simultanément par deux bricks de guerre espagnols qui lui prirent ses deux goëlettes et le forcèrent de se réfugier à la Trinité.

A Caracas, le portrait et les proclamations de Miranda furent brûlés par la main du bourreau et sa tète fut mise à prix pour 30,000 piastres; l'inquisition le déclara hors la loi, *indigne de recevoir pain, feu et asile.*

Pendant ce temps, le gouverneur anglais de la Trinité, qui sentait toute l'importance des projets de Miranda pour l'extension du commerce de la Grande-Bretagne dans l'Amérique espa-

gnole, sur les côtes du Venezuela et dans les provinces de l'Orinoco, s'empressa d'écouter les ouvertures de Miranda, et fit avec lui un traité, signé à la Barbade le 9 juin, en vertu duquel les commerçants anglais jouiraient, dans les provinces libérées, des mêmes privilèges et des mêmes franchises que les naturels. Il fut stipulé, en outre, que ces avantages ne pourraient s'étendre qu'au commerce des États-Unis; quant à celui de toutes les autres nations, il serait grevé d'un droit additionnel de dix pour cent sur les importations, et les puissances liguées alors contre la Grande-Bretagne seraient exclues de toute communication et de tout commerce avec le pays émancipé. En échange, le commandant de la station anglaise des îles du Vent, lord Alexandre Cochrane, donnerait une corvette et deux bricks de guerre, et combattrait toute force navale qui paraîtrait dans ces mers; de plus, Miranda avait la latitude de recruter des sujets anglais dans l'île de la Trinité.

Les Anglais, comme toujours, mettaient à très-haut prix leurs sentiments généreux et les témoignages de leur sympathie envers l'Amérique; ils donnaient peu, promettaient beaucoup et se faisaient acheter chèrement par le monopole exorbitant qu'ils se garantissaient.

Les auteurs du *Resumen de la Historia de Venezuela* s'expriment ainsi à ce sujet :

« Cette convention fut des plus curieuses, car l'avarice britan-« nique y montrait sans honte ses prétentions au commerce « exclusif que l'Espagne possédait en Amérique; mais Miranda, « placé dans la dure alternative de l'isolement ou de cette oné-« reuse protection, l'accepta avec la clause que cette mesure « aurait son effet dans les pays seulement où il pourrait étendre « son autorité : clause ambiguë qui mettait ainsi à couvert sa « responsabilité et les droits de son pays. »

Cinq mois après sa retraite à la Trinité, il s'emparait de la ville de Coro, dont les habitants s'éloignèrent au lieu de lui prêter aide et secours. Le lieutenant-général Vasconselos lui opposa de suite huit mille hommes de bonnes troupes, et Miranda fut obligé d'abandonner le terrain.

Comme je l'ai dit, les décrets de Bayonne ne laissèrent aucune espérance aux Américains pour le maintien de la maison de Bourbon au gouvernement de l'Espagne. Tout concourait donc à augmenter l'anxiété de ces populations, qui se sentaient humiliées de ces changements de chefs politiques que les juntes espagnoles leur imposaient, et, comme au Mexique, elles refusèrent de reconnaître la nouvelle famille qui venait se substituer à l'ancienne royauté. Lorsque Miranda vint déployer à leurs yeux le drapeau de l'indépendance, leur mécontentement prit un caractère encore plus sérieux, et, sans plus se soucier des droits de Ferdinand que de la tyrannie des juntes ou de l'injustice de Napoléon, ils ne songèrent qu'aux moyens de conquérir leur liberté.

Les Américains les plus éclairés, qui voulaient la régénération de leur patrie, profitèrent de la disposition des esprits contre la France, et, sous le prétexte de conserver à l'Espagne ses colonies, ils voulurent, à Caracas, s'emparer de la personne du capitaine général don Vicente de Emparan, que l'on accusait d'être un *afrancesado*. En 1810, la municipalité le contraignit de former une junte suprême dont elle lui laissa la présidence; au milieu d'une séance, le docteur Jose Cortez Madariaga, naturel du Chili et chanoine de la cathédrale, entra dans la salle du conseil et demanda *ex abrupto* la déposition de Emparan; celui-ci se présentant alors au peuple, le pria de lui faire connaître ses volontés.

Le docteur Madariaga jouissait d'une grande influence, et dicta, en quelque sorte, au peuple sa réponse, et les conjurés mêlés à

la foule crièrent : *No le queremos!* (Nous ne le voulons pas!)

Emparan se démit de son autorité, dont la municipalité s'empara en s'associant diverses personnes, en qualité de députés des classes et des corporations.

Les autorités espagnoles furent déposées, renvoyées du pays et remplacées par de nouvelles. On envoya des émissaires dans les provinces de Coro, Barinas, Maracaïbo, Barcelona, Margarita, Cumana et Guayana, pour leur faire connaître ce qui venait de se passer et les inviter à l'union dans l'intérêt général.

Les principaux chefs de l'insurrection étaient Martin Tobar, Mariano Montilla, le marquis del Toro, le colonel le Cure, Roscio et le chanoine Cortez Madariaga.

La force armée fut confiée au colonel Fernando Toro, frère du marquis, dont l'éducation avait été faite en Espagne et qui n'était pas moins brave qu'éclairé.

La junte s'occupa d'abord de réformer la législation; elle exempta les objets de consommation et de première nécessité des droits d'alcabala; elle abolit le trafic des esclaves en prohibant leur introduction; rendit diverses ordonnances d'utilité publique, créa des sociétés scientifiques, fonda des écoles, et changea, en un mot, toutes les conditions politiques et morales de la société.

Les provinces de Barcelone, Cumana et Margarita reconnurent volontiers et promptement le nouveau gouvernement, et toutes les autres ne tardèrent pas à suivre leur exemple, à l'exception de celles de Coro et Maracaïbo.

La junte, voulant mettre de son côté la raison et le bon droit, écrivit à la régence que les Américains, égaux en tout aux Espagnols, étaient prêts comme eux à faire les plus grands sacrifices pour aider leurs frères d'Europe à soutenir la lutte sainte qu'ils avaient engagée.

Quito, il est vrai, [illegible]ris l'initiative de cette mesure dès le

10 août 1809; mais le vice-roi de la Nouvelle-Grenade, de concert avec celui du Pérou, avait étouffé ce que l'on appelait une rébellion. Ce mouvement avait eu pour chefs : le marquis de Selva-Alegre, Salinas, Aquilira, Manuel et Quiroga.

A cette époque, l'esprit des populations en Espagne offrait le contraste le plus inattendu. Les classes malheureuses, et, en général, tous ceux qui auraient dû désirer un changement dans l'espoir d'un sort meilleur, se montraient énergiquement opposés à toute tentative de réforme et repoussaient les institutions libérales apportées par les Français, tandis que les personnes qui auraient pu craindre la perte de leurs privilèges acceptaient le roi Joseph et les lois plus larges et plus constitutionnelles dont il voulait doter le pays. Or, la même anomalie se reproduisait en Amérique; les Espagnols éclairés acceptaient la révolution, tandis que les Américains, au contraire, s'obstinaient à rester fidèles à Ferdinand VII. Il est vrai que les principaux meneurs n'étaient pas entièrement désintéressés dans la question; ils espéraient provoquer un conflit et faire tourner l'indépendance américaine à leur gré. D'un autre côté, les délégués de l'ancienne monarchie se montraient disposés à se tourner vers le soleil levant, c'est-à-dire à reconnaître l'autorité du roi Joseph, qui leur garantissait leurs prérogatives et les aidait à comprimer la fermentation des esprits. Mais le peuple, qui comprenait instinctivement que tous ces avantages politiques ne le concernaient pas, brûlait les proclamations du nouveau monarque, chassait les agents français comme des traîtres, et, dans ses colères, les pendait quelquefois; si bien que son zèle pour l'ordre et son aveugle attachement pour la métropole dégénéraient en anarchie, et ne compromettaient pas moins le gouvernement qu'il voulait soutenir que celui contre lequel il protestait.

A Santa-Fé de Bogota, un mouvement semblable eut lieu;

mais, dans ce pays plus tempéré, les habitants sauvèrent les apparences. Ils rendirent à la province le nom de Cundinamarca, en lui maintenant d'ailleurs son titre de vice-royauté espagnole; on laissa même d'abord l'autorité entre les mains du vice-roi Amar, qui, plus tard, fut accusé d'être un *afrancesado*, et comme tel déposé et envoyé prisonnier à Carthagène.

La junte du Venezuela, qui, dès le début de ses travaux, avait fait des concessions importantes au commerce anglais, s'était crue en droit de solliciter des secours de l'Angleterre. A cet effet, elle y avait envoyé Simon Bolivar, qui, malgré ses titres et ses talents personnels, ne put rien obtenir de décisif.

La conduite du gouvernement de la Grande-Bretagne envers les colonies espagnoles, lors de leur émancipation, n'a jamais été franche ni loyale. La vieille Angleterre s'est montrée là aussi égoïste et perfide que partout ailleurs; elle a usé de tous les moyens pour y assurer à son commerce des débouchés avantageux; elle a été surabondamment prodigue de promesses et d'assurances de sympathie; elle a fait concevoir les plus belles espérances à Miranda; et presque en même temps elle attaquait Buénos-Ayres pour s'en emparer et abandonnait à elle-même la junte de Caracas, qui avait eu le tort de lui accorder trop tôt et trop généreusement les avantages mercantiles qu'elle sollicitait.

D'un autre côté, le gouvernement des Cortès, qui ne comprenait pas les véritables intérêts de la Péninsule, et ne voulait voir dans le mouvement des provinces américaines qu'une désobéissance de colons et de vassaux rebelles, déclara leurs côtes bloquées, sans comprendre que l'heure était venue de transiger et d'en ouvrir les ports au commerce étranger, sauf à se réserver des droits différentiels et l'administration générale du pays.

Ces fautes et ces griefs amenèrent l'indépendance de tous ces pays, que l'Espagne aurait [illegible] conserver si elle eût montré plus

de tact et de génie dans ces circonstances délicates et solennelles où se décident l'avenir et le sort d'une nation.

La junte de Caracas comprit alors sa mission; elle décréta qu'un acte constitutionnel serait soumis à l'approbation du peuple. A dater de ce moment, le mal était irréparable; la junte s'était faite constituante; elle régnait seule avec le peuple, et l'Espagne ne pouvait plus être qu'une alliée ou une ennemie pour l'Amérique.

C'est à Bolivar que l'on dut le retour de Miranda dans le Venezuela. Le jeune négociateur qui, plus tard, devint le libérateur de la Colombie, pensa que cet illustre chef devait, dans ces conjonctures critiques, se mettre à la tête du mouvement; il le reçut dans sa maison et fut le premier à faire l'éloge de son caractère et de ses talents. La conduite de Bolivar envers l'ancien général de la république française était d'autant plus noble et plus désintéressée qu'il n'y avait pas d'ailleurs entre eux, bien qu'ils parcourussent la même carrière et qu'ils se proposassent le même but, une véritable sympathie; leur nature se refusait à l'intimité et présentait même un contraste complet. Le jeune Bolivar cachait une âme ardente, une intelligence active, sérieuse et profonde, un caractère capable des plus grands desseins et de la plus infatigable persévérance, sous des dehors aimables et presque frivoles. On n'eût pas dit, de prime-abord, en voyant ce jeune homme élégant et spirituel, aussi mobile dans ses mouvements que dans ses impressions, qu'il y avait en lui du tribun et du César! Et cependant la passion dominante de Bolivar était moins encore celle de la liberté que celle de l'ordre. Avec ses qualités, sa fortune et son courage, il avait conçu une grande estime de lui-même et une foi inébranlable dans sa propre mission, qu'il faisait consister surtout à opposer une digue au débordement de l'anarchie

Bolivar fut un de ces hommes providentiels qui surgissent au moment où les révolutions, dans leur fougue sauvage, vont dépasser leur but naturel et compromettre leurs destinées; ce sont des réactions vivantes contre les excès de l'indépendance et de la liberté.

Avec ses instincts d'ordre et d'harmonie, Bolivar ne pouvait vivre au milieu de ces tourmentes populaires dans lesquelles tous les éléments de la société humaine se trouvent confondus. Il est mort fidèle à sa destinée, non sans avoir beaucoup d'ennemis; les uns étaient des gens que sa gloire offusquait, les autres de fanatiques partisans de la liberté qui l'accusaient d'aspirer au pouvoir suprême.

Miranda, au contraire, avait toute l'austérité d'un incorruptible tribun; son génie et ses talents naturels étaient éclairés des lumières d'une éducation supérieure; mais son caractère grave et très-réservé inspirait plus de respect que de sympathie. Sa vie, qui ne lui avait épargné aucune épreuve, l'avait mis en garde contre toutes les illusions, et, sans s'inquiéter des passions des partis, il ne prenait conseil que de sa conscience dans les actions décisives de son existence publique.

Bolivar était venu bien jeune en France, car il se maria à dix-neuf ans, et son mariage n'eut lieu qu'après son retour d'Espagne. Il avait gardé de Paris le plus tendre souvenir; j'ai souvent conversé avec lui à Guayaquil et à Lima, et c'était toujours avec une sorte d'enthousiasme qu'il se rappelait les moindres incidents de son passage dans notre capitale. La révolution française a, en quelque sorte, fait naître son génie politique, car il aimait à dire qu'il avait ressenti ses premières émotions de gloire et de liberté en entendant les cris de : *Vive la république!* poussés par les cœurs français.

J 'oli ınt dans leur désaffection pour le

gouvernement anglais; cependant ils furent tous deux obligés d'y avoir recours.

Les députés ayant été nommés, on convint que le congrès tiendrait sa première réunion le 2 mars 1811. Voici quels en étaient les principaux membres : Miranda, que nous connaissons; le marquis de Toro, homme sans aucune consistance politique, mais dont l'influence et le patriotisme pouvaient être d'une grande utilité; Lino Clemente, ex-officier de la marine royale, aussi instruit que distingué, dont le caractère trop faible ne présentait aucune garantie; Jean German Roscio, excellent pour le conseil et nul pour l'action; Javier Yanez, jeune avocat, vrai républicain, imitateur fidèle des vertus patriotiques de Miranda; Antonio Nicolas Briceño, surnommé *le Diable* pour son caractère intraitable et singulier, et enfin Martin Tovar, qui réunissait toutes les vertus civiques et privées. Les députés, envoyés par les provinces de Caracas, Barinas, Barcelona, Cumaca, Margarita, Merida et Truxillo, étaient au nombre de quarante-quatre. La junte nomma un pouvoir exécutif composé de trois personnes, dont Miranda fut nommé président.

Le congrès ne s'installa définitivement que le 15 juillet 1811. Son premier acte fut la proclamation de l'indépendance de Caracas et du Venezuela. Il adopta le système fédératif des États-Unis, leur assimilant ainsi l'Amérique espagnole, sans tenir compte des lois, des traditions et des habitudes monarchiques du pays qu'il organisait. Bolivar combattit cette subdivision du territoire national, et chercha à faire prévaloir l'idée d'une république une et indivisible, et d'un pouvoir central qui rendit tous les citoyens solidaires du dévouement, des dangers et des intérêts de chacun des membres de la même patrie.

Miranda s'était aussi opposé à l'adoption du système fédératif. Les avis étaient très-partagés; quelques-uns voulaient

l'admission des classes moyennes dans les affaires du gouvernement et proposaient de fonder une aristocratie semblable à celle de la métropole, regardant comme impossible, au moins pour long-temps, l'éducation politique des castes diverses qui composaient la multitude américaine; d'autres, au contraire, se lançaient tête baissée dans une sorte de démagogie. Bref, aucun code ne contint jamais autant de principes philanthropiques que celui du Venezuela, mais jamais, non plus, nation n'adopta une loi constitutionnelle plus contraire à ses intérêts; c'était une espèce de compromis bâtard des diverses opinions qui s'étaient manifestées dans l'assemblée.

Le général Miranda et Bolivar s'étaient séparés de la junte après l'adoption du système fédératif; une affreuse catastrophe les força bientôt à reparaître sur la scène politique. Le 20 mars de l'année suivante, à quatre heures de l'après-midi, un tremblement de terre engloutit preque entièrement Caracas! douze mille habitants furent ensevelis sous les ruines avec les soldats qui devaient les protéger. Le général espagnol Monteverde, campé avec son armée en dehors des murs, vit cette destruction sans éprouver la moindre perte, et profitant de cet affreux évènement, il occupa sans effort, le 7 avril, cette ville qui n'était plus qu'un monceau de débris et un lieu de désolation. Les prêtres n'eurent pas de peine à persuader au peuple qu'il devait voir là un châtiment de Dieu, et cela d'autant plus facilement que, par une étrange coïncidence, le jour de ce malheur était à la fois le jeudi saint et le deuxième anniversaire de la déposition du capitaine-général Emparan.

Les dépositaires de la confiance des Américains émancipés ne se rebutèrent pas devant les obstacles que la nature elle-même semblait leur susciter. Miranda, nommé dictateur, confia la défense de Puerto-Cabello à Bolivar, qu'il nomma lieutenant-

colonel. Le dictateur était animé d'excellentes intentions ; mais les ressources matérielles qu'il avait à sa disposition étaient insuffisantes pour faire face aux exigences de la situation. La crainte des défections paralysait l'élan des troupes qui occupaient encore les places fortes au nom des Espagnols, et qui, sans cette appréhension, n'auraient pas tardé plus long-temps à faire cause commune avec leurs compagnons affranchis. Enfin Miranda parvint à réunir sept cents hommes échappés au tremblement de terre, avec lesquels il opposa une longue et héroïque résistance à Monteverde.

Le général espagnol ne réussit pas toujours à enchaîner la victoire qu'il devait au hasard ; mais les Vénézuéliens, étroitement bloqués, affaiblis par les combats, sans vivres, sans munitions, ne pouvaient retarder bien long-temps l'heure de leur défaite ; ils disputaient cependant encore la victoire, lorsque la trahison des esclaves et la révolte des prisonniers de Puerto-Cabello mirent le comble à leur découragement et forcèrent Miranda de capituler. Le dictateur s'engageait à remettre toutes les places à Monteverde, qui, de son côté, promettait que la constitution des Cortès régirait le Venezuela, qu'il y aurait amnistie entière, que les propriétés seraient inviolables, et que les Vénézuéliens seraient libres d'émigrer sans perdre leurs biens. Dans l'état de choses où on se trouvait, cet arrangement n'avait rien que de très-honorable et de très-prudent ; on n'en accusa pas moins hautement Miranda d'avoir outrepassé ses pouvoirs ; on prétendit que le Congrès n'avait pu lui conférer le droit de disposer arbitrairement du sort de tout un peuple, et la plus basse vengeance fut la récompense de son dévouement ! Au moment où Miranda allait s'embarquer à la Guayra pour retourner en Angleterre, il fut livré à Monteverde, qui, au mépris des termes de la capitulation qu'il avait acceptée, l'envoya prisonnier à Porto-Rico, et de là aux

cachots de la Caraca à Cadix, où il mourut le 14 juillet 1816!...

Ainsi périt ce martyr de la liberté, le fondateur de la nationalité colombienne, après avoir combattu aux États-Unis, en France et dans sa patrie, pour la liberté des peuples! Triste exemple de l'ingratitude des masses et de la fragilité des admirations populaires!

Non-seulement Monteverde ne remplit aucune des conditions de la capitulation qu'il avait souscrite au malheureux Miranda, mais il se livra aux plus violentes réactions; les cachots se remplirent de suspects; on fusilla les personnes les plus compromises dont on séquestrait les biens, et la ville fut surchargée d'impôts et d'amendes de toute espèce. Si bien qu'à la fin de 1812, et grâce à ces iniques et imprudentes représailles, l'indépendance du pays était, au fond des choses, plus vraisemblable qu'en 1811, et cela parce que le meilleur moyen pour faire triompher une cause est de la persécuter impitoyablement. Il y a dans l'homme un sentiment de justice distributive qui l'attache à ceux qu'on opprime au delà des limites de la raison et du bon droit.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Bolivar. — Insurrection de Carthagène. — Boves. — Prise de Carthagène. — Morillo. — Aury. — Eloy Demarquet. — Tentative d'assassinat contre Bolivar. — Etat des affaires au Venezuela en 1817. — Paez. — Exécution de Piar.

Quarante patriotes s'étaient retirés sur un îlot; parmi eux se faisaient notamment remarquer : Santiago Marino, né à la Margarita, qui avait consacré sa fortune, son ardeur et son courage à la cause révolutionnaire, et qui se distinguait surtout par son amour du commandement et de la domination; Jose Francisco Bermudez, jeune homme inquiet, turbulent et audacieux; Manuel Piar, de Curaçao, aussi violent qu'ambitieux, mais dont le zèle ne s'est jamais démenti; Manuel Valdez, qui fut en 1821 commissaire du gouvernement colombien à Guayaquil; Ibyeux, soldat, moins partisan de la république qu'ennemi du gouvernement espagnol; le commandant de génie Jose Francisco Azcué; un marin français, Jean-Batiste Videau; Bernard Bermudez; Augustin Armario, et d'autres chefs qui ont joué leur rôle un peu plus tard dans le drame qui s'ouvrait alors sur cette scène agitée.

Quelques officiers suivirent Bolivar à Curaçao; d'autres allèrent à la Jamaïque et aux États-Unis.

Miranda ayant disparu de la scène politique, Bolivar devint le point de mire et l'espoir de tous les patriotes. Son importance personnelle et l'influence qu'il a exercée sur l'Amérique nous font un devoir d'insister tout particulièrement sur les principaux détails de sa vie.

Simon Bolivar naquit à Saint-Léon de Caracas, le 24 juil-

let 1783; il était le second fils de don Juan Vicente Bolivar y Ponte, colonel des milices d'Aragua, et de doña Conception Palucio y Sajo; cette famille était noble et ancienne, et, comme telle, jouissait d'une très-grande considération.

Bolivar, après avoir achevé ses études à Madrid, fit un voyage en France au moment du consulat, ayant à peine seize à dix-sept ans, et, comme nous l'avons dit, il puisa dans les nouvelles institutions de notre patrie toutes ses idées politiques et sociales. Il recherchait dès lors la société des hommes les plus instruits, et se livrait avec une sorte de passion à l'étude des sciences exactes et aux plus graves méditations. Après avoir parcouru successivement l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, il revint dans sa patrie en 1810, au moment du mouvement insurrectionnel. A dix-neuf ans, il épousa la fille du comte Bernardo del Toro, qu'il perdit peu de temps après.

Bolivar était doué d'une constitution robuste et d'une infatigable activité; sa physionomie, à la fois noble et régulière, était animée par le feu de ses regards, qu'il ne fixait cependant jamais sur son interlocuteur, comme s'il eût voulu empêcher de lire sur son visage expressif. Ses manières gracieuses et courtoises semblaient un peu étudiées; mais dans les derniers temps de sa vie, une certaine rudesse perçait sous cette écorce polie. Du reste, ses vertus, la noblesse de son caractère, son jugement sûr et prompt, et la grandeur de ses conceptions rendaient sa supériorité incontestable, même pour ses ennemis. Ce qui l'a surtout élevé au-dessus de ses rivaux, c'est sa constance opiniâtre qu'aucun obstacle n'a jamais pu ébranler, et qui lui a permis de réaliser les plus grands projets de son génie.

La fortune, loin de l'absorber en de frivoles plaisirs, ne fit que lui donner le moyen de prouver son patriotisme et son dévouement.

Malgré les précoces développements de sa raison, Bolivar avait le cœur sensible et très-impressionnable; mais, en vrai stoïcien, il subordonna toujours ses plaisirs à ses devoirs.

De Curaçao, Bolivar passa à Carthagène, dans les premiers jours d'octobre 1812, accompagné de Jose Félix Rivas, de Michel Cortès Campo-Manes, des frères Carabaño, et d'autres officiers distingués du parti révolutionnaire. Un officier français, Servies, vint aussi lui offrir ses services. Bolivar, à cette époque, publia un manifeste dans lequel il dévoilait la conduite atroce de Monteverde après la capitulation de Miranda.

Entre les mains de cette poignée d'hommes dévoués, la cause de l'indépendance n'est pas encore désespérée. Que les provinces du centre, animées d'un même esprit, réunissent leurs forces en un seul faisceau, qu'elles se laissent entraîner par ce noble cri, échappé à l'âme de Bolivar : Union! union! et le succès sera en même temps infaillible et prompt. Mais, déjà de mesquines rivalités et d'étroites idées de prééminence politique divisent les républiques naissantes. Santa-Fé de Bogota, qui aspirait à l'honneur de rester le siége du gouvernement, avait été mécontente du pacte fédéral. Vainement Lozano et Nariño avaient essayé de ramener leurs concitoyens à des idées plus sages et de les rapprocher du congrès de Caracas; ils avaient échoué dans leur tentative, et déjà d'horribles préludes de guerre civile se manifestaient dans ce pays, qui n'avait pas trop de toutes ses forces pour atteindre le but qu'il s'était proposé.

Carthagène, la clef de la Magdalena, la plus grande voie de communication avec le Cundinamarca, était intéressée, par son commerce, à s'opposer au mouvement de l'indépendance, et cependant, lorsqu'elle vit les chefs espagnols s'abandonner à leur haine aveugle et jeter dans les cachots les délégués qui venaient leur proposer une soumission honorable; quand elle connut le

parjure dont Miranda avait été victime, elle envoya des lettres de marque à tous les marins qui voulurent croiser contre la marine espagnole, et la métropole dut voir dans cette défection d'une ville maritime si importante, et jusque-là si fidèle, la première expiation de sa déloyauté.

Bolivar fut chargé d'aller délivrer Caracas; partout, sur son passage, accouraient de nouvelles troupes de volontaires, et sa division ne comptait pas moins de deux mille combattants lorsque, arrivé à Cucuta, il y remporta une victoire éclatante sur l'armée royaliste.

Briceño, son compagnon d'armes et son ami, venait d'être fusillé à Varinas; Bolivar jura de le venger, et, après une série de rencontres et de batailles, dans lesquelles l'avantage fut presque toujours de son côté, il entra à Carthagène le 14 avril 1813; il avait fait ainsi trois cents lieues en combattant, sans que son courage se fût jamais ralenti.

Puerto-Cabello était au pouvoir des Indépendants; mais la citadelle était encore occupée par les royalistes, qui exposaient les prisonniers colombiens au feu de leurs compatriotes, et les fusillaient même à la vue de leurs frères et de leurs amis.

Il est peut-être vrai de dire que dans aucun temps ni dans aucun pays la guerre n'eut un caractère plus féroce et plus passionné que dans ce moment-là. Il est bien remarquable, du reste, que cette sorte de rage n'a commencé à se manifester qu'après la perfidie de Monteverde. Toutefois les Espagnols prirent toujours l'initiative des plus grandes cruautés, et rien ne peut donner l'idée des fureurs sanguinaires de Monteverde et de Morillo, son digne émule. Un exemple fera connaître les instincts de ces hommes, dont tout parti honnête devrait avoir honte d'accepter les services.

Bolivar venait d'envoyer des troupes pour délivrer le Varinas;

le général Pug apprend cette résolution des Indépendants, et alors, sans hésitation ni pitié, il ordonne la mort de tous les prisonniers. Cinq cents habitants, détenus seulement comme suspects, étaient déjà tombés dans cet horrible massacre, lorsqu'un aide-de-camp vint annoncer l'avant-garde républicaine.

— Nous reste-t-il le temps de compléter l'exécution? demande l'ordonnateur de cette horrible boucherie.

Soixante-quatorze malheureux étaient encore dans les prisons.

— Non; il n'y a pas un instant à perdre!...

— Eh bien! nous reviendrons...

Et ils revinrent, en effet, terminer leur œuvre de sang!!!

Le 5 décembre 1813, la ville de Caracas décerna à Bolivar le titre de *libertador* de Venezuela, et créa l'ordre des libérateurs de Venezuela quelques jours après.

Investi de la dictature depuis quelques mois seulement, Bolivar était déjà accusé d'ambition personnelle et de tendance à la tyrannie; pour apaiser ces stupides déclamations, il convoqua à Caracas une assemblée composée de tous les notables et de tous les citoyens influents, entre les mains desquels il déposa ses pouvoirs. L'assemblée ne voulut pas accepter sa démission, et lui déclara qu'elle considérait le maintien de son autorité comme indispensable au succès de la cause commune.

Déjà, en effet, d'horribles excès avaient failli compromettre les plus nobles efforts. Boves, déserteur et contrebandier espagnol, qui avait été poursuivi pour ses crimes dans la Péninsule, se rallia au général Pug, dont il pouvait être le digne auxiliaire, et accompagné d'un nègre nommé Palomo, qui s'était rendu coupable de plusieurs meurtres, et d'un réfractaire espagnol du nom de Rosita, il parcourut les provinces, enrôlant les nègres esclaves, auxquels il promettait la liberté. Le massacre et l'incendie se répandent bientôt sur neuf cents lieues de la contrée,

et ces hommes féroces menacent de faire du Venezuela un autre Saint-Domingue. L'embrasement devint de plus en plus général. Les républicains opposent une héroïque valeur à ces masses barbares. Le jeune Ricante s'ensevelit sous les ruines du poste qui lui était confié, afin de ne pas tomber au pouvoir des hordes qui venaient l'attaquer et qui sont écrasées avec lui.

Enfin, au mois de juillet, Boves s'empara de Caracas; mais il périt à la bataille d'Urica. C'était une sorte de bonne fortune pour les Indépendants; malheureusement, et par une compensation fatale, un de leurs chefs, Rivas, est fait prisonnier et a la tête tranchée par ses implacables adversaires; les Américains, qui ont eu le tort de diviser leurs forces, sont alors battus sur tous les points.

Thomas Moralès succède à Boves et ne lui est inférieur ni en audace ni en cruauté. Des garnisons entières de villes et de forteresses sont égorgées, et les Venezueliens semblent se courber sous le joug de la terreur! Bolivar, presque seul, ne se laisse pas abattre, son courage grandit en raison du danger. Il vole à Carthagène demander de nouveaux secours; c'est là qu'il conçut le grand projet de pacifier le Cundinamarca, dont l'activité politique s'absorbait plutôt en des dissensions intestines que dans la guerre de l'indépendance.

Nariño n'avait pas su profiter de la victoire qu'il avait remportée sur les troupes du congrès le 12 décembre 1812. La confédération de Tunja et la province de Santa-Fé avaient conservé leur indépendance isolément. Montes, gouverneur de Quito pour les Espagnols, les avait attaqués en décembre 1813. Nariño, à la tête de huit mille hommes, avait d'abord obtenu de brillants avantages, et, après avoir délivré Popayan, il se disposait à marcher sur Pasto, lorsqu'un stratagème du général espagnol Aymerich causa la défaite de l'armée indépendante. Nariño

fut fait prisonnier, envoyé en Espagne, et ce ne fut que sept ans après, en 1820, lors de la révolution de l'île de Léon, qu'il sortit des cachots de Cadix.

La province du Cundinamarca, après de longues discussions avec le congrès venezuelien, finit par céder aux instances de Bolivar, qui voulait l'union entre tous les partis. Alors cette législature transporta son siége a Santa-Fé de Bogota, y établit le gouvernement des provinces libres de la Nouvelle-Grenade, et le pouvoir exécutif fut confié à trois membres.

Il était permis de croire, en 1815, que la cause de l'indépendance était entièrement perdue; dix mille Espagnols venaient d'arriver de Cadix sous les ordres du général Morillo, qui sut mettre à profit les dissensions des Indépendants. Les principales places du littoral tombèrent, sans presque aucune résistance, au pouvoir des Espagnols; Carthagène fut assiégée, et, bloquée par terre et par mer, elle manqua bientôt de vivres, et alors une cruelle épidémie vint s'emparer de ces hommes affaiblis par les privations et qui succombaient par centaine chaque jour.

Une lettre écrite par une Française, au milieu de cette désolation, commençait ainsi :

« C'est au milieu des plus horribles souffrances, du fracas de « la guerre la plus acharnée, la plus hideuse; au milieu des cris « poussés par les victimes de la contagion, de la famine et du fer « espagnol, que je t'écris pour la dernière fois! »

Le siége de Carthagène n'est comparable qu'à ceux de Numance et de Saragosse.

La population de Carthagène s'élevait à vingt-cinq mille âmes et n'avait pas une garnison suffisante pour la contenir; les trois mille hommes qui la composaient ne pouvaient pas espérer de maintenir l'ordre dans une cité qui, même en Europe, occuperait le second rang parmi nos villes de guerre.

Cette ville était regardée comme imprenable, bien que les Français l'eussent conquise en 1697; mais elle a résisté plusieurs fois aux armes de l'Angleterre. Sa position est admirable comme position militaire. Elle est située dans une vaste baie dont les passes sont dominées par de nombreuses batteries; trois lieues de côte vers le sud lui servent de rempart du côté de la mer, et de l'autre côté elle est protégée par la montagne *la Popa*, couverte d'une très-forte citadelle.

Morillo commença le bombardement six semaines après son arrivée devant Carthagène.

Le 13 octobre, le gouverneur don Juan de Dios Amador proposa aux autorités une mesure qui, selon lui, devait sauver la ville.

— On ne peut traiter avec les Espagnols, leur dit-il; nous connaissons leur perfidie, et la mort est préférable à leur joug honteux. Que désirons-nous? la liberté du commerce et de l'industrie. Pour l'obtenir, plaçons-nous sous une puissante protection; arborons le pavillon britannique, et l'Angleterre comprendra nos droits et répondra à notre appel.

Cet avis fut reçu par acclamation; mais le gouverneur de la Jamaïque n'accepta pas la proposition, et sans ce refus Carthagène ne serait pas aujourd'hui le berceau d'une puissante république.

Le 12 novembre, Morillo fit attaquer *la Popa*; et enfin, le 5 décembre, après avoir souffert toutes les horreurs d'un siége que la cruauté des ennemis avait rendu plus terrible qu'aucun autre, après s'être nourris de chevaux, de rats et même du cuir des courroies, après avoir vu leurs maisons encombrées des cadavres de leurs frères, les habitants ne voulant pas tomber au pouvoir de l'ennemi, enclouent les canons des forts, s'embarquent dans des chaloupes, dispersent la flottille espagnole et abandon-

nent la ville, ne laissant au vainqueur qu'un affreux désert jonché de cadavres.

Le 6 mai, Santa-Fé tombe au pouvoir du général La Torre; Morillo y fait son entrée le mois suivant, et les autres généraux espagnols soumettent le nord et le midi jusqu'à Quito.

Toutes les villes du littoral et de l'intérieur étaient donc alors rentrées sous le pouvoir de la métropole, et cependant de braves chefs de partisans défendaient encore, dans les llanos de Casanare, le pavillon de l'indépendance, ayant à leur tête Santander, qui a été plus tard vice-président de la république, et dont la troupe se grossissait chaque jour de tous ceux que mécontentaient les rigueurs atroces de Morillo.

En historien impartial, je dois dire que la cruauté de Morillo était plutôt celle d'un soldat esclave de sa consigne, qui avait à exécuter les ordres d'un maître fanatique et inexorable, que celle d'un homme naturellement enclin aux excès du pouvoir et aux ivresses impures d'une brutale domination; car il a fréquemment prouvé qu'il était un homme supérieur, plein de bravoure, dont une cause meilleure aurait fait un héros.

Et maintenant que nous avons essayé de constater quelque chose d'humain dans cette âme de bronze, nous devons raconter sa plus abominable, sa plus monstrueuse action, pour montrer jusqu'à quel point l'effervescence des passions politiques peut pervertir l'homme et lui donner, en quelque sorte, la monomanie du crime et la soif du sang.

Un partisan, détenu dans les prisons de Santa-Fé en attendant la mort, avait deux enfants de huit à douze ans, qui vinrent demander la grâce de leur père au général espagnol.

—Je vous l'accorde, leur dit-il, si vous vous laissez couper les deux oreilles.

Les enfants acceptent sans hésiter, l'infâme opération com-

mence, et chacun d'eux perd une oreille sans qu'on puisse leur arracher aucune plainte, aucun gémissement.

— Comment, dit Morillo, vous ne pleurez pas? Sapeur, continuez.

L'exécuteur tremblait.

— Si tu trembles, je te fais pendre.

Les deux autres oreilles tombent sous le couteau du soldat, et les enfants ne donnent pas le moindre signe de douleur!!!

Le spectacle d'un héroïsme si précoce et si sublime rend Morillo furieux; dans sa rage de voir une telle grandeur d'âme, un courage si prodigieux, il fait fusiller à l'instant même le père et ses deux enfants, qui, avant l'âge de raison, avaient déjà le génie du dévouement et le courage du martyr!

Un autre homme, âgé de vingt ans seulement, se laissa fusiller plutôt que de dénoncer des républicains.

Voici un ordre du jour du général espagnol :

« Les déserteurs et leurs complices seront fusillés, ainsi que « chaque cinquième personne de leur parenté, jusqu'à la cin« quième génération! On fusillera également une personne de « chaque district où la désertion aura eu lieu, et ce district « paiera en outre 1,000 piastres ou 5,000 francs, et la province « 10,000 piastres ou 50,000 francs. »

Il faut le dire en l'honneur de l'humanité, cet ordre du jour ne fut pas toujours excuté.

La mort d'Arismendi et les outrages que sa femme eut à subir des satellites du tyran déterminèrent le soulèvement de l'île de Margarita. Les Espagnols mirent tout à feu et à sang; mais c'est de ce foyer que jaillit l'étincelle qui embrasa de nouveau tout le continent.

Une répression modérée eût peut-être déterminé un retour sincère à leurs anciennes habitudes de soumission de la part

de ces peuples que l'Espagne avait d'abord si habilement subjugués..

Cette fièvre de carnage, ces représailles, qui étaient autant de crimes de lèse-humanité, réveillèrent le sentiment de la dignité humaine dans les âmes les plus engourdies. Les dominateurs voulurent imposer la terreur, ils inspirèrent l'héroïsme. Il n'est presque pas d'hommes qui ne préfèrent mourir les armes à la main qu'à genoux devant un bourreau!

Après avoir quitté Carthagène, Bolivar était allé chercher des secours à la Jamaïque; mais s'apercevant bientôt que, dans cette île, la cause de l'indépendance ne pouvait trouver des auxiliaires désintéressés, il songea à la république d'Haïti.

Il comptait aussi sur la coopération de l'amiral Aury, qui, à la tête d'une flottille assez considérable, faisait la course depuis le commencement de la guerre de l'indépendance contre la marine espagnole; l'amiral Aury, Français de naissance, avait réellement acquis une très-grande prépondérance dans ces mers.

Aury, ayant appris que le général Mina venait de débarquer sur les côtes du Mexique, et qu'un certain nombre d'officiers français languissaient sur les côtes du Texas, eut le projet d'engager tous les réfugiés du Champ-d'Asile dans la cause de l'illustre patriote espagnol.

Cependant il se sépara bientôt de Bolivar, dont il ne partageait pas les espérances, et la vérité est que les projets du général étaient beaucoup plus aventureux que les siens, car les côtes du Venezuela étaient couvertes de soldats espagnols, tandis que le Mexique en était presque entièrement dégarni.

Ce fut vers cette époque qu'Aury présenta à Bolivar M. Eloy Demarquet, né à Paris, le 13 juin 1796. Ce jeune Français sortait de l'armée de Waterloo; il était venu à Haïti pour des affaires de famille, et, ne pouvant rien obtenir du gouverne-

ment haïtien, il accepta le grade de capitaine dans l'armée colombienne et le poste d'aide-de-camp de Bolivar, poste qu'il a occupé jusqu'à la mort du Libérateur, tout en passant successivement par les grades intermédiaires jusqu'à celui de colonel. Il s'est marié à Quito, et depuis la mort de Bolivar, il est plusieurs fois venu revoir sa patrie.

C'est un de ces hommes rares dont l'histoire conserve le nom, car il fut aussi fidèle à Bolivar que Sully le fut à Henri IV et Bertrand à Napoléon. Il est d'ailleurs le seul des aides-de-camp du général colombien qui ne l'ait jamais quitté, et qui ait fait avec lui toutes les campagnes de la Colombie et du Pérou.

J'ai eu de fréquents rapports avec le colonel Demarquet, à Guayaquil en 1823, à Lima en 1826, et enfin, l'année dernière, à Paris, et c'est à son extrême obligeance que je dois les documents les plus intéressants que je possède sur la Colombie et le Pérou.

Le colonel Demarquet fut un des hommes qui, en Amérique, ont fait le plus d'honneur à la France, car, tout en servant avec zèle la cause de l'indépendance, il n'a jamais oublié sa patrie, ses droits et sa mission civilisatrice dans le monde entier.

Après la séparation d'Aury, les forces de Bolivar se trouvaient très-réduites; mais M. Brion, riche négociant de Carthagène, né à Curaçao, sacrifiant, comme Bolivar, sa fortune à la cause de l'indépendance, prit le commandement du reste de la flottille, l'arma, l'équipa et en paya les avances.

L'expédition se composa alors de tous les officiers et généraux réfugiés, et d'environ deux cents soldats, qui, après avoir remporté une victoire éclatante sur la flottille espagnole, arrivèrent le 3 mai 1816 dans l'île Margarita et débarquèrent au port de Juan Griego, où Arismendi, Antonio Zea et d'autres généraux les reçurent avec les démonstrations du plus vif enthousiasme.

Un *Te Deum* fut chanté dans la ville du nord, et Arismendi fit

une allocution dans laquelle il insistait sur l'urgence de maintenir l'union entre tous les citoyens animés d'un même désir et le besoin d'une unité de direction et de commandement. Il finit en remettant à Bolivar le bâton à pomme d'or, qui devait être l'insigne de son autorité suprême.

Toutefois, cette expédition, qui semblait promettre les plus heureux résultats, ne répondit pas à l'attente de Bolivar et de ses compagnons.

A Ocumaré, le 5 juillet, le Libérateur fit un appel au patriotisme de toutes les classes; mais sa proclamation effraya les riches *hacendados*, qui craignaient de perdre leurs esclaves; et après avoir essuyé une défaite entre Valence et la Guayra, il fut obligé de se rembarquer pour la Jamaïque, où il faillit être victime d'un assassinat. Les Espagnols sentaient bien que leur triomphe ne serait pas définitif tant qu'il y aurait des hommes tels que lui au service de la cause américaine; mais par un hasard providentiel, un autre fut tué à sa place, dans son propre lit.

Cependant Mac-Grégor, Écossais plein d'intrépidité, qui commandait l'avant-garde et que l'ennemi avait coupé, se porta vers Barcelone, dont il parvint à s'emparer.

Tel était, en 1817, l'état des affaires dans le Venezuela :

Bolivar se dirigea de nouveau vers la république d'Haïti, dont le président l'avait déjà si bien accueilli, afin d'y recruter de nouveaux auxiliaires, et il reparut en effet, bientôt après, accompagné de plusieurs officiers, de nègres et de mulâtres d'Haïti.

Arismendi avait enlevé aux Espagnols la dernière forteresse de l'île Margarita;

Barcelone, dont Mac-Grégor s'était emparé, devenait le siége d'un gouvernement provisoire;

Et La Torre avait été battu par Paez et Morillo.

Avant de terminer ce chapitre, il est nécessaire de faire con-

naître au lecteur Paez et ses *llaneros*, cavalerie indomptable qui harcelait sans relâche les derrières et les flancs de l'ennemi, presque entièrement composée d'hommes courageux jusqu'à la témérité, et dont la bravoure ne connaissait rien d'impossible quand leur général guidait leurs fougueux élans.

Jose Antonio Paez naquit en 1780 dans la ville d'Aragua, de Créoles indiens, qui jouissaient d'une certaine aisance qu'ils avaient acquise comme éleveurs de bestiaux. Quand la révolution éclata, Paez se dévoua à sa cause et organisa un détachement de llaneros, auxquels son caractère énergique inspira une telle confiance, que ce détachement, composé de cent cinquante à deux cents hommes, devint bientôt l'effroi des Espagnols.

A la mort de sa mère, Paez se rendit à Varinas afin d'y partager son héritage avec ses sœurs, sur la foi de l'amnistie qui avait été proclamée par les Espagnols; mais, imitateur du bourreau de Miranda, le gouverneur, au mépris de la foi jurée, le fit arrêter, charger de fers et plonger dans un cachot.

Dès la première nuit de sa captivité, le valeureux llanero, qui était d'une force herculéenne, brisa ses chaînes et celles des autres prisonniers, et quand le geôlier vint leur apporter à manger, on le bâillonna, on lui prit ses clefs, et, leur audace grandissant avec leur succès, ils s'emparèrent des armes des sentinelles, attaquèrent la garnison et surprirent ainsi Varinas, dont ils se rendirent maître; ce coup de tête fut l'origine de la réputation militaire du jeune créole.

Quand les llaneros, Paez à leur tête, tombaient à l'improviste sur les Espagnols, ceux-ci n'àvaient pas le temps de se reconnaître et de leur disputer la victoire. La soudaineté de leurs attaques audacieuses, jointe à leur prodigieuse dextérité, les a fait souvent comparer aux cosaques du Don ou aux Tartares; mais ils tiennent plutôt des Arabes, dont ils descendent par les Espagnols.

Les Margaritains, qui n'étaient pas moins braves ni moins dévoués à la cause de l'indépendance que les llaneros, avaient sur eux l'avantage de la civilisation.

Parmi les faits extraordinaires qu'on raconte sur le général Paez, en voici un qui peut servir à faire connaître ce caractère à la fois héroïque et quelque peu chevaleresque.

On venait de faire prisonnier un détachement de cavalerie espagnole, dont le capitaine voulait attribuer sa mauvaise fortune à la fatigue de sa monture. Paez, qui ne voulait devoir ses succès qu'à son courage, lui porta alors ce défi :

— Prenez mon cheval, je monte le vôtre ; vous allez vous échapper, et, seul, je vous poursuivrai. Si je vous atteins, votre vie est à moi ; si vous triomphez, ma vie est à vous !...

Paez monte en effet le cheval de l'Espagnol, et ils n'ont pas couru cinq cents pas, que saisissant le cheval par la queue il le renverse avec son cavalier ; l'Espagnol remonte, il est renversé une seconde fois et tombe sous les coups de son rude adversaire !

Le mulâtre Piar, autre valeureux guérillero, aussi courageux qu'exalté, à qui l'on devait la conquête de la Guyane, porta ses vues jusqu'à l'autorité suprême ; mais n'ayant pu soumettre les hommes de couleur à son commandement, il se rendit dans le Cumana, et détermina Mariño, le vainqueur de Monteverde et le redoutable adversaire de Morillo, à embrasser son parti.

Piar fut condamné à mort par un conseil de guerre, présidé par l'amiral Brion, et Mariño, dont le seul crime était de s'être laissé séduire, fut acquitté.

On n'a pas manqué de reprocher amèrement à Bolivar la mort de Piar, sans tenir compte de l'influence salutaire de ce châtiment sur l'esprit de toute cette soldatesque ambitieuse qui, sans un frein énergique, aurait perpétué l'anarchie et compromis la cause qu'elle avait mission de faire triompher. Grâce à cette

rigueur, dont Bolivar lui-même déplora la nécessité, l'autorité militaire prit une force nouvelle et put enfin sortir du chaos dans lequel elle était plongée.

Déjà les patriotes n'étaient plus ces guérilleros ombrageux qui manœuvraient isolément, sans plans, sans frein et sans autorité. Ils avaient alors à leur tête un homme aux vastes et profondes conceptions, qui, en dirigeant les efforts de tous, établissait l'ordre et organisait la victoire.

Cet homme, supérieur à tous les revers de la fortune, jeta les fondements de la deuxième restauration républicaine, qu'il assura d'abord par un grand acte de justice, puis par la création d'un conseil d'état, par la répartition des biens nationaux, et, enfin, par la formation d'un capital de réserve. Ces mesures donnaient en même temps de la force au gouvernement, de l'émulation à tous les citoyens, et créaient un centre commun d'opération à la cause de l'indépendance.

Un héros, aux dangers calme autant qu'intrépide,
Étranger à l'orgueil, aux bassesses des grands,
Nourri d'amour du peuple et d'horreur des tyrans,
Dont le nom seul fut une égide.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Nouvelle tentative d'assassinat contre Bolivar.—République de Colombie.—Armistice. — Progrès des Indépendants. — Bataille de Carabobo.

Bolivar gouvernait déjà comme si le Venezuela était une nation souveraine, et ses espérances d'un glorieux avenir étaient partagées par tous ses compatriotes.

Les royalistes, de leur côté, ne voyaient pas les choses sous le même aspect et étaient loin de considérer leur cause comme entièrement perdue; la grande étendue de terrain qu'ils possédaient encore les maintenait dans l'espoir et dans une sorte de sécurité; mais, par leurs perfidies et leurs cruautés, ils s'étaient aliéné la sympathie des naturels, et leurs soldats n'étaient pas assez nombreux pour contenir dans la soumission tous ces peuples mécontents et exaltés.

Caracas, centre de toutes leurs ressources, était elle-même accablée d'emprunts, de droits et de subsides de toute nature, et se voyait scandaleusement frustrée de tous ses droits sociaux.

Si j'ai essayé de préconiser le système primitif de la colonisation espagnole, si j'ai avancé qu'aucune autre nation n'avait été plus bienfaisante dans ses rapports avec les peuples conquis, je dirai avec la même franchise qu'aucune guerre n'a été plus honteuse pour l'Espagne que celle de la Colombie. Monteverde, Boves, La Torre, Morillo et tous leurs sicaires, ont été des types de férocité dont on n'aurait pas cru que les temps modernes fus-

sent capables, et qui rappellent les plus horribles monstres des époques dans lesquelles le sentiment de l'humanité paraissait être inconnu. Il semble que la *noble* Espagne ait ressenti une sorte de dépit et de colère en voyant son esclave tenter de secouer son joug. Sa fureur était excitée par un orgueil blessé qui se venge impitoyablement.

Il est bien vrai que les Américains furent parfois aussi cruels que les Espagnols; mais ils ne prenaient jamais l'initiative de ces cruautés, et ils ne décimaient pas les populations! Leurs plus sanglants excès n'étaient que des représailles, une légitime défense contre leurs féroces adversaires, qui empruntaient les conditions et les formes de leurs châtiments aux cannibales qui habitaient les plaines de l'Orénoque et du Venezuela avant la conquête.

Dans les premiers mois de 1818, les deux partis belligérants semblaient se neutraliser mutuellement; il ne se passa alors aucun fait important, sauf, toutefois, un évènement particulier qui caractérise assez bien cette guerre de partisans et d'extermination.

Le 13 avril 1818, Bolivar avait établi son quartier-général dans un endroit appelé le *Rincon de los Toros*, le Coin des Taureaux. Le 15, il envoya Cedeño et sa division à la rencontre du général Paez, et ne conserva avec lui que sept cents hommes de cavalerie et trois cents d'infanterie légère.

Le colonel Lopez, qui commandait un corps franc espagnol, rôdait autour des patriotes, tandis que Paez accomplissait la même manœuvre autour des Espagnols.

Les espions de Lopez lui ayant appris cette coïncidence, il employa tous ses moyens de ruse et de corruption pour savoir le mot d'ordre de ce jour, que lui révéla enfin un déserteur de la division patriote.

Il conçut alors le projet de faire assassiner Bolivar; le capitaine don Mariano Renovales, chargé de cette ignoble mission,

prit avec lui huit hommes déterminés et pénétra pendant la nuit dans le camp du Libérateur.

Le colonel don Francisco de Paula Santander, qui, comme sous-chef d'état-major, faisait sa ronde, reçut de lui le mot d'ordre et le laissa poursuivre son chemin vers l'endroit où Bolivar était étendu dans son hamac.

Les mesures de don Mariano et de ses hommes étaient si bien prises, qu'ils parvinrent sans encombre vers leur but; alors, sans plus tarder, ils déchargèrent leurs armes à bout portant sur tous ceux qui dormaient, et ils se retirèrent promptement avec la conviction intime d'avoir enfin délivré leur cause de son plus redoutable ennemi. Mais, comme si la providence veillait sans cesse sur le sort des héros, Bolivar s'était réveillé au moment où Santander parlait à Renovales, et soit par pressentiment, soit qu'il eût reconnu la voix d'un Espagnol, il s'était subitement jeté à bas de son hamac et retiré quelques pas plus loin, d'où il entendit la décharge. Pensant alors que ses troupes étaient enveloppées et qu'il s'agissait d'un guet-apens, il alla se réfugier hors du camp, qui fut bientôt dans le plus grand tumulte, parce que le bruit de la mort de Bolivar et de son enlèvement par l'ennemi commençait à s'y répandre.

Ce qu'il y avait de réel dans toute cette terreur, c'est que les colonels Mateo Saludo et Fernando Galindo, le brave défenseur de Piar, ainsi que le révérend aumônier Fray Estevan Prado, avaient été victimes de cette surprise hardie.

Le lendemain, 17, le colonel Lopez attaqua les troupes de Bolivar, qui, encore sous l'influence de ce terrible évènement, et n'ayant sans doute pas eu le temps de reformer leur discipline ébranlée par la mort de quelques-uns de leurs chefs, ne surent opposer qu'une vaine résistance. Une grande partie de ces troupes fut entièrement détruite, l'autre fut faite prisonnière; Lopez paya

de sa vie ce fait d'armes, et Morillo, à peine remis de sa blessure, fit fusiller les prisonniers.

Des fuyards rencontrèrent Bolivar, se réunirent à lui, et le fidèle Cedeño, après avoir envoyé une partie de la division se réunir à Paez, accourut au secours du Libérateur; mais ne trouvant dans le *Coin des Taureaux* que des morts et des blessés, il continua sa route pour Calabozo.

Paez, plus heureux, eut un avantage signalé sur son adversaire, La Torre, qui fut encore blessé dans cette circonstance; mais Cedeño perdit Calabozo et presque toute sa division!

Telle fut l'issue de la première campagne de 1818, après laquelle Bolivar se retira à Angostura, emmenant avec lui le chef d'état-major Soublette et le sous-chef Santander. Zàraza retourna dans ses llanos de Caracas, et Paez dans ceux de l'Apure.

Les troupes de l'Apure, sous l'influence du colonel anglais Wilson, qui commandait les hussards rouges, nommèrent Paez général en chef de l'armée et directeur du pays.

Margarita jouissait alors en paix des avantages de la libérté; mais Barcelone était encore au pouvoir des Espagnols.

Brion s'était dirigé le 3 avril vers les îles étrangères, afin de recevoir et d'organiser tous les éléments de guerre et toutes les recrues que l'on attendait d'Angleterre.

Zea et Bolivar avaient accepté les offres de plusieurs étrangers, qui s'étaient engagés à amener des troupes d'Europe à des conditions plus ou moins avantageuses.

Les conditions d'English et d'Elson feront connaître à peu près toutes celles des autres chefs anglais. Ils promettaient mille hommes pour la fin de 1818, à charge pour la république du Venezuela de payer toutes les dépenses de l'expédition, de reconnaître à English et à Elson le titre de généraux de brigade, et de maintenir les officiers dans les grades qu'ils occupaient dans

l'armée anglaise, en leur accordant, ainsi qu'aux soldats, les récompenses nationales qui seraient accordées aux nationaux.

Telles furent les conditions de l'engagement des troupes anglaises au service de la Colombie.

Le président s'en exprimait ainsi le 6 mars 1818 :

« Soyez les bienvenus, illustres défenseurs de la liberté! Nos « marins ont été à votre rencontre, et leur chef, l'amiral Brion, « étranger comme vous, peut dire si nous savons apprécier les « braves de tous les pays associés à la cause de l'indépendance. »

Il disait encore, dans une autre occasion, en parlant de l'Espagne :

« Je ne conçois pas un gouvernement qui a la stupide insolence « d'insulter l'Europe en rétablissant l'inquisition et d'autres ins« titutions inhumaines à la face de la société royale de Londres, « de l'Institut de Paris et de cent autres académies et universités. »

Les chefs colombiens faisaient perdre de plus en plus aux hostilités leur caractère de barbarie, donnant en cela une mémorable leçon aux Espagnols, qui semblaient devenir plus sauvages, tandis que leurs adversaires se civilisaient davantage chaque jour.

Les États-Unis de l'Amérique du nord ne firent aucune démonstration en faveur de l'indépendance; ils se maintinrent toujours dans la plus stricte et la plus rigoureuse neutralité.

Le Libérateur fit connaître à cette puissance les relations qu'il aurait dès lors avec son gouvernement, par l'intermédiaire de M. Irving, qui s'y rendait alors comme agent commercial. Enfin il donna, à Angostura, le 20 novembre 1818, sa fameuse déclaration, dont l'article sept et dernier résume tous les droits des Venezueliens. (Voir Resumen, tome 1er, pages 351 et suivantes.)

Au commencement de 1819, Bolivar descendit de l'Orénoque dans les plaines de l'Apure pour y consolider le pouvoir républicain, et il se réconcilia, à San-Juan de Pagara, avec Paez,

excellent citoyen qui tenait plus à son pays qu'à son ambition, et qui cédait, comme tout le monde, à l'influence morale du héros libérateur.

La saison des pluies suspendant les opérations militaires de Morillo dans le Venezuela et l'Apure, Bolivar porta le siége de la guerre dans la Nouvelle-Grenade, où il espérait se procurer des hommes et de l'argent. Après avoir traversé de nombreuses rivières débordées, avoir franchi les flancs escarpés des Cordillères de Tunja, il culbuta les Espagnols au pont de Boyaca, pont de Lodi de cette guerre, où Santander et Anzoategui, à la tête de la colonne, contribuèrent vaillamment au gain de cette victoire, qui couronnait dignement une marche glorieuse de soixante-quinze jours pendant les inondations!

Le général entra en vainqueur à Santa-Fé de Bogota le 10 août 1819; à son approche, les autorités espagnoles prirent la fuite. Alors, le Socorro, Pamplona, Antioquia, Neyva et Mariquita, envoyèrent à l'envi des secours et des troupes au Libérateur. Anzoategui se met à la poursuite du vice-roi, qui fuyait vers Carthagène, tandis que Soublette marche contre La Torre dans les vallées de Cucuta et que Plaza se dirige vers Popayan pour contenir Calzada.

Mac-Grégor, toujours bizarre et ayant plus de courage que de prudence, s'empare de Porto-Bello, mais s'y laisse surprendre par le gouverneur de Panama.

Jamais la cause de l'indépendance n'avait été encore en aussi bonne voie de succès; l'expérience des maux qu'entraînait à sa suite la guerre civile avait réduit au néant les prétentions individuelles de quelques ambitieux et absorbé toutes les divisions au profit de la cause commune.

Les provinces et le Venezuela se réunissent au Cundinamarca sous un même nom, un même drapeau et un même chef, et

envoient des députés au congrès, qui décrète la réunion sous le titre de *république de Colombie*. L'ordre de Boyaca fut alors créé en souvenir de la délivrance de la Nouvelle-Grenade, et l'on résolut de réunir un congrès général de Colombie dans la ville de Rosario de Cucuta.

Cependant les généraux espagnols occupaient encore les deux extrémités du pays que le congrès venait de réunir, et, en janvier 1820, La Torre et Calzada menaçaient d'envahir le Cundinamarca.

Un homme que nous avons déjà vu, s'aidant des conseils d'un officier français, lutter avec énergie contre la puissance espagnole, le vice-président Santander, commandant à Bogota, donna la liberté aux noirs qui, pendant trois ans, serviraient la république. Dix mille esclaves se rendirent à cet appel ! et, quelques mois après, le Cundinamarca s'était presque délivré de tous ses ennemis.

Les femmes consacraient aussi leur influence au succès de cette cause sacrée ; les dames Sandoval et Zavaleta méritent un souvenir pour leur abnégation et les secours qu'elles donnèrent au parti républicain.

C'est dans cet état de choses que Bolivar, apprenant la révolution de l'île de Léon et la promulgation de la constitution espagnole, adressa une proclamation aux troupes ennemies pour les engager à renoncer au massacre de leurs frères ; en même temps, Morillo proclame à Caracas la constitution, qui est reçue avec enthousiasme, et propose une suspension d'armes, que le congrès accepte à la condition qu'elle sera basée sur la reconnaissance de l'indépendance et la souveraineté de la Colombie.

Chose digne de remarque et qui témoigne de l'unanimité des sentiments des Colombiens : les principaux chefs, très-éloignés les uns des autres, répondirent dans le même sens ; les généraux Paez, Bermudez, Saraza, Monagas, Cedeño, Mantilla, et autres, furent tous du même avis.

Morillo, dont les instructions se bornaient à promettre l'oubli du passé, à la condition d'une nouvelle réunion constitutionnelle de la Colombie à la métropole, ne pouvait pas entamer la négociation sur cette base. Mais le gouvernement républicain faisait tous les jours plus de progrès dans l'opinion publique; la déclaration des Cortès avait fait connaître aux Espagnols et aux Américains leurs droits respectifs, et c'est à cette époque que des corps entiers commencèrent à se rallier courageusement au nouvel ordre politique qui leur garantissait plus de liberté.

Les idées d'indépendance gagnaient de proche en proche dans toutes les parties de l'Amérique, et tous les peuples qui commençaient à secouer le joug de la métropole, le Mexique, la Colombie, le Chili et Buénos-Ayres, semblaient n'avoir plus qu'une seule et même pensée ; quand ils connurent la déclaration de Riego et de Quiroga, ils firent tous spontanément la même réponse, à savoir, qu'ils n'accepteraient la constitution espagnole qu'autant que l'Espagne reconnaîtrait leur indépendance!...

Toutefois Bolivar, dont le plus vif désir était d'arrêter l'effusion du sang, n'hésita pas, malgré la situation favorable des affaires de la république, à renouer les négociations avec le général espagnol.

Morillo se rendit à l'invitation du général colombien; on nomma réciproquement des commissaires, et la discussion la plus franche, la correspondance la plus amicale s'établit entre les chefs des deux armées!

L'armistice fut signé le 25 novembre 1820, à Trujillo, et Bolivar écrivit alors aux commissaires espagnols :

« Je fais ici le serment que les vues de la Colombie sont aussi « modérées que légitimes; mais si on force le pays à la guerre, « nos projets embraseront l'Amérique entière. »

Et Bolivar disait vrai, car toute l'Amérique espagnole retentissait de l'expression de cette seule pensée, *l'indépendance nationale!*

La Colombie en était donc venue au point de traiter avec l'Espagne de puissance à puissance ! la guerre, qui subsistait encore, n'était plus une guerre d'extermination ! on ne massacrait plus les prisonniers; les habitants et les propriétés devaient être respectés, les blessés ou malades rendus à leur parti, et les restes des hommes tués sur le champ de bataille ensevelis ou rendus ; en un mot, la guerre se faisait aussi humaine qu'il lui est possible!

Enfin, Morillo, de son propre mouvement, proposa à Bolivar une entrevue, et les deux généraux se réunirent le 27 novembre dans le village de Santa-Anna, s'embrassèrent cordialement, et firent élever une pyramide pour consacrer le souvenir de cette réunion, qui fut franche et cordiale des deux côtés!

Les officiers espagnols, qui avaient embrassé de cœur la nouvelle constitution, n'aimaient pas moins la liberté que les Américains, et ces hommes qui s'entre-tuaient pour quelques lambeaux de territoire étaient au fond animés des mêmes sentiments et des mêmes convictions.

L'armistice ne pouvait durer; il était de l'intérêt du peuple colombien de ne pas le prolonger plus long-temps. Morillo, prévoyant les conséquences de la reprise des hostilités, et ne voulant peut-être pas tirer l'épée contre son nouvel ami, sollicita son rappel et quitta l'Amérique le 17 décembre 1820.

Morillo ne fut cruel que par circonstance, et sous l'inflexible empire d'ordres cruels. Le gouvernement absolu de l'Espagne traitait les Américains en insurgés, et comme tels ne leur faisait ni grâce ni merci. Morillo montra en Amérique un grand talent comme militaire et comme organisateur; il faut se représenter les difficultés de cette guerre pour apprécier le caractère et le talent nécessaires dans une semblable situation, de cette guerre dans laquelle la nature semblait être l'ennemie commune des deux armées, l'ennemie la plus implacable et la plus acharnée.

La Torre, son digne lieutenant, resta seul alors chargé du commandement général des troupes espagnoles.

Si l'Espagne, à cette époque, eût reconnu franchement l'indépendance de la Colombie, elle eût obtenu encore d'importantes concessions en faveur de son commerce; mais son génie politique l'avait en quelque sorte abandonnée, et pour vouloir prétendre à tout elle n'obtint rien. Il faut pour les peuples comme pour les individus savoir céder à propos.

Guayaquil venait de proclamer son indépendance;

Lima ouvrait ses portes à l'armée libératrice sous les ordres de l'immortel San-Martin;

Quito était tombé au pouvoir du général Sucré; la métropole avait déjà perdu Riobamba et Hambato; enfin, la défection de Maracaïbo mit fin à l'armistice, et le 10 mars 1821 Bolivar fit connaître à La Torre, successeur de Morillo, que la trêve était expirée.

La situation militaire des Indépendants était alors des plus avantageuses : Montilla et Brion avaient repris leurs positions devant Carthagène; Urdaneta menaçait le territoire de Coro; Bolivar, Paez et Bermudez occupaient les plaines du Venezuela et bloquaient Caracas, et Sucré, le plus jeune des lieutenants de Bolivar, marchait contre Quito, dont il ne tarda pas, comme nous l'avons dit, à se rendre maître.

Les Espagnols, au mépris des conventions du traité du 20 novembre, attaquèrent, le 20 avril, une division stationnée à quelques lieues de Carthagène; mais ils furent punis de cette nouvelle violation de leur parole par le mulâtre Padilla, qui, à la tête de quarante-trois chaloupes canonnières, envahit le port et s'en empara.

Urdaneta conquit la ville de Coro le 8 mai, et le 15 du même mois Bermudez investit Caracas, puis la Guayra; toutefois, douze jours après, Bermudez fut contraint d'évacuer Caracas; mais les

Espagnols avaient peine à se défendre contre des attaques aussi multipliées, et cependant les soldats de La Torre étaient tout aussi fiers que ceux de Morillo de l'honneur castillan; ils semblaient vouloir venger la constitution espagnole du mépris des Américains.



Le 24 juin fut livrée une de ces batailles qui décident du sort des empires, la fameuse bataille de Carabobo, qui délivra définitivement le nord de la Colombie et le Cundinamarca de la domination de l'Espagne; comme celle de Pinchincha délivra le Quito, celle de Ayacucho le Pérou, et celle de Maypu le Chili.

Le soir même, la ville de Valence fut occupée par les Colombiens, et le reste de l'armée espagnole se réfugia à Puerto-Cabello, qui était, avec Cumana, le seul port qui fût encore en leur pouvoir.

Le congrès une fois réuni dans la ville de Cucuta, située dans les Cordillères de Pamplona, à trente lieues au sud de Maracaïbo, s'occupa avec la plus grande sagesse de créer des lois qui pussent assurer le bien-être, l'indépendance et la prospérité de la république.

Les biens nationaux furent partagés entre tous les défenseurs de la liberté; chaque soldat eut 500 piastres et le Libérateur 25,000. La répartition était proportionnelle au mérite et aux services rendus.

Bolivar remit à l'état 50,000 piastres, soit, 250,000 francs, qui lui étaient dus comme arriéré. On n'avait pas besoin de ce nouveau sacrifice pour être convaincu de son admirable désintéressement. Enfin, le 30 août 1821, la constitution fut proclamée.

Le 5 octobre 1821, Carthagène, après un siége presque aussi meurtrier que celui de 1815, tomba au pouvoir de Montilla; Cumana se rendit le 15 du même mois; enfin, les provinces même de l'isthme, qui avaient été jusqu'alors inébranlables dans leur fidélité à la Péninsule, se réunirent à la république de

Colombie sans effusion de sang, et déposèrent à Panama le capitaine-général et les autorités espagnoles, lesquelles vinrent par Esmeralda se réunir au général Aymerich à Quito.

Une seule place résistait encore dans toute la Colombie, c'était Puerto-Cabello. Saint-Jean d'Ulloa au Mexique et le Callao au Pérou, places militaires et ports de mer dont les approvisionnements pouvaient se faire avec facilité, étaient avec Puerto-Cabello les seules qui reconnussent l'autorité de l'Espagne.

Moralès succéda à Boves comme lieutenant de Morillo et de La Torre; il semblait prendre à tâche de montrer à l'Espagne qu'il eût pu pacifier l'Amérique si on lui en eût fourni les moyens, et comme le général Rodil au Callao, il prolongeait, à plaisir et par amour-propre, cette lutte désastreuse et vaine où des milliers d'hommes étaient sacrifiés à l'insatiable orgueil de leurs chefs.

Enfin, l'immortel Paez, le valeureux *llanero* et le commodore Padilla, qui avait succédé à l'amiral Brion, parvinrent à disperser les bandes qui désolaient le Venezuela, et les Espagnols évacuèrent Puerto-Cabello en novembre 1823.

Il ne restait donc plus un seul Espagnol en Colombie! mais Bolivar avait juré que *ses projets embraseraient l'Amérique entière*, qui, selon lui, ne pouvait jouir d'un repos véritablement définitif tant qu'il resterait un Espagnol à combattre.

Dans ce but et sur la demande même du congrès péruvien et l'autorisation formelle du congrès colombien, il fut investi au Pérou de l'autorité suprême directoriale, à la fois militaire et politique, afin d'aider ce pays à se délivrer à tout jamais du joug espagnol. C'est ainsi que s'accomplit le serment qu'il avait fait en 1820 d'affranchir sa patrie du joug de l'Espagne.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Constitution Bolivienne. — Divisions territoriales et politiques de la Colombie. — Insurrection de Guayaquil. — Le général Florez. — Bataille de Tarqui. — Partage de la Colombie. — Mort de Bolivar. — Mort de Sucré. — République de l'Equateur. — République de la Nouvelle-Grenade. — République du Venezuela.

Je parlerai de la dictature de Bolivar au Pérou dans l'histoire de cette république. Qu'il me suffise de dire maintenant que le Libérateur facilita au général Sucré la victoire d'Ayacucho, en mettant, par ses habiles manœuvres, les Espagnols dans la nécessité de diviser leurs forces.

Le haut Pérou dépendait, sous le gouvernement espagnol, de la vice-royauté de Buénos-Ayres; il s'en était détaché au moment où cette vice-royauté s'était constituée en république, sous le nom de RÉPUBLIQUE ARGENTINE. Le fait de la séparation le joignit au bas Pérou, sans qu'aucune loi vînt légitimer cette union, que les circonstances seules avaient rendue presque nécessaire. L'indépendance du bas Pérou la brisa violemment; mais quand les troupes péruviennes, jointes à celles de la Colombie, eurent, sous le commandement de Bolivar, délivré toute l'Amérique du joug de l'Espagne, il fallut décider du sort du haut Pérou.

Se donnerait-il au bas Pérou, retournerait-il à la république Argentine, ou resterait-il indépendant?

Cinquante-quatre députés furent élus par le peuple et se réunirent à Chuquisaca, en 1825. L'assemblée, secrètement influencée par Bolivar, déclara que le vœu national était pour

l'indépendance absolue et la liberté. Elle décréta que le haut Pérou s'appellerait Bolivia, et adopta un projet de constitution qui lui fut proposé par le Libérateur.

Ce projet trahissait le sang patricien de son auteur et masquait une monarchie constitutionnelle sous une forme républicaine. En voici les principales dispositions :

La souveraineté émane du peuple. — Le corps électoral se compose des électeurs nommés par le peuple.—Le pouvoir législatif réside dans trois Chambres : 1° des tribuns; 2° des sénateurs; 3° des censeurs, composées chacune de *trente* membres. — Le pouvoir exécutif est exercé par un président *à vie*, un vice-président et trois secrétaires d'état. — La personne du président est inviolable; le vice-président et les trois secrétaires d'état sont seuls responsables.

Le général Sucré accepta la présidence; mais pour deux ans seulement, et sous la condition qu'il garderait avec lui deux mille hommes de troupes colombiennes.

Des symptômes de désapprobation ne tardèrent pas à se manifester en Bolivie; mais l'orgueil du pouvoir n'y vit que la manifestation du mécontentement de quelques ambitions déçues, et Bolivar n'en fut que plus ardemment attaché à son œuvre. Il réussit même à faire adopter dans le Pérou sa constitution, qui fut proclamée par le congrès péruvien, le 9 décembre 1826, deux ans après la bataille d'Ayacucho.

J'étais alors à Lima. De nombreuses médailles furent jetées au peuple pour lui rappeler ce glorieux évènement; mais je pus me convaincre que, malgré tous les moyens employés pour échauffer son enthousiasme, il acceptait avec regret une constitution qui créait un pouvoir à vie en faveur de Bolivar. Des protestations arrivèrent de toutes parts, et le nouveau président, obligé de retourner peu de temps après en Colombie, laissa un

pouvoir mal assis entre les mains du vice-président de la république don Andrès de Santa-Cruz.

Je suis forcé d'interrompre mon récit pour indiquer rapidement les divisions territoriales et politiques de la Colombie. Les détails dans lesquels je vais entrer et ceux que j'ai donnés sur la constitution bolivienne sont nécessaires pour bien faire comprendre la marche des évènements, et les causes qui ont amené le déchirement de cette république et la mort de Bolivar.

Sous le gouvernement espagnol, la Colombie était divisée en trois grands états, par la nature de son sol, par les races qui l'habitaient, par ses productions et par son climat.

Les plaines du Venezuela et du Cumana, le Coro, le Guayama, le Darien et le Panama formèrent le gouvernement de la Côte-Ferme.

Le plateau de Bogota forma la seconde division de l'intérieur sous le nom de Nouvelle-Grenade.

Enfin, Quito avec Pasto au nord, Cuenca au sud-ouest et la province de Guayaquil au sud, pour limites, formait la troisième division du sud.

Toutes ces provinces, gouvernées chacune par des officiers particuliers, relevaient de la vice-royauté du Pérou. En 1718, fut créée la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade. Les provinces dépendirent alors de Santa-Fé de Bogota, qui en était la capitale, avec cette différence toutefois que Quito, Cuenca et Guayaquil dépendirent de Santa-Fé pour le civil et les affaires ecclésiastiques, et de Lima pour la juridiction militaire.

Je n'essayerai pas d'indiquer le chiffre de la population de ces contrées avant la conquête. Les recherches faites jusqu'à ce jour sont loin d'avoir détruit toutes les incertitudes à cet égard. En 1823, M. de Humboldt évaluait la superficie du Venezuela à trente-trois mille sept cents lieues carrées de vingt au degré, et

sa population à sept cent quatre-vingt-cinq mille habitants, ce qui faisait trente-quatre individus par lieue carrée; il évaluait la superficie de la Nouvelle-Grenade et du Quito à cinquante-huit mille deux cent cinquante lieues carrées et leur population à deux millions d'habitants, ce qui faisait trente individus seulement par lieue carrée. Sur une étendue de quatre-vingt-onze mille neuf cent cinquante lieues, la Colombie n'avait donc que deux millions sept cent quatre-vingt-cinq mille habitants, tandis qu'elle pourrait nourrir, suivant d'habiles calculs, cent millions d'habitants.

M. Restrepo, ministre de l'intérieur en Colombie, estime, dans son histoire de cette république, la population à deux millions sept cent dix-sept mille cent quarante-deux habitants en 1827. Dans ce nombre n'étaient pas compris les indigènes qui vivaient à l'état sauvage et qu'il porte à deux cent mille. Voici la subdivision qu'il établit.

CASTES.	VENEZUELA.	NOUVELLE-GRENADE.	QUITO.	TOTAUX.
Blancs.........	200,000	877,000	157,000	1,234,000
Indigènes........	207,000	313,000	393,000	913,000
Métis libres....	433,000	140,000	42,000	615,000
Esclaves.......	60,000	70,000	8,000	138,000
	900,000	1,400,000	600,000	2,900,000

M. Restrepo croit que quatre cent mille hommes périrent dans la guerre de l'indépendance. Son chiffre, réduit à deux millions cinq cent mille, se rapproche beaucoup de celui que je vais indiquer.

On a vu que la révolution en faveur de l'indépendance commença dans le Venezuela; la Nouvelle-Grenade ne tarda pas à suivre cet exemple; mais, pendant long-temps, ces deux grands

états se disputèrent la prééminence politique et le siége du gouvernement. Loin de marcher d'un commun accord vers leur but commun, ils s'entredéchirèrent, pour une vaine querelle de mots, dans des guerres intestines dont les généraux espagnols surent profiter. Cependant, en 1819, de plus sages idées mirent fin à ces divisions, et un décret du 17 décembre de la même année proclama l'union du Venezuela et de la Nouvelle-Grenade en une seule république, sous le nom de RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE. Cette mesure assurait le triomphe de l'indépendance; mais elle introduisait dans la nouvelle république un germe de discorde qui devait porter et qui ne tarda pas à porter ses fruits. Soit par oubli de toute convenance politique, soit plutôt par nécessité d'obéir à des préjugés et à des intérêts de localité, le congrès souverain partagea la Colombie en trois grands départements, Venezuela, Quito et Cundinamarca ou Nouvelle-Grenade, dont les capitales furent Caracas, Quito et Bogota. Ainsi, en laissant subsister les anciennes divisions territoriales, il consacrait les rivalités et se contentait d'établir l'union dans un pays qui eût exigé une fusion complète.

En 1821, le nombre des départements fut porté à six; enfin, le 23 juin 1824, une troisième loi fondamentale divisa le territoire de la Colombie en douze départements, et un décret du 11 mars 1825 établit ainsi l'organisation et le régime politique et économique des départements et des provinces de la république.

Le territoire de la Colombie est divisé en départements, en provinces, en cantons et en paroisses. Chaque département est gouverné par un intendant qui est chargé de l'administration de la justice, de la police et des finances; c'est lui qui transmet les décrets du pouvoir exécutif aux gouverneurs des diverses provinces du département; il veille à leur exécution et en rend

compte aux ministres secrétaires d'état; il juge, aidé d'un assesseur, d'un juge de lettres et d'un tribunal de commerce, toutes les affaires civiles et criminelles de ceux qui sont placés sous sa juridiction; mais on peut appeler de ses décisions à la cour suprême du district dans lequel est situé son département. Lorsque l'intendant diffère d'opinion avec l'assesseur ou le juge de lettres, cette affaire est portée devant la cour suprême. L'intendance était quelquefois confiée à un militaire, auquel on donnait alors le commandement des troupes.

Les provinces sont régies par un gouverneur subordonné à l'intendant, ayant les mêmes attributions pour l'administration de la justice et de la police. On lui adjoint un assesseur s'il n'est pas lui-même gradué en droit.

Un officier qui a le titre de juge politique préside au canton; il est en même temps percepteur d'une partie des revenus publics.

Les alcades administrent les paroisses; ils sont nommés par le cavildo (municipalité) du canton.

Les fonctions des alcades sont gratuites. Les intendants, les gouverneurs, les juges politiques, les assesseurs et juges de lettres reçoivent des appointements de l'état.

Par son décret organique du 27 août 1828, Bolivar supprima les intendances et les remplaça par des préfectures; mais les fonctions des préfets furent les mêmes que celles des intendants, et il n'y eut qu'un changement de nom.

J'emprunte à l'ouvrage de M. le marquis de Fortia d'Urban le tableau suivant, qui donne des détails précieux sur les divisions géographiques et la statistique de la Colombie. Ses chiffres s'accordent avec les renseignements que j'ai obtenus sur les lieux et avec ceux que me donnent les manuscrits du colonel Demarquet.

TABLEAU STATISTIQUE DE LA COLOMBIE.

DÉPARTEMENTS.	PROVINCES.	CANTONS.	CITÉS.	VILLES.	PAROISSES.	VICE-PAROISSES.	POPULATIONS.	SÉNATEURS.	REPRÉSENTANTS.
MATURIN.	Margarita.	2	1	1	6	»	14,690	»	1
	Cumana.	8	4	4	34	»	35,174	4	1
	Barcélona.	6	2	2	42	»	36,147	»	2
	Guayana.	9	3	6	63	»	16,310	»	2
ORINOCO.	Varinas.	10	3	7	47	»	87,179	4	3
	Apure.	4	2	2	16	»	22,333	»	1
VENEZUELA.	Carabobo.	13	6	7	60	»	159,874	»	4
	Caracas.	16	3	13	74	»	166,966	4	6
JULIA.	Coro.	5	1	»	32	»	21,678	»	1
	Maracaïbo.	5	2	3	17	102	25 044	4	6
	Truxillo.	4	1	3	18	169	32.551	»	1
	Merida.	5	2	8	22	266	41,687	»	2
BOYACA.	Pamplona.	9	3	6	34	»	66.126	»	2
	Socorro.	7	1	6	39	»	135.081	»	5
	Tunja.	9	2	8	84	3	189,632	4	6
	Casanare.	6	3	1	26	4	19,080	»	1
CUNDINAMARCA.	Bogota.	11	4	6	83	4	188,695	»	6
	Neiva.	5	3	1	33	»	45,157	»	2
	Mariquita.	5	4	»	33	5	31.339	4	2
	Antioquia.	6	5	3	48	»	104,253	»	4
MAGDALENA.	Nompox.	5	3	2	31	5	31,237	»	1
	Cartagena.	11	1	9	68	18	89,426	»	3
	Santa-Marta.	4	4	2	44	»	44,398	4	2
	Rio-Hacha.	2	1	1	11	7	11,925	»	1
ISTMO.	Panama.	6	4	2	29	»	66,119	»	2
	Veragua.	4	3	1	28	»	33,966	4	1
CAUCA.	Popayan.	12	8	4	49	99	87,994	»	3
	Choca.	2	2	»	9	26	17,250	4	1
	Buena-Ventura.	5	2	3	12	14	18,336	4	1
	Pasto.	2	1	»	25	46	27.435	»	1
TARADOR.	Chimborazo.	5	»	4	49	36	123,272	»	4
	Pinchincha.	4	1	1	70	39	151,111	4	4
	Imbabura.	2	»	2	24	16	56.818	»	2
ASUAY.	Cuenca.	4	1	3	20	9	76,423	»	3
	Loja.	4	1	3	20	19	34.471	4	1
	Manabi.	3	1	2	4	126	17,450	»	1
GUAYAQUIL.	Guayaquil.	6	1	2	17	211	56,038	4	2
12 départem.	37 provinces.	226	89	128	1,321	1,224	2,402,662	52	91

La rapidité avec laquelle s'opéraient tous ces changements ne leur permit pas de faire disparaître les traces d'une première

séparation et de confondre les trois grandes divisions dans l'unité colombienne. Bolivar lui-même prit une mesure qui tendait nécessairement à empêcher leur fusion ; ce fut de donner à chacune un chef militaire. Quel motif a pu l'y déterminer? A-t-il craint qu'entraînés par leurs habitudes les trois états ne demandassent des vice-présidents, ce qui eût pu amener, sinon une séparation complète, du moins le renversement de ses plus chères idées et l'adoption du système fédératif? et dans ce cas, a-t-il mieux aimé leur donner des chefs, puissants il est vrai, mais sans titre politique? N'a-t-il voulu que s'attacher trois hommes et avec eux l'armée, afin de les trouver prompts et dévoués s'il avait besoin de leur appui pour faire adopter en Colombie son projet de constitution, qu'il mûrissait depuis long-temps? A-t-il compté sur le prestige attaché à son nom et sur l'influence morale de son autorité, ou sur l'état précaire des chefs pour les retenir dans le devoir? Je l'ignore. Toujours est-il qu'une scission opérée sous ses yeux, contre sa volonté et pour toujours, a trompé toutes ses prévisions.

Pendant qu'il achevait de chasser les Espagnols du Pérou et de la Bolivie, et qu'il y faisait adopter ses théories gouvernementales, les discussions intestines remplaçaient la guerre nationale en Colombie, les généraux s'assuraient de leurs troupes, les rivalités des provinces et les ambitions des individus semaient le trouble et la discorde, et quand il rentra sur le territoire de la république, en septembre 1826, il trouva que tous les éléments de l'anarchie étaient en ébullition. Déjà, depuis le 30 avril de la même année, Paez s'était fait proclamer chef civil, politique et militaire du Venezuela, et Guayaquil menaçait de réaliser les prédictions du général San-Martin, en affectant de manifester son mécontentement contre une république dans le sein de laquelle on l'avait forcée d'entrer.

Pour sauver la patrie, Bolivar crut devoir recourir à un moyen extrême, il se fit dictateur ; l'armée, qui lui était dévouée, applaudit à sa détermination. Il prétendit faire sanctionner par le congrès le pouvoir qu'il venait d'usurper, et les hommes sincèrement attachés aux institutions républicaines purent craindre, avec juste raison, que la législature n'osât pas refuser son assentiment aux projets ambitieux de l'homme qui avait été si souvent proclamé libérateur de la patrie. Cependant sa présence rendit de la force et de la vigueur au gouvernement. Il cassa les actes hostiles des municipalités de Quito et de Guayaquil, qui demandaient la division et la réforme de la constitution, et Paez, abandonné de ses principaux officiers, accepta, le 3 janvier 1837, l'amnistie que lui offrit le Libérateur.

De nouveaux dangers vinrent d'un autre côté, et la constitution bolivienne fut pour Bolivar ce que le système continental avait été pour Napoléon, la cause de tous leurs malheurs et l'écueil contre lequel vinrent se briser leur puissance et leur gloire.

Bolivar avait laissé au Pérou la troisième division colombienne pour appuyer le pouvoir contre les ennemis de la constitution qu'il avait, en quelque façon, imposée à cette république ; mais l'opinion publique se déclarant contre cette forme de gouvernement, les Colombiens ne voulurent pas être considérés comme les défenseurs d'une institution tyrannique, et se refusèrent à jouer le rôle qu'on avait prétendu leur imposer. Quelques officiers, et à leur tête le colonel Delgado et le commandant Jose Bustamente, s'emparèrent, dans la nuit du 26 janvier 1827, du général Lara, qui commandait la division, et des chefs qui ne faisaient pas partie du complot. Ils laissèrent les Péruviens abolir l'autorité de Bolivar, et peu de temps après, le 13 mars 1827, secrètement d'accord avec eux, ils firent embarquer la garnison colombienne pour Monte-Christi et Guayaquil, permettant ainsi

au Pérou de se donner une forme de gouvernement selon ses vœux et ses besoins.

La division fut très-bien accueillie par les Guayaquiliens; à son approche, don Juan Illingrot, chef politique de Guayaquil, avait pris la fuite, laissant l'autorité entre les mains de la municipalité; celle-ci se hâta d'abolir la constitution bolivienne et d'annuler les votes qui conféraient la dictature au Libérateur, tout en protestant de son attachement à la Colombie et de son obéissance aux lois. On apprit bientôt que le général Florez, commandant du troisième département militaire, s'avançait avec des forces supérieures. Les troupes de la troisième division passèrent de son côté, et ceux de leurs chefs qui avaient trempé dans le mouvement du 26 janvier furent obligés de prendre la fuite et de retourner au Pérou. Un décret de Bolivar les fit considérer comme déserteurs et les condamna à la mort; mais ils protestèrent énergiquement, accusèrent Bolivar de projets liberticides, et adressèrent un mémoire à la grande convention de Colombie, réunie alors à Ocaña.

Divers mouvements insurrectionnels eurent lieu sur d'autres points, ils furent aussi promptement réprimés. Cependant, loin d'affermir l'autorité de Bolivar, le succès contribuait à l'ébranler. Il engageait le Libérateur à se roidir contre les difficultés et à poursuivre avec plus de tenacité l'adoption de son projet, il multipliait le nombre de ses ennemis, donnait de l'inquiétude aux uns, de l'espoir aux autres, et laissait entrevoir aux généraux le plus haut placés la possibilité de profiter un jour de ses fautes. Paez nous a déjà montré qu'il aspirait au gouvernement du Venezuela, et j'ai pu surprendre les désirs secrets de Florez.

Ce général fit son entrée à Guayaquil, accompagné d'un nombreux état-major. Il descendit chez le consul américain, M. Wilreath, chez lequel j'étais moi-même descendu à mon retour de

Lima. Logés sous le même toit, assis à la même table, jeunes tous deux, une liaison amicale s'établit entre le général et moi. Elle était du reste autorisée par ma qualité de Français et surtout par mes relations intimes avec quelques-uns des personnages les plus influents de la Colombie et du Pérou.

Le général Juan Jose Florez avait alors trente ans environ. J'ai connu peu de personnes qui eussent des dehors plus séduisants et des qualités plus aimables que les siennes. Sa taille, plutôt petite que grande, était bien proportionnée; sa figure, remarquablement belle, était pleine d'expression et de bienveillance, et ses manières, empreintes d'une gracieuse distinction, annonçaient l'homme du monde façonné aux habitudes d'une vie élégante. D'un savoir sans pédanterie, il écoutait volontiers, parlait avec facilité, et charmait agréablement ses auditeurs par sa voix douce et harmonieuse. Il avait toujours montré une bravoure à toute épreuve, et ses capacités militaires et administratives lui avaient seules mérité d'être choisi par Bolivar pour commander l'Équateur.

Quoiqu'il aimât le Libérateur, et lui fût franchement attaché, on voyait dans sa conduite et ses manières qu'il cherchait à se faire un parti à Guayaquil. Il était affable et bienveillant pour tous, les intérêts des Guayaquiliens étaient devenus les siens; il écoutait favorablement leurs plaintes, parlait contre la constitution bolivienne ou plutôt l'entendait blâmer avec plaisir. Il ne craignait pas d'avouer que le projet conçu par le Libérateur de réunir dans ses mains la Colombie, le Pérou et la Bolivie, amènerait la destruction de l'unité colombienne, et il prévoyait les querelles sanglantes et les guerres intestines qui ont eu lieu. Je lui rappelai un jour la discussion que j'avais eue en 1826 avec don Thomas Mosquera.

— Vous avez raison, me répondit-il, Bolivar est un grand

homme; mais il n'est pas un dieu, il ne peut pas recréer ce qu'il a détruit, l'unité du pouvoir absolu. Les idées politiques de San-Martin ont été plus sages et plus rationnelles que celles du Libérateur, aussi sa conduite a été plus désintéressée, il s'est sacrifié à l'indépendance de l'Amérique du Sud. Vous pensez bien, me disait encore Florez, que si le pays m'accueille, je ne pourrai pas me refuser aux vœux de mes concitoyens, car je sens là, et il frappait sur son cœur, le désir et le pouvoir de les rendre heureux.

A cette époque, se réveillèrent plus vivaces et plus ardentes les querelles entre les fédéralistes et les unitaires. Bolivar, chef du parti unitaire, voulait établir la constitution bolivienne et faire nommer un président à vie pour donner plus de force au pouvoir exécutif; les fédéralistes, qui avaient à leur tête Santander, le vice-président de la république, demandaient une constitution calquée sur celle des États-Unis de l'Amérique du Nord. Dans la nuit du 26 septembre 1828, ils se portent au palais du dictateur, égorgent les sentinelles, et déjà ils allaient s'emparer de sa personne, lorsque Bolivar parvint à s'échapper en sautant, à demi nu, par une fenêtre. Il se réfugie dans une caserne, marche à la tête des troupes contre ses ennemis, en fait fusiller deux, dont il parvient à s'emparer, et intimide les autres par cet acte de vigueur. Cependant le parti républicain fédéraliste ne se découragea pas, il s'attacha à détruire sourdement le pouvoir du dictateur par ses griefs véritables et même par ses calomnies, et la guerre injuste déclarée alors au Pérou le servit merveilleusement.

Elle avait pour motif secret le mouvement insurrectionnel du 26 janvier et l'exemple donné à la Bolivie, qui, depuis, n'avait cessé de manifester son mécontentement contre la constitution bolivienne et qui l'avait abolie le 28 avril 1828. Sur la demande des Boliviens, le gouvernement du Pérou leur avait envoyé des

troupes pour les aider dans leur défense contre les forces colombiennes. Celles-ci avaient déjà battu la cavalerie bolivienne dans une petite affaire qui eut lieu le 22 mai ; elles mirent en déroute l'armée combinée dans une bataille livrée le 6 juillet près de Piquisa; mais cette victoire n'eut aucun résultat, parce qu'il fallait se battre encore contre l'universalité des habitants, et le lendemain même le général Sucré signa un traité de paix dans lequel il s'engageait à se démettre de la présidence de la Bolivie, à quitter le territoire de cette république avec les troupes colombiennes et à se proposer comme médiateur entre le Pérou et la Colombie.

Ce fut inutilement. Profondément blessé du renversement de son système politique, Bolivar avait saisi les prétextes les plus frivoles pour déclarer la guerre au Pérou, et Sucré lui-même, le vainqueur d'Ayacucho, le héros qui avait achevé l'œuvre du général San-Martin, reçut le commandement de l'armée colombienne.

Les Péruviens avaient envahi les frontières de la Colombie sous les ordres du général Lamar, dans le but de tendre la main aux forces qui étaient à Guayaquil et aux mécontents des départements de l'Equateur et de Pasto. Sucré marcha contre eux à la tête de trois mille six cents hommes seulement, qui formaient l'effectif de son armée; il les rencontra, le 25 février 1839, postés, près de Tarqui, sur un terrain élevé, défendu d'un côté par un ravin et de l'autre par un bois épais. Malgré ces obstacles, les Colombiens parvinrent jusqu'à leurs ennemis, et, après un combat de deux heures, remportèrent une victoire complète. L'armée péruvienne, forte de sept mille sept cents hommes, fut culbutée sur tous les points; elle perdit toutes ses munitions; elle eut plus de deux mille cinq cents hommes blessés ou dispersés, et laissa quinze cents morts sur le champ de bataille.

Deux jours après fut signée une paix honteuse pour le Pérou et qui ne devait subsister que pendant le temps nécessaire à cette république pour réparer ses pertes.

La grande convention réunie à Ocaña pour réviser le pacte social s'était montrée franchement hostile aux vues de Bolivar. Celui-ci l'avait forcée de se dissoudre au mois de juin 1828, en engageant les députés qui lui étaient dévoués à se retirer, et il avait convoqué un nouveau congrès pour 1830. Il l'installa à Bogota le 20 janvier; quarante-sept députés le composaient; son premier soin fut de lui envoyer sa démission, en l'accompagnant de l'énumération de ses services. Le congrès refusa de l'accepter, et lui laissa le pouvoir qu'il avait feint de vouloir abandonner.

Pendant ce temps, Paez avait grandi en puissance et en autorité dans le Venezuela, et les liens qui rattachaient son département à la Colombie devenaient de jour en jour plus fragiles. Le congrès lui envoya une commission chargée de terminer tous les différends et de rétablir la paix et l'union. Des conférences s'ouvrirent au Rosario de Cucuta, le 18 avril. Les envoyés de Paez présentèrent un plan de fédération entre Quito, le Cundinamarca et le Venezuela. C'était vouloir qu'on légitimât une séparation illégale; aussi leurs propositions ne furent pas acceptées.

Bolivar fit de vains efforts pour faire adopter son projet de constitution. Le congrès venait de prouver qu'il voulait sincèrement l'unité de la Colombie, et il se montra tout aussi hostile aux théories patriciennes du Libérateur qu'aux projets fédéralistes de quelques soldats ambitieux. Il refusa d'adopter le code bolivien et sanctionna, le 29 avril, un code politique dont les dispositions étaient à peu près semblables à celles qui régissaient la république depuis sa fondation. Vivement irrité, Bolivar envoie sa démission; contre son attente, le congrès l'accepte, et nomme Joaquim Mosquera président, et le général Domingo Caïcedo

vice-président de la république : le premier, riche propriétaire de la ville de Popayan, homme d'un grand savoir, d'une probité à toute épreuve, patriote sincère et orateur éloquent ; le second, vieux soldat de l'indépendance, mais sans influence sur l'armée ; modèle des vertus politiques et privées, mais dénué de la force d'esprit nécessaire pour faire face aux évènements. Le congrès termina sa session le 11 mai, après avoir prouvé toutefois qu'il n'entendait pas payer par l'ingratitude les services de Bolivar, car il confirma le décret du 13 juin 1823, qui lui accordait une pension de 30,000 piastres. Trois jours auparavant, le Libérateur, devenu simple citoyen, était sorti de Bogota, se rendant à Carthagène avec l'intention de s'embarquer pour l'Europe. Il a peint lui-même, en très-peu de mots, la situation dans laquelle il laissait la république :

— J'ai honte de l'avouer ; mais l'indépendance est le seul bien que nous ayons acquis au prix de tous les autres.

La nouvelle de son départ acheva de répandre le trouble et la désunion ; elle consacra et amena définitivement le déchirement de la Colombie.

Les autorités, les corporations et les principaux habitants de Quito, poussés par le procureur-général et par le chef supérieur, se réunirent le 15 mai et proclamèrent l'indépendance des départements de Quito, Guayaquil et Asuay, sous le nom de RÉPUBLIQUE DE L'EQUATEUR. Le général Florez en fut nommé président.

Le 6 mai, trente-trois députés venezueliens s'étaient réunis en congrès à Valence ; ils proclamèrent l'indépendance de leur pays sous le nom de RÉPUBLIQUE DU VENEZUELA, en donnèrent la présidence à Paez, et déclarèrent que le Venezuela était disposé à entrer en arrangement avec le Cundinamarca et Quito ; mais, sous la condition formelle que *Bolivar quitterait le sol de la Colombie.*

Cette république n'existait plus que de nom, elle se trouvait

réduite à la possession du territoire qui formait autrefois la présidence de la Nouvelle-Grenade, et elle ne tarda même pas à reprendre son ancienne dénomination. Elle était plus que jamais en proie aux troubles et aux dissensions civiles. Le général Justo Briceño battit, au Santuario, les citoyens de Bogota et voulut contraindre le président Mosquera de rappeler Bolivar. Celui-ci aima mieux abandonner le palais du gouvernement, et Urdaneta fut nommé président provisoire, en attendant l'arrivée du Libérateur.

Malgré la fière énergie de son caractère et la sagesse avec laquelle il pouvait juger les évènements, Bolivar se laissait dominer par les idées de ceux qui l'entouraient et qui, sous le masque d'un profond dévouement, ne cherchaient que leur propre élévation. Ne comprenant pas que son rôle politique était terminé, il différait de jour en jour son départ de Carthagène, et, quand on apprit la nouvelle de la victoire du Santuario, il consentit à se laisser revêtir du titre de chef suprême de la république, sous la condition que le peuple le ratifierait. Ce fut la dernière illusion d'un pouvoir qui tombait. Le peuple n'appartenait à personne et ne s'appartenait même pas à lui-même. Son esprit incertain, irrésolu, flottait au gré de tous les caprices et de toutes les ambitions. Le plus épouvantable désordre se manifestait dans les volontés et dans les actions de tous. Le quatrième département, celui de l'isthme, menaçait de se séparer de la Colombie si Bolivar ne reprenait pas le commandement; le Venezuela, au contraire, déclarait que si Bolivar reparaissait sur le territoire de cette république, il romprait toutes relations avec elle; l'Equateur ne songeait qu'à s'asseoir définitivement et à consolider son indépendance par l'accession des départements voisins; enfin, dans la Nouvelle-Grenade, les citoyens divisés d'opinions pouvaient craindre une guerre civile.

Bolivar n'eut pas assez de force pour résister au choc de toutes ces passions contraires. Abreuvé de dégoûts et d'humiliations, l'esprit et le corps également fatigués par les inquiétudes et les tourments d'une vie si agitée, il tomba malade. On le transporta à Savanilla pour lui faire respirer un air plus pur, puis à Sainte-Marthe, et enfin à sa terre de San-Pedro, où il mourut peu de jours après, le 17 décembre 1830, à l'âge de quarante-sept ans.

Je crois devoir rapporter ses dernières paroles.

« Colombiens,

« Vous avez été témoins de mes efforts pour fonder la liberté « dans un pays où régnait le despotisme ; j'ai agi avec désinté- « ressement ; j'ai sacrifié mon repos et ma fortune ; j'ai aban- « donné le pouvoir dès que mes intentions ont éveillé les soup- « çons de mes concitoyens. Mes ennemis ont abusé de votre cré- « dulité, et ils ont osé même attaquer mon amour pour la liberté. « Leurs calomnies m'ont conduit au tombeau ; je meurs leur « victime, mais je leur pardonne.

« Au moment de vous quitter pour toujours, mon affection « me porte à vous exprimer mes derniers vœux ; je n'aspire à « aucune gloire autre que celle de l'affermissement de l'indé- « pendance colombienne. Tous les citoyens doivent y concourir : « le peuple, par son obéissance aux lois ; les militaires, par leur « épée ; les hommes éclairés, par le tribut de leurs lumières ; les « ministres de l'autel, par leurs prières ferventes.

« Colombiens, mes dernières prières sont pour le bonheur de « mon pays. Si ma mort peut contribuer à vous rendre l'union, « je descends calme et résigné dans la tombe. »

Né avec une grande fortune, Bolivar sut sacrifier ses richesses au bonheur de ses concitoyens, et il est mort dans un état presque voisin de la pauvreté, ne possédant rien sur les trésors

publics des autres pays. Le général Paez, voulant honorer sa mémoire, a proposé au congrès du Venezuela, qui l'a sanctionné, la translation des restes du Libérateur à Caracas, sa ville natale. C'étaient les vœux qu'il avait formés sur son lit de mort, et ils viennent d'être dignement remplis. La France, qui a toujours un souvenir pour les grandes gloires et les nobles infortunes, fut représentée à cette triste et funèbre cérémonie par M. le contre-amiral comte de Moges, qui avait connu le Libérateur au Pérou et qui accompagna le corps depuis Sainte-Marthe jusqu'à Caracas.

Bolivar, en mourant, avait légué son épée au vainqueur d'Ayacucho; mais ce legs pieux ne put être recueilli par celui dont l'amitié constante et dévouée l'avait si bien mérité. Après la bataille de Tarqui, Sucré était retourné à Santa-Fé de Bogota. Nommé président du congrès de Colombie, il avait combattu les vues de la majorité et les passions du parti démagogique, tout en défendant les intérêts du peuple et les principes d'équité, d'ordre et de justice sur lesquels reposent ses libertés. S'il était l'ami de Bolivar, il n'approuvait pas non plus toutes ses idées politiques, et il soutenait le parti de la centralisation contre les fédéralistes dont l'ambition voulait démembrer la république.

Il est difficile de croire que Sucré eût des ennemis. Ses opinions étaient trop sages et trop modérées pour lui avoir mérité la haine de ceux mêmes qu'il combattait. Son désintéressement, la noblesse de ses manières, la générosité de ses sentiments et la bonté de son cœur lui avaient concilié l'estime et l'affection des masses. Toutefois, il est permis de penser qu'il gênait des individus et que ses vertus contrariaient l'ambition de certains chefs insensés. Les circonstances de l'horrible attentat dont il a été victime autorisent ces soupçons. J'emprunte ce triste récit au *Resumen* de R. M. Baralt et Ramon Diaz, et leur en laisse toute la responsabilité.

Ce meurtre fut préparé de longue main ; les papiers publics du temps prédirent même la mort du général, et ils indiquaient que Jose Maria Obando serait le meurtrier.

Des affaires de la plus haute importance demandaient sa présence dans le Sud; son âme élevée était animée de sentiments trop généreux pour lui permettre d'écouter les avis secrets qui lui furent donnés. Aussi, fort de sa conscience, il se mit en route pour Quito, sans éprouver la moindre inquiétude. Il avait franchi les limites occidentales du Cundinamarca et de Popayan, et il était entré sur le territoire montueux et triste de Pasto, pays le plus convenable que pussent choisir de lâches assassins pour le théâtre de leur crime.

Comme si un sort fatal le poussait inévitablement à sa perte, il avait oublié de prendre les précautions les plus sages; il fit plus, il laissa partir en avant les personnes qui l'accompagnaient, et le 4 juin, au moment où il traversait dans un défilé, avec un seul domestique, la ténébreuse montagne de Barruecos, une troupe de lâches assassins, dont les arbres lui cachaient la présence, armés de fusils, firent sur lui une décharge à bout portant et l'étendirent mort.

De toutes les informations judiciaires prises sur cet évènement, il résulta que ce ne furent point des voleurs qui commirent le crime, car le corps fut laissé sur le terrain sans être dépouillé. Jose Maria Obando commandait le département ; ce fut lui qui le lendemain fit connaître cet horrible attentat. Déjà il prévoyait les soupçons qui devaient tomber sur lui, car il écrivait à Florez : *Sucre ha sido asesinado en la montaña de la Venta, ayer 4 del corriente, y yo voi à cargar con la execracion publica.* Sucré a été assassiné hier, 4 du courant, sur la montagne de la Venta, et je vais être couvert de l'exécration publique.

Pourquoi donc craindre l'exécration publique s'il était inno-

cent? Il essaya aussi de flétrir le nom du général Florez en l'associant à ce crime; mais l'opinion publique, faisant justice des vrais coupables, a désigné Obando et le général Lopez.

Cependant aucun jugement n'eut lieu, quoique tous deux aient feint de demander des juges; jusqu'à présent, différentes circonstances ont empêché que la cause fût appelée, et l'assassinat du Bayard de la Colombie crie encore vengeance.

La mort de Bolivar mit fin à toutes les divisions en laissant subsister d'une manière définitive le démembrement de la Colombie, et les trois nouvelles républiques poursuivent leurs destinées, sinon dans un parfait accord, du moins sans trop de frottement.

Encore aujourd'hui, l'Équateur a pour président Florez, qui le gouverne avec cette sagesse et cette maturité de raison qu'il montrait dans tous ses actes avant que ses concitoyens l'eussent porté à ce poste élevé. Cette république comprend les sept provinces de Chimborazo, Pinchincha, Imbabura, Cuenca, Loja, Manabi, Guayaquil.

La Nouvelle-Grenade, long-temps déchirée par des ambitions contraires qui se disputaient le pouvoir en affectant de proclamer ou de combattre les idées boliviennes, commence à se remettre des tristes suites de ces tourmentes politiques et répare lentement les maux qu'elles lui avaient occasionnés. Elle comprend les provinces de Pamplona, Socorro, Tunja, Casanare, Bogota, Neiva, Mariquita, Antioquia, Mompox, Cartagena, Santa-Marta, Rio-Hacha, Panama, Veragua, Popayan, Choco, Buena-Ventura, Pasto.

Le Venezuela doit à la loyauté et au patriotisme ardent de Paez la paix et la tranquillité dont il jouit. Sûr du dévouement de l'armée et de l'estime de ses concitoyens, ce général eût pu facilement s'emparer de la dictature. Il a été porté deux fois à la

présidence depuis 1830, et deux fois il s'est empressé de quitter le pouvoir à l'expiration du temps pour lequel il lui était conféré, se contentant du titre de *citoyen éclairé* que le Congrès lui a décerné dans sa reconnaissance, et ne paraissant pas avoir d'autre but que de consolider la république qu'il a fondée. Pour cela, il lui prête au besoin le secours de sa puissante épée et s'attache à donner l'exemple de la plus complète obéissance aux institutions qui la régissent. D'après sa constitution de 1830, cette république est divisée en treize provinces : Caracas, Maracaïbo, Barinas, Apure, Cumana, Barcelona, Coro, Merida, Barquisimeto, Carabobo, Trujillo, Margarita, Guayana. Chaque province est commandée par un gouverneur et se divise en cantons ; le canton est sous l'autorité d'un chef politique et se divise en paroisses ; chaque paroisse a deux alcades ou juges.

La prospérité toujours croissante du Venezuela m'engage à entrer dans quelques détails sur la nature de ses produits. En 1730, il ne fournissait à l'exportation que du cacao, du tabac et des peaux. Aujourd'hui il exporte aussi du sucre, du café, de l'indigo, de la salsepareille, du coton et du cuivre que l'on extrait de mines appelées Aroa qui appartenaient à Bolivar.

A la fin du dix-huitième siècle, le Venezuela exportait cent quatre-vingt-quinze mille fanègues de cacao ; mais l'usage du café étant devenu plus général, il n'a exporté que soixante-quatorze mille fanègues en 1840. En 1802, il exportait 1,900,000 livres d'indigo, et en 1840 il en exporte à peine 500,000 livres.

Si l'importance de ces deux produits a beaucoup diminué, la culture du coton et celle du café, qui ne fut introduite qu'en 1730, ont pris un grand développement. On exporte aujourd'hui près de trois millions de livres de coton et vingt-deux millions de livres de café ; trois millions et demi restent pour la consommation intérieure. En 1796, les Venezueliens substituèrent la

canne d'Otaïti à celle des Canaries, et l'hectare fournit à peu près dix-huit cent cinquante-cinq kilogrammes de sucre blanc; on évalue en moyenne le produit des sucreries à 1,300,000 piastres. Le tabac a été monopolisé ou soumis à un impôt particulier; la culture de cette plante n'a produit en 1840 que dix-huit à dix-neuf mille quintaux.

Voici au reste un petit tableau indiquant en piastres l'importance des importations, des exportations et du produit des droits de douane du Venezuela, de 1793 à 1840.

	Importations.	Exportations.	Droits de Douane
1793....	3,776,731	3,536,131	500,260
1796....	4,557,758	2,746,782	625,616
1804....	2,939,406	4,677,362	514,727
1830....	2,047,026	2,169,207	721,405
1840....	2,400,125	5,569,200	1,460,500

La majeure partie de ce commerce se fait avec les États-Unis, l'Angleterre, Porto-Rico, l'Allemagne et la France; celle-ci est en dernière ligne.

Ainsi, la république de Colombie, fondée le 17 décembre 1819, n'a eu qu'une existence courte, éphémère, mais brillante, et son souvenir ne se perdra pas dans les âges futurs, parce qu'il est attaché à celui de deux gloires immortelles : Colomb et Bolivar.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

PÉROU ET BOLIVIE.

Départ de Guayaquil pour le Pérou. — Huacho. — Arrivée au Callao. — Description de cette ville. — Route du Callao à Lima. — Bella-Vista. — Arrivée à Lima.

Je fus chargé, en 1821, du commandement d'un petit brick (*la Rita*) armé par le gouvernement de Guayaquil pour porter des dépêches à Lima et y conduire des officiers. Un évènement qui pouvait devenir funeste tourna de manière à me faire connaître avantageusement, dès mon début au Pérou, et me valut un des plus beaux commandements dans la marine de cette république.

En quittant le golfe de Guayaquil pour aller à Lima, on trouve des vents de sud-est qui règnent toute l'année sur la côte du Pérou. Il faut alors naviguer bord sur bord le long de la côte ou à quelque distance, en profitant des plus petites variations atmosphériques pour faire les bordées les plus avantageuses. Un pareil voyage est toujours très-pénible et très-lent, car on est forcé de lutter sans cesse contre les vents et les courants.

Le dixième jour de notre voyage, après avoir fait mon observation de midi et déposé mes instruments sur le roufle, je descendis dans la chambre faire mon point. Le vent ayant changé peu de temps après, je donnai ordre de virer de bord. Comme on exécutait cette manœuvre, l'écoute de la grande voile entraîna les instruments à la mer, avec la seule carte de la côte que nous possédions. Je sautai alors sur le pont et fis brasser quarré; un

homme se jeta à la mer, une ligne de loch à la main ; mais il ne put parvenir à sauveter ces instruments précieux et il ne rapporta qu'un lambeau de la carte. Nous étions donc en pleine mer sans un seul octant pour observer la latitude et pour nous diriger.

C'est dans ces moments-là qu'un homme de tête doit user de toute son énergie et de toute son autorité, sans tenir aucun compte des récriminations que soulève parfois un ordre dont chacun ne peut comprendre l'utilité. Les passagers, n'écoutant que leur terreur, exprimèrent avec vivacité leur mécontentement quand ils m'entendirent donner l'ordre de prendre la bordée du large. Comme je tenais à cœur de prévenir toute insubordination dans l'équipage, j'essayai de gagner la confiance en faisant observer que le péril était commun, mais que cependant, si l'on voulait suivre ponctuellement mes ordres, je répondais de les conduire tous sains et saufs à Lima. Ma jeunesse faisant peser sur moi, assez naturellement, le soupçon d'inexpérience, je leur répétai avec enthousiasme ce vers de Corneille, que j'appropriai à ma situation : « Dans les âmes bien nées, l'expérience comme la valeur n'attend pas le nombre des années. » Toutefois, je déclarai formellement que j'étais disposé à user de mon pouvoir dans toute son étendue, et que je ne permettais pas la moindre observation sur les ordres que je jugerais convenable de donner. J'avais cependant affaire à des officiers de grade supérieur, auxquels, dès ce jour, je n'adressai la parole que pour les choses indispensables, me promettant bien d'ailleurs de ne voir la terre que le plus tard possible.

Ce voyage ne présentait pas d'aussi graves difficultés qu'on se l'imaginait ; il ne s'agissait que de faire le plus de chemin possible au sud, et, au cas où on aurait manqué de vivres ou d'eau, de venir chercher la côte en mettant le cap à l'est. Les dix premiers jours se passèrent assez bien ; mais, après ce temps, les

passagers commencèrent à tomber dans une tristesse sombre et inquiète qui ne me présageait rien de bon. Ne me sentant pas le moins du monde disposé à subir encore quelque scène de révolte, et jugeant que nous devions être sous le vent de Lima, à peu près à la hauteur de Huacho, je fis prendre la bordée de terre pour m'assurer de la position.

J'avais avec moi une jolie chienne danoise dont l'instinct ou l'odorat eût pu servir de boussole, tant il était à la fois exact et subtil. Chaque fois que le brick approchait de la côte et avant que ses yeux pussent l'en avertir, elle s'élançait sur le gaillard d'avant et revenait gambader autour de moi. Elle répétait d'autant plus cette manœuvre que nous approchions davantage; elle appuyait alors ses pattes sur la lisse, regardait devant elle, flairait, et ses aboiements expressifs semblaient me dire : La terre est là !...

Un jour qu'elle venait de sentir ainsi l'air de la plage, sûr de cette indication que j'avais souvent vérifiée, je dis aux officiers qu'ils verraient la terre le soir même.

— Qu'en savez-vous ? me dit l'un d'eux ; vous ne l'avez pas vue depuis que nous avons laissé le Cabo-Blanco, et qui sait si votre entêtement ne sera pas cause que nous n'arriverons jamais à Lima ?

— Monsieur, dis-je en m'adressant au lieutenant-colonel Luco, officier chilien au service de la Colombie, et qui était malade, je conçois que le séjour d'un petit bâtiment vous soit pénible, mais soyez convaincu que nous arriverons tout aussi promptement qu'aucun autre navire et que vous verrez la terre ce soir.

Au coucher du soleil, j'aperçus en effet une ligne noire et sinueuse au-dessus de l'horizon.

— Voici la côte, m'écriai-je alors.

Mais j'avais affaire à des incrédules auxquels il ne fallait rien moins que l'évidence, et qui ne voulurent voir que la forme d'un

nuage dans ce qui était pour moi un signe certain de la terre. A ce sujet, on ouvrit des paris et je gageai avec M. Luco et son frère le prix du transport en voiture de tous les passagers, du port du Callao à Lima. Ma chienne ne discontinuait pas ses évolutions, et semblait me fortifier de plus en plus dans ma conviction, dont je me gardais bien de leur indiquer la source.

Toutefois la nuit était survenue, nous n'avions pas encore pu distinguer nettement la terre, et le doute ne fit alors que s'accroître; mais, toujours sûr de ma cause, j'augmentai les paris, qui dépassaient déjà 2,500 francs. Mon air d'assurance gagna le marquis de la Plata, qui se déclara de mon bord et prit à son compte la moitié de mon enjeu.

Sur les huit heures, je crus apercevoir une fusée; je craignais d'abord que ce ne fût une étoile filante; mais une seconde, puis une troisième, ayant succédé à la première, je conduisis tous les passagers sur le gaillard d'avant. Une vapeur épaisse empêchait de découvrir la terre, mais les fusées éclairaient à chaque instant la voûte céleste. J'avais gagné, de l'aveu de tous les parieurs, qui pensaient être au sud de Lima, vis-à-vis des Chorillos, village sur la falaise. C'était la saison des bains, les baigneurs s'amusaient à lancer ces fusées. Quant à moi, je croyais que nous n'étions qu'au-dessous de Lima, vis-à-vis de Huacho. Je n'avais pas la prétention de déterminer d'une manière précise notre véritable position; mais je tenais à honneur de prouver que, sans instruments et sans cartes, je n'en arriverais pas moins à bon port.

Nous continuâmes notre bordée sur la côte, et vers dix heures du soir le bruit du ressac nous apprit que nous étions très-près de la terre, quoique nous ne pussions pas encore l'apercevoir. Des passagers assurèrent que nous devions être vis-à-vis de la mer Brava, plage très-dangereuse située au sud de Lima, sur

laquelle la mer déferle avec un fracas effroyable. Je n'étais pas de cet avis, et mon opinion était partagée par presque tous les autres, qui, dès lors, m'accordaient la confiance la plus illimitée.

Le lendemain matin quelques-uns d'entre eux (bien qu'ils vissent la côte et prissent des relevés sur une carte que j'avais tracée en me servant des latitudes et longitudes indiquées par *la Connaissance des temps* et par l'ouvrage de l'anglais Nory) assuraient toujours que nous étions au vent de Lima. Dans le fait, nous relevions une montagne élevée à l'est-sud-est et une île qui se détachait sur la côte à l'est-nord-est, et ces messieurs prenaient la montagne pour le Morro-Solar et l'île pour celle de San-Lorenzo. C'étaient la montagne de Serro-de-las-Salinas et l'île de Doña-Maria, au nord de Huaura.

Devant nous un navire se dirigeait vers le port; nous le suivîmes, et le vînmes, avec la brise du large, mouiller sur la rade de Huacho. J'étais certain de continuer avec sécurité notre route jusqu'à Lima; mais, dans des cas semblables, on ne saurait avoir trop de prudence, et je voulais voir si, dans cet endroit, je ne pourrais pas me procurer un octant.

Nous débarquâmes sur la plage de Huacho et nous montâmes au village; tous les passagers me prouvèrent leur reconnaissance en racontant au gouverneur ce qui venait de se passer; ils lui dirent que j'avais conduit le navire depuis Payta sans cartes, sans instruments et sans voir la terre, et tout cela dans les termes les plus propres à blesser ma modestie.

M. Luco, toujours souffrant, voulut prendre la voie de terre; il fallut alors le transporter dans un hamac, car la route de Huacho à Lima n'est qu'une plaine de sable aride que des mules seules peuvent bien parcourir. Ce fut avec son frère le seul passager qui nous quitta; les autres, ne voulant plus se confier qu'à ma direction, me conseillèrent de ne pas prendre de pilote, tant

ils avaient la certitude, disaient-ils, d'arriver à Lima non moins heureusement qu'à Huacho.

Après avoir renouvelé notre eau et fait quelques provisions fraîches, nous levâmes l'ancre avec la brise du soir, et prolongeant la côte, nous passâmes en dedans des *ferrellones* de Huaura. Favorisés par les vents de terre, nous arrivâmes le lendemain matin vis-à-vis des *Pescadores*; nous louvoyâmes toute la journée à petits bords, près de la côte, et la nuit suivante, après trente-six heures de marche, nous étions à l'ancre dans la baie du Callao ! Trois autres navires partis avant nous du port de Huacho, où ils étaient allés chercher du sel, arrivèrent huit jours après nous dans la baie, ce qui ne laissa pas que de me causer un certain plaisir d'amour-propre bien naturel.

Mes passagers avaient juré de me faire une réputation colossale de courage et d'habileté; ils parlèrent de moi, dans ce sens, au gouvernement péruvien, au général Cruz, commandant de marine, et à tous leurs amis. J'étais presque confus de tant de gloire en songeant que ma chienne Capitana pouvait en revendiquer une bonne part; mais seul, jeune et inconnu dans ce pays, je devais remercier Dieu de cette bonne fortune et en tirer tout le parti possible. C'était suivre ce sage conseil donné par un de nos moralistes, que « dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naître les occasions qu'à profiter de celles qui se présentent. »

Le soir même, nous allâmes à l'unique restaurant du Callao manger le souper que ces messieurs avaient perdu; nous y rencontrâmes plusieurs officiers chiliens de leur connaissance, dont l'un était gouverneur d'un des forts de la ville. Comme il était trop tard pour se rembarquer, le gouverneur nous emmena coucher au fort du Soleil, et nous ne nous séparâmes que le lendemain, les meilleurs amis du monde!...

M. Soyez, commissaire de marine, à qui je fus présenté comme compatriote, me recommanda au général Cruz, auquel je devais remettre les dépêches du gouverneur de Guayaquil, et à M. Loro, le commandant de l'arsenal du Callao.

Le général me prévint qu'il allait envoyer mes dépêches au ministre de la marine, ce qui m'aurait permis de retarder mon départ de quelques jours; mais M. Soyez m'offrit de m'introduire immédiatement auprès de Son Excellence, si bien que le lendemain même nous partîmes pour Lima.

Depuis quelques mois seulement les forts du Callao s'étaient rendus. Cette ville gardait encore les traces du siége qu'elle avait soutenu; le port était excessivement animé par la présence des nombreux navires qui y affluaient, la plupart anglais ou américains. Le commerce français n'y était représenté que par deux navires de Bordeaux : *la Sophie*, capitaine Destebecho, et *la Haute-Loire*, capitaine Gosse, qui est aujourd'hui un des riches négociants de Bordeaux.

Le général San-Martin organisait alors la marine du Pérou; don Manuel Blanco, Chilien d'origine, en était l'amiral, et M. G. Prunier (Français) son capitaine de pavillon. D'anciens négociants espagnols réarmaient dans le port plusieurs beaux navires requis par le gouvernement pour servir de transports. A cette activité générale, on s'apercevait que le pays avait changé de maîtres et qu'il préludait à sa complète réorganisation.

La rade du Callao est presque entièrement abritée des vents; les saisons y changent à peine; on ne craint aucune rafale sous son ciel toujours calme et pur. Parfois seulement une houle s'y fait sentir et rend le débarquement des marchandises plus ou moins facile; mais cette houle n'est jamais assez forte pour occasionner des avaries aux navires qui s'embossent vis-à-vis des forts comme dans un bassin.

Ce port est situé par 12° 3′ de latitude sud, et 79° 22′ de longitude ouest du méridien de Paris. Il est formé par une pointe (autrefois réunie à l'île San-Lorenzo) qui le borne au sud et au sud-ouest, et par la pointe de Bocca-Negra, qui se prolonge dans le nord vers les îlots Pescadores.

Deux portions de terrain séparées, dit-on, lors du tremblement de terre de 1746, qui engloutit toute la ville du Callao, forment l'île San-Lorenzo. Cet affreux évènement coûta la vie à plus de trois mille individus, et l'on montre encore à Bella-Vista, à plus d'un mille de distance de la plage, l'endroit où fut jeté un navire, emporté, ainsi que tous ceux à l'ancre, par la vague qui engloutit la ville et couvrit une grande partie de la plaine.

Lors de notre relâche à Huacho, nous étions descendus chez un Indien dont le père avait été témoin de ce désastre.

Les débris de la ville du Callao existent à quelques brasses sous l'eau, près de la mer Brava. L'aspect de l'île et des îlots qui sont dans le Sud offre, comme presque toute la côte du Pérou, l'image de la désolation et du néant. Sur le côté nord de l'île, on voit des raies formées par une ravine; les Espagnols, toujours amis du merveilleux, les ont nommées les croix de San-Lorenzo, bien que d'ailleurs ces raies ne présentent aucune figure déterminée, mais ils ont été ravis de trouver le signe de la foi chrétienne tracé par la main de Dieu sur ce nouveau continent.

Les îlots près de l'île de San-Lorenzo, ainsi que ceux des Pescadores et ceux plus au nord appelés les Farellones de Huaura, sont couverts de guasso ou fiente d'oiseaux dont on se sert comme engrais, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire.

A quelques milles Est et Ouest du port du Callao se trouvent deux petites îles basses appelées les Fourmis, qu'il serait dangereux d'aborder en temps de brume et par une nuit trop sombre.

Les Indiens de la côte y viennent souvent faire la chasse aux oiseaux de mer.

Entre l'île San-Lorenzo et la pointe de la mer Brava, que forme l'extrémité ouest du Callao, est un passage appelé le Boqueron, particulièrement destiné aux petits bâtiments, bien que de grands navires le franchissent parfois.

Lord Cochrane y a passé avec sa frégate, au grand étonnement de la marine espagnole, lorsqu'il bloquait le Callao. Pour se tirer heureusement de ce passage, il faut côtoyer l'île San-Lorenzo jusqu'aux deux tiers de sa longueur, afin de doubler un banc qui se prolonge à l'ouest de la pointe de la mer Brava; ce banc doublé, on loffe le plus possible au nord et l'on vient de la bordée au mouillage. Quand on arrive en dehors de l'île, il faut alors s'approcher de sa tête en évitant les rafales qui descendent avec force de ses mornes et en se tenant au plus près tribord-amures, afin de pouvoir, aussi avec la même bordée, aller au mouillage sous les forts du Callao. En passant près de la tête de San-Lorenzo on se trouve en calme, parce qu'on est abrité par cette haute terre et qu'on tombe sous le vent; on est alors obligé de louvoyer pour joindre l'ancrage. Les navires qui passent trop loin viennent attérir sur la côte opposée et mettent quelquefois deux ou trois jours à gagner le port; les courants qui portent au nord avec force, les vents qui soufflent du sud et prolongent la côte, contrarient leur marche. Dans ce cas, il faut profiter des brises de terre qui se font sentir pendant la nuit pour gagner au vent.

Toute la côte du Pérou est souvent couverte de brumes d'une telle intensité que l'on ne voit pas la côte à deux encablures, et j'ai quelquefois entendu les vagues se briser sur le rivage sans apercevoir la terre. Ces brumes règnent plus spécialement pendant les mois de janvier, février, mars et avril.

La ville du Callao est bâtie dans le coude que fait la pointe ouest de la mer Brava avec la côte qui se prolonge jusqu'à Bocca-Negra, embouchure de la rivière Rimac. Toute cette plage est basse et s'élève insensiblement jusqu'à Lima; cette ville est située à deux lieues du Callao, d'où l'on distingue parfaitement ses dômes et ses belvédères, ainsi que les tours de ses églises.

Des monticules se dessinent au-dessus de Lima et sur ses côtés; mais, par derrière, des montagnes plus élevées bornent l'horizon, et, quand le temps est clair, on aperçoit au loin les sommets gigantesques des Andes, dont quelques-uns se perdent dans les nues. De blanches habitations sont éparses çà et là, au milieu de plantations qui ornent une plaine découpée en jardins, où végètent des arbres fruitiers de peu d'élévation, tels que des papayers, des bananiers, des citronniers et des orangers; mais le palmier majestueux n'annonce point au voyageur la fertilité d'un pays tropical.

Trois forteresses existaient alors au Callao, dont elles défendaient la rade et le port, c'étaient : le Réal-Felippe, le fort de la Reine et celui du Prince. Ce dernier ayant été rasé plus tard par le général Rodil, je ne parlerai que des deux premiers.

Après la capitulation de la ville, le Réal-Felippe prit le nom de *Castillo-de-la-Independancia* et le fort de la Reine celui de *Castillo-del-Sol*.

Le Castillo-de-la-Independancia est d'une étendue considérable; il est entouré d'épaisses murailles, d'un large fossé sans eau et garni de plusieurs batteries. Un bastion circulaire ou tour à plusieurs étages sur lequel, aux fêtes ou à l'arrivée d'un navire, flotte le drapeau national, est situé sur le côté de la mer, et contribue à donner un air imposant et martial au château. Sa position au niveau de la mer lui est avantageuse, car ses murailles ne s'élevant pas beaucoup au-dessus des contrescarpes, l'artillerie

[illegible]

d'un [illegible]

général [illegible]

vait au [illegible]

sous les [illegible]

Le colonel [illegible]

avancé dans [illegible]

qui l'accompagna [illegible]

général, et l'un d[illegible]

Etourdi de ses nouvelles blessures, le général, déjà très-faible, ne put opposer aucune résistance; des canonniers placés sur le parapet le reconnurent et cherchèrent à le délivrer en épouvantant les guerilleros par des décharges au-dessus de leurs têtes, ce qui ne manqua pas de produire son effet, car le soldat effrayé jeta son fardeau à terre et se sauva à bride abattue. Le général, se traînant alors jusqu'au fossé, fut recueilli dans le fort. C'est de lui-même que je tiens ce fait, qu'il me raconta quelques années plus tard à Manille.

La ville se compose uniquement de deux ou trois rues qui longent la place jusqu'à la forteresse de l'Indépendance. Outre l'église du fort, le Callao possède une petite chapelle près de la douane, desservie par les aumôniers de l'arsenal ou par un des prêtres de Bella-Vista, dont elle ressort. Cette ville, qui est fort sale, est habitée par des agents du commerce de Lima et par un grand nombre d'hommes de couleur libres ou esclaves faisant les métiers de portefaix, calfats, taverniers, contrebandiers. Les pêcheurs sont Indiens; ils habitent près du Castillo-del-Sol dans des huttes en nattes et en jonc qu'ils ont construites eux-mêmes, et forment ainsi un petit quartier à part. C'est là qu'ils tirent à terre leurs pirogues et qu'ils déposent leur poisson.

Leur retour de la pêche forme, le soir, une scène digne du pinceau de Gudin. L'escadrille longe la côte à la voile, du côté de la mer Braya, en portant un petit pavillon aux couleurs nationales. Arrivés au débarcadère, les pêcheurs amènent leurs voiles, s'arment de leurs pagaies, et, profitant d'une forte lame, nagent avec force et poussent leur embarcation le plus haut possible sur la grève. Deux ou trois Indiens la saisissent au moment où elle aborde, et, secondés par l'élan imprimé par la lame, ils la traînent sur le galet. Quelquefois une seconde lame déferlant sur l'embarcation avant qu'elle n'ait atteint la côte, la

un rez-de-chaussée occupé par de petites boutiques ou magasins et un étage. Cette apparence toute commerciale provient de ce que, dans l'origine, chaque négociant ou armateur de Lima avait sa barraque au Callao pour y déposer ses cargaisons et les apparaux de ses navires. Le toit est plat et se compose de quelques nattes posées sur des solives et recouvertes de trois ou quatre pouces de terre; comme il ne pleut jamais, cette couverture grossière suffit pour abriter des rayons du soleil et des infiltrations humides de la rosée. L'intérieur est carrelé d'une brique forte du pays, et les plafonds sont lambrissés avec du bois d'alerce, espèce de cèdre fort tendre qui ne se corrompt jamais et que les vers n'attaquent pas. Le bois de construction se tire de Guayaquil, des ports du Chili, de Valdivia et surtout de Chiloë. Le roseau se coupe dans les plaines marécageuses qui entourent le Rimac. On en fait des nattes épaisses dont on se sert pour former les cloisons des appartements et quelquefois même les murs extérieurs. Pour cela, on les recouvre d'un mortier mêlé de paille hachée que la chaux égalise et blanchit, ce qui donne encore à la surface un certain air de propreté. Les maçons péruviens emploient ces roseaux avec tant d'habileté, qu'ils n'usent pas d'une autre matière pour façonner les moulures et les arêtes des colonnes dans les églises. Les rues et les cours sont pavées de galets ramassés sur la plage, de grosseur à peu près égale et rapprochés étroitement; ce pavé est assez solide, mais les aspérités qu'il laisse au dehors sont désagréables aux piétons. Les rues principales ne sont pavées que sur les bas-côtés, ce qui entretient au milieu de la rue une poussière qui pénètre partout.

Du Callao à Lima, la route est une ligne droite de deux lieues d'étendue. Elle subit, vers son milieu, une légère déviation; cette route est l'œuvre du vice-roi don Ambrosio O'Higgins, marquis d'Osorno, qui mourut sans l'avoir terminée. A en juger

par la portion achevée, qui n'est guère que le quart, c'eût été une route vraiment royale, une promenade splendide sans rivale dans le monde entier. Une double rangée de saules arrosés par un ruisseau limpide en dessine les contours; la terre est tapissée de capucines aux vives couleurs. Des allées charmantes destinées aux promeneurs, de deux pieds plus basses que la route, dont elles sont séparées par un petit mur de brique terminé en pointe de cœur et d'un pied et demi d'élévation, semblent inviter aux doux loisirs et aux tendres rêveries. Le terrain de ces allées est battu et ferme; celui de la route est pavé de galets. A quelques centaines de verges, des ronds-points où viennent aboutir les allées partagent cette promenade en portions presque égales. A cet endroit, la double rangée d'arbres s'est confondue en une seule, les ruisseaux se sont réunis pour se subdiviser plus loin encore et recommencer à serpenter autour des arbres, qui, eux-mêmes, reprennent leur ligne parallèle, comme pour encaisser cette route sur laquelle l'art et la nature ont prodigué tous leurs prestiges. Des bancs de pierre sont disposés de distance en distance et tout autour des ronds-points.

La mort du vice-roi a suspendu, peut-être pour toujours, le développement de ces travaux; la guerre de l'indépendance a contribué aussi à faire avorter les projets de cet homme remarquable, que ce pays peut compter au nombre de ses bienfaiteurs et qui avait terminé des routes magnifiques dans le Chili.

Toute la partie inachevée de la route, de Lima au Callao, n'est qu'une voie caillouteuse et couverte de poussière.

En quittant le Callao, on découvre sur la droite Bella-Vista, où vivait autrefois la population ouvrière du Callao. Bella-Vista possédait un hôpital maritime et de grands magasins ou greniers servant d'entrepôt aux grains qui arrivaient du Chili, et qu'on transportait ensuite à Lima selon les besoins de la consommation

Elle a été presque entièrement détruite lors des deux siéges du Callao, pendant lesquels elle servait de quartier-général aux Indépendants; que ce soit l'effet de l'artillerie du Callao ou des ouvrages qu'y entreprirent les Américains pour s'y fortifier, toujours est-il que Bella-Vista n'est plus qu'un amas de décombres. A peu de distance de Bella-Vista, on voit les vestiges d'un village indien qu'on croit antérieur à la découverte de l'Amérique et dont la ruine date peut-être de la conquête, comme si l'histoire de ce pays ne pouvait s'écrire qu'avec des signes de destruction!

A partir de Bella-Vista, les plaines et les champs qui bordent la route sont cultivés en luzerne et maïs. Sur la gauche, la terre est couverte de graminées et, dans certains endroits, de roseaux. Ces graminées forment la nourriture des bestiaux pendant une grande partie de l'année; les roseaux, appelés *carrizal*, servent souvent de retraite à de nombreuses bandes de voleurs dont les rapines s'exercent impunément sur cette route, qui est cependant très-fréquentée.

Deux chapelles sont bâties sur la route; la plus grande, qui est située au centre du parcours, est communément appelée la *Legua* ou la Lieue. Cette chapelle est entourée d'un petit cloître habité autrefois par des moines qui la desservaient, et dédiée à Notre-Dame-de-Mont-Carmel, la protectrice des marins; elle est contiguë à un *tambo* ou cabaret, lequel est beaucoup plus fréquenté.

Les voyageurs ont tellement l'habitude de faire une halte au tambo de la Legua, que leurs chevaux, surtout ceux de louage, fussent-ils lancés au galop, tournent court et s'arrêtent d'eux-mêmes sous l'auvent de branchage et de natte qui est devant la boutique du cabaretier.

A un mille de cette chapelle commencent la route nouvelle et ses promenades; elles annoncent dignement la gracieuse et belle ville de Lima qu'on commence dès lors à apercevoir. La porte

principale [illegible] Lima [illegible]
très [illegible]
tures [illegible]
verte [illegible] un [illegible]
pur! [illegible]
bou[illegible]
Lima par [illegible]
[illegible]

La [illegible]
plus [illegible]
poudreuses [illegible]
les frais et [illegible]
dômes, [illegible]
édifices [illegible]
des plus [illegible]
ou promenade [illegible]
entrée majestueuse [illegible]
mais une [illegible]
arbres, tempère [illegible]
dant toute la promenade [illegible]
fleurs maintiennent [illegible]
mais, ô néant les [illegible]
la porte et fait un [illegible]
et nus vous tirent [illegible]
des formes magiques [illegible]
œil n'aperçoit plus que [illegible]
de sombres boutiques. [illegible]
et des chandelles s'étalent [illegible]
devant la porte. Adieu les [illegible]
conçues! adieu vos beaux [illegible]
revient, la vie positive a repris ses [illegible]

tres extérieures fermées par des barreaux de fer donnent aux maisons un aspect d'autant plus morne qu'il trompe l'attente du voyageur par sa triste sordidité. Cette rue, fréquentée par les muletiers, est sale et mal habitée; mais à mesure qu'on avance davantage la vie est plus riante et plus animée. Il semble que Lima ne vous présente d'abord ce misérable et infidèle échantillon d'elle-même que par un effet de coquetterie et pour vous donner les impressions les plus contraires en très-peu de temps. A la place principale, les préventions s'évanouissent, on est au centre d'une cité véritablement populeuse et florissante; mais cependant je ne sais quel sentiment de malaise subsiste encore dans l'âme, comme un pressentiment des étranges contrastes dont cette ville est formée.

Telles furent mes sensations en arrivant à Lima. Nous traversâmes la place et le reste de la ville au galop, et nous descendîmes à l'hôtel du Pérou, où nous trouvâmes plusieurs compatriotes auxquels M. Soyez, dont l'urbanité ne s'est jamais démentie, me présenta on ne peut plus gracieusement.

C'étaient MM. Bandzen, Raulet, Millet, Bouchard, Prunier, Soulanges, Bruix, d'Albe, Giroust, alors au service du Pérou; MM. Bardel, Lamotte, négociants, et les capitaines Destebecho et Gosse. Cette réunion était pour nous tous une véritable fête nationale. Le souvenir de la patrie est si doux dans l'absence! alors vos compatriotes semblent des frères que la Providence vous envoie pour vous aider à supporter les épreuves d'une vie aventureuse! Aussi le poëte national par excellence, Béranger, fit-il tous les frais de notre joie et de notre enthousiasme; ses refrains étaient en si parfaite harmonie avec l'état de nos cœurs! et toute cette brillante jeunesse, qui n'était venue au Nouveau-Monde que pour y implanter la liberté, comprenait si bien, comme le Thyrtée moderne, la mission du peuple de France!



LIMA.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Lima. — Vallée de Rimac-Malca. — Canaux d'irrigation. — Fondation de Lima. — Rues, murailles. — Les amancaës. — Climat. — Brumes. — Tremblements de terre. — Faubourg San-Lazaro. — Pont. — Palais. — Eglises. — Le diable. — Théâtre. — La Perricholi.

Lima avait encore alors un peu de cette splendeur qui l'a toujours fait considérer comme la plus brillante des villes américaines dans l'Océan-Pacifique.

Les familles qui n'avaient pas émigré maintenaient leur rang et leur luxe d'autrefois. L'esprit de liberté n'avait pas germé dans cette ville indolente avec autant d'activité que sur les autres points de l'Amérique, et son inertie l'avait soustraite en quelque sorte aux malheurs des autres contrées. Elle était restée dans le calme de son insouciance au milieu des commotions politiques qui éclataient autour d'elle; son impassible population n'avait guère commencé à se troubler qu'aux approches de l'ennemi. On ne croyait pas possible que des Chiliens, considérés comme des barbares, pussent jamais envahir la capitale du Pérou. Lima se croyait inaccessible derrière ses murailles et sous la protection de sa flotte et des forts du Callao.

L'apparition de San-Martin l'arracha brusquement à son imprudente sécurité; elle fut réduite à la famine et obligée de se rendre à discrétion. Les forts du Callao ouvrirent ensuite leurs portes au libérateur. Toutefois cette armée ne paraissait rien moins que libératrice à tous ces grands propriétaires, dont la

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Lima. — Vallée de Rimac-Malca. — Canaux d'irrigation. — Fondation de Lima. — Rues, murailles. — Les amancaes. — Climat. — Brumes. — Tremblements de terre. — Faubourg San-Lazaro. — Pont. — Palais. — Eglises. — Le diable. — Théâtre. — La Perricholi.

Lima avait encore alors un peu de cette splendeur qui l'a toujours fait considérer comme la plus brillante des villes américaines dans l'Océan-Pacifique.

Les familles qui n'avaient pas émigré maintenaient leur rang et leur luxe d'autrefois. L'esprit de liberté n'avait pas germé dans cette ville indolente avec autant d'activité que sur les autres points de l'Amérique, et son inertie l'avait soustraite en quelque sorte aux malheurs des autres contrées. Elle était restée dans le calme de son insouciance au milieu des commotions politiques qui éclataient autour d'elle; son impassible population n'avait guère commencé à se troubler qu'aux approches de l'ennemi. On ne croyait pas possible que des Chiliens, considérés comme des barbares, pussent jamais envahir la capitale du Pérou. Lima se croyait inaccessible derrière ses murailles et sous la protection de sa flotte et des forts du Callao.

L'apparition de San-Martin l'arracha brusquement à son imprudente sécurité; elle fut réduite à la famine et obligée de se rendre à discrétion. Les forts du Callao ouvrirent ensuite leurs portes au libérateur. Toutefois cette armée ne paraissait rien moins que libératrice à tous ces grands propriétaires, dont la

plupart croyaient avoir intérêt à maintenir l'ancien état de choses; comme dans toutes les révolutions, ceux qui avaient beaucoup à perdre ne voyaient pas le changement d'un bon œil. De magnifiques promesses leur avaient été prodiguées, mais tous les jours de nouvelles exactions leur donnaient la mesure du peu de confiance qu'elles méritaient. Pour eux, l'horizon se rembrunissait de plus en plus, et c'est en vrais pessimistes qu'ils entrevoyaient l'avenir.

La classe moyenne faisait un meilleur accueil aux idées nouvelles; elle sentait qu'il y avait là pour elle le gage d'un nouveau progrès. Les femmes elles-mêmes se réjouissaient de ce changement qui donnait plus d'animation et de vie à Lima.

Ce mélange de sentiments divers et opposés, cet antagonisme d'intérêts donnaient à Lima une physionomie étrange et contrainte; bien des gens exprimaient la joie à contre-cœur, la gaieté du dehors cachait la tristesse du dedans; on eût dit un acteur chargé d'un rôle bouffon quand son âme est navrée d'un chagrin réel.

Depuis l'arrivée des troupes indépendantes, le pays avait en effet beaucoup souffert et la défiance était à l'ordre du jour. Chacun craignait d'être pris pour un *godo*, nom qui se donnait à tous les Espagnols descendants des Goths. *Godo* était synonyme de royaliste, c'est-à-dire d'ennemi du gouvernement. Il n'y eut cependant qu'un seul soulèvement populaire; mais il fut terrible, et les Espagnols, renfermés dans l'église de la Merced, faillirent être égorgés. Heureusement le gouvernement, qui désavouait ces horribles excès, sut les prévenir et les empêcher. Le Protecteur essayait de détourner le peuple de ses sombres préoccupations par des réjouissances et des combats de taureaux.

A Lima, comme partout et même plus qu'ailleurs, les masses abandonnent volontiers les émotions dangereuses et passionnées

des révolutions pour les jouissances des plaisirs frivoles. Ce que la population de Lima eut à souffrir pendant le siége qu'elle soutint par mer et par terre contre le général San-Martin fut d'autant plus terrible, qu'elle était moins accoutumée aux privations et aux fatigues de la vie guerrière.

Lima, qui, avec sa population de quatre-vingt mille âmes, ses douze mille hommes de troupes et ses forts, fut forcée de capituler et de se rendre à une armée de six mille hommes, dont trois mille à peine étaient valides, est une sorte de réponse à ceux qui s'imaginent être à l'abri de toute atteinte quand ils se sont environnés d'une ceinture de bastions ou d'une muraille comme les Chinois. Elle peut servir d'exemple à Paris.

La capitale du Pérou tire son nom de la rivière Rimac, qui arrose la vallée sur laquelle cette ville a été bâtie. Long-temps avant le gouvernement théocratique des Incas, les aborigènes appelaient cette vallée *Rimac-Malca*, ou demeure des sorciers, parce qu'ils y reléguaient les personnes accusées de sorcellerie. Les marécages qui l'entouraient en rendaient le climat insalubre. Aussi, ceux qui étaient condamnés à l'habiter ne tardaient-ils pas à y être attaqués de fièvres intermittentes et mortelles.

En septembre 1533, don Francisco Pizarro, arrivé à Pachacamac avec le désir de fonder une ville près des bords de la mer, envoya des officiers à la recherche d'un hâvre convenable au nord ou au sud. Ces officiers visitèrent d'abord celui de Chilca, qui les séduisit par sa proximité de Pachacamac; mais ils l'abandonnèrent bientôt quand ils virent que la côte n'était qu'un désert sablonneux, habité par de pauvres Indiens qui y vivaient misérablement du produit de leur pêche, et qui étaient souvent obligés de fuir quand leurs puits d'eau saumâtre se trouvaient à sec. Ils poussèrent alors jusqu'au Callao; le vaste développement de cette baie, défendue des vents du sud par une île élevée, et le

voisinage de la rivière Rimac qui s'y déchargeait au nord, les engagèrent à explorer la vallée qui l'entourait ; la partie basse de cette vallée était composée de terrains marécageux ; mais sa partie supérieure abondait en vergers et en jardins arrosés par des saignées faites à la rivière par les Indiens, qui, pour le dire en passant, ont enseigné aux Espagnols la science de l'irrigation. Ceux-ci l'ont poussée depuis à un tel point, que leurs canaux, appelés *acequias*, conduisent les eaux à travers les collines et paraissent même les élever sur les coteaux.

Les Indiens avaient soupçonné, sinon deviné, les lois de l'équilibre. On sait qu'en Amérique les fleuves ont une pente rapide et se précipitent souvent en cascades bouillonnantes de points très-élevés. Pour arroser un terrain placé au-dessus du niveau d'une rivière, les Indiens construisaient à l'un de ces points un barrage afin de conduire les eaux sur la falaise; puis ils creusaient une rigole par laquelle ils laissaient s'échapper l'eau, qui leur indiquait alors elle-même par la force du courant le chemin qu'on devait lui tracer sur les flancs de la montagne. Son propre poids lui faisait côtoyer les coudes de la vallée et la faisait même remonter insensiblement jusqu'à la plaine supérieure qu'il s'agissait de fertiliser. De là les eaux, à l'aide d'une série de petits canaux secondaires, redescendaient dans les champs d'alentour, auxquels elles allaient porter de même la vie et la fécondité.

Sur le rapport de ses officiers, Pizarro partit pour visiter ces lieux, dont il fut enchanté; c'est alors qu'il jeta les fondements d'une ville sur le côté méridional du Rimac, à deux lieues environ de la mer. Le 8 janvier 1534, il fit venir les troupes qu'il avait laissées derrière lui à Jauja, et il nomma la nouvelle ville *Ciudad de los Reyes*, Ville des Rois, parce qu'il en avait posé la première pierre le jour de l'Épiphanie. Il est vraisemblable que le nom de Lima, que cette ville prit ensuite, n'est qu'une corrup-

tion du mot Rimac. Nous laissons cette question aux amateurs d'étymologies.

Pizarro, comprenant toute l'importance que donneraient un jour à cette ville son heureuse position et le voisinage du Callao, résolut d'y établir le siége de son gouvernement, et, dans ce but, il y fit construire un palais à environ trois cents pas de la rivière, en face du palais des vice-rois, occupé aujourd'hui par le président de la république du Pérou. On voit encore quelques vestiges de ce bâtiment dans le Callejon de Petateros. En 1537, Charles-Quint décora Lima du titre de ville royale et lui donna pour écusson un bouclier surmonté de trois couronnes avec la devise : *Hoc signum vere regum est.*

Lima est située par 12° 2′ 34″ de latitude sud et par 79° 27′ 45″ de longitude à l'ouest du méridien de Paris. Sa population, qui, sous la domination espagnole, s'élevait, dit-on, à quatre-vingt mille âmes, n'est peut-être tout au plus aujourd'hui que de soixante à soixante-dix mille. Elle occupe un espace de dix milles carrés, y compris le faubourg San-Lazaro, qui est situé sur le côté droit de la rivière. La ville se trouve presque entièrement sur le côté gauche; ses rues, bien alignées et coupées à angles droits, forment la base d'un triangle ou plutôt du diamètre d'un demi-cercle, par quadras d'une longueur de cent varres ou trois cents pieds. Elle est formée de carrés et de rectangles convenablement espacés; les rues parallèles à la rivière sont traversées dans presque toute leur longueur par un ruisseau large de deux à trois pieds qui entretient leur propreté. A l'endroit où ces rues sont coupées par une rue transversale, le ruisseau est couvert de dalles en pierre. Lima est entourée de murs faits en adobes, c'est-à-dire en grands carrés de terre ou grosses briques composées d'argile et de paille hachée que le soleil sèche et durcit. Celles qui entrent dans la construction des enclos se font sur

place, à l'aide de caisses qui leur donnent leur forme et leur consistance; elles ont souvent de six à douze pieds de longueur sur deux à quatre de largeur. Cet élément de construction est très-convenable pour les pays où il ne pleut pas, et les maisons construites en adobes sont préférables aux maisons de pierre, en ce que, dans les cas de tremblement de terre, elles se prêtent plus facilement aux mouvements du terrain et sont moins dangereuses dans leur chute.

Les murs qui entourent la ville sont garnis de bastions sans artillerie et forment un triangle dont la base se prolonge pendant deux milles le long de la rivière, et dont la largeur est d'un mille et demi jusqu'au pont. Cette muraille a été construite pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main de la part des Indiens. Elle est le siége des douanes et des octrois, qui ont des postes à chaque porte. On compte sept portes et trois poternes; ces dernières sont fermées de bonne heure; il n'y a que trois ou quatre portes qui restent ouvertes jusqu'à onze heures du soir.

Du reste, au nord et à l'orient de la ville commencent les hauteurs qui deviennent ensuite parties intégrantes de la grande chaîne des Andes. Ces montagnes, qui vont graduellement en pente jusqu'à la mer, sont séparées par de belles et fertiles vallées, parmi lesquelles se trouve celle de Rimac. Dans la chaîne qui s'ouvre sur le derrière de Lima est enfermée la vallée de l'Urigancho; elle se termine au faubourg de ce nom. La montagne de San-Christoval fait partie de cette chaîne; elle s'élève par une pente assez douce jusqu'à treize cents pieds au-dessus du niveau de la mer; puis elle s'incline légèrement pour former une gorge et des pelouses où toute la population aisée de Lima va se promener et faire des parties de plaisir à une certaine saison de l'année; de là elle se relève brusquement et atteint une hauteur de deux mille six cent cinquante pieds au-dessus du niveau

de la mer. [illegible]
plus élevée : [illegible]
autres montagnes [illegible]
au sud par le Morro-Solar [illegible]
De grandes collines [illegible]
s'élèvent graduellement [illegible]
sant, toute la vallée de Lima.

La grande place de Lima [illegible]
niveau de la mer, et l'inclinaison [illegible]
courants d'eau qui traversent [illegible]
alimentent plusieurs fontaines. [illegible]
des jardins, des vergers et des [illegible]
leurs eaux du Rimac, qui prend [illegible]
chiri, où viennent se réunir plusieurs [illegible]
dent des montagnes à la fonte des [illegible]

La rivière est parfois considérable [illegible]
affluents, tandis qu'à d'autres époques elle est [illegible]
y pêche une grande quantité d'écrevisses [illegible]
lées camarones, et dont la chair est fort [illegible]
est très-crue et se digère difficilement. [illegible]
attribue la plupart des maladies d'estomac [illegible]
tants de ce pays, mais que, pour mon compte, je [illegible]
d'attribuer à leur absence de régime et à la grande quantité d'a-
liments qu'ils consomment à toute heure de la journée. Du reste,
les deux causes pourraient bien participer à cet effet, et il est
vrai de dire que le voisinage de plusieurs marais stagnants doit
contribuer à rendre l'eau insalubre et indigeste pour des esto-
macs paresseux ou délicats.

Le climat de Lima est très-agréable; on n'y ressent que rare-
ment de fortes chaleurs, quoique cette ville soit située presque
sous l'équateur, parce que les brises de mer qui soufflent cu

sud au sud-ouest entretiennent une fraicheur douce et presque constante pendant toute la durée du jour. Dans la nuit, les brises de terre du sud-est à l'est traversent les monts glacés des Cordillères à une vingtaine de lieues de Lima et changent complétement et brusquement l'état de l'atmosphère, ce qui oblige à user de vêtements de drap le matin et le soir. Il arrive parfois aussi, mais très-rarement, que le vent du nord, en traversant les plaines sablonneuses de la côte, apporte une chaleur accablante et d'autant plus malsaine qu'elle est plus instantanée et plus imprévue.

Toute la côte du Pérou, et principalement depuis la pointe de la Nasca jusqu'à Lambayequé et Payta, est couverte de brumes qui s'élèvent de la mer et sont attirées par les rayons du soleil vers la côte, sur laquelle elles restent suspendues jusque vers le milieu du jour, c'est-à-dire jusqu'à ce que la chaleur soit assez forte pour les dissiper.

Le matin on voit flotter une vapeur légère qui voile, comme un rideau de gaze, les premiers rayons du soleil. Dans la nuit, la brise qui vient des montagnes se condense et retombe en rosées qui fertilisent les campagnes et rendent l'air frais et pénétrant.

L'hiver, le soleil ayant moins de force, les brises de terre ont plus de durée et d'intensité, et en se combinant avec les brumes de la côte elles entretiennent de l'humidité. Lima jouit donc d'un climat délicieux; c'est une succession continuelle de printemps et d'étés. La rigueur des hivers, les pluies abondantes des automnes ne tourmentent pas ce beau pays. A peine quelques fortes chaleurs se font-elles sentir lorsque le vent du nord vient échauffer l'atmosphère ou lorsque les rayons du soleil dissipent brusquement les brumes et les fraîcheurs des matinées.

La côte du Pérou, exempte de pluies, de coups de vent et de

tonnerre, ne l'est pas des tremblements de terre qui ont souvent désolé la ville et les pays environnants. Les tremblements de terre, *terremoto*, sont, dit-on, verticaux, tandis que les secousses, plus fréquentes et moins graves, qu'on appelle *tremblores*, se font dans un sens horizontal. Ce pays a eu généralement à subir ces crises plus ou moins violentes tous les quarante ou cinquante ans. Toutefois, la dernière qui eut lieu en 1828, à Lima, et qui ébranla la plupart des édifices de la ville, n'était séparée que par un intervalle de vingt-deux ans de celle qui l'avait précédée. La secousse de 1746 fut la plus terrible de toutes celles dont on a gardé le souvenir; la ville entière du Callao fut engloutie. Les grands tremblements de terre rendent, dit-on, les terres infertiles et détruisent parfois les récoltes. Bien qu'on croie généralement que le temps n'a aucune influence sur ces secousses souterraines, il est cependant à remarquer qu'elles ont lieu quand des temps humides ont succédé à des temps de chaleur et à de grandes sécheresses; il semble alors que les émanations de l'intérieur étant arrêtées à la superficie, se refoulent et se compriment jusqu'à ce que, ne trouvant aucune issue, elles déterminent une explosion, comme une chaudière trop chargée qui ne peut contenir sa masse de vapeur.

Le faubourg San-Lazaro est lié à la ville par un pont de brique et de pierre; il a cinq arches et des jetées qui avancent de chaque côté. Celles qui font face aux montagnes sont triangulaires, afin de rompre le torrent qui vient s'y précipiter à la fonte des neiges. Le pont sert de promenade et conduit à toutes celles qui sont de l'autre côté. Les vagues, en se brisant sous les arches, forment des tourbillons d'écume que les curieux contemplent assis sur des bancs construits sur le pont. Un café établi sur la chaussée de la rive gauche est très-achalandé; on y entend avec plaisir le bruit des eaux qui tombent en cascades d'une hauteur

de six pieds environ. Presque en face de cet établissement s'élève une porte ornée de petites tours, et dont le centre contient à la fois une horloge et un cadran solaire. Le pont correspond à la grande place par une rue de quatre à cinq cents pas. Sur cette place est situé le palais du gouvernement, qui a une très-chétive apparence et se trouve presque perdu dans un amas de petites boutiques de bois appuyées sur sa façade et qu'on appelle Caxons de Rivera. Le général San-Martin, Bolivar ensuite, et la plupart des gouvernants, ont désiré les faire disparaître; mais, à Lima comme ailleurs, l'utilité publique est bien souvent sacrifiée à quelques misérables intérêts. Et puis on n'ose pas exproprier, sans doute dans la crainte d'avoir à payer des indemnités trop onéreuses, l'achalandage ordinaire de ces boutiques n'étant pas moins de six à douze mille piastres.

Le palais a une porte principale sur la place, une autre sur la rue du Pont, et une troisième sur la rue opposée, dite de las Animas; il a aussi des sorties sur la rue qui est derrière. Dans ce grand pâté de bâtiments et de cours se trouvent la plupart des ministères, les tribunaux, la police, l'habitation et jusqu'aux écuries du chef de la république. Les habitations des cours n'ont guère plus d'apparence à l'intérieur qu'au dehors. Cependant il y a quelques belles salles et quelques beaux appartements. Un balcon s'étend jusqu'à la moitié de la façade du palais; c'est là qu'aux jours de fête publique les chefs viennent se montrer à la multitude.

La fontaine de bronze qui est au centre de la place est surmontée d'une Renommée; ses eaux, qui coulent en abondance, sont reçues dans un bassin de pierre bordé de bronze. Les porteurs d'eau qui viennent s'y approvisionner se servent d'un mulet ou d'un âne portant deux petits barils debout dans des espèces de paniers. Pour charger ou décharger un côté, le porteur d'eau maintient

de ville, qui n'a rien de remarquable. Au-dessous est la prison, où l'on enferme les malfaiteurs et surtout les esclaves qui ont commis quelques fautes; c'est une sorte de prison préventive. Le côté extérieur de ces arcades est encombré par les étalages, et le soir, à la fermeture des magasins, il est bien difficile de n'être pas heurté par les caisses de ces marchands, que des nègres, préposés à cette besogne, rentrent en courant dans les allées des maisons.

Les petits marchands ont été réduits à n'avoir que de petits ateliers en plein vent ou sous les arcades extérieures. Une allée établie au centre du *Portal de Petateros* communique de la place à la rue des Plateros; cette ruelle se nomme Callegon de Petateros, parce qu'elle est habitée par des Indiens qui font les porte-cigares, les chapeaux et les nattes en paille. C'est là que fut bâti le palais de Pizarro. Les dimanches et jours de fête, l'extrémité Est du portal des botoneros est occupée par des bouquetières appelées *mistureras*; on l'appelle alors la calle *del Peligro* ou la rue Périlleuse, parce qu'il est d'usage, si on y rencontre quelques dames de connaissance, de leur offrir des fleurs qui coûtent fort cher. Les maisons n'ont généralement qu'un étage, très-rarement deux, et quelquefois même un seul rez-de-chaussée dont les croisées sont grillées.

Sur la façade de la rue, il n'y a qu'une porte massive et parfois une fenêtre de chaque côté. Dans les rues marchandes, les boutiques bordent la chaussée et sont suivies d'une cour au fond de laquelle est construite la maison d'habitation, dont l'entrée est presque toujours élevée de quelques marches. Les appartements sont ornés de meubles antiques à moulures dorées et de tentures de Damas. Ils sont souvent séparés par des cloisons vitrées dont les châssis sont également dorés. La devanture intérieure de la maison est ordinairement vitrée de la même manière;

on voit au premier [illegible]
habitants de Lima. [illegible]
à l'antichambre, [illegible]
passe dans la grande chambre [illegible]
qu'une chambre [illegible]
est surtout destinée [illegible]
l'usage des salons. [illegible]
de riches maisons [illegible]
cuvettes, [illegible]
massif; les [illegible]
imitant des [illegible]
disparu peu à peu [illegible]
des [illegible]
ment que [illegible]

Il y a généralement [illegible]
nant sur la rue [illegible]

Les maisons ont [illegible]
d'écurie et de basse-cour. [illegible]
car ce ne sont que de petits [illegible]
recouverts d'une couche [illegible]
vent quand on marche [illegible]
fortement.

Le mur extérieur [illegible]
mètres afin de [illegible]
donne à ces bâtiments [illegible]
met quelquefois les [illegible]
qui borde la rue.

Comme on a l'habitude [illegible]
vue d'une tour d'église [illegible]
ville détruite qui [illegible]

Qu'on me permette [illegible]

que burlesque, servira à confirmer et à développer ce que nous venons de dire sur Lima.

A bord de *la Rita* se trouvait une passagère fort jolie et fort aimable ; elle me fit faire connaissance avec une de ses voisines, non moins charmante qu'elle. Ces dames demeuraient à un premier étage, vis-à-vis de l'église de Santo-Domingo. Je passais souvent une partie de la nuit sur le toit à causer avec cette personne, qui, se disant mariée, ne pouvait me recevoir le jour. Je me prêtai de fort bonne grâce à la supposition de ce mariage, dans un pays où il y en a beaucoup de suspects. Cependant, un soir, vers minuit, on frappe à la porte.

— Qui est là? demande-t-elle

— C'est moi, répond une voix qui s'annonçait en maître.

— C'est mon mari, me dit-elle ; nous sommes perdus !

Il n'y avait qu'une porte de sortie, la retraite n'était pas facile ; toutefois je passe dans un cabinet noir, où elle me pousse en m'indiquant une lucarne, par laquelle je saute sur le toit voisin, qui tremblait sous mes pas. Peu fait encore aux dispositions matérielles des localités du pays, je continuai ma course de toits en toits. J'allais atteindre une autre rue, quand je me trouve auprès d'un toit qui était de six pieds plus bas ; je saute dessus, mon poids l'ébranle, l'enfonce, et je tombe sur le ciel d'un lit que j'écrase ; une foule de négrillons, effrayés de cette fantastique apparition, poussent des hurlements effroyables en criant au *duendé*, au revenant. Profitant de leur frayeur, j'éteins l'unique chandelle qui les éclairait et je gagne la rue.

Quand je fus un peu rassuré, je revins par curiosité devant la porte par laquelle j'étais sorti. Une foule de commères, de mulâtresses et de négresses étaient rassemblées devant la boutique. C'était celle d'un cordonnier. La maîtresse du logis, grosse et forte mulâtresse, racontait avec la volubilité d'un traquenard

qu'elle avait vu, de ses propres yeux vu, le *duendé*, lequel était tout blanc, entouré d'un nuage, tenant dans la main droite une massue, et répandant du feu par la bouche et par les yeux. Je riais de bon cœur de l'épouvante superstitieuse que j'avais inspirée et à laquelle je devais mon facile salut.

Chaque voisine renchérissant sur la narration de la cordonnière le quartier fut en émoi toute la nuit, et le lendemain matin je rencontrai don Manuel Rivas qui revenait de faire dire une messe pour préserver sa maison du démon de l'indépendance qu'on avait vu paraître dans les environs; je dis le démon de l'indépendance, car ce bon Espagnol s'imaginait que Dieu voulait ainsi punir ces populations de leur infidélité à la cause royale. Combien de miracles n'ont pas eu de plus sainte origine que celui-là !...

Revenons à notre description.

Il n'y a que les églises qui méritent d'être citées parmi les édifices de Lima. Nous avons parlé de leur aspect majestueux; ajoutons que sous la domination espagnole l'intérieur était beaucoup plus orné qu'il ne l'est aujourd'hui. Leurs autels étaient alors recouverts d'une lame d'argent, et d'innombrables cierges brûlaient dans des candélabres de même métal. D'opulentes confréries se chargeaient du soin d'embellir leurs chapelles. C'est ainsi, par exemple, que les pierreries et les joyaux de N. S. de la Merced n'étaient pas estimés moins de cinq à six cent mille francs. Le chef de ce couvent sut, par son habileté, les soustraire à la convoitise des divers gouvernements qui se sont succédé à Lima. Quand le général Lacerna se retira de la ville, il écrivit à ce moine de lui remettre la couronne et les joyaux de la vierge de la Merced, dans la crainte qu'ils ne tombassent dans les mains des Indépendants; mais le dépositaire ne se laissa pas fléchir, et plus tard, quand le général San-Martin les demanda à son tour, le supé-

rieur ne lui répondit qu'en lui mettant dans les mains la lettre du général Lacerna. Les Espagnols revinrent ensuite, il leur montra la lettre du général San-Martin ; c'étaient les gages les plus sûrs de son inébranlable fidélité.

Plusieurs années après, ayant connu la trésorière doña Rosa Salazar, j'allais avec sa société intime, la veille des grandes fêtes, aider à parer la Vierge de ses plus splendides joyaux, parmi les lesquels ressortaient surtout deux perles d'une grosseur extraordinaire.

Santo-Domingo, la Merced et la cathédrale sont les églises principales, et qui, à tous égards, méritent le mieux d'être attentivement examinées.

Le plâtre peint à l'huile qui recouvre les briques produit l'effet du stuc et conserve long-temps l'impression des moulures qui simulent les corniches et les chapiteaux dans la pierre taillée. Les clochers des églises sont toujours élevés et surchargés de grosses cloches, quoique bâtis simplement avec des roseaux et des poutres ; ils vacillent sous les pieds et semblent prêts à s'écrouler quand les cloches se mettent en mouvement.

Le style adopté par les architectes de ces églises est celui que les Arabes ont importé en Espagne, mais avec moins de magnificence dans les détails, la prévision des tremblements de terre ayant toujours fait sacrifier l'élégance à la solidité.

Lima possède quatre paroisses, vingt-deux couvents, dix-sept monastères de femmes, quatre *beaterios* ou maisons de retraite pour celles qui ne font pas de vœux, plusieurs institutions semblables pour les hommes. Chacune de ces maisons religieuses et chaque hôpital a une chapelle. Le nombre des habitants qui avaient des oratoires particuliers était très-considérable, mais il a beaucoup diminué. Avant la guerre de l'indépendance, il y avait au moins cent maisons où l'on pouvait entendre la messe ; ces

maisons formant entre près de mille prêtres, tant réguliers que séculiers ou frères lais, et environ trois à quatre cents religieuses et sœurs converses. Il y a une douzaine d'hôpitaux, tant d'hommes que de femmes, dont un pour les lépreux, qui deviennent de moins en moins nombreux. Il y a plusieurs colléges ecclésiastiques et séculiers, et un assez grand nombre d'écoles. Lima possède aussi une bibliothèque de huit mille volumes, qui n'est d'ailleurs ni entretenue ni fréquentée; une université où l'on étudie surtout la théologie, et un hôtel des monnaies.

Le principal marché, qui se tenait, au temps des Espagnols, sur la Plaça-Mayor, et en faisait un véritable cloaque, a été, dès l'arrivée du général San-Martin, établi sur les autres places qui se trouvent près des principales églises ou couvents.

Le palais du Saint-Office n'a aucune apparence extérieure; mais les salles, les prisons et les voûtes intérieures avaient de larges et grandes proportions. On assure que le vice-roi de Lima, Castel-Forte, traduit à la barre du tribunal de l'inquisition, s'y rendit escorté de ses gardes et d'une compagnie d'artillerie qu'il laissa au dehors. Entré dans la salle d'audience, il déclara aux inquisiteurs que si dans trente minutes la séance n'était pas levée, le palais de l'inquisition serait abattu. Le redoutable tribunal comprit parfaitement que les rôles étaient changés, et il n'attendit même pas le délai fixé pour lever la séance et renvoyer le *prévenu* des fins de la plainte.

A côté de l'église de San-Agustin est située la salle de spectacle, petite et gracieuse, se composant d'un parterre avec stalles, de deux rangs de loges en balcons arrondis et à jour, qui permettent aux femmes de faire valoir leur toilette et leurs grâces On a pratiqué autour du parterre, et sans cloison, un couloir qui permet de circuler et de voir la scène en même temps. L'entrée du théâtre coûte un franc vingt-cinq centimes, à quoi

il faut ajouter le prix de la place, qui se paye à part, à raison de quatre réaux pour le parterre. Du reste, comme dans nos grands théâtres, les loges sont généralement louées pour toute la saison. Deux acteurs se disputaient alors les applaudissements du public : Tereza, actrice pleine de verve, propre à tous les genres, et Roldan, excellent acteur espagnol, qui ne lui cédait en rien.

Puisque j'en suis arrivé au chapitre des comédiens, qu'il me soit permis de dire quelques mots de la Perricholi, sur laquelle on a fait un charmant vaudeville qui a été joué sur un de nos théâtres secondaires. L'influence que cette actrice a exercée sur le vice-roi Amat n'a pas peu contribué à rendre son nom illustre et populaire à Lima.

Son nom de Perricholi lui fut donné par un Français qui, après avoir été son amant et s'être ruiné pour elle, devint son mari; il était subrécargue d'un navire de Cadix, et dans ses moments d'amoureuse désolation, il l'appelait Perri choli au lieu de Perra chola, chienne d'Indienne, cholo et chola étant le nom des Indiens de la côte.

L'existence de la Perricholi a mis en émoi toutes les imaginations de Lima, qui lui prêtaient de nombreux caprices et une longue série d'aventures. Le vice-roi Amat se livra pour elle à des dépenses folles; il fit faire à son intention une promenade du côté du cirque des taureaux; de larges canaux devaient conduire les eaux à un immense portique qui est contigu à l'Alameda-Chica. Le vice-roi ayant été rappelé dans le cours de ses prodigalités, ne put poursuivre son œuvre jusqu'au bout. La comédienne, véritable type de coquetterie et de caprice, avait obtenu de lui des complaisances vraiment inimaginables; elle s'était fait conduire à la cathédrale dans la voiture de la cour, et elle jugea fort piquant de donner cette voiture à l'archevêché pour porter le saint-sacrement; une belle nuit, elle força le vice-roi à se

relever pour aller [illegible]
donner à manger [illegible] fan-
tasque avait un cœur [illegible]
y faisait appel en faveur [illegible]
Amat une fille à qu [illegible]
immense fortune: elle [illegible]
charité. Quand le [illegible]
à vivre dans une retraite [illegible]
dire qu'elle en fut sortie.

Le jour où je visitai [illegible]
occupait la loge de [illegible]
tes, et dans les loges [illegible] spec-
tacle. Pour ceux qui [illegible]
spectacle le plus [illegible]
dans la salle [illegible]
en toilette, un [illegible]
taient aussi [illegible]
une sorte de [illegible]
vraient les [illegible]
farces ou [illegible]
les préféraient [illegible]
moins bien [illegible]

Pour [illegible]
ministre M [illegible]
Agustin [illegible]
parti [illegible]
autres [illegible]
menter le [illegible]

Pendant [illegible]
comme [illegible]
se réunissaient à [illegible]

occupé de ses affaires. Les officiers au service du pays et les négociants mariés avaient une loge pour leur famille; les jeunes gens se réunissaient entre eux pour prendre des loges où l'on allait se voir et causer; les capitaines et les subrécargues du commerce, les officiers de la marine militaire s'y rencontraient et fraternisaient ainsi aux Antipodes de la France.

En 1828, MM. Pierre Gautereau, Villeneuve, Bacque, Artom, Lorois frères et Rossel représentaient comme consignataires le commerce français. A. Roux, A. Hummel, Descombes, le colonel Mercher, Chabrié, Dugué, représentaient les subrécargues et les capitaines établis momentanément dans le pays; M. Chaumette Desfossés, notre consul général, le gouvernement de la France. Le noyau brillant de la société française se composait de la plupart de nos compatriotes qui avaient quitté la France en 1815, et qui, arrivés à Buenos-Ayres au moment de l'expédition du général San-Martin, s'étaient rangés sous ses drapeaux pour l'aider à délivrer le Chili et le Pérou de la domination espagnole.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Combat de coqs. — Mœurs. — Combat des taureaux. — Appétit des dames de Lima. — La Picanteria. — Promenades. — Bains. — Miraflores. — Les Chorillos. — Lurin. — Costumes. — Productions. — Population.

J'entendis parler un jour, chez doña Rosa Cortez, de paris importants qui devaient avoir lieu au cirque des coqs. La conversation nous donna le désir d'assister à ces singuliers combats, et nous partîmes tous pour le théâtre qui leur est destiné. L'arène était entourée d'une estrade de plusieurs degrés, derrière lesquels s'élevait une galerie surmontée d'un rang de loges grillées pour les femmes ou pour les joueurs honteux qui tenaient à ne pas être connus. Vis-à-vis de la principale porte d'entrée, l'estrade était interrompue par un emplacement communiquant à deux petites cours séparées où l'on tenait enfermés les coqs qui devaient combattre ce jour-là, et où se plaçait, en vue de tous, celui qui était chargé d'attacher les éperons en acier; car il faut qu'on sache bien que les formalités de cette joute, dans laquelle tant de personnes intéressent leur amour-propre et leur argent, s'accomplissent avec la plus scrupuleuse sévérité. Au-dessus de cet emplacement était la loge du tribunal, présidé par un régidor ou un alcade. Deux individus dont c'est la fonction spéciale, ou quelquefois les propriétaires eux-mêmes, apportent, chacun de leur côté, les combattants, qui sont d'abord soumis à l'inspection des juges. Ceux-ci les comparent, apprécient leurs forces respectives, et prononcent s'il y a ou non convenance et justice à ce que la lutte ait lieu. Enfin, après en avoir mûrement

délibéré, si les adversaires ont été reconnus dignes l'un de l'autre, on les donne successivement à celui qui doit leur attacher les éperons. Ces éperons sont faits en forme de lame de canif recourbée et de la meilleure trempe.

Les amateurs tenaient tant à les avoir de bonne qualité, qu'on les faisait venir des Philippines et qu'on les payait à Lima jusqu'à cent francs la paire. Dès que les éperons sont posés, les paris s'ouvrent, des courtiers de gageure circulent dans l'arène et font entendre une sorte de brouhaha inintelligible assez semblable à celui des agents de change de la Bourse de Paris.

Ces singuliers hommes d'affaires savent se faire comprendre de tous les coins de l'amphithéâtre par des signes convenus. Par le seul mouvement des doigts, ils ouvrent, augmentent ou abandonnent les paris avec tel ou tel spectateur, selon les chances et les incidents du combat. Les capitaux engagés dans cette lutte éprouvent un mouvement de va et vient qui a en quelque sorte plus d'intérêt que la lutte elle-même, et qui tient l'attention en haleine mieux que ne pourraient le faire les plus savantes combinaisons de l'art. Souvent un coq blessé tombe sur l'arène, on le croit vaincu; le parti contraire chante victoire, quand tout-à-coup l'animal se relève, et avec lui l'espoir de ses partisans. Or, dans ce cas, si l'autre coq, surpris et effrayé, abandonne le terrain, le triomphe reste au blessé, parce que la défaite est pour celui qui renonce au combat, et le coq mourant est déclaré vainqueur.

Ces combats sont ignobles, parcequ'ils reposent sur un instinct de cruauté, et cependant on y trouve je ne sais quel plaisir dont il est difficile de se défendre. L'adresse et la beauté des combattants, l'intérêt qu'on finit toujours par accorder à l'un contre l'autre, ce qui vous fait participer dès lors à ce combat, et enfin cette alternative de hausse et de baisse, de crainte et d'espoir dans la bourse et le cœur de ceux qui s'y sont sérieusement intéressés,

tout cela fait que le combat des coqs est une sorte de solennité, un spectacle pour lequel on peut se passionner.

Les paris s'élèvent souvent à plusieurs mille francs, et les *aficionados* ou amateurs entretiennent des coqs à grands frais; c'est la race anglaise qui est la plus recherchée. Ses poules, petites et dégagées, ont la tête très-fine; ses coqs, de moyenne grosseur, ont la tête allongée du faisan et les plumes d'un rouge éclatant. On leur coupe la crête, on les dégage de leurs plumes sur le col, ainsi qu'à la queue, qui est coupée en partie, si bien que ces valeureux champions ont tout l'air de pauvres oiseaux à demi déplumés. Il y a des coqs qui se vendent jusqu'à cent piastres (cinq cents francs); mais le prix moyen d'un beau coq anglais est de dix à vingt piastres; celui d'une poule n'est que de six à quinze piastres.

Le goût du combat des coqs est très-répandu dans toutes les colonies espagnoles; mais je n'ai vu nulle autre part un cirque pareil à celui de Lima. Il y avait combat tous les jours, excepté le dimanche. Le général San-Martin tenta inutilement de le supprimer; le goût national se révolta contre cette défense, et des parties clandestines, sur lesquelles l'autorité ne pouvait exercer aucune surveillance, eurent lieu très-fréquemment; on préféra alors le grand jour, et la mesure fut suspendue. Le théâtre et le cirque étaient exploités simultanément par les directeurs de l'hôpital de Saint-Andrès, et le spectacle des coqs, dont l'entretien ne coûtait presque rien, était beaucoup plus lucratif que l'autre; l'un de ces deux établissements est situé dans l'intérieur de la ville, et l'autre sur la rive droite de la rivière.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler des mœurs de Lima, mœurs faciles et dissolues, déterminées surtout par un amour effréné du plaisir. S'il s'agit d'un grand bal au palais du gouvernement, où l'élite seule de la société peut trouver accès, les fem-

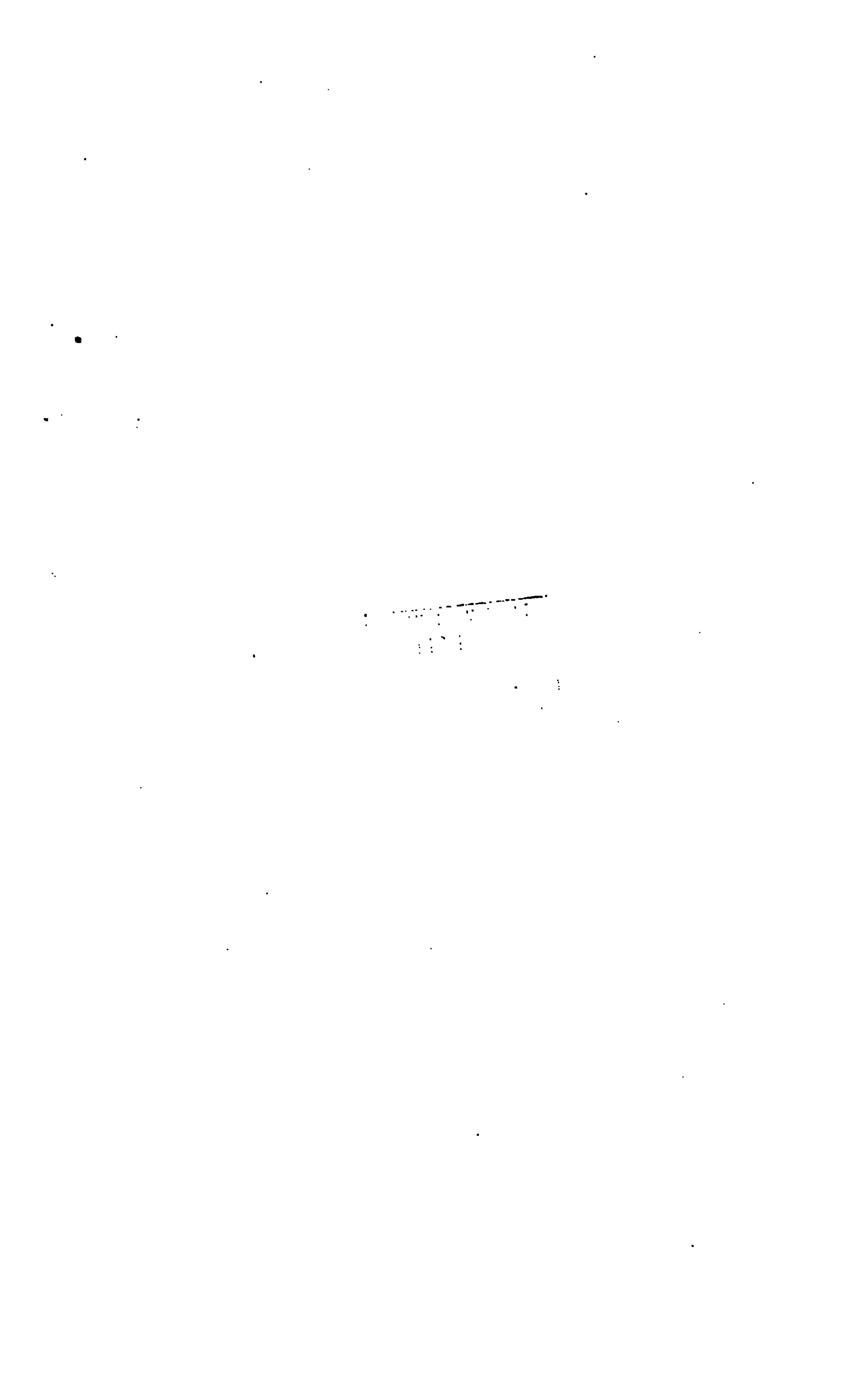
mes de la basse classe courent en tapadas jusqu'aux fenêtres et dans les galeries pour jouir au moins de la vue du plaisir qu'elles ne peuvent partager. De même qu'au Mexique et dans tous les climats où une température chaude augmente encore l'oisiveté naturelle aux grandes villes, le jeu y est une des passions dominantes. Les moines ne se donnent pas même la peine de cacher leurs dérèglements, et rien n'est plus ordinaire que de leur voir des enfants naturels. L'allure modeste des femmes n'est guère qu'un raffinement de coquetterie; revêtues de la saya et du manteau, ne laissant entrevoir de leur visage qu'un œil étincelant, elles peuvent échapper impunément à tous les regards, et ce costume singulier, qui semble austère de prime abord, est bien plutôt une sorte de travestissement qui sert à perpétuer les intrigues et les excès du temps de carnaval.

Les femmes du peuple surtout n'imposent aucun frein au débordement de leurs passions, que leur sang africain, mélangé à celui des Indiens et des Européens, rend plus vives et plus ardentes; c'est surtout dans la passion effrénée des habitants de Lima pour les combats de taureaux que se manifeste la nature de cette population.

Le combat des coqs émeut, agite les spectateurs, celui des taureaux les jette dans une sorte de frénésie et de délire insensé. Le courage des tauréadors, qui s'élancent gaiement au-devant du danger, le sang qui coule au milieu des cris de douleur et des convulsions de l'agonie, l'exaltation furieuse de ce peuple qui exprime ses sensations par ses gestes et ses cris, et qui s'enivre au bruit de ses propres applaudissements, tout cela saisit à la fin le spectateur le plus impassible, et lui communique les mêmes ardeurs et les mêmes émotions. Puis, sur ce terrain brûlant, il semble que toutes les passions se soient donné rendez-vous. Les intrigues de l'amour et l'amour de l'intrigue, l'amour







du gain et l'amour du plaisir, qui les résume toutes, y font battre le cœur et donnent à ce jeu terrible un intérêt fiévreux.

Aussi disait-on que le gouvernement faisait courir des taureaux quand il voulait détourner le peuple des affaires publiques; c'était le terme consacré.

Cette vie qui s'absorbait dans un tourbillon de plaisirs n'était guère en rapport avec les ressources d'un officier de la république. La vie matérielle y était alors très-difficile pour un étranger; on n'y trouvait pas à se loger, et ce ne fut que par l'entremise et la bienveillance de don Manuel Rivas que je parvins à obtenir deux chambres tant bien que mal garnies et meublées. Ce n'était pas brillant, et toutefois, sans cette faveur, je n'eusse certes pas été logé si confortablement, car à cette époque il était presque impossible de trouver autre chose que des chambres avec leurs quatre murs et les milliers de puces qui les garnissaient.

La maison où je demeurais était située près de la Plaça-Mayor, c'est-à-dire au centre de toutes les affaires et des plaisirs. J'étais là au sein d'une famille très-prépondérante; doña Rosa Salazar était veuve d'un riche *hacendado* de Pisco, sœur du général Salazar, qui servait la cause de l'Espagne, et de don Pedro Salazar, ministre de la république, ce qui la mettait à l'abri de toutes les éventualités d'un changement politique quelconque. Il y avait aussi une demoiselle de vingt-trois à vingt-cinq ans, ce qui n'est plus la première jeunesse à Lima; elle avait eu, dit-on, l'espoir d'épouser le général Santa-Cruz, ce qui lui fit refuser plusieurs partis avantageux. Le reste de cette famille se composait d'un jeune homme de mon âge, don Jose, et d'une autre jeune personne. Je fus bientôt aimé de cette excellente famille, avec laquelle j'ai conservé, pendant tout mon séjour au Pérou, les plus agréables relations.

Ces dames me proposèrent de les accompagner à un combat de taureaux; elles avaient à côté de celle du gouverneur une loge d'où l'on pouvait parfaitement voir distribuer les récompenses aux plus adroits et aux plus heureux.

Elles prirent leurs calezas, espèces de grands cabriolets à deux places, bien lourds et bien dorés, conduits par une mule. Nous étions à cheval, don Jose et moi; arrivés à l'Alameda, nous donnâmes nos chevaux aux nègres qui nous avaient suivis, et nous conduisîmes ces dames à leur loge.

Le cirque des taureaux, situé sur la rive droite du Rimac et à l'extrémité de l'Alameda, est une vaste arène ayant huit rangs de siéges sur l'estrade, des loges en dessous et en dessus, et derrière les loges supérieures et inférieures une galerie circulaire. Sur l'estrade et dans les loges inférieures se pressait la masse de la population liménienne; les loges supérieures étaient réservées à la haute société. Là brillaient dans tout l'éclat de leur parure une foule de jeunes et jolies femmes, les unes en saya, les autres en costume de bal. L'ancienne loge des vice-rois était alors occupée par le Protecteur, président de la république, ses ministres et son état-major; cette loge spacieuse était garnie en damas de la Chine!

En face de cette loge est celle du cavildo, placée au-dessus de la porte par laquelle entrent les taureaux; c'est de cette loge que les récompenses sont décernées au tauréador qui a montré le plus de courage et de dextérité. Après avoir abattu le taureau, il vient saluer les juges, qui lui jettent quelques piastres; s'il a manqué d'habileté, les juges ne lui donnent rien. Le public intervient souvent dans cette justice distributive, soit en demandant une plus forte gratification pour le tauréador heureux, soit en sifflant le maladroit. Au centre du cirque, plusieurs poteaux sont enfoncés en terre, assez rapprochés les uns des autres pour

ne laisser passer qu'un homme; les tauréadors viennent s'y réfugier quand les taureaux les pressent trop vivement. Ce combat a ordinairement lieu sur les trois heures de l'après-midi et dure jusqu'à cinq heures et demie ou six heures. Le cirque peut contenir plus de vingt mille personnes, et je l'ai toujours vu plein! Aucun des étrangers établis à Lima n'y manque une seule fois, sauf à déclamer ensuite contre la barbarie de ce spectacle. Avant le combat, on faisait parfois manœuvrer, au son de la musique, un bataillon des troupes de la meilleure tenue. A l'arrivée du président de la république, les fanfares sonnaient et de grands applaudissements se faisaient entendre, moins par enthousiasme pour le chef de l'état que par l'espoir de voir bientôt commencer le spectacle si impatiemment attendu.

Au signal convenu, un taureau entre dans l'arène, magnifiquement couvert et les cornes argentées ou dorées. On l'excite d'abord en mettant le feu à des paquets d'artifice qu'il porte sur le dos. L'animal effrayé se secoue et bondit; puis enfin il s'attaque à un des tauréadors, qui lui jette la *capa* (manteau) et s'esquive; un autre le suit et recommence le même jeu jusqu'à ce que le juge, estimant que l'animal peut être tué sans danger, donne le signal au matador ou tueur. Alors celui-ci prend ses mesures, va au-devant du taureau, lui tend quelques piéges, le trouble, l'embarrasse, lui fait une ou deux esquivées, et enfin, lui appuyant la pointe de son épée au-dessus de la nuque, la lui enfonce jusqu'à la garde. L'animal fait un bond, chancelle et tombe en vomissant des flots de sang. Alors un petit char attelé de bons chevaux, monté en postillon, entre dans l'arène. On y attache le taureau par les cornes, et il est traîné hors du cirque au galop. Il y a aussi des matadors à cheval; ils garnissent leur jambe droite de fer blanc ou de tôle, afin de la mettre à l'abri des coups de cornes du taureau, qui parfois éventre le cheval;

car il n'est pas rare de voir ce malheureux animal, blessé par son redoutable adversaire, marcher sur ses entrailles qui s'échappent de son corps.

Quelques matadors se servent d'un poignard, avec lequel ils doivent tuer le taureau d'un seul coup donné sur la nuque; d'autres fois un Indien, tenant une longue lance dont le manche est fiché en terre, s'assied sur le sol et dirige le fer vis-à-vis d'une petite porte qui va s'ouvrir. Le taureau, furieux, se précipite dans cette direction, où il croit trouver un refuge, s'enferre lui-même, et emporte dans son corps la lance, qu'il traîne jusqu'à ce qu'il tombe expirant. Quand l'animal se précipite avec moins de violence, le fer ne pénètre pas dans toute la longueur de son corps. Le spectacle n'en est alors que plus horrible et plus prolongé; le taureau écume de rage et mugit dans les transports du plus terrible désespoir; il est très-dangereux de l'approcher, et les spectateurs peuvent jouir tout à l'aise des tortures de son agonie. D'autres fois cependant, l'animal, quoique furieux, comprend le péril et l'évite en sautant d'un seul bond, sans toucher la lance du matador. Outre les matadors et les tauréadors, tous en culotte courte, élégamment vêtus d'habits de soie de diverses couleurs, il y a six à huit gardes à cheval, avec une pique à la main, destinés à servir d'auxiliaires aux tauréadors quand ils sont embarrassés.

Il n'est pas sans exemple, quoique ce soit défendu, que des mulâtres et des nègres descendent dans l'arène pour jeter le manteau au taureau, *tirar una suerte al toro,* et il arrive alors presque toujours que ces individus, moins habitués que les tauréadors à prévoir et à éviter les évolutions du taureau, en reçoivent des coups de corne qui les laissent sur la place.

Ce qu'il y a de plus affreux dans cette horrible lutte, c'est que lorsqu'un taureau n'a pas assez de vigueur pour s'élancer contre

le tauréador, celui-ci, ne pouvant l'approcher sans risquer sa vie, lui fait couper les jarrets avec des espèces de serpettes attachées au bout de longues perches. Des nègres sont chargés de cette tâche, et alors il est horrible de voir ce pauvre animal se défendre encore en se traînant sur ses moignons tout sanglants!

Pour varier, sans doute, il arrive aussi qu'on se débarrasse d'un taureau en lançant après lui une douzaine de dogues qui le saisissent, le mordent et le déchirent sans relâche; deux ou trois sont mis hors de combat, mais presque toujours le taureau, vaincu par le nombre, finit par succomber après avoir été mis aux abois par cette meute enragée.

A la sortie du cirque et de l'Alameda on trouve une foule de tapadas qui se laissent accoster très-volontiers et à qui l'on propose, sans plus de préambule, d'aller *picar*, c'est-à-dire manger dans de mauvaises et sales gargotes, des mets accommodés au piment avec du maïs en grains bouillis ou rôtis appelé *cancha*. On y mange avec les doigts et l'on assaisonne ces mets de *chica*, boisson faite avec du maïs fermenté. C'étaient les mets favoris des anciens Péruviens, que l'on trouve sans doute excellents par amour de la tradition.

J'étais fort désireux de connaître les picanterias et de savoir à quoi m'en tenir sur la réputation de voracité dont jouissent certaines dames de Lima, dames de mœurs faciles, il est vrai, mais qu'il ne faut cependant pas trop ravaler ni confondre avec les femmes du dernier rang.

Après donc que la course des taureaux fut finie, nous conduisîmes dans leurs voitures les dames que nous avions accompagnées, et, en observateurs qui tenions à ne rien négliger, nous allâmes accoster quelques tapadas assises sur les bancs de la promenade; les deux qui nous parurent les plus aimables acceptèrent, on ne peut plus bravement, la proposition d'aller *picar* avec

nous à la picanteria del Sòl, restaurant fort renommé. Nos dames durent se découvrir pour manger, et nous vîmes que le hasard ne nous avait pas trop mal servis, car elles étaient jeunes et jolies.

Elles mangèrent avec le plus robuste appétit et très-abondamment de ces mets assaisonnés avec tant de piment que la plus petite parcelle nous emportait la bouche. Cependant il fallait faire bonne contenance, avoir au moins l'air de manger. Pour dissimuler notre dégoût, nous bûmes de la chica, que l'on sert dans des calebasses.

Après ce repas, pour nous presque imaginaire, nous accompagnâmes ces dames à la promenade, pendant laquelle elles voulurent bien accepter force friandises et force rafraîchissements; enfin, sur les neuf heures et demie, nous les invitâmes à souper. L'exercice que nous avions pris, joint à notre excessive sobriété dans la picanteria, fit que nous soupâmes d'assez bon appétit; ce qui peut sembler moins naturel, c'est que nos deux dames soupèrent tout aussi solidement que nous, en dépit du repas récent de la picanteria; nous en étions à redouter l'indigestion pour ces petites-filles de Pentagruel. Mais le lendemain, quand nous allâmes nous informer de leur santé, nous les trouvâmes dans les mêmes dispositions et dans le même exercice, mangeant, sans doute en guise de thé ou d'infusions digestives, des *tamales* ou des *chicarones*, aliments capables de donner à eux seuls la plus effroyable gastrite aux meilleurs estomacs. Décidément, et à moins que nos deux sujets d'expérience ne fussent deux exceptions, l'épreuve était complète, et nous pouvions être fixés sur l'appétit proverbial de certaines Liméniennes.

Lima a plusieurs promenades; nous avons déjà parlé de l'Alameda-Grande, qui est à la porte du Callao : disons un mot de l'Alameda-Nueva. Cette promenade, située à côté de l'amphi-

théâtre des taureaux, sur la rive droite du Rimac, est bordée de saules. Les voitures passent au milieu de cette sorte de route, qui a, sur ses côtés, un double rang de siéges en brique, et à son extrémité des bains froids alimentés par une source limpide. Il y a un autre grand bain entouré de murs et ombragé par des berceaux de vigne; mais comme il est alimenté par les eaux de la rivière, il est très-trouble au temps des crues.

C'est dans ces lieux charmants que le vice-roi Amat avait commencé le Pasco de *Agua* pour la Perricholi.

Non loin de là se trouve aussi l'Alameda-Chica, promenade qui a un double rang de saules et d'orangers, des bancs, et, comme la précédente, une chaussée pour les voitures et les chevaux. Elle est surtout fréquentée dans le temps des amancaës.

Les Salazar, les Izcüe, les Cortez et d'autres familles illustres de Lima, s'étaient réunies pour faire une partie aux Amancaës. J'avais été admis dans leur intimité quoique je fusse étranger, et je partageais tous leurs plaisirs. Nous partîmes à cheval et en voiture pour *Las-Lomas*, où nous restâmes huit jours, couchant presque pêle-mêle sur des matelas étendus à terre ou sur des tables et des tréteaux, buvant, dansant, chantant jour et nuit avec la plus entière liberté.

Chaque famille avait construit une barraque dans laquelle on séjournait et où l'on avait déposé toutes les provisions. Le matin, on se rencontrait cueillant des fleurs; dans le milieu du jour, appelé en Amérique *las once* onze heures au Tifin ; le soir, au bal, à la tertulla et au jeu. Je laisse à prévoir les mœurs qui résultent de cette multiplicité de relations ayant toutes uniquement le plaisir pour objet.

Les amancaës sont des narcisses jaunes qui croissent dans les vallées et surtout dans ce lieu de plaisir entouré de collines qui l'abritent de tous côtés. Je ne sais si ce sont les fleurs qui ont

donné le nom aux montagnes ou les montagnes qui l'ont donné aux fleurs.

Au commencement de juillet, le sol se tapisse de verdure, et comme presque toutes les montagnes environnantes sont arides, on s'y transporte pour jouir tout à l'aise des charmes de la nature dans la plus belle saison. Malheureusement le jeu envahit tout et dénature le caractère de ces fêtes. Ce n'est guère la peine de quitter la ville pour se livrer aux sollicitudes grossières de la cupidité.

Au moment où la brume commence à tomber, des milliers de personnes rentrent dans la ville chargées de ces fleurs jaunes qu'elles portent aux mains, à la tête, à leurs chapeaux; les chevaux et les voitures en sont également ornés; cela rappelle un peu l'ancien culte des Parisiens pour les premiers lilas. C'est aussi le temps du bon lait, et l'on va en boire aux Amancaës et aux Lomas, où se trouvent des pasteurs qui en vendent de très-frais et qui le vendent très-cher.

La haute société aime beaucoup les bains de mer et les prend aux Chorillos et à Miraflores, villages peu éloignés de la ville, formés de chaumières ou ranchos, appartenant pour la plupart aux habitants de la capitale. C'est à Miraflores que le général San-Martin avait fait élection de domicile, et c'est de là que partirent les décrets importants qui ont commencé à garantir l'indépendance de ce pays.

Le village des Chorillos, à deux lieues dans le sud de Lima, est plus important que Miraflores; on y voit une assez belle église, mais les habitations sont bien moins jolies. Lorsque, dans les guerres de l'indépendance, les ports du Callao étaient encore au pouvoir des Espagnols, les Chorillos servirent de port aux navires de commerce étrangers, qui y mouillaient et débarquaient leurs cargaisons pour Lima. Ce village est composé de cases ou

ranchos d'assez mince apparence, habitées par des Indiens; celles qui appartiennent aux riches familles de Lima et qui se louent à la classe moyenne, ne sont guère plus belles ni plus commodes. On vient généralement aux Chorillos par usage et par ton; on y est moins bien que chez soi, on y dépense beaucoup plus, on s'y ruine au jeu, mais on acquiert le droit de dire à son retour à la ville qu'on s'est baigné aux Chorillos!

Les Indiens ont eu le bon esprit de rançonner largement ces citadins routiniers; ils leur vendent le poisson qu'ils pêchent sous leurs yeux beaucoup plus cher qu'à Lima. Les Indiennes attendent la saison des bains pour faire baptiser leurs enfants, dans l'espoir d'avoir pour parrain et marraine quelques riches Européens qui, moitié par bienveillance et moitié par amour-propre, se prêteront à leur désir; aussi le casuel du curé de cette paroisse est-il des plus lucratifs. Les Indiennes jugent bien leur monde et leur prévision se justifie, surtout quand c'est un Péruvien qui se laisse prendre au piége, car alors, dans la crainte de paraître mesquin, celui-ci se fait prodigue; il jette des réaux aux enfants pour qu'ils crient : *Viva el generoso padrino!* Mais l'amour-propre n'est pas encore expié; à son retour à Lima, le parrain *généreux* ne tarde pas à voir arriver sa commère, qui vient se rappeler à son bon souvenir en lui apportant un poisson qui peut valoir de huit à dix réaux au marché, et qu'en espèces ou autrement il faudra lui rendre à mille pour cent d'intérêt. Voilà pour le premier voyage, qui sera bientôt suivi d'un second, dans lequel la commère ne manquera pas d'avoir de grands malheurs à raconter : elle a perdu une pirogue, ses filets ont été enlevés par la mer; un de ses enfants est mort, il faut pour l'enterrer vingt-cinq à trente piastres qu'elle voudrait bien trouver à emprunter, ne fût-ce que pour peu de temps, etc...

Le village étant situé sur la falaise, il faut descendre d'assez

haut pour gagner la mer, sur le bord de laquelle on a construit de petites cabanes de cinq à six pieds carrés pour se déshabiller. Des Indiens sont toujours là pour aider les dames et les conduire sans danger dans la lame. Quand on s'est suffisamment baigné, il faut remonter la falaise, et l'on s'échauffe beaucoup plus alors qu'on ne s'est rafraîchi. Quelques dames prennent le parti de la monter à âne, ce qui n'est pas beaucoup moins fatigant. Quand vient le soir, on tire des fusées, puis on se livre à la passion du jeu une bonne partie de la nuit.

Lurin, à six ou sept lieues de la capitale, est encore un lieu de réunion pour la haute classe de la société et surtout pour les grands joueurs. Sa distance de la ville empêche les classes inférieures de s'y montrer et prévient ainsi un concours trop nombreux, car dans ces villages de réunion, tout homme à figure quelque peu blanche et à cheveux pas trop crépus, à moins qu'il ne soit officier, peut y venir et y porter sa ponte, sans être présenté.

Le costume des femmes de Lima a un cachet tout-à-fait original; ce n'est pas, comme en Espagne, la basquine et la mantille, mais bien la saya, espèce de robe de sátin ou de serge très-serrée, faite comme un sac, ayant, dans toute sa longueur, des plis cousus ensemble à la distance de quelques centimètres et d'une manière uniforme. Pour faire une saya, il ne faut pas moins de sept à neuf mètres d'étoffe, bien qu'en apparence elle ait l'ampleur de deux mètres au plus. Cette robe collante est ouverte de chaque côté de la ceinture et se serre avec de très-forts crochets. Elle se met par la tête en élevant les bras; il faut pour la baisser jusqu'en bas le secours d'une autre personne; on la retire par les pieds. La saya dessine les formes qu'elle enveloppe. Les femmes ayant ainsi le corps serré dans cette gaîne, ne marchent qu'à très-petits pas, et ont tout le temps de composer leur démarche afin d'attirer les regards. A la ceinture est attaché un

capuchon de soie noire qui passe par-dessus la tête et leur permet de cacher le visage, moins un œil, seule arme qu'elles se réservent et qui, grâce à leur coquetterie, pourrait leur tenir lieu de tout autre moyen de séduction. Ajoutons cependant que leurs pieds mignons, étroitement chaussés dans un soulier de satin, ressortent merveilleusement de la jupe blanche et brodée qu'elles portent sous la saya. Le capuchon recouvre lui-même un fichu ou un châle posé sur le cou avec beaucoup de grâce. La tête est surmontée d'un peigne d'écaille dont on ne voit que la forme. Des bagues d'or et un rosaire d'un grand prix ornent leurs blanches mains; le mouchoir de batiste brodé remplace le rosaire quand elles ne vont pas à un exercice religieux. Ce n'est que depuis les guerres de l'indépendance que les dames de Lima se sont avisées de porter des gants. Le gant n'est pas d'origine péruvienne!

L'ensemble du costume que je viens de décrire donne, comme on peut le comprendre, la plus grande et la plus excessive liberté aux dames de Lima. Qu'on se figure une sorte de carnaval permanent qui permet aux femmes de modifier leurs formes et leurs allures de manière à tromper l'œil même d'un mari, et l'on se fera une idée des intrigues, des tours et des inventions diaboliques de tous genres dont tout ce qui a fille ou femme à surveiller doit être victime à chaque instant.

Ces dames ont une habitude de déguiser leur voix et de jouer de la prunelle à désorienter les plus clairvoyants, et quand le soir l'habitant de Lima veut prendre le frais, il lui arrive bien souvent d'être accosté par une de ces dames, de lui offrir des rafraîchissements et de se croire en bonne fortune, alors qu'il est simplement la dupe de sa femme ou de sa maîtresse.

Toutes les classes se servent de la saya, négresses, métisses ou blanches, esclaves ou libres. Seulement les Indiennes pur sang

de la côte ou de l'intérieur portent de simples jupons de laine bien amples et bien plissés, avec une chemisette blanche et le reboso de coton, de laine ou de soie qui est usité dans toute l'Amérique espagnole.

Les hommes de la première classe s'habillent à l'européenne. Dans les temps chauds les vêtements sont en soie; le manteau ou la capa espagnole commence à passer de mode et n'est plus guère porté que par la génération qui s'en va. C'est encore un dernier vestige de la domination espagnole qui tend à disparaître.

Les Indiens, les nègres, les mulâtres et les hommes de peine portent de larges culottes qui s'attachent sur les hanches, ne descendent qu'aux mollets et sont fendues sur le côté. Une longue veste de panne ou de velours de coton, un chapeau de paille à larges bords et le poncho ou manga complètent leur costume.

Les dames qui montent à cheval portent des pantalons brodés, des chapeaux de paille et des ponchos de soie. Leur pied est armé de larges éperons d'argent. Elles relèvent leur robe et l'attachent autour de leur ceinture, sous le poncho.

Le costume des riches fermiers est assez pittoresque : la selle large et bien élevée, comme l'ancienne selle française, a des panneaux travaillés avec soin par-dessus un pellion en lin ou soie bleu ou rouge imitant la peau de mouton; les étriers sont en argent massif ou en bois garni d'argent; la bride, les rênes, la croupière, tressées avec art en petites lanières de cuir vert, sont enrichies de plaques et d'ornements d'argent; comme les rebords extérieurs de la selle, le frein est en argent massif ou en acier poli. Le cavalier porte un beau chapeau de paille de Guayaquil, le poncho de soie ou de laine bien tissé, la culotte de velours, la talonera ou porte-éperon, et de larges éperons d'argent massif. Un sabre à poignée et gaîne d'argent est attaché à la selle, et il porte à la main ou devant lui un long bâton appelé *rejon*

[redacted]



(aiguillon), parce qu'il se termine en une pointe d'argent ou d'acier et qu'on s'en sert pour éloigner les bestiaux ou comme arme défensive au besoin.

De même que dans presque tous les climats chauds, les vêtements de couleur blanche sont le plus généralement portés. On voit à Lima force vestes blanches et pantalons blancs.

Quand les dames ne portent pas la saya, elles se couvrent la tête d'un châle sur lequel elles placent un petit chapeau d'homme à plumes, costume étrange et disgracieux qui n'est d'ailleurs adopté que le soir ou par les femmes des basses classes.

Les terres qui environnent Lima ne produisent pas assez de blé pour les besoins de la consommation. Avant les guerres de l'indépendance, les cargaisons de céréales venaient du Chili par les ports de Valparaiso et de Talcahuano. Aujourd'hui les Américains du Nord apportent leurs farines et font concurrence aux blés chiliens. La province produit un peu de blé et du sucre. L'intérieur et la vallée de Jauja donnent des bestiaux, du beurre, des pommes de terre, des haricots, de la viande de chèvre sèche, du sucre chancaca ou sucre noir, des afaniques ou pâte de sucre, du maïs et autres productions du Nord.

L'Ambayèque fournit du savon, des peaux de chèvre tannées, des confitures de toute espèce, du tabac et un peu de vin; cette vallée, la plus riche du Pérou, réunit les productions de l'Europe à celles de l'Inde. On trouve aussi dans son intérieur : du coton, de la pita, de la paille pour chapeaux et de la plata piña ou argent des mines qu'elle possède.

De Trujillo jusqu'à Piura, des plantations de cannes à sucre, de riz et de maïs couvrent le sol.

Huacho est remarquable par son sel, et le sud de Lima ou la province de Pisco par son eau-de-vie, qui forme une branche de commerce très-importante.

La partie du bas Pérou entre Huacho et Lima ne produit que ce qu'elle consomme, c'est-à-dire que le commerce y est nul.

Le Chili envoie des blés, des viandes sèches appelées chargui, du suif, de la graisse de bœuf, du beurre, de l'orge, des légumes secs, des noix, des amandes, des raisins, des cerises, du cumin, du safran, de l'anis, des fruits secs et du chanvre; le vin qui arrive de la province de la Conception est peu estimé. Les provinces de Valdivia et de Chiloé fournissent des bois et des jambons; la Californie, du suif et des cuirs; Mazatlan et la Sonora, des farines. L'indigo vient de Sansonate Beréalejo et de la république de Guatemala, qui donnent aussi du poivre, des quatre épices, du bois de teinture, du tabac et des mèches, ce qui constitue un commerce assez important, indépendamment des bois d'ébénisterie et des lits tout travaillés qui viennent du même endroit et sont très-recherchés au Pérou.

La côte Riche envoie à Lima du sucre en pain, des cuirs. Le Panama, des perles et des marchandises anglaises, moins cependant aujourd'hui qu'avant la guerre de l'indépendance.

Le Choco y expédie sa poudre d'or, comme un échantillon de son opulence naturelle.

Guayaquil y place du cacao, sa principale production, des bois de construction et d'ébénisterie, et des cuirs tannés excellents, de la pita, des hamacs, des chapeaux de paille qui se débitent en très-grande quantité, un peu de café, de la salsepareille, du quina rouge de loja, dont on usait beaucoup plus autrefois avant de connaître le calisaya, dont on extrait la quinine.

Payta y écoule ses cotons et son bitume provenant de mines situées près des montagnes de la Bréa. Ce bitume sert principalement à garnir l'intérieur des jarres et des outres.

Il se fait au Pérou quelques objets tissés, mais en si petite quantité et à un tel prix de revient, que j'en parle dans le seul

but de montrer que si l'industrie de ce pays était protégée, elle pourrait y prendre un très-grand développement. Entre autres produits, on y fabrique de grosses serges de laine pour les emballages et le fardage, et d'autres un peu plus fines dont les Indiens de l'intérieur se servent pour leurs vêtements, ainsi que quelques toiles de coton très-commun. L'Ambayèque et les autres provinces produisent des ponchos de toute qualité qui se vendent à un assez haut prix, et par suite ne peuvent être placés que dans les pays où l'on sait apprécier leur valeur comme objets de luxe.

Il s'y fait aussi des services de table en coton très-tord; mais on en fabrique de moins en moins tous les jours, parce que leur prix trop élevé les empêche de soutenir la concurrence avec ceux qui viennent d'Europe.

Les chapeaux de paille se font sur toute la côte nord; mais les plus beaux viennent de la province de Jipijapa par Guayaquil.

Il se fait à Lima des boîtes à cigares en paille, appelées *cigareras*, qui sont devenues célèbres par la beauté et le fini de leur travail; les belles se payent, dans le pays même, de cinquante à cent francs. Leur principale sinon unique fabrique est établie dans le callejon de Petateros. Les ouvrages de patience sont, en général, faits par les Indiens, qui y excellent.

Les denrées sont très-chères. Il a toujours fallu beaucoup d'argent pour vivre convenablement à Lima. Une volaille valait alors une piastre et demie, près de huit francs; la viande de boucherie, quinze à dix-huit sous la livre. Les prix de main-d'œuvre ne sont pas moins élevés : la journée d'un homme de peine se paye quatre à cinq francs, celle d'un charpentier quinze à vingt francs, et celle d'un maçon huit à douze francs.

La population se compose d'Européens, de blancs, appelés Espagnols parce qu'ils sont d'origine européenne, de métis, issus de l'union d'Indiennes et d'Européens, de mulâtres ou zambos

de diverses nuances, de créoles, fruit du mélange de nègres avec les Indiens; de cholos ou Indiens et de nègres.

Avant l'indépendance, les Européens avaient le monopole à peu près exclusif de toutes les charges publiques et du haut commerce du pays. La plupart des Espagnols qui venaient s'établir dans ce pays y faisaient des fortunes très-rapides, et il n'était pas rare de voir un pauvre diable qui ne pouvait prétendre à rien dans sa patrie se créer, après quelques années de travail, une position honorable et opulente à Lima. Les Espagnols nés dans le pays occupaient alors les emplois honorifiques et les charges les plus lucratives; ils se faisaient avocats ou officiers dans les milices. Les fonctions de médecins, de notaires et de procureurs étaient abandonnées à la classe des zambos ou gens de couleur jouissant d'une certaine aisance. Les métis étaient marchands, cafetiers, restaurateurs, bijoutiers ou joailliers; les Indiens, pêcheurs sur les côtes ou revendeurs au marché, cultivateurs et muletiers dans l'intérieur; les nègres esclaves, domestiques ou portefaix, et quelques-uns d'entre eux exerçaient, comme les mulâtres, les professions les plus pauvres et les moins élevées.

Depuis la guerre de l'indépendance, les Européens ont beaucoup perdu de leur influence; les indigènes se sont emparés des emplois lucratifs; les classes intermédiaires se sont élevées et aspirent aux avantages qui ont été jusque-là le privilége des blancs. L'infériorité physique et morale de certaines races est assurément une des principales causes de l'instabilité des divers gouvernements qui se sont disputé le pouvoir dans les possessions espagnoles. Les ambitieux manient facilement ces masses aussi crédules qu'aveugles, et qu'aucune expérience de la vie sociale ne peut défendre des plus grossières illusions.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME.

Griefs des ennemis du général San-Martin. — Torre-Tagle. — Thomas Guido. — Monte-Agudo. — Unanué. — San-Martin. — Prisonniers espagnols. — *La Prueva* et *la Venganza*. — Lord Cochrane. — Domingo Tristan. — Etat des affaires au Pérou. — Influence anglaise. — Influence des Porteños.

Peu de temps avant mon arrivée à Lima, le général San-Martin avait fait nommer le marquis de Torre-Tagle suprême délégué de la république. Quant à lui, il s'était conservé le titre de protecteur et généralissime des armées, et c'était de toute justice, car il gouvernait effectivement le Pérou; tandis que Torre-Tagle n'était qu'un instrument passif placé sur le fauteuil de la présidence, sans pouvoir et sans volonté. San-Martin jouissait alors d'une haute renommée parmi les Péruviens; mais ses démêlés avec lord Cochrane lui avaient fait des ennemis, et les opinions malveillantes de l'escadre sur son compte étaient répétées et accréditées par ceux des officiers de l'armée qui lui étaient contraires.

L'arrivée de Canterac sous les murs de Lima, son entrée dans les forts du Callao, sous les yeux de l'armée indépendante, qui le laissa passer par deux fois l'arme au bras sans l'inquiéter, jetaient des doutes sur la valeur et l'habileté du général. Ses ennemis imputaient sa prudence à lâcheté, et prétendaient qu'il aurait pu d'un seul coup anéantir les armées espagnoles, et qu'il n'avait agi ainsi que pour se rendre nécessaire et conserver plus long-temps la dictature. Ses amis l'applaudissaient de n'avoir pas voulu risquer le sort de tout le pays en le confiant

à des troupes dont il n'était pas sûr. Dans le cas d'une défaite, il eût fallu évacuer Lima, sans autre refuge que l'escadre, qui avait à peine des vivres pour ses équipages. Selon eux, enfin, le pays n'était pas suffisamment organisé pour se suffire à lui-même et se défendre contre une armée victorieuse, et par conséquent, le général avait fait preuve d'une haute sagesse et d'un admirable désintéressement en sacrifiant sa gloire aux intérêts de son pays.

Ces raisons étaient spécieuses; et pour moi qui ai pu juger de la force respective des deux partis, je crois qu'il eût été possible à San-Martin de détruire les forces de Canterac; mais je crois aussi que la moindre circonstance eût pu faire tourner la chance en faveur de l'armée espagnole. Le général Canterac l'emportait par ses connaissances et ses talents militaires sur tous les chefs de l'armée indépendante. Sa descente de la Sierra et sa marche vers la côte montraient assez ce qu'on devait attendre de sa bravoure et de son adresse. Jamais mouvements stratégiques ne furent mieux concertés ni mieux exécutés. Il tourna les troupes indépendantes de l'intérieur, se présenta devant Lima avec une division peu nombreuse, mais bien tenue, entra au Callao et en sortit peu de jours après pour ne pas affamer cette place. San-Martin eut tort de ne pas faire poursuivre avec vigueur, lors de cette retraite, la division de Canterac, qu'il aurait sans doute anéantie; mais je repousse énergiquement l'opinion de ceux qui attribuaient sa conduite à des motifs d'ambition personnelle. Son abdication a d'ailleurs victorieusement réfuté toutes ces calomnies : il est même vraisemblable que l'excès de prudence du général San-Martin provenait de la mollesse des chefs qu'il avait sous ses ordres, et desquels il ne pouvait rien attendre de décisif. Il est permis de croire qu'avec de tels adversaires, Canterac aurait pu sans crainte risquer la bataille et espérer d'anéantir les indépendants. Au contraire, si

San-Martin perdait la bataille, les principaux chefs du Chili et de Buenos-Ayres étaient faits prisonniers ou tués. Le vice-roi pouvait alors envoyer une division au Chili, et reprendre ces provinces.

Dans l'hypothèse d'une victoire, on n'aurait guère eu à se louer du succès : la division espagnole se réfugiait dans les forteresses en attendant des renforts que le vice-roi aurait trouvés facilement dans la vallée de Jauja et dans l'intérieur; il était donc sage de ne pas compromettre de graves intérêts pour obtenir des avantages presque illusoires.

Ce fut là un des griefs de lord Cochrane contre le général San-Martin; mais la plupart des officiers de l'armée indépendante finirent par comprendre, comme leur général, que le courage même a besoin d'être soumis à la raison, et que lorsque le sort de toute une nation, l'avenir d'une cause aussi sainte, se trouvent à la merci du destin d'une bataille, il n'est permis à personne de la livrer imprudemment et dans le seul but de faire parade d'une valeur dont nul n'a le droit de douter.

Le marquis de Torre-Tagle, qui était à la tête de l'administration, avait alors trente-cinq ans : son extérieur avantageux, son affabilité, l'éclat de sa naissance, son grade de colonel des milices espagnoles, sa dignité de gouverneur de Trujillo, lorsqu'il se déclara pour les indépendants, et sa brillante fortune, lui avaient donné une grande prépondérance : avec plus d'énergie, il eût pu devenir le chef d'une monarchie péruvienne constitutionnelle; mais son caractère n'était pas à la hauteur de sa capacité; il n'aurait pas eu la force morale nécessaire pour faire face aux circonstances difficiles dans lesquelles se trouve toujours le chef d'un nouveau gouvernement; si bien que cet homme, avec de riches et brillantes facultés, devait être un instrument passif entre les mains de sa famille. C'est ainsi qu'a-

près avoir été plusieurs fois président de la république, il se laissa de nouveau entraîner dans le parti espagnol, et se retira plus tard avec le général Rodil dans les forts du Callao, où il mourut misérablement avec presque tous ceux qui l'avaient rendu coupable : triste exemple d'une faiblesse que le sentiment du devoir ne sait pas dominer!

Les hommes d'état qui influaient le plus sur la marche des affaires étaient alors : Monte-Agudo, ministre de l'intérieur et directeur de la police générale; don Thomas Guido, ministre de la guerre et de la marine, et Unanué, ministre de la justice et des finances.

Don Thomas Guido, natif de Buenos-Ayres, colonel de cavalerie dans l'armée expéditionnaire de Buenos-Ayres au Chili et du Chili au Pérou, brillait moins comme guerrier que comme administrateur; il avait toute la finesse d'un diplomate sans en avoir la rouerie et la fausseté; il était plutôt propre à mener à fin une affaire à force de persévérance et d'habileté, qu'à concevoir de larges plans de réforme ou d'administration.

Monte-Agudo était un tout autre homme. Né dans le haut Pérou, de race mêlée, il avait dans toute sa plénitude le caractère perfide et cruel du Zambo, et l'imagination ardente et ambitieuse de la plupart des mulâtres, caste moyenne, qui n'aspire à se délivrer du joug des blancs que pour gouverner à son tour la classe noire et donner l'essor à ses instincts de domination et d'orgueil. Monte-Agudo est du nombre de ces hommes qui surgissent spontanément dans les temps de révolution, comme pour en personnifier les plus monstrueux excès; espèce de vampires dont notre patrie a été trop souvent la proie à la première époque de son émancipation politique; encore Monte-Agudo n'avait-il pas la fougue aveugle et la franche fureur d'un Danton; la ruse dominait ses emportements; il tenait plus du

tigre que du lion. Il suivit long-temps le général San-Martin, fit avec lui les campagnes du Chili et du Pérou, et fut l'exécuteur de ses hautes-œuvres légales : seulement il est plus que vraisemblable qu'un pareil instrument devait outrepasser l'impulsion qu'on lui imprimait, dût-il salir la main qui l'employait. Le général San-Martin, comme tout chef de parti dans des moments de crise violente où le sort de sa cause est en péril, n'a sans doute pas reculé devant de terribles mesures que, dans sa pensée, le but final justifiait; mais un agent de la trempe de Monte-Agudo ne voit dans ces effrayantes nécessités qu'une occasion de représailles et de vengeance, un prétexte de meurtres et d'assassinats. Par ses ordres, les officiers espagnols détenus à San-Luis, dans les Pampas, furent massacrés; de riches Espagnols se virent exilés de Lima et dépouillés de leurs biens. Monte-Agudo faisait de la terreur au profit de sa cupidité. Il était spirituel, subtil, persévérant et studieux; mais ces avantages étaient au service de son égoïsme et de ses implacables passions.

Unanué, né à Lima, qui a écrit sur la médecine et les finances plusieurs ouvrages assez intéressants, mais un peu diffus, avait la facilité et l'instabilité des Péruviens, et, comme on dit vulgairement, faisait plus de bruit que de besogne; il n'avait guère été promu à ses hautes fonctions que parce qu'on désirait voir un Liménien participer à la direction des affaires. Toutefois, le docteur Unanué passait pour un médecin habile et pour bon financier; il jouissait de l'estime de ses concitoyens et même des Espagnols, qui cependant déploraient qu'un homme aussi honorable trempât plus ou moins directement dans les monstrueuses iniquités de son collègue Monte-Agudo!...

Nous arrivons enfin au couronnement de l'édifice politique, au général San-Martin, dont nous allons raconter la vie

publique avec certains détails qui ne sont pas assez connus.

Né en 1778, à Yapeyu, au Paraguay, dont son père était gouverneur, il fut élevé en Espagne, où il servit sous les généraux La Romana et Wellington. En 1814, il vint à Buenos-Ayres; on y avait besoin d'officiers instruits; il s'éleva rapidement de grade en grade et fut enfin mis à la tête des forces de cette république dans le haut Pérou, où il ranima l'esprit du soldat et rétablit la discipline. Remplacé dans ce commandement, il se retira à Cordova pour rétablir sa santé, et il passa ensuite au commandement de la province de Cuyo, dont Mendoça, ville frontière du Chili, est la capitale, lorsque dans les plaines de Buenos-Ayres, à l'est des Cordillères, il rencontra O'Higgins et les réfugiés chiliens qui avaient échoué dans leur tentative d'insurrection. Alors, ranimant leur espoir, il se concerta avec eux et conçut le dessein d'affranchir le Chili, parce qu'il pensait comme Bolivar que leur patrie ne serait jamais libre tant que l'Espagne posséderait une partie quelconque de l'Amérique du Sud. Il revint donc à Buenos-Ayres afin de présenter ses projets au gouvernement, qui les accepta; il forma alors une armée expéditionnaire, il s'adjoignit la plupart des officiers français et étrangers qui se trouvaient dans la république Argentine, recruta de nouvelles troupes sur sa route et vint se réunir, à Mendoça, aux forces d'O'Higgins, de Rodriguez et de Calderon. Le général San-Martin prit le commandement de cette armée, qui comptait à peine trois mille hommes, pour aller attaquer, de l'autre côté des Andes, une armée de huit mille hommes.

Le passage des Cordillères par San-Martin peut être considéré comme l'un des plus beaux faits de l'histoire moderne. Il les traversa dans les premiers jours de février 1817, gagna la bataille de Chacabuco le 12 février, confia le commandement du pays à O'Higgins, et le 5 mai 1818 défit à Maïpu les Espagnols,

dont il envoya les officiers prisonniers de l'autre côté des Cordillères, à la Punta de San-Luis. Le général San-Martin est d'une taille élevée, il a une figure noble et agréable, son regard est bienveillant et digne, il est affable, accessible aux conseils. On disait à Lima qu'il aimait beaucoup les femmes, et que Miraflores était la Capoue du héros américain.

Quant aux exécutions qui ont eu lieu sous son commandement, elles ne doivent être attribuées ni à un instinct cruel, ni à la soif de l'or, mais bien aux nécessités politiques et à l'influence de ceux de ses officiers généraux qui les crurent nécessaires, car San-Martin a donné mainte fois des preuves d'humanité et de désintéressement, alors qu'il eût pu commettre les plus terribles exactions. Sa retraite volontaire, la simplicité et la modestie austère de sa vie actuelle, qui rappelle celle de Cincinnatus, prouvent au monde que sa seule ambition avait été de faire le bonheur de l'Amérique méridionale. Lors de son entrée à Lima, il refusa des cadeaux de la plus grande valeur, et s'il eût voulu, il eût emporté des millions en Europe lorsqu'il laissa le commandement suprême de la république.

Le général San-Martin s'est toujours montré généreux envers les officiers qui l'ont accompagné; tous ses compagnons d'armes lui ont conservé une vive et profonde affection.

Puisque, malgré ses incertitudes, il était parvenu à prendre Lima et à faire capituler ses forteresses, il est permis de supposer qu'avec plus d'énergie et de fixité dans ses desseins, ou plutôt plus de confiance dans les troupes péruviennes, sur lesquelles il comptait peu, il eût empêché que l'armée espagnole, en se réorganisant, ne vînt prolonger la guerre indéfiniment, épuiser les ressources du pays, et, ce qui est plus malheureux encore, familiariser en quelque sorte les populations au spectacle de ces dissensions civiles qui les rongent jusqu'au cœur.

Si le général San-Martin, au lieu de confier le commandement de ses troupes à des hommes comme don Domingo Tristan, se fût mis lui-même à leur tête, il eût assurément achevé de détruire la puissance espagnole dans le Pérou, parce qu'il avait pour lui le pays et l'opinion publique; mais, je le répète, Lima, la ville non moins corruptrice que corrompue, eut peut-être trop d'attraits pour un régénérateur. Il s'y endormit sur ses lauriers avec les compagnons de sa gloire, et quand il vit la fausse position qu'il s'était faite, au lieu de se roidir contre les difficultés, il abandonna les Péruviens à leur anarchie et se retira au Chili, emportant pour toute richesse l'oriflamme de Pizarro, le titre de protecteur, qu'il avait pris à son arrivée sur la plage péruvienne, et celui de généralissime, que lui décerna le Congrès avant son départ, alors qu'il pouvait si aisément y ajouter celui plus glorieux encore de PACIFICATEUR!

Cependant, s'il est permis de penser que le général San-Martin douta de ses forces, on peut croire aussi qu'il avait eu en vue, dans cette sorte d'abdication, d'éviter la guerre civile entre le Pérou et la Colombie, et d'acheter les secours de cette république en laissant à Bolivar la gloire de terminer la tâche qu'il avait commencée.

Les mesures de rigueur du général San-Martin n'étaient bien souvent que des mesures d'humanité. Lorsque les troupes de Canterac s'approchèrent si près de Lima qu'on craignit un instant que l'armée patriote ne fût contrainte d'évacuer la capitale, San-Martin fit enfermer dans le couvent de la Merced la plupart des Espagnols résidant à Lima. Cette mesure avait plutôt pour objet de les garantir de l'effervescence populaire que de les priver de leur liberté. Et quand la populace avide d'excès vint se ruer contre les portes de ce couvent pour en massacrer les prisonniers, ce fut le général San-Martin qui se chargea de la résistance et se

fit le défenseur intrépide et victorieux des droits de l'humanité.

Loin de suivre l'exemple donné par le Protecteur, Monte-Agudo profitait de son absence pour signer, sur l'allégation banale que l'armée royaliste avait des intelligences avec la capitale, un décret de proscription contre la plupart des Espagnols jouissant de quelque fortune. On les entassa pêle-mêle dans un grand navire qui portait le nom du proscripteur et qui devait les conduire au Chili. Les plus riches d'entre eux sollicitèrent la permission d'affréter un navire pour Rio-Janeiro, d'autres de prendre passage sur des navires en partance pour Valparaiso, et surtout à bord de la frégate l'AURORA, que je commandais. J'eus alors l'occasion d'être utile à quelques-unes de ces victimes des troubles politiques, en leur faisant obtenir des passe-ports ou des secours de leurs familles. La plupart de ces malheureux avaient été arrachés de leur maison, traînés et entassés à bord du *Monte-Agudo* sans aucune distinction de rangs ni de personnes, ecclésiastiques, officiers civils et militaires, vieillards et infirmes, si bien que plusieurs moururent de fatigue avant d'arriver au Callao. Les permissions de passer sur un autre navire n'étaient accordées qu'au poids de l'or, et celle de choisir le lieu d'exil était achetée par des sommes énormes qui souvent ont dépassé 30,000 et quelquefois même 50,000 francs. C'était toujours, comme je l'ai dit, de la terreur par cupidité!

Deux navires anglais furent ainsi affrétés aux frais des proscrits; l'un d'eux, *la Laura*, qui embarqua plus de soixante passagers, fut contrarié par les vents à la hauteur du cap Horn, et relâcha à Valparaiso pour réparer les dommages causés par la tempête et refaire les vivres, que l'on avait embarqués en trop petite quantité.

Les passagers du brick anglais *le Peruano* furent encore plus maltraités. Le capitaine ayant rencontré un brick de sa nation

peu de temps après sa sortie du Callao, prétexta une révolte à bord, demanda du secours, et força un grand nombre de ses passagers à s'embarquer dans sa chaloupe avec un seul baril d'eau et quelques galettes de biscuits, en leur disant de voguer à l'est pour trouver la côte. Ce misérable conserva à bord les malles qui contenaient l'argent de ses victimes, dont les prières suppliantes ne purent vaincre sa convoitise et sa férocité.

Cette chaloupe vogua long-temps avant d'arriver à la côte! L'eau manqua dès les premiers jours, et les proscrits eurent à souffrir les angoisses d'une soif ardente sous un soleil brûlant et la faim au milieu d'un océan sans bornes! La fraîcheur des nuits tempérait un peu leurs souffrances, qui revenaient le lendemain plus cruelles et plus atroces. Plusieurs d'entre eux moururent dans l'embarcation, d'autres se jetèrent dans les flots pour abréger leur agonie. L'un d'eux, dont je tiens ces horribles détails, M. Heros, ancien officier espagnol, fut désigné par le sort pour être égorgé; son sang devait servir à désaltérer ses compagnons! Cet effroyable sacrifice allait s'accomplir, lorsqu'ils aperçurent la terre; arrachés par l'espérance à la sombre torpeur où ils étaient plongés, ils se ranimèrent et firent tous leurs efforts pour l'atteindre, mais ils n'y parvinrent que deux jours après. Ils avaient atterri dans le nord de Lima, sur une plage déserte qu'ils côtoyèrent, non sans perdre encore quelques-uns de leurs compagnons d'infortune. Sur vingt-huit que l'infâme pirate avait entassés dans sa chaloupe, trois seulement arrivèrent à la côte!

Le Monte-Agudo avait une garde de quelques soldats commandés par un officier non moins féroce que le capitaine anglais. Afin de prévenir toute rébellion parmi ces passagers, au nombre de quatre à cinq cents! et pour empêcher qu'en débarquant sur les côtes ils ne vinssent se réunir à l'armée espagnole, l'officier les fit fouiller et (toujours par mesure d'ordre) leur enleva leur

argent, sous le futile prétexte qu'ils pourraient corrompre l'équipage, et avec la promesse qu'il le rendrait à chacun d'eux à Valparaiso. Quelques jeunes gens qui refusèrent de se soumettre à ce traitement, ou qui seulement se plaignirent de la mauvaise nourriture, furent impitoyablement fusillés sans aucune forme de procès !

Par un décret, l'armée libératrice eut le droit de porter une médaille (en or pour les officiers et en argent pour les soldats) suspendue à un ruban rouge, portant d'un côté [illegible] *libertador*, et de l'autre : *Perú* [illegible]. Peu après, San-Martin créa l'ordre du Soleil, [illegible] et en fut nommé président. La décoration était une médaille [illegible] fut ensuite une croix militaire [illegible] laquelle avait pour devise ces mots : *Le Pérou* [illegible] sur un champ [illegible] sur un champ rouge. La première classe [illegible] deuxième au cou, et la troisième à la boutonnière. [illegible] mières classes donnaient le titre d'*ami* [illegible] auquel je fus associé, rapportait aux [illegible]

Vers le commencement d'avril 1822, [illegible] gnoles, *la Prueba* et *la Venganza* [illegible] capitaine Villegas, vinrent se rendre au Pérou [illegible] tion faite à Guayaquil ; cela n'avait [illegible] ces deux frégates, qui auraient pu [illegible] ports pour faire des prises et [illegible] flotte de l'amiral Cochrane [illegible] défaite, se réfugier aux Philippines [illegible]

L'amiral Cochrane arriva [illegible] jours de mai 1822, *la Prueba* [illegible] diqua les deux frégates, en [illegible] fuyaient devant lui et que [illegible] escadre les avait [illegible]

quil. Le général San-Martin ne goûta pas ce raisonnement, trop évidemment dicté par l'intérêt personnel, et il fit dire à l'amiral qu'il ne rendrait pas les frégates, et que les forts se chargeraien de lui répondre s'il était tenté d'user de violence pour s'en emparer. Dans cette conjoncture, on fit mouiller *la Prueva* sous le fort de l'Indépendance, et on lui donna une garnison de quatre à six cents hommes, sous le commandement du capitaine français Bouchard, dont on connaissait l'animosité contre l'amiral. Je me rendis alors au Callao, à bord de mon navire, pour être prêt à tout évènement.

Cochrane, mouillé un peu au large, renouvela plusieurs fois sa demande au général San-Martin; mais voyant les Péruviens bien décidés à retenir les frégates, il prit le parti d'appareiller. Toutefois, il voulut s'assurer qu'elles étaient bien gardées, et, dans ce but, il revint la nuit dans le port, aidé par une jolie brise de terre, et il prolongea la frégate à une très-petite distance, comme s'il voulait l'aborder. Le commandant Bouchard, qui avait prévu cette tentative, était sur ses gardes, et quand la frégate de Cochrane se trouva par le travers de *la Prueva*, les sabords de celle-ci se levèrent à un signal en montrant toute la batterie garnie de fanaux, le branle-bas de combat exécuté et tout le monde à son poste. L'amiral connaissait Bouchard ; il ne jugea pas à propos d'entreprendre un combat dans des conditions si désavantageuses, et sans plus insister, il laissa arriver et partit pour le Chili.

A cette liste des chefs de l'armée indépendante, je dois ajouter don Domingo Tristan, général aussi dépourvu d'énergie que de capacité, dont le nom seul avait fait la fortune. Il était frère de don Pio Tristan, alors au service de l'Espagne, homme d'un haut mérite comme militaire et comme homme politique. Don Domingo avait passé du grade de simple colonel des milices des gardes

nationales à celui de général, par des intrigues de femmes, qui exercèrent toujours un si fâcheux empire au Pérou. Il fut envoyé vers Ica avec deux mille hommes, afin de dégager les vallées de Pisco et d'Ica et de maintenir la liberté des communications entre ces provinces et le haut Pérou; mais les officiers espagnols Canterac et Caratala surprirent cette division, et la mirent d'autant plus facilement en déroute que Tristan n'avait pris aucune disposition pour résister en cas d'attaque. La nouvelle de cet évènement produisit le plus fâcheux effet sur le moral de l'armée, qui savait à quelles honteuses faveurs ce général devait son grade, et diminua sensiblement la confiance que San-Martin inspirait aux populations. On ne manqua pas de lui reprocher amèrement d'avoir agi comme s'il eût voulu perdre ses troupes en les confiant à un homme aussi nul que don Domingo Tristan.

De nombreuses proclamations annoncèrent que le Protecteur avait l'intention de se retirer, mais qu'il se faisait un devoir de ne point abandonner le Pérou avant de l'avoir doté d'institutions fermes et libérales et de l'avoir mis à l'abri des atteintes de ses ennemis. Elles engageaient le peuple et l'armée à la confiance et à la réunion de leurs efforts pour triompher de l'ennemi commun. Plusieurs décrets furent alors publiés contre les Espagnols par Monte-Agudo; le manteau fut prohibé; la réunion de trois Espagnols dans un lieu public fut déclarée illégale et factieuse; il leur fut interdit de posséder ni de porter aucune arme, et le fait seul, pour un Espagnol, d'être trouvé dans la rue après l'angelus ou le coucher du soleil devint un crime puni de mort. Mais l'absurdité autant que la barbarie de tous ces décrets empêchèrent qu'ils fussent mis à exécution. Cependant ils servirent de prétexte à des exactions et à des contributions forcées. Les ressources diminuaient, la possession du pays par l'armée indépendante se

trouvait réduite à la capitale et au port du Callao, et les armées espagnoles s'augmentaient de tous les mécontents, que l'affaire de Ica avait considérablement multipliés. Enfin, pendant le deuxième voyage de San-Martin à Guayaquil, en juillet 1822, une émeute força Monte-Agudo à s'enfuir nuitamment de sa maison et à se réfugier à bord d'un navire qui le conduisit en Colombie. De nouvelles proclamations du Cavildo annoncèrent cet évènement comme un signal de délivrance, en faisant entrevoir au pays un avenir plus heureux.

Pendant ce temps, les fêtes, les bals, les feux d'artifice, les combats de taureaux se succédaient sans interruption. Le plaisir faisait diversion à cette fièvre de réaction qui, sans lui, eût peut-être été de la rage. Comme l'argent manquait, on créa un papier monnaie qui, ne représentant aucune richesse réelle, ne fit qu'aggraver la position. On le changea plus tard en une monnaie de cuivre de la grandeur d'un sou et valant deux réaux ou un franc vingt-cinq centimes; le cuivre n'eut pas un meilleur résultat que le papier. Le gouvernement, il est vrai, se servit de cet expédient pour subvenir à ses premiers besoins; mais cette ressource fut bientôt épuisée, le trésor lui-même ne voulut les recevoir que pour demi ou un quart dans le paiement des droits de douane et des contributions, et ne tarda même pas à les refuser complétement. Le Pérou, moins qu'aucun autre pays, ne pouvait, au milieu de ses productions naturelles, se créer des valeurs imaginaires; la marchandise exportée étant précisément celle que l'on veut représenter, il en résulte que la fiction devient impossible du moment que la production cesse d'être en rapport avec l'exportation. Les pays où le crédit est solidement établi, où la confiance publique se soutient et où le numéraire n'est pas un produit du sol, peuvent seuls constituer des valeurs représentatives dont le titre ne varie pas.

Des banques peuvent se créer au Pérou, quoique avec beaucoup de difficultés, mais je ne crois pas qu'un papier-monnaie puisse jamais y prospérer.

Le gouvernement d'alors était comme un homme qui se noie et s'accroche aux plus faibles branches, ne fût-ce que pour retarder le moment d'une crise à laquelle il ne peut échapper.

Lima souffrait plus que jamais des maux qu'elle avait voulu éviter en proclamant son indépendance. Les hommes qui la gouvernaient n'étaient pas à la hauteur de leur mission; ils démolissaient le passé sans comprendre l'avenir et sans avoir la force de consolider les échafaudages provisoires qu'ils avaient tenté d'établir.

Les Espagnols commandaient dans l'intérieur; ils occupaient toute la partie du sud et du haut Pérou, depuis Pisco jusqu'aux frontières du Chili, vaste étendue dans laquelle se trouvent : Arequipa, Cusco, la Paz, Potosi et plusieurs ports de la plus haute importance.

Une expédition nouvelle se préparait; un ambassadeur allait partir pour le Chili, afin d'engager cette république à fournir des secours au Pérou, dès que l'expédition serait arrivée à Arica ou à Islay, où elle devait débarquer.

Il me reste encore à parler de l'influence de certains hommes sur le gouvernement et sur les affaires civiles et commerciales du pays à cette époque. Les étrangers, et surtout les Anglais, y avaient un grand ascendant qu'ils partageaient avec le parti des Porteños, nom que l'on donne dans les provinces du Rio-de-la-Plata aux naturels du port de Buénos-Ayres.

Les Porteños ressemblent beaucoup aux Biscayens par leurs formes physiques et la tournure de leur esprit; comme eux, ils ont la compréhension facile, l'amour de l'intrigue, des affaires, du bien-être et du plaisir; ils sont de tous les Américains du Sud ceux dont l'éducation est la plus avancée, par suite de leurs rela-

tions continuelles avec tous les peuples du continent. Cet avantage, en les rendant supérieurs aux Péruviens, les en faisait détester, et la fatuité et l'arrogance qui les caractérisent n'étaient pas faites pour atténuer cette antipathie. Cependant cette faction dominait alors les officiers supérieurs de l'armée de San-Martin, concurremment avec les étrangers. Presque tous les négociants qui avaient suivi San-Martin appartenaient à ce parti, si bien que le haut commerce était entre ses mains. Les grandes fournitures, tous les contrats avec le gouvernement leur étaient adjugés à peu près exclusivement, et pour mieux s'assurer le monopole, ils n'employaient que des Porteños pour agents, ce qui ne manquait pas de rendre la faction dominante toujours plus odieuse. Une des plus grandes causes de la guerre de l'indépendance avait été ce sentiment d'envie haineuse contre les Espagnols, qui accaparaient tous les emplois et tous les travaux avantageux, et les Porteños, avec leurs insatiables exigences, venaient remplacer les Espagnols, et ressusciter à leur profit tous les abus et les priviléges qu'on avait crus anéantis pour toujours.

Nous verrons plus tard la même animosité régner contre les Colombiens, contre les étrangers, et spécialement contre les Français, qui s'occupent du commerce de bétail.

Le commerce français s'adressait principalement à la maison de M. Xavier Iscué, homme d'une haute probité et que le gouvernement chargeait presque toujours de la répartition des impôts et des contributions.

Don Juan Gil, les deux facteurs de la compagnie espagnole Arismendi et Abadia, don Andrès Reboredo, Aramburu et Isau, formaient le principal noyau des négociants espagnols qui exerçaient la plus grande influence sur les décisions du gouvernement, après avoir été eux-mêmes victimes des exactions de Monte-Agudo.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Premiers symptômes de la révolution Péruvienne. — Belgrano. — Balcarce. — Alvear. —Goyeneche. — Lord Cochrane. — L'amiral Blanco. — Blocus du Callao. — Principaux faits. — Prise de Pisco. — Arrivée de Trujillo. — Enlèvement de *l'Esmeralda*. — Le général La Serna.—Capitulation de Lima.

Mes premières excursions dans le Pérou se rattachant aux évènements politiques qui se sont accomplis dans cette république, je n'en raconterai pas l'histoire dans un chapitre spécial, comme je l'ai fait pour le Mexique et la Colombie; mais je lierai la narration de mes voyages à celle des évènements, afin d'éviter d'inutiles répétitions. L'histoire de la conquête du Pérou par les Espagnols est assez connue; le fanatisme de Valverde, l'héroïsme cupide de Pizarro et les malheurs d'Atahualpa ont, ce me semble, assez occupé les loisirs de notre enfance pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en parler maintenant. Je me contenterai donc de redire le plus brièvement possible les principaux faits de la guerre de l'indépendance avant l'époque de mon arrivée à Lima.

Les tentatives d'émancipation faites en 1811 et 1812 n'eurent d'autre résultat que la mort ou l'exil des divers chefs américains. A Quito, Montufar fut une des premières victimes de cette guerre sauvage. On le fusilla par le dos, comme pour jeter plus d'ignominie sur le supplice militaire, et son cœur fut arraché et brûlé. Le 25 mai 1811, le proconsul Castelli et le colonel don Antonio de Balcarce célébrèrent le premier anniversaire de la

révolution de Buenos-Ayres sur les ruines d'un palais des Incas, dans l'île de Tiaguanaco, sur le lac de Titicaca (1); mais ils furent défaits à Huaqui le 20 juin 1811, par Goyeneche, qui dut la victoire à l'incapacité militaire de Castelli; ils abandonnèrent le haut Pérou et se retirèrent à Juguy. Plusieurs chefs de partisans, comme Warnes, Camargo et Padilla, continuèrent la guerre sur divers points. A cette époque, Brown, officier anglais au service de Buenos-Ayres, captura, près de l'île San-Lorenzo, plusieurs navires espagnols qui portaient près d'un million de piastres en marchandises. Antesana se mit à la tête des insurgés dans le district de la Paz; il fut décapité lors de la prise de cette ville par Goyeneche. Après une alternative de triomphes et de défaites, l'Indien Pumacagua, descendant des anciens caciques du pays, fut enfin définitivement vaincu; il reçut la mort à Cuzco, avec les trois frères Ancusco, Pinelo et plusieurs de leurs partisans. Manuel Cassares, le général Rondeau, Alvear, revinrent au Pérou, en 1815, et s'emparèrent de Potosi et de Cochabamba. Rondeau, poursuivi par le général Pezuela, battit en retraite, abandonnant les Cochabambiens à la vengeance des vainqueurs, qui livrèrent la ville au pillage. Belgrano prit le commandement, se retira du Pérou et revint à Tucuman. Pezuela, après ces diverses victoires remportées dans le haut Pérou, fut nommé vice-roi par la cour de Madrid, et fit son entrée à Lima en août 1816. Le général Jose de la Serna resta chargé du commandement des provinces et de l'armée du haut Pérou, qui se mesura plusieurs

(1) Le lac de Titicaca est un objet de vénération pour les Indiens, qui le regardent comme le berceau mystérieux des fils du Soleil. Manco-Capac et sa femme et sœur, Mama-Oello-Huaco, furent déposés par leur père sur les rives de ce lac, d'où ils allèrent civiliser les peuples du Cuzco et fonder le royaume des Incas.

Je crois devoir rapporter cette légende pour faire comprendre le but des indépendants qui cherchaient à soulever les Indiens en éveillant leurs souvenirs les plus chers et les plus sacrés.

fois, avec des chances diverses, contre les patriotes commandés par Guemesa et contre d'autres chefs de guérillas.

En 1818, après la victoire remportée au Chili par San-Martin, dans les plaines de Maïpu, le Chili envoya contre le Pérou une expédition dont le commandement fut confié à lord Cochrane, officier supérieur de la marine anglaise qui vint s'immortaliser en Amérique, tout en y refaisant sa fortune, qui avait été, dit-on, gravement compromise dans son pays.

Lord Cochrane, nommé vice-amiral du Chili et commandant en chef des forces navales de cette république, partit avec une escadre composée de six navires, d'une frégate et de deux vaisseaux de la compagnie des Indes. Don Manuel Blanco Ciceron, qui fut d'abord commandant de la marine chilienne et qui avait capturé aux Espagnols, à Talcahuano, plusieurs des navires de la flotte, l'accompagnait comme deuxième commandant de l'escadre.

Cette première expédition fut bientôt suivie d'une seconde qui devait en assurer les effets.

Lord Cochrane, arrivé devant le Callao, se mit en devoir de canonner les forts et la ville, et d'y jeter des fusées à la Congrève qui, si elles ne produisirent aucun effet matériel, eurent au moins l'avantage de répandre à profusion et de faire connaître les proclamations du général San-Martin et du directeur suprême de la république du Chili, don Bernardo O'Higgins. Ces proclamations avaient pour but d'apprendre aux Péruviens qu'ils pouvaient avec sécurité tenter de s'affranchir du joug de l'Espagne, parce que leurs frères du Sud étaient prêts à venir à leur aide avec des forces imposantes et à renouveler le serment d'affranchir leur patrie sur la tombe des Tupac-Amaru et Pumacagua, illustres martyrs de la liberté.

Toutefois l'escadre s'empara de plusieurs navires marchands,

et Cochrane suivit la côte du nord, laissant devant le Callao l'amiral Blanco, avec une partie de l'escadre, pour tenir les Espagnols en échec et leur cacher sa marche.

Il débarqua à Payta. La prise de cette ville, soit par l'amiral Anson, soit par Cochrane, n'a pas eu l'importance qu'on a bien voulu lui donner. Elle est toujours citée comme un des faits les plus extraordinaires de leur expédition. Sans vouloir diminuer le mérite ni affaiblir la gloire de deux grands capitaines, je crois qu'il est de mon devoir d'historien de réduire les faits à leur juste valeur. L'idée d'attaquer une ville péruvienne ne pouvait certainement venir qu'à l'esprit d'un homme de courage et d'énergique résolution; mais, en elle-même, la prise de Payta, misérable bourgade sans défenses, entourée de pays incultes et éloignée d'au moins quatorze lieues du seul endroit dont elle puisse recevoir des secours, n'a jamais pu être considérée comme un fait d'une haute importance.

De Payta, l'amiral Cochrane alla croiser à l'embouchure de la rivière de Guayaquil, où il captura quelques navires, puis il revint au Callao, et n'y retrouvant pas les navires qu'il y avait laissés sous le commandement de l'amiral Blanco, il le fit mettre en jugement pour ce fait à son retour au Chili. L'amiral Blanco fut acquitté; mais il devint un des premiers et des plus implacables ennemis de Cochrane, qui en eut beaucoup dans ce pays.

La conduite et la manière d'être de l'amiral ne contribuèrent pas moins que la jalousie qu'il inspirait à fomenter contre lui de violentes rancunes et des haines passionnées.

Épris, comme la plupart de ses compatriotes, des coutumes et des habitudes de son pays natal, il voulut les implanter au Chili; hors de l'escadre comme dans l'escadre même, il exigeait que chacun se pliât aux idées et aux usages de sa nation. Tout officier étranger, et même chilien ou américain, lui portait ombrage, et

presque tous se virent contraints, pour n'avoir plus à subir les mauvais effets de son caractère hautain et de son égoïsme national, d'aller chercher fortune ailleurs. Les chefs de l'expédition, et surtout le général San-Martin, ne virent pas d'un bon œil cette manière d'agir, qui ne pouvait manquer d'être extrêmement nuisible aux succès de la cause commune.

Le voyageur Stevenson attribue toutes les fautes de Cochrane au général San-Martin; mais il est facile de s'apercevoir qu'il n'a eu pour but, dans son appréciation partiale des faits, que de justifier son illustre compatriote des griefs qu'on lui imputait. Il n'a, du reste, pas dit un mot du despotisme et de la cupidité de l'amiral, qu'à tort ou à raison on lui a si souvent reprochés. Quant à moi, comme je me propose de dire toute la vérité, je mettrai mon lecteur à même de se former une opinion juste et complète sur la valeur de ces accusations, en lui exposant purement et simplement tous les faits qui concernent l'amiral.

Il était nécessaire, avant de commencer l'historique de la guerre du Pérou, de raconter les déplorables divergences qui, tout d'abord, divisèrent les forces des principaux chefs de l'armée libératrice et déterminèrent souvent leur conduite ultérieure.

On apprit, en 1819, qu'un armement se préparait à Cadix pour venir augmenter les forces navales des Espagnols au Pérou. On résolut au Chili de prévenir l'arrivée de ces renforts et d'envoyer l'amiral Cochrane au Callao pour brûler la flotte ennemie. L'amiral y arriva, le 28 septembre 1819, avec deux brûlots; mais les fusées qui, dit-on, avaient été préparées par les prisonniers espagnols au Chili, étaient très-mal faites et ne produisirent aucun effet. Ses brûlots n'eurent pas le succès de ceux qu'il avait armés autrefois contre les navires français en rade de l'île d'Aix. La brise de terre les repoussait de la côte, et il n'avait pas le secours de marées puissantes, comme toutes celles des

hautes latitudes, pour les diriger, à l'aide du courant, sur les navires qui étaient à l'ancre dans le port.

L'amiral expédia une partie de la flotte à Santa, petit port au nord de Lima, pour rafraîchir les équipages, et l'autre partie à Pisco, après avoir donné l'ordre au colonel Charles de s'emparer de cette ville et des cargaisons d'eau-de-vie déposées dans les magasins du gouvernement.

L'expédition réalisa tous ces projets; on s'empara du fort et de la ville; mais le colonel qui la commandait perdit la vie en combattant. Les Chiliens s'emparèrent de douze à quinze mille jarres (botijas) de cent à cent vingt bouteilles d'eau-de-vie. L'expédition de Pisco vint rejoindre l'amiral, qui dirigea une partie de la flotte sur Valparaiso, et partit avec la frégate *l'O'Higgins*, le navire *le Lautaro* et le brick *le Galvarino*, pour la rivière de Guayaquil, dans l'espoir de rencontrer *la Prueva* qui avait paru vis-à-vis du Callao tandis qu'il bloquait le port. Arrivé à l'embouchure du golfe, il remonta jusqu'à la Puna, où il captura deux gros navires marchands de six et de neuf cents tonneaux chargés de bois : *l'Aguila* et *le Milagro*. Il apprit là que la frégate, arrivée le 15 à la Puna, avait placé son artillerie sur des radeaux et était remontée jusqu'à Guayaquil. L'amiral ne pouvait, avec une seule frégate, tenter le coup de main qui avait déjà si mal réussi au commodore Brown. Mettant donc ses prises sous la garde de deux de ses navires, il partit avec *l'O'Higgins*, sans même avertir ses officiers, pour Valdivia, où il s'empara du brick de guerre espagnol *le Potrillo*, qui avait été expédié du Callao avec de l'argent pour les gouverneurs de Valdivia et de Chiloë. Réduit à ses propres forces, il ne pouvait tenter la prise de Valdivia, et, sans se proposer rien d'arrêté, il vint mouiller dans la baie de Talcahuano.

Le général Freiré, qui, plus tard, fut directeur du Chili,

commandait alors cette province. Cochrane lui fit [illegible] de quelle importance serait pour le Chili la pri[illegible] des forts de Valdivia. Le général se laissa [illegible] et les troupes de débarquement qu'il [illegible] commandement du major Beauchef, [illegible]

L'expédition étant arrivée près de [illegible] se mit à la tête des troupes, et [illegible] mérite, à la tête des soldats de [illegible] sont en dehors du port, marchèrent [illegible] et quelques heures après le [illegible] teries, qui cependant ne [illegible] pièces d'artillerie. Les [illegible] débarquement poursuivirent [illegible] montagnes, et au bout de [illegible] cent quatre-vingts hommes [illegible] sonniers avec armes et bagages. [illegible] en qualité de gouverneur, et Cochrane [illegible] escadre et les navires qu'il avait capturés.

Pendant ce temps, une troisième expédition [illegible] sous les ordres du général San-Martin [illegible] faite avec don Bernardo O'Higgins [illegible]

Le général San-Martin était [illegible] compte des événements qui [illegible] sentir la nécessité d'entreprendre une [illegible] il espérait engager des officiers [illegible] fallait que tous ces officiers fussent [illegible] la même bravoure; beaucoup d'[illegible] Espagnols sans en avoir [illegible] et avides, hommes [illegible] d'intrigues et de [illegible] importants, et dont [illegible]

d'éloigner du parti de l'indépendance une multitude de personnes qui auraient tout entrepris pour s'affranchir du joug de l'Espagne, si les prétendus libérateurs du pays leur eussent inspiré plus de confiance. Mais ces parvenus sans conscience ne prenaient pas même la peine de dissimuler leurs exactions, et adoptaient à l'envi les mesures les plus impitoyables pour ouvrir un champ plus vaste à leur brigandage public.

Le 20 août 1820, l'expédition sortit de Valparaiso; elle se composait de quelques régiments d'infantèrie et de cavalerie, d'un parc d'artillerie de campagne, ce qui, avec le reste de l'équipage, donnait environ quatre mille sept cents hommes. On embarqua force fusils de munition et un très-grand nombre d'uniformes destinés aux recrues et aux soldats espagnols qui se rangeraient sous les drapeaux indépendants. Le général en chef San-Martin, qui la commandait, prit alors le titre de protecteur et s'adjoignit don Juan Gregorio de las Heras pour chef d'état-major général.

Les forces navales, sous le commandement de l'amiral Cochrane, se composaient de sept navires, savoir :

La frégate *la Maria Isabelle*, de quarante-huit canons, avec pavillon amiral;

Le San-Martin (ex-*Windham*), de soixante-quatre;

Le Lautaro, de quarante-quatre;

Ces deux derniers avaient appartenu à la compagnie anglaise des Indes;

La corvette *l'Indépendance*, de vingt-six;

Le brick *le Galvarino*, de dix-huit

L'Araucano, de seize;

Le Puyredon, de quatorze.

L'escadre arriva dans la baie de Pisco le 7 septembre, le

général San-Martin fit débarquer les troupes et marcha sur Pisco, dont il s'empara.

Le lendemain même du débarquement, les officiers supérieurs se réunirent, et, après une longue discussion, se déterminèrent à se rendre aussitôt auprès du général San-Martin pour lui faire connaître le résultat de leur délibération. Il était onze heures du soir, et le général travaillait en ce moment avec son chef d'état-major. Étonné de cette démarche, et craignant une insurrection, il les fit introduire sur-le-champ, et leur demanda, d'un air sévère, les motifs de leur présence à cette heure de la nuit.

« Général, nous n'ignorons pas les difficultés que vous avez eu à surmonter au Chili, pour n'avoir pas voulu concentrer entre vos mains les pouvoirs civils et militaires. Dans l'intérêt de la cause américaine, nous vous supplions de vouloir bien, si nous parvenons à nous établir au Pérou, y conserver le pouvoir jusqu'à ce que vous ayez expulsé l'armée espagnole et réuni un Congrès péruvien. »

San-Martin, tranquillisé sur le but que se proposaient les principaux officiers de l'armée, les remercia de leur confiance et leur dit qu'il ferait connaître le lendemain ses intentions. Effectivement, il fit lire à l'armée une proclamation dans laquelle il disait : *Le jour où le Pérou aura librement prononcé sur ses institutions, mes fonctions cesseront*. Et il tint sa promesse deux ans plus tard.

L'expédition se porta ensuite aux environs de Lima ; le vice-roi don Joachim de la Pezuela fit replier ses troupes sur la ville et envoya un parlementaire à San-Martin pour lui proposer une suspension d'armes, pendant laquelle on essaierait d'aplanir les différends qui existaient entre l'Amérique et la mère-patrie. Les commissaires n'ayant pu s'entendre, les hostilités reprirent leur cours.

De Pisco, le colonel Arenales partit pour Ica, où il augmenta sa division de nouvelles recrues, et, avec deux mille hommes, pénétra dans la Sierra dans le but d'occuper les Espagnols à l'intérieur pendant que les troupes de San-Martin agiraient sur la côte. Après avoir fait un assez grand nombre de prisonniers et avoir obtenu plusieurs avantages importants, Arenales établit à Ica un gouvernement indépendant, puis il continua sa route vers la Nasca. Il avait ordre de rejoindre l'armée libératrice à la côte, par le nord, et d'organiser de nouveaux bataillons.

L'amiral Cochrane était d'avis de débarquer à Chilca, petite rade à dix lieues au-dessus du Callao, et de faire marcher les troupes sur Lima ; mais le général San-Martin voulait au contraire débarquer dans le nord, ou du moins prendre terre dans une des rades les plus convenables au débarquement, telles qu'Ancon, petit port au nord de la capitale. Cochrane se soumit à cette manière de voir sans la partager ; il voyait avec la plus grande peine le général San-Martin s'obstiner à établir son quartier général à Trujillo, séparé de Lima par cent lieues de déserts et de chemins difficiles. Cette détermination du Protecteur ne pouvait manquer de soulever d'unanimes récriminations.

Se voyant à la tête d'une expédition insuffisante pour remplir la mission qu'il s'était proposé, au milieu de populations qui, loin de répondre à son attente et de se soulever en masse à son premier appel, restaient froides et passives, San-Martin ne crut pas sans doute prudent de tenter en rase campagne une lutte dont le succès était incertain, et il cherchait à concentrer ses forces sur un seul point, où elles pourraient s'augmenter de tous les déserteurs espagnols et de tous les mécontents. Dans cette conjoncture et d'après ce plan, Trujillo, entouré de murs, lui paraissait une position d'autant plus convenable que le voisinage du port de Guancacho permettait aux troupes de se réfugier à

bord de l'escadre, si cela devenait nécessaire, en même temps qu'elles pouvaient de là inquiéter l'ennemi et marcher facilement sur Lima, aussitôt que quelques populations se seraient déclarées en faveur de l'indépendance.

San-Martin aimait à temporiser; il préférait voir venir les évènements que de courir la chance d'être déçu dans ses prévisions. Jamais il ne s'est départi de cet esprit de conduite et de cette extrême circonspection.

Les amis de Cochrane l'ont en vain accusé de couardise, il a plus d'une fois donné des preuves de bravoure et d'audace; mais il se déterminait avec peine et très-lentement, et sa retraite prématurée a été elle-même une preuve de cette incertitude perpétuelle qui le tourmentait, et dont il a voulu s'affranchir quand il a senti que le fardeau des affaires qui pesaient sur lui s'alourdissait chaque jour davantage et demandait de plus en plus de promptes et décisives résolutions. Si l'ambition seule avait déterminé sa conduite, il n'eût pas résisté aux vœux unanimes de ses concitoyens, et résigné de si hautes fonctions, alors que protecteur du Pérou, république indépendante, son autorité n'était pas moins respectée que celle du monarque le plus absolu et qu'il ne tenait qu'à lui de consolider et de perpétuer son pouvoir.

L'amiral Cochrane, se fiant aux inspirations de sa bravoure et de son génie, aimait les coups de tête où tout se décide en un instant. Les hésitations et les ajournements paralysaient son ardeur, et les succès que son audace lui avait mainte fois procurés n'étaient pas faits pour ébranler sa conviction sur l'excellence de sa manière de voir et de sentir. Champion aventureux, il était toujours le premier au milieu des dangers, qu'il recherchait sans relâche et affrontait avec hardiesse, ne craignant rien, pas même de succomber, pourvu qu'il succombât glorieusement. San-Martin, au contraire, ne perdait jamais de vue les

grands intérêts qui lui étaient confiés; il ne pensait pas devoir pêcher par trop de prudence et de sage lenteur ; il calculait tout, ne donnait rien au hasard et s'effrayait trop peut-être de la possibilité d'un échec qui eût compromis, du moins pour long-temps, le bonheur et la liberté de tout un peuple.

Ces deux caractères se repoussaient donc mutuellement. Leurs tendances politiques ne différaient pas moins. San-Martin voulait faire du Pérou un pays indépendant du Chili, idée conforme d'ailleurs à la position topographique des deux pays. L'amiral Cochrane comprenait cette nécessité ; mais il considérait toujours San-Martin comme le général de l'expédition chilienne, et il craignait qu'après avoir donné l'indépendance au Pérou, son rival ne confondît les deux pays par des avantages réciproques, de façon à n'en faire qu'une seule et même république, travaillant de concert comme les membres d'une grande famille dont il eût été le chef naturel.

Cette crainte puérile provenait sans doute de ce que l'amiral Cochrane, ne connaissant pas suffisamment les peuples des tropiques, s'était fait une idée fausse de leur caractère; s'il eût été à même de comparer les instincts et les intérêts des Chiliens et des Péruviens, il aurait vu qu'une alliance définitive et absolue entre ces deux peuples était impossible. L'expérience l'a constamment prouvé; dans tous les temps, ces deux pays se sont fait une guerre sourde, une concurrence implacable; ils ont, à l'envi l'un de l'autre, exclu leurs produits de leurs marchés respectifs, dussent-ils pour cela favoriser, à leur détriment, le commerce étranger. Cette jalousie a souvent dégénéré en une guerre désastreuse et fatale à l'une et à l'autre nation.

Ces deux grands états devaient donc rester politiquement et topographiquement divisés, et avoir des gouvernements distincts ; mais il eût été d'une bonne et sage politique d'essayer, en dépit

des obstacles, de les unir par un traité de commerce qui, en faisant de chacun de ces deux pays un vaste débouché pour les produits de l'autre, y eût entretenu la paix et l'abondance. Le tort de ces deux peuples a été de partager trop servilement les haines et les passions des ambitieux égoïstes qui se disputaient le pouvoir sans s'inquiéter de leurs véritables intérêts. Mieux instruits des conditions naturelles de leur prospérité, ils se fussent fortifiés l'un par l'autre au lieu de se déchirer et de s'appauvrir mutuellement.

Une partie de l'escadre escorta l'armée à Ancon, et l'autre vint, avec l'amiral, reprendre le blocus du Callao. Les deux frégates espagnoles *la Prueva* et *la Vanganza* s'étaient éloignées des côtes du Pérou, mais la frégate *l'Esmeralda* était restée dans le port de Callao pour protéger la rade; elle-même était soutenue par un assez grand nombre de chaloupes canonnières, deux bricks, deux goëlettes et trois grands navires du commerce armés. On avait fermé, par une chaîne flottante, le port où ces navires étaient mouillés, afin de les garantir de toute surprise pendant la nuit.

L'amiral, ne voyant là qu'une occasion de manifester son aventureuse audace, conçut le projet d'enlever la frégate, qui, indépendamment de ses auxiliaires, était encore protégée par les batteries du fort. Il le communiqua aux capitaines et aux équipages, en s'engageant à leur abandonner les navires qu'ils pourraient capturer. Le projet fut adopté par acclamation, tous voulurent prendre part à l'entreprise, et quelques officiers de l'armée désirèrent même faire partie de l'expédition.

L'amiral, avec la plus grande partie de ses forces, sortit de la baie la veille du jour où il se proposait d'attaquer, ruse de guerre qui avait pour but de laisser croire aux Espagnols qu'ils allaient donner chasse à quelques navires marchands aperçus au dehors, dans l'espoir que les équipages des navires espagnols se relâ-

cheraient un peu de leurs précautions pendant leur absence.

La frégate des États-Unis *la Macédoine* et la frégate anglaise *l'Hyperion* étaient mouillées en dehors de la chaîne; il était à craindre que leurs sentinelles ne donnassent l'éveil en hélant les assaillants lorsqu'ils passeraient le long de leur bord; mais il n'en était pas moins convenable d'attaquer de ce côté afin d'être couverts pendant quelque temps par le corps de ces navires. Vers minuit, quatorze canots et chaloupes, portant deux cent cinquante volontaires, s'avancèrent en deux divisions sous le commandement des capitaines Crosby et Guise, et passant près de *la Macédoine* et de *l'Hyperion*, franchirent la chaîne. L'amiral, qui se tenait en tête de la flottille, fut hélé par la première chaloupe canonnière espagnole; mais alors, s'approchant résolument de l'officier qui commandait, il lui cria : *Silentio ó muerte!* L'officier, surpris d'une attaque aussi imprévue, n'opposa aucune résistance et laissa passer l'amiral, qui pénétra sans bruit jusqu'auprès de *l'Esmeralda*. Arrivé le premier sur le pont, il se délivre de la sentinelle et donne le signal de l'abordage à tous ses compagnons qui, à l'instant même, fondent sur le navire et se rendent maîtres du gaillard d'arrière. Quelques soldats de marine, réveillés en sursaut, se saisissent de leurs armes et se retirent sur le gaillard d'avant, d'où ils font un feu assez nourri pendant quelques minutes; mais le reste de l'équipage, stupéfait, épouvanté, ne peut ou n'ose monter sur le pont pour porter secours à ceux qui se défendent, ce qui oblige ceux-ci à mettre bientôt bas les armes et à se jeter dans la calle. Lord Cochrane, quoique ayant reçu une balle dans la cuisse, commande avec le plus admirable sang-froid et sans prévenir personne de sa blessure; il fait couper le câble de la frégate et placer un fanal dans la même position que ceux qu'avaient allumés *la Macédoine* et *l'Hyperion*, puis il s'éloigne

du lieu du combat dans la crainte du feu des autres navires, qui, s'apercevant qu'un coup de main s'exécutait à bord de *l'Esmeralda*, tiraient dessus pour empêcher qu'on ne l'enlevât. Cette mitraillade désespérée n'eut d'autre effet que de blesser grièvement dans sa chambre le commandant espagnol de la frégate. Malgré les ordres que l'amiral avait donnés à plusieurs embarcations d'enlever des navires de commerce, la rade étant en éveil et les batteries faisant un feu trop vif, le plan de l'amiral ne put recevoir son entière exécution.

La population du Callao était exaspérée de la prise de la frégate, et comme son orgueil ne lui permettait pas de s'avouer vaincue, elle aima mieux crier à la trahison, et le lendemain l'équipage du canot de provisions de la frégate *la Macédoine*, sous la vague et fausse accusation d'avoir porté des secours à l'amiral Cochrane, fut impitoyablement massacré!

Ce fait d'armes est certainement un des plus hardis qui se puisse imaginer. Si l'amiral, au lieu de trouver au commandement de la chaloupe canonnière un homme sans courage, y eût rencontré un adversaire digne de lui, il eût pu lui-même être fait prisonnier ou périr dans les flots de la baie en entraînant une partie de la flotte dans sa perte! Mais comme en guerre le succès justifie tout, et que, sans une sorte de témérité, les entreprises grandes et périlleuses ne s'accompliraient pas, il n'en faut pas moins glorifier sans réserve l'amiral Cochrane de son héroïque énergie.

L'armée et l'escadre ne pouvant se procurer ni vivres, ni secours, le général San-Martin fit lever l'ancre et partit pour Huacho, qui n'est éloigné de Lima que de vingt-cinq lieues; mais vingt-cinq lieues de sables et de désert! Il établit son quartier général à Huaura, joli village dans une excellente situation, à deux lieues du port, et d'où il pouvait aisément communiquer

avec l'intérieur et attendre l'effet du mouvement du colonel Arenales.

Le succès de l'amiral exerça une telle influence sur l'esprit des soldats colombiens au service de l'Espagne, qu'à Lima, le bataillon de Numancia, qui avait long-temps fait la guerre avec Morillo et qui était un des plus beaux de l'armée royale, changea de drapeau et se réunit aux Indépendants. De son côté, Arenales, depuis son combat d'Ica, marchait de triomphe en triomphe et entrait successivement à Guamanga, dans la vallée de Jauja, à Tarma et à Pasco, capitale des riches mines de ce nom, après avoir battu et fait prisonnier le général O'Reilly, ce qui lui permettait d'établir ses communications avec l'armée du général San-Martin.

A la nouvelle de ces succès, la ville et la province de Huanuco, ainsi que les villes de Cuenca et de Loxa, levèrent l'étendard de la liberté. Ces deux dernières villes étaient autrefois célèbres pour leur quinquina rouge; mais depuis la découverte du calisaya, espèce de quina qui croît dans le haut Pérou et qui fait aujourd'hui une des principales branches du commerce de la Bolivia, elles ont perdu beaucoup de leur ancienne splendeur.

Pendant le séjour des Indépendants à Huaura, lord Cochrane et le colonel Miller s'emparèrent d'Arica et de Tacna. De son côté, le général en chef s'efforçait de rallier à sa cause tous les grands propriétaires du pays. Son armée interceptait les convois qui venaient des provinces du nord pour fournir aux besoins de la capitale, et une partie de la flotte bloquait toujours le Callao, dans le double but de s'emparer des forts et d'empêcher que les vivres ne pénétrassent à l'intérieur.

Le vice-roi, don Joachim de la Pezuela, fut accusé par l'armée royale de n'avoir pas pris toutes les mesures nécessaires pour repousser l'ennemi; les mécontents, à la tête desquels se trouvaient

la plupart des officiers supérieurs, le déposèrent et élevèrent à sa place le général don José de la Serna, qui avait été nommé au commandement du haut Pérou. L'arrivée d'un commissaire de l'Espagne fit conclure une trêve entre le général San-Martin et le général la Serna; cette trêve arrêta les progrès du colonel Miller dans l'intérieur; mais entre des intérêts si diamétralement opposés, toute transaction ne pouvait être qu'éphémère, et les hostilités ne tardèrent pas à reprendre avec une nouvelle vigueur.

Le général La Serna comprenant qu'il lui faudrait tôt ou tard évacuer Lima, dont les habitants, fatigués du blocus, privés de toutes ressources et menacés de la famine, penchaient chaque jour davantage du côté des Indépendants, annonça hautement son intention de quitter la ville, en invitant ceux qui voudraient le suivre à se rendre dans les forteresses du Callao. Trois jours après cette déclaration, les Liméniens envoyèrent une députation au général San-Martin, qui entra bientôt dans la ville comme Protecteur du Pérou, libre et indépendant, jusqu'à la convocation d'un Congrès national.

Le général San-Martin ne songea pas à conserver la dictature; il avisa de suite aux moyens d'établir une forme de gouvernement et de donner des lois au nouvel état qui venait de se fonder. Il composa un ministère, et les membres du corps municipal furent convoqués à l'hôtel de ville pour arrêter les termes de la proclamation qui devait annoncer au monde l'affranchissement de la patrie!

Cette solennité eut tout l'éclat d'un premier enthousiasme patriotique et toute la pompe dont ce pays aime à orner ses fêtes et ses grandes cérémonies.

Le Protecteur, entouré des généraux et des officiers de l'armée, de la noblesse et du clergé, mit la liberté et l'indépen-

avec l'intérieur et attendre l'effet du mouvement du colonel Arenales.

Le succès de l'amiral exerça une telle influence sur l'esprit des soldats colombiens au service de l'Espagne, qu'à Lima, le bataillon de Numancia, qui avait long-temps fait la guerre avec Morillo et qui était un des plus beaux de l'armée royale, changea de drapeau et se réunit aux Indépendants. De son côté, Arenales, depuis son combat d'Ica, marchait de triomphe en triomphe et entrait successivement à Guamanga, dans la vallée de Jauja, à Tarma et à Pasco, capitale des riches mines de ce nom, après avoir battu et fait prisonnier le général O'Reilly, ce qui lui permettait d'établir ses communications avec l'armée du général San-Martin.

A la nouvelle de ces succès, la ville et la province de Huanuco, ainsi que les villes de Cuenca et de Loxa, levèrent l'étendard de la liberté. Ces deux dernières villes étaient autrefois célèbres pour leur quinquina rouge; mais depuis la découverte du calisaya, espèce de quina qui croît dans le haut Pérou et qui fait aujourd'hui une des principales branches du commerce de la Bolivia, elles ont perdu beaucoup de leur ancienne splendeur.

Pendant le séjour des Indépendants à Huaura, lord Cochrane et le colonel Miller s'emparèrent d'Arica et de Tacna. De son côté, le général en chef s'efforçait de rallier à sa cause tous les grands propriétaires du pays. Son armée interceptait les convois qui venaient des provinces du nord pour fournir aux besoins de la capitale, et une partie de la flotte bloquait toujours le Callao, dans le double but de s'emparer des forts et d'empêcher que les vivres ne pénétrassent à l'intérieur.

Le vice-roi, don Joachim de la Pezuela, fut accusé par l'armée royale de n'avoir pas pris toutes les mesures nécessaires pour repousser l'ennemi; les mécontents, à la tête desquels se trouvaient

la plupart des officiers supérieurs, le déposèrent et élevèrent à sa place le général don José de la Serna, qui avait été nommé au commandement du haut Pérou. L'arrivée d'un commissaire de l'Espagne fit conclure une trêve entre le général San-Martin et le général la Serna; cette trêve arrêta les progrès du colonel Miller dans l'intérieur; mais entre des intérêts si diamétralement opposés, toute transaction ne pouvait être qu'éphémère, et les hostilités ne tardèrent pas à reprendre avec une nouvelle vigueur.

Le général La Serna comprenant qu'il lui faudrait tôt ou tard évacuer Lima, dont les habitants, fatigués du blocus, privés de toutes ressources et menacés de la famine, penchaient chaque jour davantage du côté des Indépendants, annonça hautement son intention de quitter la ville, en invitant ceux qui voudraient le suivre à se rendre dans les forteresses du Callao. Trois jours après cette déclaration, les Liméniens envoyèrent une députation au général San-Martin, qui entra bientôt dans la ville comme Protecteur du Pérou, libre et indépendant, jusqu'à la convocation d'un Congrès national.

Le général San-Martin ne songea pas à conserver la dictature; il avisa de suite aux moyens d'établir une forme de gouvernement et de donner des lois au nouvel état qui venait de se fonder. Il composa un ministère, et les membres du corps municipal furent convoqués à l'hôtel de ville pour arrêter les termes de la proclamation qui devait annoncer au monde l'affranchissement de la patrie!

Cette solennité eut tout l'éclat d'un premier enthousiasme patriotique et toute la pompe dont ce pays aime à orner ses fêtes et ses grandes cérémonies.

Le Protecteur, entouré des généraux et des officiers de l'armée, de la noblesse et du clergé, mit la liberté et l'indépen-

dance du Pérou sous la protection de l'Etre Suprême! Une médaille fut frappée en l'honneur de ce jour mémorable, 28 juillet 1821 ! et elle fut distribuée au peuple, qui la reçut avec toute l'ardeur et tout l'enthousiasme que devait faire naître une semblable fête chez une population aussi impressionnable que celle de Lima.

Des lois et des ordonnances, rendues contre les royalistes et contre le clergé, furent bientôt suivies d'une loi de douanes et de décrets relatifs aux esclaves, par lesquels il fut déclaré qu'on n'introduirait plus d'esclaves dans le Pérou, que les enfants des esclaves qui naîtraient après la proclamation de l'indépendance seraient affranchis en naissant, et que tous les hommes libres seraient aptes à jouir des mêmes droits politiques que les autres citoyens! Enfin, on promulgua successivement une loi qui fixait et déterminait le droit des citoyens, une autre sur le serment que devaient prêter les étrangers en recevant leurs lettres de naturalisation; d'autres sur l'instruction publique, sur l'installation de la haute chambre de justice; des statuts provisoires pourvurent à toutes les nécessités du gouvernement jusqu'à l'établissement d'une constitution permanente. Ces mesures prouvent que le Protecteur voulait sérieusement l'indépendance et la liberté du Pérou.

C'est à cette époque que j'arrivai dans ce pays, peu de temps après la capitulation des forts du Callao, par suite d'une convention entre le général Lamar et San-Martin, qui en prit possession au nom de la république!

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Entrée au service du Pérou. — Abdication de San-Martin. — Départ de Valparaiso. —Arica.—Ses embarcations.—Pisco.—Ses produits.—Le Guano.—Le général Lamar. — Renvoi de la division colombienne. — Organisation du service de transport. — Le général Paz del Castillo.—Les Ravanas.—Débarquement à Guayaquil.

Cédant aux bienveillantes sollicitations des passagers que j'avais amenés à bord de *la Rita*, le gouvernement péruvien m'offrit d'entrer au service du Pérou, et me donna le commandement d'une grande corvette de 600 tonneaux qui devait être employée comme transport militaire.

La Colombie ne pouvait avoir dans l'océan Pacifique qu'une très-faible marine appartenant à son département de Guayaquil; car toutes les côtes du Choco jusqu'à Panama sont à peine peuplées, et les provinces de l'intérieur se gardent par la difficulté des routes qui y conduisent. Le Pérou, au contraire, ayant une grande étendue de côtes, avait besoin d'une marine militaire assez considérable pour les garder, empêcher l'équipement de corsaires espagnols, ou l'armement de quelques navires de guerre qui pussent aider les opérations des royalistes et contrarier celles des Indépendants. Ces considérations me déterminèrent à accepter les propositions qui me furent faites avec le plus gracieux empressement.

Peu de temps après mon entrée au service, je fus mandé au ministère de la marine. — Le gouvernement, me dit don Thomas Guido, a jeté les yeux sur vous pour remplir une mission à laquelle S. E. le Protecteur attache une grande importance.

Vous prendrez le commandement de la goëlette de guerre *l'Estrella;* vous embarquerez, au Callao, vingt-cinq hommes des troupes de marine, sous les ordres du capitaine d'état-major Ximénès et d'un lieutenant; vous visiterez tous les ports, toutes les criques de la côte au nord de Lima, pour détruire et brûler les bâtiments et les embarcations ennemies que vous rencontrerez. Vous débarquerez vos vingt-cinq hommes et le lieutenant à Payta, où vous ferez des vivres et de l'eau pour trois mois. Vous vous remettrez en mer comme pour revenir à Lima, et le lendemain de votre sortie, vous ouvrirez vos dépêches cachetées.

Je visitai toute la côte; je brûlai plusieurs embarcations et soutins heureusement quelques combats contre des partis espagnols que je trouvai dans les Coletas. Cette expédition avait pour but d'attirer sur la côte les troupes espagnoles, afin que le général Arenales pût s'interner avec plus de facilité par la vallée de Jauja. Elle réussit complètement. On voulut alors lui donner plus d'importance qu'elle n'en avait réellement, et cela me valut d'être nommé, quoique je fusse le plus jeune officier de l'armée, *bene merito* de l'ordre du Soleil, seconde classe, ce qui, dans l'ordre de la Légion d'honneur, correspond au grade de commandeur.

Mes dépêches, que j'ouvris après mon départ de Payta, me donnaient l'ordre de me diriger sur les îles Marquises et sur O'Tahiti. Comme ce voyage fera le sujet du troisième volume de cet ouvrage, je ne le décrirai pas ici; qu'il me suffise de dire qu'après avoir rempli la mission dont j'étais chargé, je revins à Lima assez à temps pour prendre le commandement de *l'Aurora*, et conduire à Valparaiso don José Salaza, ambassadeur au Chili, le colonel Lafuente, envoyé à Buenos-Ayres, et le frère du général Alvarado, qui allait au Chili pour acheter les chevaux destinés à remonter la cavalerie qui devait débarquer à Arica.

Pendant notre séjour au Chili, nous vîmes arriver *le Belgrano*.

Ce navire portait le Protecteur, qui s'était retiré volontairement de la vie publique. Son abdication eut une influence si funeste sur les destinées du Pérou, que je crois devoir entrer dans quelques détails à ce sujet.

San-Martin avait quitté Guayaquil aussitôt après son entrevue avec Bolivar. Il était arrivé à Lima le 19 août 1822, et avait installé le Congrès le 20 septembre suivant. Il se rendit à l'ouverture de la session, accompagné de tout son état-major, des principaux officiers de l'armée et des magistrats; et, au grand étonnement de ceux qui lui étaient dévoués, et plus encore peut-être de ceux qui l'accusaient d'aspirer au commandement absolu, il se dépouilla des insignes de sa dignité, en disant : « J'accomplis un devoir et j'obéis au vœu de mon cœur en déposant le pouvoir dans vos mains. Si le Pérou me doit quelque reconnaissance, c'est pour l'avoir accepté contre ma volonté. Je prie l'Être Suprême de donner aux représentants de la nation l'habileté et les lumières nécessaires à son bonheur. Péruviens! dès ce jour le Congrès est installé et le peuple résume en lui le pouvoir suprême. »

Le général fut conduit jusqu'aux portes de la salle par six députés, et laissa en se retirant six plis cachetés. On les ouvrit aussitôt, sur la proposition du président, le docteur Luna Pizarro. Le premier contenait ces mots : « Mes triomphes sur les champs de bataille n'ont jamais rempli mon cœur d'un sentiment de joie aussi profond que celui qu'il éprouve aujourd'hui. L'Amérique doit son émancipation à un enchaînement prodigieux de faits; mais il manquait au Pérou une représentation nationale qui assurât et consacrât ses libertés. Ma gloire est à son comble, puisque j'ai installé le Congrès constituant. Je dépose dans ses mains le pouvoir qu'une nécessité absolue m'a contraint d'accepter; je l'ai exercé avec répugnance, et le souvenir de l'avoir obtenu peut seul en ce moment troubler mon bonheur. Si mes

services méritent quelque considération, je les invoquerai afin que tous les députés consentent à ne pas me laisser plus longtemps à la tête du gouvernement. Tout autre ordre me trouvera docile à la voix du pouvoir souverain de la nation; je lui obéirai comme citoyen du Pérou, et je lui ferai obéir comme soldat. »

Après cette lecture, le Congrès nomma le général don Jose de San-Martin généralissime des armées du Pérou, et une commission fut chargée de lui porter ce décret. Le lendemain, il se réunit de nouveau et décréta à l'unanimité :

1° Que San-Martin serait déclaré fondateur de la liberté du Pérou, et qu'il aurait le droit de porter l'écharpe bicolore dont il s'était dépouillé;

2° Qu'il aurait le grade de capitaine-général;

3° Qu'il continuerait à jouir du même traitement que par le passé.

Les députés chargés de porter à San-Martin le décret du Congrès revinrent en annonçant que le général avait accepté le titre, mais qu'il avait refusé le pouvoir et qu'il s'était embarqué cette nuit même au Callao pour le Chili. Ils remirent au Congrès une dépêche dans laquelle San-Martin lui adressait ses remercîments et ses adieux. Je n'en citerai que ces mots : « La haute position à laquelle vous croyez devoir m'élever nuirait aux véritables intérêts de la nation, en alarmant ceux qui veulent sincèrement la liberté, en divisant l'opinion, et surtout en diminuant la confiance que votre souveraineté et l'indépendance absolue de vos décisions doivent toujours inspirer... Les Espagnols ne sont plus redoutables; une armée nombreuse, commandée par des chefs habiles, est disposée à se mettre en marche afin de terminer la guerre. Je n'ai plus rien à faire, puisque j'ai rempli la promesse que j'avais faite au Pérou de réunir ses représentants. » .

Il est évident que San-Martin dissimulait ses craintes pour ne

pas jeter le découragement [illegible]
L'histoire impartiale lui rep[illegible]
d'un trop grand désintere[illegible]
des forces du pays qu'il [illegible]
avait encore besoin de lui [illegible]
de l'avoir consolidé, et [illegible]
intrigues et à toutes les [illegible]
à la nécessité de la présence [illegible]
ressement politique du hér[illegible]

Nous restâmes au Chili pen[illegible]
chevaux que nous devions [illegible]
l'ancre pour Arica, le 5 [illegible]
devaient nous suivre les [illegible]

Nous côtoyions la terre [illegible]
calmes qui règnent la nuit [illegible]
châmes à la hauteur du p[illegible]
sud. Les loups marins [illegible]
toutes les nuits leurs cris [illegible]
interceptaient les rayons [illegible]
passage de cette carav[illegible]
entières, et l'œil n'en p[illegible]
croire que cette multitude [illegible]
De petits poissons et [illegible]
abondent sur les [illegible]
dante pâture; mais [illegible]
aux besoins d'une tel[illegible]
depuis Payta, dans le [illegible]
qu'à la baie de Me[illegible]
avec les contours, [illegible]

Si l'on suppose que [illegible]
gueur, mettant une [illegible]

appartiennent à un banc de 1,000 pieds de largeur et de 25 pieds de hauteur, 75,000 oiseaux auront passé dans une seconde. En réduisant ce chiffre de moitié pour les espaces vides, il en reste encore 37,500 par seconde, soit 2,250,000 par minute et 135,000,000 par heure. C'est ce qui explique l'abondance de fiente sur certains endroits des côtes où ces oiseaux ont l'habitude de se poser, abondance telle, qu'on en charge fréquemment d'énormes cargaisons. Le calcul qui précède est purement approximatif; je ne l'ai produit qu'afin de donner un aperçu de ces masses immenses qui traversent les régions de l'air au-dessus des côtes du Pérou. Il est vrai de dire que ces oiseaux ne passent pas toujours en bandes aussi serrées et dans une seule direction; bien souvent ils suivent les bancs de poissons et changent de place avec eux.

Ces espèces de cormorans (*Ardea et Phenicoptères*) s'abattent volontiers sur le pavillon de Pica, petite montagne sur le bord de la côte. La solitude de ce lieu le leur a fait choisir de préférence; car ils se reposent toujours sur les points les plus déserts et sur les îlots qui ne sont pas fréquentés par les navires. La fiente que l'on vient recueillir à Pica sert d'engrais aux campagnes d'Arica, d'Ilo, Mollendo, etc. Quand on passe sous le vent de ces embarcations, l'odeur infecte qui s'en exhale se communique jusqu'à vous et se conserve pendant plusieurs heures. (Voir à l'appendice la note sur le Guano.)

Derrière les hautes falaises qui bordent la côte, apparaissent les sommets couverts de neige des Cordillères. Quand le brouillard du matin se dissipe à l'approche du soleil, de magiques effets d'ombre et de lumière projettent sur tous les objets une teinte merveilleuse que les dentelures des montagnes nuancent à l'infini. Ces effets varient encore quand le soleil est à son apogée ou à son déclin. Les montagnes des Andes sont séparées par des

vallées [illegible]

[illegible]

[illegible]

Toutefois, il [illegible]

pourrait [illegible]

quelque chose [illegible]

Le lendemain [illegible]

[illegible]

troupes [illegible]

l'armée était [illegible]

taient [illegible]

des hommes [illegible]

été [illegible]

[illegible]

[illegible]

jusque [illegible]

Au [illegible]

navire français [illegible]

Sophie, capitaine [illegible]

guerre anglaise [illegible]

l'occasion [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

les mouvements [illegible]

qui [illegible]

[illegible]

Le général [illegible]

ses opérations [illegible]

chevaux pour [illegible]

vers la [illegible]

pénible les avait amaigris et presque épuisés. Cette nécessité contrariait d'autant plus le général que tous les chevaux qu'on attendait n'étaient pas encore arrivés. Dans son impatience, Alvarado ne prenait pas garde qu'il nous eût été impossible de partir plus tôt de Valparaiso, puisque, dans le cas où nous aurions devancé l'expédition, nous n'aurions su où débarquer nos chevaux. Le frère du général resta à terre pour préparer les pâturages.

Toutes les chaloupes des navires qui étaient sur rade furent mises en réquisition, et nos chevaux furent promptement débarqués. Les deux autres transports arrivèrent trois jours après, avec leurs chevaux dans un bien plus piteux état que les nôtres; ces navires étant moins grands, les chevaux avaient beaucoup plus souffert, et un assez grand nombre avait même succombé.

Le plan du général San-Martin avait été d'embarquer secrètement quinze cents hommes, sous les ordres du colonel Miller, qui les ferait débarquer à Iquique, et de là les conduirait à marche forcée contre le général espagnol Olañeta, dont la division, forte de trois à quatre mille hommes, était disséminée dans le département de Potosi. Miller devait donc essayer de surprendre et de battre en détail cette division, et armer les populations, qui n'attendaient que sa présence pour se soulever.

Les Espagnols comptaient alors cinq mille hommes dans la vallée de Jauja, sous les ordres du général Canterac; trois mille dans le Sud, près de la côte d'Arica et de Mollendo, commandés par le général Valdès; trois mille autres dans le haut Pérou avec Olañeta, et enfin quelques bataillons au Cuzco, à la Paz et dans quelques autres garnisons. Les divisions royalistes étant à de grandes distances les unes des autres, le général Arenales pouvait battre celles du Nord, Alvaro celles du centre, tandis que le colonel Miller détruirait ou disperserait celles du Sud.

Après l'abdication de San-Martin, le Congrès des provinces libérées, auquel tous les corps présents à Lima avaient juré obéissance et fidélité, le 25 septembre 1822, nomma une junte administrative composée du général Lamar, qui fut chargé de la présidence, du comte de Vista-Florida et de don Filippe Alvarado, frère du général, qui devait commander l'expédition d'Arica. Cette junte se proposant de continuer l'œuvre du Protecteur, en expulsant les Espagnols de celles des provinces péruviennes qu'ils occupaient encore, fit tous ses efforts pour recruter des troupes et former les deux divisions dont San-Martin avait donné l'idée et tracé les opérations avant son entrevue avec Bolivar à Guayaquil. L'une de ces divisions, sous les ordres du général Arenales, au nombre de quatre mille hommes, devait s'avancer dans l'intérieur jusqu'à Cuzco, et soulever les provinces sur sa route. L'autre, forte de trois mille huit cent cinquante-neuf hommes, sous les ordres du général Alvarado, s'était embarquée au Callao et était venue débarquer à Arica, d'où elle devait marcher sur Tacna et Moquegua, et venir rejoindre la division Arenales en essayant de surprendre et de tourner les Espagnols.

Ce plan eût sans doute parfaitement réussi avec des chefs à la hauteur de la tâche qui leur était imposée; mais le général Alvarado n'avait pas les qualités requises pour un commandement de cette importance ; son esprit manquait de puissance et de grandeur. Sa bravoure ne pouvait se mettre en doute, il l'avait prouvé plus d'une fois ; mais il était dépourvu de cette constance et de cette énergie de caractère, véritable courage moral, qui peuvent seules donner l'autorité nécessaire au commandement. Ses perpétuelles incertitudes faisaient échouer ses meilleurs desseins, et bien qu'animé du plus pur patriotisme depuis le commencement de la révolution, sa carrière militaire avait été marquée par plus

pénible les avait amaigris et presque épuisés. Cette nécessité contrariait d'autant plus le général que tous les chevaux qu'on attendait n'étaient pas encore arrivés. Dans son impatience, Alvarado ne prenait pas garde qu'il nous eût été impossible de partir plus tôt de Valparaiso, puisque, dans le cas où nous aurions devancé l'expédition, nous n'aurions su où débarquer nos chevaux. Le frère du général resta à terre pour préparer les pâturages.

Toutes les chaloupes des navires qui étaient sur rade furent mises en réquisition, et nos chevaux furent promptement débarqués. Les deux autres transports arrivèrent trois jours après, avec leurs chevaux dans un bien plus piteux état que les nôtres; ces navires étant moins grands, les chevaux avaient beaucoup plus souffert, et un assez grand nombre avait même succombé.

Le plan du général San-Martin avait été d'embarquer secrètement quinze cents hommes, sous les ordres du colonel Miller, qui les ferait débarquer à Iquique, et de là les conduirait à marche forcée contre le général espagnol Olañeta, dont la division, forte de trois à quatre mille hommes, était disséminée dans le département de Potosi. Miller devait donc essayer de surprendre et de battre en détail cette division, et armer les populations, qui n'attendaient que sa présence pour se soulever.

Les Espagnols comptaient alors cinq mille hommes dans la vallée de Jauja, sous les ordres du général Canterac; trois mille dans le Sud, près de la côte d'Arica et de Mollendo, commandés par le général Valdès; trois mille autres dans le haut Pérou avec Olañeta, et enfin quelques bataillons au Cuzco, à la Paz et dans quelques autres garnisons. Les divisions royalistes étant à de grandes distances les unes des autres, le général Arenales pouvait battre celles du Nord, Alvaro celles du centre, tandis que le colonel Miller détruirait ou disperserait celles du Sud.

Après l'abdication de San-Martin, le Congrès des provinces libérées, auquel tous les corps présents à Lima avaient juré obéissance et fidélité, le 25 septembre 1822, nomma une junte administrative composée du général Lamar, qui fut chargé de la présidence, du comte de Vista-Florida et de don Filippe Alvarado, frère du général, qui devait commander l'expédition d'Arica. Cette junte se proposant de continuer l'œuvre du Protecteur, en expulsant les Espagnols de celles des provinces péruviennes qu'ils occupaient encore, fit tous ses efforts pour recruter des troupes et former les deux divisions dont San-Martin avait donné l'idée et tracé les opérations avant son entrevue avec Bolivar à Guayaquil. L'une de ces divisions, sous les ordres du général Arenales, au nombre de quatre mille hommes, devait s'avancer dans l'intérieur jusqu'à Cuzco, et soulever les provinces sur sa route. L'autre, forte de trois mille huit cent cinquante-neuf hommes, sous les ordres du général Alvarado, s'était embarquée au Callao et était venue débarquer à Arica, d'où elle devait marcher sur Tacna et Moquegua, et venir rejoindre la division Arenales en essayant de surprendre et de tourner les Espagnols.

Ce plan eût sans doute parfaitement réussi avec des chefs à la hauteur de la tâche qui leur était imposée; mais le général Alvarado n'avait pas les qualités requises pour un commandement de cette importance ; son esprit manquait de puissance et de grandeur. Sa bravoure ne pouvait se mettre en doute, il l'avait prouvé plus d'une fois ; mais il était dépourvu de cette constance et de cette énergie de caractère, véritable courage moral, qui peuvent seules donner l'autorité nécessaire au commandement. Ses perpétuelles incertitudes faisaient échouer ses meilleurs desseins, et bien qu'animé du plus pur patriotisme depuis le commencement de la révolution, sa carrière militaire avait été marquée par plus

de défaites que de succès. Les services d'un pareil homme commençaient à devenir fatal à l'expédition.

Le colonel Miller et les autres chefs le pressaient de faire avancer l'armée; le général ne voulut pas se rendre à leurs instances, et dit au colonel que s'il n'était pas satisfait, il pouvait retourner à Lima. Alors Miller, qui devait commander l'avant-garde, prévoyant une catastrophe, le prit au mot et fit embarquer sur mon navire ses chevaux et ses bagages.

Cependant, sur les sollicitations de plusieurs officiers qui comptaient sur son courage et sa fermeté pour se tirer d'embarras, il débarqua de nouveau ses équipages, mais à la condition que ses opérations seraient distinctes et indépendantes de celles du général; il partit alors pour harceler les généraux Canterac et Carratala, et appeler leur attention vers les côtes de Quilca et de Camana. Quant à Alvarado, il marcha par la côte sur Moquegua. Il fallut d'abord, comme prélude de toutes les fatigues qui l'attendaient, que l'armée traversât avec ses bagages un désert de quinze lieues entre Arica et Tacna. Un grand nombre des bêtes de somme qui suivaient l'armée succombèrent dans ce pénible trajet, ce qui diminua d'autant ses ressources et ses forces.

Le général Valdès, qui commandait l'avant-garde espagnole à Torrata, ayant essuyé un échec, battit en retraite et vint rejoindre Canterac, avec lequel il prit sur les Indépendants une revanche éclatante près de Moquegua, les forçant d'abandonner leurs armes, leur artillerie et leurs bagages. La déroute fut complète. Les officiers, les soldats de cavalerie et quelques fantassins arrivèrent à la débandade à Ilo, laissant dans la route la moitié de leurs compagnons mourant de fatigue, de faim et de soif. Il ne restait guère que mille hommes, c'est-à-dire le quart de cette division qui, quelques jours auparavant, était venue débarquer dans l'espoir de délivrer le pays du joug de l'Espagne.

L'affaire fut d'ailleurs assez chaude et ne manqua de périls d'aucun côté. Valdès y eut deux chevaux tués sous lui, il fut lui-même blessé assez grièvement ; mais à lui revinrent les principaux honneurs de la journée.

Dans ce nouvel état de choses, Arenales ne pouvait plus espérer de concerter ses opérations avec Alvarado, et Miler était aussi obligé de se retirer vers Lima, par la côte. Le succès de la cause n'avait jamais été plus sérieusement compromis.

Avec les habitudes et les conditions de la vie militaire européenne, on a peine à comprendre comment le sort d'un pays peut dépendre du succès d'une division de trois ou quatre mille hommes; mais si l'on tient compte des difficultés d'approvisionnement et de transport à travers les déserts des côtes du Pérou ; si l'on remarque que ces trois ou quatre mille hommes ne manquent pas d'affamer promptement les vallées où ils s'arrêtent, les habitations étant dispersées, et les bestiaux et les produits très-peu nombreux ; si enfin l'on se représente tous les obstacles que la nature semble opposer aux efforts de l'homme dans ces parages déserts où la vie sociale ne se manifeste que de loin en loin, et d'une manière toujours insuffisante pour les besoins d'une armée, on ne trouvera plus rien de difficile à comprendre dans le résultat et les conséquences de la défaite de la division des Indépendants.

L'usage des chameaux ou des dromadaires dans le parcours de ces déserts serait d'un immense avantage pour le transport des marchandises. Les mulets dont on se sert habituellement obligent à de longs détours tout exprès pour les faire paître et boire, sous peine de les perdre dans le trajet, tandis qu'avec les chameaux, qui supportent si facilement la faim et la soif, le voyage pourrait se faire en ligne directe. Mais le temps n'est pas opportun pour proposer des mesures d'amélioration au gouvernement

péruvien absorbé dans les divisions politiques qui déchirent le pays. A toutes ces causes qui retardent le progrès de la civilisation et de la liberté dans ces belles contrées, il faut ajouter l'incapacité ordinaire des chefs qui commandent ces armées, dont l'existence est déjà si difficile par elle-même; leur forfanterie, qui dépasse trop souvent leur courage, et surtout leur profonde et grossière ignorance de la science militaire.

Toute la côte du Pérou est déserte et aride; ce ne sont que des terres rougeâtres ou noirâtres dont la surface est parfois blanchie par la fiente des oiseaux; les terrains bas sont sablonneux; les roches principales sont quartzeuses et fendillées ou colorées par des veines de fer. On trouve aussi quelques porphyres feldspathiques.

Arica est située presque au centre du demi-cercle que décrit la côte d'Amérique dans son parcours du sud au nord depuis le cap Horn. Mais, à partir de la montagne de Juan-Dias, la côte prend une direction nord-ouest et sud-est jusqu'à la pointe de la Nasca, où, se redressant un peu, elle incline vers le nord-nord-ouest jusqu'à la pointe de la Aguja, par 6° de latitude sud.

La ville d'Arica est assise d'un côté au pied d'un morne appelé Morro d'Arica, et de l'autre, au nord, au bas d'une montagne assez élevée nommée Monte-Gordo. La vallée est traversée par deux petites rivières qui fertilisent des plantations d'oliviers et des jardins où se trouvent les fruits des tropiques, des figuiers et quelques ceps de vigne.

L'ancrage est au sud d'une petite île vis-à-vis du morne, à trois ou quatre encâblures de la côte. Le fond est successivement de huit, dix, douze et quatorze brasses. Le meilleur mouillage est à fond de roche; on n'y peut mouiller qu'avec une chaîne, encore faut-il prendre les plus grandes précautions, car bien souvent les ancres s'accrochent, et il est alors très-difficile de les faire

d'Arica ne diffèrent en rien de ceux qui se portent dans toutes les provinces de l'Amérique espagnole.

Sur ces côtes, le peuple se nourrit de maïs rôti ou bouilli appelé cancha; le pain, qui se fait avec des blés de l'intérieur de la province, est réservé pour les gens riches. On fait une assez grande consommation de chocolat dans les maisons aisées, et la privation du cacao a été une des plus pénibles que la guerre ait imposées aux habitants d'Arica.

On y mange beaucoup de poissons, de viande sèche de lama et de mouton appelé chalona qu'on apporte aussi de l'intérieur. La vallée produit quelques légumes et quelques fruits, des pommes de terre douces, des giromons et des bananes. Enfin, les bonnes tables se couvrent quelquefois d'oiseaux de mer salés, et même, mais beaucoup plus rarement, de viande fraîche.

Les deux seules rues remarquables de la ville sont celle de la Merced et celle qui conduit à l'église paroissiale. Sur la plus belle place, se trouvent le Cavildo et la maison du gouverneur. Les deux églises, de chétive apparence, ont été pillées par les troupes des deux partis. Toute la banlieue, sauf le centre de la vallée, est absolument déserte : le ruisseau qui la parcourt y répand une fécondité et une fraîcheur qui contrastent avec l'aridité et l'air brûlant qui règnent aux alentours.

Les jardins sont entourés de cactus, d'agaves et de grenadiers. Des bouquets de bananiers, des figuiers, des oliviers et la plupart des arbres fruitiers des tropiques, ombragent les maisons, qui ont presque toutes des varandas recouverts de pampres, car la vigne y est très-abondante.

Cette vallée produit assez d'huile fine pour en exporter sur la côte du Pérou, où elle est très-estimée. Quand les olives sont mûres et noires on les assaisonne et on les mange avec du vinaigre et de petits ognons. On y récolte aussi un peu d'alfafa

(trèfle-luzerne), pour les chevaux, du maïs, des melons d'une qualité excellente, et quelques légumes potagers.

Les sables les plus arides deviennent fertiles aussitôt que l'humidité les pénètre. Mais, comme l'eau est une denrée précieuse dans ces climats brûlants, elle est distribuée, à Arica, selon les besoins de chacun et l'étendue des terrains de chaque propriétaire. La plus grande régularité et la plus rigoureuse équité président à cette répartition. Une foule de procès n'ont pas d'autre cause que les tendances de certains particuliers à prendre la part de leurs concitoyens.

A l'endroit même où l'action bienfaisante du ruisseau cesse de se faire sentir, commence le désert dans lequel s'élèvent de nombreuses collines; les sables, poussés par la brise, les arrondissent à leur sommet, et donnent à tous leurs contours la même uniformité. Les chaînes des Andes se dessinent dans une lointaine perspective, s'échelonnent, et semblent se confondre avec les nuages de l'horizon. Les terrains inférieurs blanchâtres et bruns s'assombrissent en raison directe de l'éloignement; rien de plus aride, rien de plus triste : l'imagination en est accablée!

Des torrents qui descendent des montagnes, à la fonte des neiges ou par suite des pluies qui tombent dans l'intérieur des terres, forment quelquefois des ruisseaux; mais ils ne tardent pas à se tarir dans cet air brûlant, ou à être détruits par des avalanches qui changent le cours de leurs eaux.

La petite ville d'Arica a peu d'importance par elle-même; mais elle est le seul port du haut Pérou, et quoique, depuis cette époque, la Bolivie ait ouvert celui de Cobija, dans la province de Tarapaca, Arica est toujours le seul port fréquenté pour aller à la Paz, à Cochabamba, à Potosi, à Oruro, et dans presque toutes les provinces intérieures du haut Pérou. Lorsque des droits protecteurs ne donneront pas un plus grand avantage

commercial au port de Cobija, le voyageur choisira toujours celui d'Arica pour interner ses marchandises.

Sous le régime espagnol, un ou deux navires par année allaient directement de Cadix à Arica; ils y débarquaient leurs cargaisons, que des mulets portaient ensuite sur les divers points de cet immense pays. Comme ces deux cargaisons ne pouvaient pas contenter les besoins de ces populations, on allait chercher le surplus nécessaire à Lima, qui était alors l'entrepôt général de toute la côte; c'est pourquoi tout le haut Pérou désirait si ardemment une révolution qui vînt émanciper son commerce, et lui permettre de négocier et d'échanger librement ses produits avec toutes les nations européennes.

La côte d'Arica est très-poissonneuse. Les embarcations sont faites de peaux de loup marin, enduites de brai minéral, et cousues ensemble avec des cordes à boyaux. Pour les construire, on fait deux gros tuyaux de peau, que l'on enfle comme des vessies. Quand les boudins sont assez gonflés, on les réunit par des traverses et des courroies de peaux, auxquelles on assujétit quelques planches qui forment le plancher de l'embarcation, qu'on nomme *balsa*.

Les deux boudins se touchent sur l'avant et s'écartent un peu sur l'arrière; à un trou pratiqué à l'extrémité de chaque boudin, est adapté un os de la jambe d'un mouton, et sur cet os un boyau par lequel on enfle la balsa, pour qu'elle puisse surnager en équilibre. Le conducteur s'assied sur l'avant et se sert d'une pagaye à double pelle, pour diriger son frêle esquif. Il est très-difficile de bien conduire cette embarcation; car un seul coup de pagaye donné à faux ou un peu trop fort suffit pour la faire pivoter sur elle-même comme une toupie, ce qui fait perdre l'équilibre à ceux qui sont sur la balsa. Cependant j'ai vu des pêcheurs s'avancer assez loin en mer dans ces dangereuses embarcations. Il



Collignon Del.   Audibran Sculp.

AMÉRIQUE.

Cobija. Costumes et Balsa

Voyage autour du Monde et Naufrages célèbres

faut ajouter à tous ces périls, que si l'un des boudins se crevait par un accident quelconque, l'autre n'ayant plus de point d'appui tournerait sur lui-même, et qu'on serait alors exposé à devenir la proie des requins. Les balsas se servent aussi de la voile pour aller vent-arrière; dans ce cas, on fixe une petite voile en livarne sur l'arrière de la balsa, qui devient alors le devant, et la balsa, sous la double impulsion du vent et de la pagaye, file encore assez rapidement. Les Indiens qui pêchent sur la côte et sont fréquemment obligés de traverser les brisants, se servent de balsa, parce que cette embarcation est la seule qui, par sa nature, puisse se maintenir toujours au-dessus de l'écume de la lame. Quand le pêcheur gouverne bien, il va plus vite que la lame, qui, en déferlant, le pousse avec impétuosité vers la côte; mais quand elle se retire, il pagaye avec force, afin de résister au courant, et il arrive à la côte avec la seconde ou la troisième lame; les autres pêcheurs qui sont à terre saisissent alors les deux côtés des filets, auxquels ils font parcourir une certaine étendue de côtes, et qu'ils tirent ensuite sur la grève. Il arrive parfois qu'un loup marin, en poursuivant le poisson, est tombé dans les filets qu'il déchire et qu'il rompt par la force de ses mouvements. J'ai eu moi-même à subir ce contretemps en tendant des tremailles dans la baie d'Arica.

Les poissons les plus communs de cette côte sont les mulets, qui vont par bancs tellement considérables, qu'on en peut prendre avec des paniers; les congres, qui se prennent à la ligne le long des roches; les cavallas ou maquereaux, et les sardines ou anchoetas, qui vont aussi par bancs; les corbinas, les lubines, poisson très-délicat; les linguaos, les soles, les bonites, les dorades, quelques poissons volants, des raies dont la chair n'est pas mangeable, et enfin des torpilles.

Nous prîmes, à Arica, un officier et deux Indiens que nous

devions débarquer à Pisco; chacun d'eux portait un duplicata des dépêches que le général Alvarado envoyait au général Arenalès, et par lesquelles il lui annonçait le débarquement des troupes à Arica. Le général en avait chargé ces trois personnes, qui toutes connaissaient parfaitement le pays, afin que s'il arrivait malheur à l'officier, l'un des deux Indiens pût au moins s'échapper et remplir sa mission.

Arenalès ne reçut cette communication qu'après la défaite d'Alvarado à Moquegua; irrité de cette négligence du gouvernement, qui l'avait empêché de concerter ses mouvements avec l'armée de la côte, il donna sa démission et revint à Lima, puis à Buenos-Ayres, sa patrie.

Nous quittâmes Arica peu de temps après, prévoyant tous trop bien la fatale issue de cette expédition, dont le chef n'avait su acquérir aucune influence sur l'armée ni sur les populations. Nous côtoyâmes jusqu'à la pointe de la Nasca, d'où nous ne tardâmes pas à apercevoir l'île de San-Galian, située presque en face de la baie de Pisco. Les navires venant du sud et allant à Pisco doivent prendre le passage qui se trouve entre l'île et la côte, plutôt que de contourner l'île et de s'exposer aux vents du sud, qui sont quelquefois assez forts pour les faire tomber sous le vent du mouillage, ce qui ne peut avoir lieu en passant entre la côte et l'île. Nous arrivâmes jusqu'au fond de la baie appelée la Paraca, où les navires de commerce viennent prendre les chargements de jarres d'eau-de-vie; car, au mouillage même de Pisco, la force du ressac rend l'embarquement très-périlleux. Quand on sort de l'embarcation, des Indiens vous prennent sur leur dos en dehors de la lame, qui, malgré cela, vous couvre parfois entièrement, et ils vous transportent jusqu'à la plage.

La ville de Pisco est située à près de deux lieues de la côte, au nord-ouest du mouillage. Cette vallée, ainsi que celles de Chin-

cha et de Cañeté, sont presque toutes plantées de vignes, de dattiers et d'oliviers; c'est là que se fait la meilleure eau-de-vie du Pérou : avant la guerre de l'Indépendance, on l'exportait au Chili et jusques en Californie. On y fabrique aussi une variété faite avec du raisin muscat, qui a le goût du vin de Frontignan, et de l'eau-de-vie d'Andaye, qu'on appelle aguardiente de Italia. Enfin, on fait de l'aguardiente de Apio ou de Durasno, espèce d'eau-de-vie ayant le goût de céleri ou de pêche. Ces eaux-de-vie sont mises dans des jarres en terre de différentes dimensions, qui contiennent de vingt-cinq à cent cinquante bouteilles. La jarre a la forme d'une betterave, l'orifice étant placé sur le gros bout; l'intérieur est revêtu d'un enduit de poix ou brai minéral qui empêche la filtration; ce mastic donne un goût désagréable à la liqueur, qui, du reste, se conserve blanche et limpide comme le kirsch. Les vignerons obtinrent de Charles IV le monopole de la fabrication des liqueurs spiritueuses : cette mesure mit fin à la concurrence que leur faisaient les producteurs de sucre par la fabrication du rhum.

Quand l'amiral Cochrane débarqua à Pisco, son escadre détruisit, sur la côte, plusieurs milliers de jarres d'eau-de-vie. Les matelots anglais, toujours enclins à ces sortes d'excès, se rappelaient depuis avec délices cette descente, ou plutôt cette orgie, dans laquelle l'eau-de-vie coulait à flots. Plusieurs d'entre eux en moururent, digne expiation d'un pareil plaisir.

Ces vallées produisent des olives non moins grosses que celles d'Arica, et leur huile est d'une excellente qualité. Leurs dattes, quand elles sont préparées avec soin, sont d'une incomparable supériorité; on n'en exporte qu'à Lima, la quantité n'en étant pas assez grande pour en faire des expéditions au loin. De riches propriétaires du Pérou y possédaient alors quelques sucreries. A Caocato, on cultivait la vigne et la canne à sucre avec succès.

Autrefois, dans la vallée de Pisco, les Indiens avaient défriché et creusé un terrain, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé l'humidité; puis, après avoir pratiqué des voies d'irrigation jusqu'aux eaux des rivières, ils plantèrent du maïs; mais les Espagnols, propriétaires de cet endroit, y substituèrent de la vigne, qui y vient en abondance, sans exiger d'autre soin que d'élaguer les branches inutiles.

La Providence semble avoir réservé à ces vallées un engrais naturel pour les féconder; de même qu'à Huacho, les îlots qui avoisinent le port de Pisco fournissent en grande quantité de cette fiente d'oiseaux propre surtout à la culture des vignes ou des champs de maïs, plante qui a besoin plus que toute autre de cette chaleur protectrice et fécondante, parce que, semée à peu de profondeur, la racine n'atteint presque jamais la fraîcheur ni la sève, qui ne se trouvent qu'à une certaine distance de la superficie. Le guano est un engrais d'une telle force, qu'il ne s'emploie qu'en très-petite quantité et toujours délayé avec de l'eau; sans cette double précaution, il brûlerait la plante qu'il doit fertiliser.

Le nom de guano ou huano vient du mot quichua *guanaï*, que portent les oiseaux qui le produisent.

Dans le fond de la baie de la Parraca, mouillage de Pisco, on trouve de l'eau douce, et plus au sud, un lit de sel gemme. L'eau filtre par-dessous les monticules de sable qui sont sur les bords de la mer, jusqu'à ce qu'elle rencontre des terrains argileux qui lui fassent obstacle; elle y séjourne alors, et le soleil, en évaporant ses parties aqueuses, permet à ses parties salines de se cristalliser. Sous la première couche superficielle du terrain, et en enlevant le sable, on trouve le sel, dont l'épaisseur est en raison du plus ou moins de profondeur du bassin argileux. C'est ainsi que se sont formées les fameuses salines de Huacho

et de Sechura, qui à elles seules fournissent de sel toute l'Amérique méridionale. En voyant combien, dans ces contrées, la nature a été prévoyante, il est impossible de se défendre d'un certain optimisme religieux.

Nous apprîmes par deux navires qui chargeaient, à Pisco, de l'eau-de-vie pour Lima, le mécontentement général que soulevait la conduite de la division colombienne venue au Pérou au secours des Indépendants. Cette division traitait la ville de telle manière, qu'il était fort probable qu'un mouvement réactionnaire y éclaterait avant peu. A la nouvelle du débarquement des troupes d'Alvarado, les Espagnols s'efforcèrent d'entraver la marche d'Arenales, afin d'empêcher sa jonction avec la division du Sud. Le lendemain du jour où j'avais appris ces fâcheuses nouvelles, une pirogue vint m'avertir qu'on avait trouvé des guides et des mules pour l'officier et les deux messagers du général Alvarado; je les débarquai. J'achetai plusieurs botiches d'eau-de-vie, quelques paniers de dattes, et je laissai arriver pour Lima avec une de ces brumes épaisses si fréquentes sur la côte, et qui, bien qu'elles viennent heureusement rafraîchir l'atmosphère, n'en sont pas moins excessivement désagréables et dangereuses pour les marins. Heureusement que, dans ces parages, le temps est constamment beau et que le vent est toujours du même côté, ce qui facilite singulièrement la manœuvre des navires qui, sous un ciel plus variable et plus orageux, courraient les plus grands dangers pendant les mois que dure la brume. Je voulais passer par le Boqueron, c'est-à-dire entre l'île San-Lorenzo et le Callao; mais la brume me détermina à prendre la pointe extérieure de l'île. J'arrivai ainsi sans encombre, et, aidé de la sonde, je vins mouiller dans la baie, dont le fond est de cinq à six brasses sur presque tous les points. Comme c'était la nuit et que je n'apercevais aucune lumière, je me croyais encore assez éloigné des

Autrefois, dans la vallée de Pisco, les Indiens avaient défriché et creusé un terrain, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé l'humidité; puis, après avoir pratiqué des voies d'irrigation jusqu'aux eaux des rivières, ils plantèrent du maïs; mais les Espagnols, propriétaires de cet endroit, y substituèrent de la vigne, qui y vient en abondance, sans exiger d'autre soin que d'élaguer les branches inutiles.

La Providence semble avoir réservé à ces vallées un engrais naturel pour les féconder; de même qu'à Huacho, les îlots qui avoisinent le port de Pisco fournissent en grande quantité de cette fiente d'oiseaux propre surtout à la culture des vignes ou des champs de maïs, plante qui a besoin plus que toute autre de cette chaleur protectrice et fécondante, parce que, semée à peu de profondeur, la racine n'atteint presque jamais la fraîcheur ni la sève, qui ne se trouvent qu'à une certaine distance de la superficie. Le guano est un engrais d'une telle force, qu'il ne s'emploie qu'en très-petite quantité et toujours délayé avec de l'eau; sans cette double précaution, il brûlerait la plante qu'il doit fertiliser.

Le nom de guano ou huano vient du mot quichua *guanaï*, que portent les oiseaux qui le produisent.

Dans le fond de la baie de la Parraca, mouillage de Pisco, on trouve de l'eau douce, et plus au sud, un lit de sel gemme. L'eau filtre par-dessous les monticules de sable qui sont sur les bords de la mer, jusqu'à ce qu'elle rencontre des terrains argileux qui lui fassent obstacle; elle y séjourne alors, et le soleil, en évaporant ses parties aqueuses, permet à ses parties salines de se cristalliser. Sous la première couche superficielle du terrain, et en enlevant le sable, on trouve le sel, dont l'épaisseur est en raison du plus ou moins de profondeur du bassin argileux. C'est ainsi que se sont formées les fameuses salines de Huacho

et de Sechura, qui à elles seules fournissent de sel toute l'Amérique méridionale. En voyant combien, dans ces contrées, la nature a été prévoyante, il est impossible de se défendre d'un certain optimisme religieux.

Nous apprîmes par deux navires qui chargeaient, à Pisco, de l'eau-de-vie pour Lima, le mécontentement général que soulevait la conduite de la division colombienne venue au Pérou au secours des Indépendants. Cette division traitait la ville de telle manière, qu'il était fort probable qu'un mouvement réactionnaire y éclaterait avant peu. A la nouvelle du débarquement des troupes d'Alvarado, les Espagnols s'efforcèrent d'entraver la marche d'Arenales, afin d'empêcher sa jonction avec la division du Sud. Le lendemain du jour où j'avais appris ces fâcheuses nouvelles, une pirogue vint m'avertir qu'on avait trouvé des guides et des mules pour l'officier et les deux messagers du général Alvarado; je les débarquai. J'achetai plusieurs botiches d'eau-de-vie, quelques paniers de dattes, et je laissai arriver pour Lima avec une de ces brumes épaisses si fréquentes sur la côte, et qui, bien qu'elles viennent heureusement rafraîchir l'atmosphère, n'en sont pas moins excessivement désagréables et dangereuses pour les marins. Heureusement que, dans ces parages, le temps est constamment beau et que le vent est toujours du même côté, ce qui facilite singulièrement la manœuvre des navires qui, sous un ciel plus variable et plus orageux, courraient les plus grands dangers pendant les mois que dure la brume. Je voulais passer par le Boqueron, c'est-à-dire entre l'île San-Lorenzo et le Callao; mais la brume me détermina à prendre la pointe extérieure de l'île. J'arrivai ainsi sans encombre, et, aidé de la sonde, je vins mouiller dans la baie, dont le fond est de cinq à six brasses sur presque tous les points. Comme c'était la nuit et que je n'apercevais aucune lumière, je me croyais encore assez éloigné des

navires et du port, et je fus fort étonné, le lendemain matin, de me voir mouillé en pleine rade.

Le général de marine Vivero, quand je descendis à terre pour lui remettre les dépêches que nous apportions, confirma tout ce qui nous avait été dit à Pisco sur les dispositions des esprits à Lima. La junte qui gouvernait était sans force et sans courage, et la division de l'armée colombienne, commandée par le général Paz del Castillo, s'était montrée tellement exigeante, que le gouvernement était déterminé à la renvoyer à Guayaquil aux frais de l'état

Que de dépenses inutiles pour avoir des auxiliaires qui veulent vous faire la loi! Que de souffrances pour les malheureux soldats transportés des plaines de l'Orénoque aux côtes arides du Pérou!

Il aurait fallu un de ces hommes d'une capacité supérieure et d'une volonté impérieuse, pour imprimer une résolution ferme et unanime à tous ces esprits indécis et divisés. Le général San-Martin, en abandonnant aux soins de Bolivar la continuation de son œuvre, n'avait sans doute pas pensé qu'il est souvent beaucoup plus difficile d'organiser un pays que de le vaincre. Quand la guerre est imminente, quand elle met d'un seul coup le pays en danger, tous les moyens n'ont qu'un seul but, la communauté du péril donne à tous le même intérêt et la même pensée; mais quand cette lutte se prolonge languissamment, les prétentions ne manquent pas de se produire et de former des factions qui déchirent la patrie et neutralisent les meilleurs efforts. Chaque parti rejette sur son adversaire les fautes de tous, et nulle mesure, si bonne qu'elle soit, ne peut trouver de serviteurs dociles et zélés; c'est le règne de l'anarchie. A Lima, c'était surtout, ce qui revient à peu près au même, le règne des avocats, la pire race qui soit au monde quand le moment de l'action est arrivé.

Le général Lamar était animé des meilleures intentions du monde; mais les nations, pas plus que les individus, ne peuvent se sauver seulement avec de bonnes intentions. Il faut une énergie que rien n'ébranle pour mener le vaisseau de l'état à bon port, au milieu des orages politiques et des tempêtes sociales. Le général Lamar n'eut pas la force d'accomplir le bien qu'il désirait; le pouvoir central était débordé par les factions. Telle était la position à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur on redoutait une défaite dans le sud; et cette crainte était d'autant plus fondée, qu'Arenales n'était parvenu qu'à refouler les Espagnols sans avoir entamé leurs forces, et qu'il annonçait son retour parce qu'il avait reconnu, disait-il, qu'il lui était impossible de combiner ses mouvements avec ceux de la division de la côte.

La division colombienne, de son côté, ne voulait marcher qu'avec ses chefs, sous leurs ordres immédiats, et se montrait intraitable pour le paiement de la solde. Cette division, dont aucune autre force militaire ne pouvait tempérer l'insolence, marchait droit au despotisme du sabre, et avait déjà violé tous les devoirs de la discipline; le général qui la commandait refusait positivement de marcher à l'intérieur, à moins d'être soutenu par d'autres troupes. Ne pouvant obtenir les auxiliaires qu'il exigeait, le général se retira avec sa division dans son pays, et il était grand temps, en vérité, car l'exaspération des Péruviens contre ces alliés si malveillants n'eût sans doute pas tardé à faire explosion d'une manière funeste aux deux adversaires, et qui n'aurait servi qu'à l'ennemi commun.

La junte usait d'un singulier expédient pour recruter des soldats; tous les soirs on lançait dans les rues de Lima des patrouilles qui ramassaient tous ceux qu'elles rencontraient. Les Colombiens et les étrangers qui se trouvaient dans le nombre ne manquaient pas, dès le lendemain matin, de se réclamer auprès

de leurs chefs de corps ou de leurs consuls, et le mécontentement général allait ainsi toujours croissant.

Le général Vivero me donna une lettre pour le général Lamar, ce qui me fournit l'occasion de connaître par moi-même la personne et le caractère du président de la junte. Le général Lamar, qui pouvait avoir alors cinquante ans, était d'une excessive affabilité. Né à Guayaquil, élevé en Espagne, il avait d'abord défendu le Callao contre les efforts des Indépendants, et ne l'avait rendu qu'à la dernière extrémité; mais, converti de cœur et d'âme à la cause de l'Indépendance, il prévint loyalement le vice-roi et le général Canterac du changement moral qui s'était opéré en lui.

Il était général de brigade quand il commandait les forteresses du Callao, dont la défense lui fit beaucoup d'honneur. Le général San-Martin admit avec le plus grand empressement et le plus vif plaisir le général Lamar dans l'armée patriote, et lui laissa le grade qu'il avait dans l'armée royaliste.

Le général Lamar réunissait à un courage sans forfanterie une intelligence saine et bien cultivée et une bienveillance qui le firent aimer de tous ceux qui le connurent. Il eut par deux fois l'honneur d'être président de la république du Pérou; mais, comme nous l'avons dit, il ne parut pas avoir l'énergie nécessaire à l'exercice de ces hautes et difficiles fonctions. Le patriote sage et dévoué fut un bon administrateur en sous-ordre, mais il ne sut pas diriger le char de l'état avec une main assez ferme pour les temps difficiles. Il est mort, il y a peu d'années, à Guayaquil, sa patrie, laissant après lui, malgré ses fautes politiques, les plus honorables et les plus universels regrets.

Après avoir pris connaissance de la lettre du général Vivero, le président décida que la division colombienne partirait pour Guayaquil aussitôt que les navires destinés à la transporter se-

raient prêts à mettre à la voile. Je fus chargé de m'entendre avec Vivero pour fréter des navires au compte du gouvernement, si les transports qui lui appartenaient n'étaient pas suffisants; un navire de guerre devait escorter l'expédition, afin d'empêcher les Colombiens de débarquer sur la côte du Pérou.

Le commandant du navire de guerre et moi devions seuls connaître dans tous leurs détails et être seuls chargés de faire exécuter les instructions du gouvernement. J'étais vivement flatté de la confiance du général Lamar, que je devais surtout aux bons témoignages du commissaire général de la marine Soyez et du colonel Raulet.

Ma jeunesse était le plus grave reproche qu'on eût à m'adresser; on craignait qu'une figure imberbe n'inspirât pas assez de respect au général et aux officiers commandant la division colombienne; mais comme il fallait précisément, dans cette affaire, un peu de cette fougue qui n'appartient qu'aux premiers âges de la vie, le général Lamar voulut bien dominer son appréhension en ma faveur, et il me dit de m'entendre avec le général Vivero, afin de tout préparer pour pouvoir mettre à la voile dans cinq jours.

Je me rendis donc au Callao, pour me mettre aux ordres du général commandant de marine, avec lequel je visitai plusieurs navires étrangers. Nous choisîmes *la Colorada*, grand navire de huit cents tonneaux; *la Teresana*, grand transport péruvien; *la Rosa*, corvette qui servait de transport au Pérou, et le brick *le Pilar*.

Lima avait perdu sa franche gaieté; toutes ces dissensions paralysaient le mouvement des affaires, et la plus sombre inquiétude avait succédé à la confiance des temps meilleurs. Cependant les exactions contre les Espagnols avaient cessé; la terreur avait fait son temps, et il avait même été permis à quelques exilés de rentrer dans la ville pour arranger leurs affaires.

Des fêtes furent données au palais de la présidence; mais, contre l'ordinaire, elles n'eurent aucune influence sur la disposition des esprits. Le sentiment de la crainte avait remplacé tout autre sentiment, et ce peuple si frivole avait le sérieux de l'inquiétude et la gravité de la peur. Comme dans toutes les tourmentes politiques pendant lesquelles l'action des lois est suspendue, des crimes individuels venaient se joindre aux excès du gouvernement et n'étaient pas moins impunis. Des noirs et des mulâtres masqués pillaient les voyageurs sur la route du Callao, qui n'avait cependant pas plus de deux lieues, s'étendait en ligne droite, et n'offrait aucun de ces refuges plus ou moins impénétrables dans lesquels les malfaiteurs peuvent s'abriter.

Les troupes arrivèrent au Callao le jour même du départ. Le général avait mis en réquisition toutes les chaloupes des navires qui se trouvaient sur la rade. Il craignit un moment que la malveillance l'obligeât d'employer la force; mais je lui conseillai (ce qu'il fit de point en point) d'annoncer que dès la veille de l'embarquement, la douane et toutes les administrations publiques seraient fermées pendant deux jours pour service d'urgence, et d'envoyer un de ses aides-de-camp à bord des navires de commerce étrangers, prier les commandants et les capitaines de ces navires de prêter leurs chaloupes pour quelques heures au gouvernement du Pérou, au nom de la bonne hospitalité qu'ils en avaient toujours reçue. Comme on ne pouvait ni débarquer ni embarquer des marchandises ce jour-là, par suite de l'interdiction préalablement lancée, on n'hésita pas à rendre ce petit service à l'état; chaque navire envoya une embarcation au môle, avec les hommes nécessaires pour la diriger.

Dès le matin, les chaloupes étrangères qui avaient été commandées étaient mouillées en ligne; le devant de l'embarcadère, ordinairement encombré par des canots de passage, avait été

dégagé. Sur le môle, les troupes n'entraient que par compagnies, selon le rang qu'elles devaient prendre. Chaque patron de chaloupe ne devait recevoir que les hommes dont la liste lui avait été donnée; ces précautions, et mille autres dont le détail serait sans intérêt, permirent d'effectuer l'embarquement de cette division sans aucun des malheurs ou des excès qu'il est permis de craindre dans une semblable opération. Bref, jamais embarquement plus difficile ne se fit avec plus de régularité; chacun s'en attribua le mérite : le général Vivero l'attribuait aux ordres précis qu'il avait donnés; les officiers colombiens, à la discipline de leurs troupes; mais je crois, modestie à part, qu'il m'eût été plus légitime d'en revendiquer l'honneur, puisque j'avais seul conçu les dispositions qui avaient été prises, et que le plan ne fut concerté qu'entre moi et l'adjudant du port. Un système de signaux nous avait été donné, et je m'étais entendu avec le commandant Postigo de la *Limeña* pour le mettre en œuvre. Ces signaux, faits avec des boules noires, et dont Branton a fait mention dans son cours d'hydrographie, ont l'avantage de ne pas nécessiter une grande série de pavillons.

Le général Paz del Castillo monta à bord de *l'Aurora*, avec sa femme et sa belle-sœur, qui avait épousé le colonel Delgado, commandant le bataillon de Numancia. Il était aussi accompagné de son état-major, qui se composait de deux aides-de-camp, d'un secrétaire, d'un chef d'état-major, d'un sous-chef, d'un commandant du génie, ancien médecin de Panama, auquel, faute de mieux, on avait confié ces fonctions, d'un chirurgien-major, ancien fraïlé (moine) de Saint-François, et de l'intendant militaire. L'un de ses aides-de-camp était Bustamente, très-beau jeune homme, capable d'un coup de main, mais qui prouva plus tard qu'il manquait des qualités nécessaires pour inspirer de la confiance à ses troupes.

Au coucher du soleil, et quoique la brise fût presque tombée, le commandant Postigo tira un coup de canon et ordonna l'appareillage. Nous avions eu le temps de nous organiser; les charpentiers avaient acoré les bagages avec soin, et placé dans l'entrepont tout ce qui n'était pas d'une utilité immédiate; les fusils et les sabres avaient été déposés dans un même endroit. Des sentinelles devaient empêcher les soldats de passer à l'arrière du grand mât. On en avait aussi placé à chaque charnier (réservoir d'eau sur le pont), pour que les hommes ne pussent boire qu'à leur tour et après les repas, ou lorsque la distribution extraordinaire se faisait. Une corvée avait été chargée des distributions et de la cuisine. Un officier était tous les jours de service, et plusieurs sergents lui rendaient compte de ce qui se passait à bord. L'habitude de transporter des troupes m'avait familiarisé avec ce service, que j'organisai de la même manière à bord de tous les navires du convoi, et la discipline fut si bien observée, que l'on n'eut jamais à souffrir de l'encombrement.

Malgré une brume fort épaisse, nous nous retrouvâmes tous le lendemain par la hauteur de Huacho. *L'Aurora* avait porté fort peu de toile, et cependant elle se trouvait en avant de tout le convoi. Je vis que nous ferions notre voyage avec nos huniers seulement; car notre navire marchait mieux que les autres et même que la corvette de guerre. Cet avantage servit à la fois à notre utilité et à notre agrément. Si le général voulait parler à un commandant, sans que le navire qui le portait eût besoin de diminuer de voilure, nous hissions nos perroquets et nos bonnettes, et nous nous trouvions promptement par son travers à portée de la voix. Quelquefois le général invitait des officiers supérieurs à dîner ou à déjeuner. Ils passaient deux heures avec nous, et nous allions ensuite les reconduire sans craindre de perdre du temps et de prolonger notre voyage. La vive et pétulante

gaieté de nos deux passagères avait saisi tout ce qui était à bord de *l'Aurora*. Dès ce moment, notre voyage ne fut plus qu'une longue série de danses, de jeux et de plaisirs. Il est vrai de dire que le temps était si beau et la mer si calme, que tout inspirait un vif sentiment de bien-être et de bonheur.

On découvrit bientôt que, malgré toutes les précautions qui avaient été prises, des femmes avaient suivi la troupe déguisées en soldats; quelques-unes d'elles étaient fort jolies. Il est difficile de concevoir le courage de ces pauvres femmes, toutes les privations qu'elles endurent, et cela sans se plaindre. Elles marchent avec les troupes, portent les bagages et leurs enfants, arrivent aux étapes et les quittent avant l'armée. Elles forment à elles seules un corps très-considérable. On les appelle *ravanas*. Les généraux espagnols ont plusieurs fois voulu les renvoyer; mais alors les soldats désertaient, et quoiqu'elles affament les pays par lesquels elles passent, les avantages que la troupe en retire compensent largement les désagréments de leur présence.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'à l'embouchure de la rivière de Guayaquil. Le commandant de la corvette fit signal de passer la nuit bord sur bord, afin de donner le lendemain matin avec plus de sécurité dans le chenal. Comme je connaissais ces parages, je profitai de la marée et laissai porter. Pendant la nuit, le vent et les courants nous conduisirent près du banc de la tête de la Puna.

Les étoiles étincelaient au firmament, et la lune éclairait notre route de ses pâles rayons. Debout sur la dunette, entouré d'un grand nombre de personnes, je contemplais le pont du navire, couvert de soldats à moitié endormis et dont la vie m'était confiée. Un profond silence laissait pleine et entière la voix de l'homme qui jetait le plomb et chantait le nombre de brasses qu'il avait trouvées. A peu de distance de nous, un autre r suivait la même route, et le cri lointain du sondeur p

l'écho de celui de notre bord. L'île de la Puna était sur notre gauche; à l'horizon, une ligne noire indiquait le contour du golfe; la mer calme et tranquille permettait d'entendre le sillage du navire. Ce spectacle avait saisi mon âme d'une sensation douce et mélancolique; tout-à-coup, au moment où nous passions dans le chenal, entre deux bancs, je fus brusquement réveillé par la voix du chef d'état-major, le colonel Otero, qui cria sur le pont qu'il fallait laisser tomber l'ancre. « Personne autre que moi ne commande à bord, lui répondis-je aussitôt; on mouillera si cela est nécessaire et quand je l'ordonnerai : avant tout, je vous prie de garder le silence. » Mon air calme, mon sang-froid lui imposèrent; il descendit dans la chambre, fit son rapport au général, qui me fit prier, par son aide-de-camp Bustamente, de descendre auprès de lui. Je répondis que je descendrais quand le navire serait dans le chenal. Une demi-heure après, nous étions par sept brasses d'eau, fond de vase, gouvernant est-nord-est.

Je pus alors expliquer au général Paz del Castillo, la carte à la main, que, poussés vers la tête de la Puna, nous avions été forcés de passer dans le chenal qui existe entre deux bancs, où nous n'avions pas eu moins de quatre brasses; que s'il voulait monter sur le pont, il verrait un autre navire derrière nous, suivant absolument la même route que la nôtre, et qu'on entendait, de notre bord, le sondeur crier le nombre des brasses.

« Général, dit le colonel, le salut de six cents hommes repose sur la capacité ou la volonté de deux jeunes gens, et la moindre imprudence, en faisant périr le navire, exposerait et votre vie et celle des troupes. — L'un de ces jeunes gens, répondis-je, a déjà eu l'honneur, il y a deux ans, de transporter des troupes colombiennes, et même de commander le convoi dans des parages plus dangereux que celui dans lequel nous nous trouvons. Vous avez à bord plusieurs officiers qui faisaient partie de l'expédition, ils

pourront vous en rendre compte. S'il a été commis une imprudence, c'est à vous qu'il faut la reprocher, colonel; car vous compromettiez le sort du navire en y mettant la perturbation par vos cris dans un moment critique. La marée est assez haute dans ce moment, elle marne de huit à dix pieds; si nous avions mouillé sur le banc, nous eussions touché à marée basse, et qui vous eût assuré que le navire eût pu se relever à une seconde marée, avec l'encombrement, la défiance et le désordre produits par la crainte d'un sinistre? Le navire est maintenant dans le grand chenal; si le général désire mouiller, je le veux bien; mais nous perdons la marée et un bon vent. — Retournez à votre poste, commandant, et je vous donne ma parole que personne n'élèvera la voix à bord. Mouillez ou suivez votre route, faites ce que vous croirez convenable. Arrivez le plus tôt possible à la Puna, c'est là tout ce que je désire, non pour vous quitter, mais parce que le séjour à bord d'un navire n'est jamais très-agréable, et qu'il me tarde de terminer notre voyage. »

Je remerciai avec émotion le général de sa confiance; et je laissai le navire poursuivre sa route, ne craignant pas des dangers que je savais pouvoir éviter.

Nous mouillâmes à la Puna le lendemain matin; favorisés par une brise de Chandouy, nous quittâmes la Puna avec la marée, et vînmes jeter l'ancre, sur les dix heures du soir, à Guayaquil, vis-à-vis de la douane.

Nous ne restâmes à Guayaquil que le temps nécessaire pour charger des bois de construction, des palo-balsas, des pirogues pour Huacho et du cacao pour Valparaiso, et, après avoir embarqué quelques passagers, nous appareillâmes pour Huacho, où nous devions prendre une cargaison de sel, pour l'administration de la marine du gouvernement chilien.



Peu de jours après, nous étions en vue de la baie de Las Salinas (les salines), située à deux lieues au sud du village de Huacho. Cette baie est formée par une pointe qui s'avance de près d'une demi-lieue en mer; elle est spacieuse et bien abritée contre les seuls vents qui règnent sur cette côte. L'ancrage y est bon depuis six et huit jusqu'à vingt et vingt-cinq brasses; les navires mouillent ordinairement par dix ou quinze brasses, avec la plus forte ancre à terre et une petite ancre au large dans le nord. On les embosse ainsi, afin que les brises de terre, qui changent souvent de direction, ne les fassent pas tourner sur leurs ancres pendant la nuit. La baie n'a point d'habitants; les Indiens n'y viennent que pour couper et embarquer le sel, ce qu'il faut attribuer au manque d'eau douce; car sa position géographique et l'étendue du terrain placé entre la mer et les montagnes y appelleraient une nombreuse population.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Arrivée a Huacho. — Chinchay. — Droits. — Tribut. — Caractère des Indiens. — Pirogues. — Salines. — Cimetières. — Huaura. — Industrie de Indiens. — Costumes. — Commerce. — Administration.

Aussitôt que nous fûmes mouillés dans la baie de Las Salinas, je fis prévenir de notre arrivée l'Indien Chinchay, qui avait été chargé de préparer notre cargaison de sel, et j'attendis, pour aller à Huacho, les chevaux qu'il devait m'envoyer pour moi et pour quelques-uns de mes passagers.

Le lendemain, nos chevaux étaient à la plage avant le lever du soleil, et nous partîmes aussitôt, afin d'éviter les plus fortes chaleurs; car la route côtoyait la mer sur la hauteur de la falaise, et le soleil y darde perpendiculairement ses rayons qui ne rencontrent aucun obstacle. Il n'y a pas un seul arbre, pas même une plante sur toute la route; le sel seul paraît pousser de dessous terre, toutes les inégalités du terrain en sont recouvertes. Il est dû à l'air salin qui est transporté par la brise du large, et qui laisse sur les hauteurs un résidu de sel après l'évaporation de ses parties aqueuses.

La route n'est cependant pas dépourvue d'attrait. Du sommet des monticules qui forment la falaise, on aperçoit devant soi, dans le nord, au milieu de plantations, le village d'Huacho. A ses pieds s'étend une plage assez vaste, qui est toujours animée par la présence de quelques Indiens. Au loin se déroule l'immensité de l'Océan, sur lequel apparaissent quelquefois des navires

qui louvoient pour se rendre dans le Sud, ou qui glissent sur l'eau avec le vent en poupe pour aller dans le Nord. L'île San-Martin, les Ferrellones de Huaura et le Pelado font diversion au tableau et reposent la vue, malgré leur aridité. Dans le Sud, nous apercevions la belle baie de Las Salinas, environnée de collines; et enfin, dans l'Est, la première chaîne des Cordillères, avec ses pics et ses montagnes si diversement posées.

Les terres qui avoisinent le plateau sur lequel est situé le village sont cultivées en maïs, piment, callebasses et melons d'eau. Quelques légumes poussent, couverts de poussière, dans des jardins entourés de haies de goyaviers et de grenadiers, dont les fleurs brillantes réjouissent la vue, fatiguée de l'aspect du sable blanc, noir ou brun; car c'est toujours du sable, sauf la différence de teinte. De rares bananiers, des loucoumiers et des chirimollas donnent à peine un peu d'ombrage. Le manque d'eau se fait sentir partout, et la nature, si vive, si brillante sous le soleil des tropiques, se montre là languissante et flétrie par la poussière.

Le village se dessine enfin; ses maisons, que l'on prend de loin pour de beaux édifices, se montrent alors dans leur triste réalité; ce ne sont que de misérables cabanes construites en nattes et en roseaux. Plusieurs cependant sont construites en adobes ou en torchis, et blanchies à la chaux de coquillages. Les maisons de bois sont en très-petit nombre et habitées seulement par les riches Indiens.

Chinchay, notre correspondant, nous avait préparé un magnifique déjeuner : du poisson frit et bouilli, ou en *escaveche*, des œufs frits avec des bananes, un *sancochado* de mouton et de yuca, de l'eau-de-vie de Pisco, une belle sandia, du chocolat et des biscuits couvraient une immense table, où deux couverts seulement nous attendaient.

La famille vint nous recevoir à l'entrée de la maison où était



servi notre déjeuner, maison neuve et posée en face de celle qu'elle habitait, et qui était d'une plus chétive apparence. Chinchay l'avait construite pour recevoir les capitaines et les subrécargues avec lesquels ses affaires le mettaient en relation.

Sa famille était nombreuse; elle se composait d'enfants, de petits-enfants, de gendres et de brus; tous paraissant fort unis.

Deux jeunes gens, l'un de seize ans et l'autre de vingt-quatre, avaient été élevés à Lima. Bien peu d'Indiens donnaient une aussi brillante éducation à leurs enfants; car, malgré leur aisance et leurs richesses, ils se disaient toujours pauvres et habitaient de misérables ranchos, dans la crainte des exactions des Espagnols.

Tous les Indiens étaient devenus sujets du roi d'Espagne par droit de conquête. Pour ce fait, ils payaient, de dix-huit à cinquante ans, un tribut annuel qui variait selon les provinces, ne dépassait jamais six à huit piastres par tête, et descendait quelquefois à deux piastres et demie. Le tribut pouvait être racheté en payant d'avance une somme proportionnée à l'âge du tributaire. Il excitait un mécontentement général parmi les Indiens, car il était fort onéreux au plus grand nombre; cependant il donnait aussi de grands priviléges, en exemptant des droits d'*alcavalas*, qui comprenaient les droits fonciers, et de ceux d'octroi et de péage de route; ce qui était une source de bénéfices réels pour tous les tributaires commerçants ou possesseurs de salines naturelles.

Un décret du nouveau gouvernement péruvien abolit le tribut et rangea les Indiens dans la classe des autres citoyens. Les droits d'alcavala leur étaient donc aussi applicables. Ce décret fit toute une révolution sur la côte, parmi les Indiens de Huacho et de Sechura; et pour éviter que le mécontentement ne prît un caractère trop sérieux, le gouvernement consentit à rétablir les choses dans leur premier état quant à l'extraction libre du sel. Chin

chay était donc du petit nombre des Indiens qui avaient perdu à l'émancipation; car le tribut qu'il payait pour lui ou les siens était bien inférieur aux droits inhérents à son commerce. Malgré ce désavantage pécuniaire, un de ces sentiments de vieille haine, transmis d'âge en âge, qui peuvent s'affaiblir dans le cœur de l'homme, mais qui ne s'y éteignent jamais, lui faisait voir avec plaisir la chute du gouvernement espagnol. D'ailleurs, son amour-propre était flatté de ce qu'il pouvait marcher l'égal d'un de ses anciens oppresseurs.

Il est cependant vrai de dire que les Indiens du Pérou ne demandaient qu'à vivre tranquillement. Ils avaient jusque-là formé une classe à part, s'alliant rarement avec les Espagnols ou avec les Nègres; d'un caractère doux et paisible, patient, réservé, silencieux, ils sont opiniâtres dans leurs idées et fidèles à leurs croyances. Le fils fait toujours et de la même manière tout ce qu'a fait son père; vainement lui démontrerez-vous qu'il retirera les plus grands avantages d'un changement, quelque peu important qu'il soit, dans ses idées ou dans sa conduite, il vous écoutera, ne vous fera aucune objection; il aura même l'air d'abonder dans votre sens, mais il n'en agira pas moins comme auparavant.

Je me défis avantageusement des bois et des pirogues que j'avais apportés. Les habitants d'Huacho manquaient depuis longtemps de bois de construction, et surtout de palo-balsa, qui est pour eux un objet de première nécessité. Leurs pirogues, faites d'un seul tronc d'arbres et qui leur viennent de Guayaquil, sont exhaussées par un ou deux bordages de deux pieds de largeur, placés en pente légèrement inclinée. Au niveau de la flottaison, ils adaptent, de chaque côté de la pirogue, un tronçon de palo-balsa de même longueur. Ce bois, dont la pesanteur spécifique est presque nulle, produit le même effet que les balanciers

des embarcations de la Polynésie ou de la Malaisie, soutient la pirogue et l'empêche de chavirer ou même de s'enfoncer. Ainsi construites, leurs pirogues vont à plusieurs lieues en mer et louvoient avec facilité; elles portent souvent de petits huniers, sont gréées à peu près comme nos chasse-marées et ressemblent de loin à de petits navires.

Le lendemain, nous nous rendimes aux Salines, qui ont plusieurs lieues d'étendue. Sauf quelques monticules, le terrain est entièrement plat; il est bordé à la côte par des dunes assez élevées. Les eaux de la mer, en s'infiltrant sous les dunes, arrivent jusqu'à ce bassin, dont le fond est glaireux et marneux; l'évaporation s'opère constamment et y laisse un résidu compacte qui est le sel.

Cette plaine ne produit pas d'ailleurs l'effet auquel on pourrait s'attendre; elle ne brille pas au soleil, parce que le sel est toujours recouvert d'une légère couche de sable.

Au moyen de petites hachettes, on extrait des salines des pierres de près de deux pieds carrés, qu'on sépare ensuite et qu'on laisse égoutter. Les jours suivants, on achève de les retirer du trou, puis on les laisse pendant quinze jours, et quelquefois un mois, se durcir au soleil avant de les transporter. Ces pierres sont très-friables au moment où on les coupe; mais en séchant elles se durcissent à un assez haut degré; elles peuvent alors se transporter à dos de mulets ou de chevaux sans inconvénient. La partie qui est exposée à l'action de l'air extérieur est toujours plus solide et plus dure que la partie inférieure qui touche à l'eau. Leur épaisseur est, pour l'ordinaire, de quatre à cinq pouces; elles ont jusqu'aux deux tiers la transparence du cristal, coloré de toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Il ne faut pas moins de trois ou quatre ans pour que le sel ait atteint la consistance nécessaire pour supporter l'embarquement.

Depuis l'Indépendance, le nombre des cargaisons s'était considérablement multiplié, et les bonnes pierres devenaient de plus en plus rares. On payait deux francs une pierre du poids de quatre-vingts ou cent livres rendue à bord. L'exploitation des viandes sèches et salées du Chili avait augmenté, dans la même proportion, l'extraction du sel de Huacho, ce qui avait enrichi les Indiens de cette localité, et surtout ceux qui étaient chargés du transport des cargaisons. Ce transport se faisait avec des chevaux ou des mules; mais les Indiens portaient eux-mêmes les pierres de la plage à l'embarcadère.

Le mouillage de Huacho est au bas du village; c'est moins un port qu'une rade foraine, dans laquelle le ruisseau qui alimente les plantations de Huacho vient tomber en passant par le *barranco*. C'est là que les navires s'approvisionnent d'eau, après avoir fait leur chargement de sel dans la baie de las Salinas. Quand la mer est houleuse, le débarquement est difficile; mais comme la pointe qui forme la baie de las Salinas est très-avancée dans la mer, la houle n'est jamais assez forte pour empêcher le débarquement.

On gagne le village en montant le barranco ou falaise, ce qui ne laisse pas que d'être très-pénible pendant les chaleurs, et surtout lorsqu'on a de gros fardeaux à transporter.

Avant de quitter Huacho, je visitai une de ces huaca ou cimetières indiens qui ont été si souvent fouillés au Pérou, parce qu'une tradition vulgaire rapporte qu'à l'époque de la conquête, les Indiens qui ne voulurent pas subir la domination espagnole s'enfuirent par bandes vers la côte, où ils s'enterrèrent tout vivants avec leurs trésors. Le peuple, avec son amour pour tout ce qui est grand ou merveilleux, aime mieux croire à ce fabuleux héroïsme que de remonter à l'origine véritable de ces cimetières, qui furent toujours situés dans les lieux où les morts avaient

vécu, ou à côté des anciennes poblacions indiennes, beaucoup plus nombreuses autrefois sur les côtes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Dans ce pays salitreux et sec, tous les cadavres parviennent à une sorte de momification plus ou moins complète, ce qui, par la suite des temps, forme une population funéraire comme dans les catacombes de l'antique Égypte.

Les Indiens étaient enterrés debout, les genoux pliés et rapprochés de la tête, et maintenus dans cette position par des cordes de laine de lama. On enterrait avec eux leurs instruments de travail ou de prédilection; et quelques parcelles d'or, trouvées plus tard par les Espagnols, ont fait rêver à des trésors enfouis.

Des fouilles que nous pratiquâmes eurent pour résultat de nous faire découvrir des vases de terre de forme bizarre et d'un travail assez soigné, un morceau d'étoffe de couleur rose d'une finesse remarquable, des sandales, des fragments de filets, des cordes, etc.; plus, deux momies entières dans un état de parfaite conservation. Je les fis emballer soigneusement et transporter à bord, avec l'intention de les envoyer en France; mais, plus tard, je les donnai à un capitaine américain qui les envoya à Philadelphie.

J'allai ensuite à Huaura, capitale de la province, où se trouvent plusieurs grandes sucreries; cette ville est située près d'un torrent dont les eaux arrosent et fertilisent la vallée sur laquelle elle est bâtie. Un pont de brique est jeté sur un ravin profond que les eaux du torrent ont creusé. On arrive au ravin par des plantations d'arbres fruitiers qui donnent à la route de l'ombrage et de la fraîcheur. Il n'y a point d'embarcadère à Huaura. La mer, toujours forte en cet endroit, vient se briser contre la falaise, qui est à pic, et les produits de cette ville sont embarqués à Huacho, bien qu'elle en soit éloignée de deux lieues, tandis qu'elle n'est qu'à une lieue de la mer.

Comme tous ceux du Pérou, les Indiens de cette côte sont courts, forts et trapus; ils ont la peau cuivrée, la tête grosse, les traits prononcés, le nez aquilin, les cheveux lisses et noirs; ils les portent souvent longs et relevés en queue. Les femmes ne diffèrent des hommes que par leur stature; elles ne manqueraient pas d'un certain charme dans leur jeunesse, si leur habillement ne leur donnait l'air le plus disgracieux.

Les Indiens ont conservé le culte de la famille dans toute son intégrité; ils professent le respect le plus profond et la déférence la plus absolue pour les vieillards, et ce sont toujours eux qu'ils choisissent pour chefs de tribus, surtout quand ils les croient descendants de leurs anciens Incas. Ils se marient souvent en famille, se soutiennent mutuellement, sont bons, doux, mais excessivement défiants. Il ne se commet guère de crimes parmi eux, à moins que ce ne soit à l'instigation d'hommes appartenant à d'autres races.

Ceux de la côte sont naturellement industrieux, et s'ils n'ont pas l'activité des Européens, c'est que leurs besoins sont moins nombreux. Il y a cependant à Huacho plusieurs métiers sur lesquels ils tissent des cotonnades. Ils font aussi des ponchos de soie, de soie et coton et de laine, qui se vendent jusqu'à deux et trois cents francs; des chapeaux de paille aussi beaux que ceux de Jipijapa, et de très-grandes nattes de jonc pour les appartements.

Tous les Indiens aiment les honneurs, et leurs alcades sont très-fiers de leurs dignités; ils connaissent parfaitement le prix des richesses et ne négligent aucun moyen de les acquérir; ils sont même très-flattés de passer pour opulents, quoique d'ailleurs ils ne s'en vantent jamais. Leur indifférence et leur apathie apparentes ne proviennent, je le répète, que de la simplicité de leurs habitudes et de leurs besoins. Ils se distinguent par la pureté de

leurs mœurs; la foi conjugale est religieusement gardée, et la chasteté est une vertu qui leur est familière. Non moins sobres que chastes, ce n'est guère que dans leurs fêtes solennelles qu'ils se livrent à leur penchant pour les boissons spiritueuses et se montrent quelque peu ivrognes et gloutons.

Ils dorment fort peu, causent long-temps en famille pour prolonger la soirée, et se lèvent de très-grand matin, ce qui est l'indice d'une activité naturelle. Dans les voyages, ils supportent les privations, l'absence du sommeil et la fatigue avec plus d'énergie que les Européens. Le sentiment de la vénération est très-développé dans l'esprit de cette race; aussi les prêtres exercent-ils une très-grande influence sur toutes ses actions. Les Indiens sont aussi très-superstitieux et crédules, et il n'est pas de récits merveilleux qui ne trouvent un certain crédit auprès de leur imagination.

Les Incas du Pérou connaissaient parfaitement le tempérament et les instincts des peuples qu'ils gouvernaient, et ils avaient su y approprier l'ensemble de leur législation, qui n'était pas sans une certaine analogie avec l'organisation sociale rêvée par Charles Fourier quant à l'organisation du travail et à la répartition des produits, sauf cependant que l'aristocratie régnante, ou plutôt la théocratie souveraine, classait les divers membres de la société et distribuait à son gré les fonctions et les emplois, ce qui donnait à cette forme sociale une ressemblance encore plus frappante avec la théorie de classement imaginée par les Saint-Simoniens.

L'autorité des prêtres était absolue et sans contrepoids; elle ne supportait aucun contrôle et ne permettait aucun examen, et c'est peut-être à ces habitudes d'entière soumission aux ordres d'un pouvoir tout-puissant que les Indiens doivent cette patience dans le malheur, et cette modestie dans la prospérité qui les caractérise et leur fait accomplir les actions les plus indifférentes

comme les devoirs les plus sévères avec une sorte de solennité et de précision superstitieuses.

Les Incas ont laissé des traces si profondes dans leur mémoire, que jamais l'influence espagnole ou plutôt catholique, qui a d'ailleurs été si puissante, n'a pu parvenir à altérer le culte que ces peuples leur ont voué à tout jamais.

En raison, sans doute, de la simplicité de cette existence, les Indiens vivent long-temps, et les centenaires n'y sont guère plus rares que les septuagénaires dans nos climats civilisés. Les maladies inflammatoires sont les plus communes, ainsi que la petite vérole, qui y fait des ravages d'autant plus grands, que, malgré tous les efforts, on n'a pas encore pu parvenir à leur faire adopter le bienfait de la vaccine; il faut y ajouter la syphilis, qu'en dépit de l'opinion commune, je maintiens n'être pas originaire de l'Amérique.

Une culotte courte très-large, de velours, de coton ou d'autre étoffe, une chemise à petits carreaux bleus et une grande veste de même étoffe que la culotte, qui tombe sur les hanches; un grand chapeau de paille, et parfois des souliers ou des sandales, tel est le costume ordinaire des Indiens. Les femmes portent une chemisette blanche ou de couleur et des jupons de serge ou d'indienne très-plissés sur les hanches. Les Indiens plus riches portent pantalon, gilet et cravate, et leurs femmes s'affublent de tuniques ou de robes européennes qui leur donnent la grâce d'un bâton habillé. Leur mobilier est très-modeste, et leurs ustensiles de ménage se réduisent à quelques vases de terre et à quelques grosses citrouilles vidées, dans lesquelles ils conservent l'eau ou la chicha; de petits giromons, vidés ou coupés en deux, leur tiennent lieu d'assiettes et de verres tout à la fois. Ils s'asseoient sur des nattes, et la table est un objet de luxe qui ne se trouve qu'aux lieux habités par la fortune. Ils aiment beaucoup le piment

et le jus de citrons ou d'oranges aigres; aussi tous leurs mets en sont-ils assaisonnés. Leurs mets sont très-variés; ce sont des mélanges plus ou moins heureux de poissons cuits, bouillis ou rôtis, de même que d'oiseaux de mer, de mouton sec ou de chair de lama, de volaille, de porc, de bœuf et de petits cochons d'Inde qu'on engraisse dans les maisons. En légumes, on consomme des calebasses, des citrouilles, des haricots, des tomates, des patates douces et des pommes de terre de la Sierra; en légumes secs, on fait surtout usage de quinoa, de riz, de pois chiches, de pois blancs et rouges, toutes choses qui viennent de la province de Lambayèque. Le blé venait alors de l'intérieur, et les farines étaient tirées de Lima et des États-Unis de l'Amérique du Nord.

La province de Huaura s'approvisionnait à Lima d'articles d'Europe, qui lui arrivaient par terre ou par les navires du pays qui venaient chercher du sel; car les navires étrangers n'avaient le droit d'y débarquer aucune marchandise.

Son commerce le plus lucratif était celui qui se faisait sur les tissus de coton blanc et de couleur, les indiennes, coutils, etc. Il se faisait aussi un assez grand débit de toiles cretonnes et de toiles de Bretagne, de guingan bleu appelé *rayadillos*, de mouchoirs de coton, de mousselines unies et brodées, de velours de coton de toutes nuances et de toutes couleurs, de serges de laine rase et à longs poils; enfin on y plaçait une assez grande quantité de fer de Biscaye ou de Suède et d'acier, beaucoup de coutellerie, de quincaillerie et de verroterie ordinaires, puis de la faïence et de la porcelaine communes; presque tous ces articles étaient anglais ou allemands : le commerce français consistait surtout en soieries, draps et toiles, en bijouterie, glaces, cadres, verres fins et parfumerie.

Quelques négociants de Huacho recevaient de l'intérieur un peu d'argent en barres ou en *piñas*, qu'ils exportaient en contre-

bande ou qu'ils envoyaient à la Monnaie de Lima. Les petits navires côtiers venaient à Huacho, comme à l'embarcadère le plus voisin, charger les produits des vallées de Huaura, de Santa et des autres points situés au Nord. Ces produits consistent en sucre, *chancacas*, *alfaniqués*, riz, peaux de chèvres, savons, confitures, tabacs, etc.

Sous le régime espagnol, un subdélégué était chargé de la haute justice et du gouvernement de la province; de plus, il devait recueillir le produit des tributs et des droits dus au pouvoir métropolitain. Un gobernadorcillo, nommé par le subdélégué et choisi parmi les Indiens, administrait sous sa direction et faisait la police de chaque village. Ce gobernadorcillo avait lui-même à ses ordres des alcades et des alguazils. Lors de l'Indépendance, le subdélégué avait été remplacé par un intendant; mais, plus tard, Bolivar nomma des préfets pour administrer les provinces et des commandants militaires, qu'il répartit selon le nombre et la nature des troupes que chacune d'elles contenait. Ces gouverneurs ou préfets étaient pris généralement parmi les officiers de l'armée. Ils avaient un avocat pour assesseur, et aucune disposition judiciaire n'était prise sans qu'au préalable l'assesseur n'eût donné son avis. Il y avait en outre un assesseur secrétaire chargé d'expédier les affaires, sans compter les gobernadorcillos et les alcades, qui continuaient, comme sous le régime espagnol, d'exercer leurs fonctions, équivalentes à celles de nos maires et adjoints, combinées au pouvoir des juges de paix. Aussi la mairie où siégeaient le gobernadorcillo et ses adjoints s'appelait-elle le tribunal. L'intendant chargé des finances de la province devait rendre compte de sa gestion au gouverneur général, qui, de concert avec lui, envoyait les fonds à la capitale, après avoir prélevé les dépenses nécessaires.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Chancay. — Supé. — Santa. — Truxillo. — Palais de Chimu. — Départ pour Caxamarca. — Son commerce. — *Tambo del Inca*. — Le soroche. — Lambayèque. — Payta. — Piura. — Départ pour le Chili.

Avant de retourner au Chili, il me reste à parler des principaux points de la côte du bas Pérou qui se trouvent entre Lima et Guayaquil; je les ai visités, à diverses époques, comme capitaine ou comme négociant.

A une lieue de la mer, une lieue et demie de la rivière de Paramazo et quinze lieues de Lima, est située la ville de Chancay, dont le port trop petit rend le mouillage mauvais et le débarquement très-difficile; elle fut fondée en 1563, par un vice-roi, le comte de Nieva. On y remarque une grande église paroissiale, un couvent de Franciscains et un hôpital; son marché abonde en poissons, viande de boucherie, végétaux et fruits.

La ville contenait alors près de trois cents familles. Non loin de là, se trouvent, sur le bord de la mer, des silos fort profonds, que l'on appelle les greniers des Incas; ces silos sont garnis d'adobes à l'intérieur.

C'est à quatorze et seize lieues de Chancay que sont situés Huacho et Huaura, ainsi que la rivière du même nom, qui fertilise toute la vallée et donne la vie à toutes ces *chacaras*, qui produisent en abondance: blé, fèves, maïs, tomates, patates douces, citrouilles, pommes de terre et autres végétaux.

Ces chacaras, cultivées par de paisibles Indiens, sont entourées d'orangers, de limons, de pacay, de palta, et de mangey, qui donne

des filaments avec lesquels on fait du fil et des cordages. La vigne et la grenadille tapissent les haies, et si la poussière blanchâtre des rives sablonneuses de la mer ne recouvrait pas les feuilles des arbres, ces lieux seraient d'un effet enchanteur.

Au nord de Huaura, on découvre le village de Supe, qui a une église paroissiale et huit cents habitants, presque tous Indiens. Ce village est séparé de Huaura par une plaine de sept lieues qui, avant la conquète, était arrosée par des *asequias*. On voit encore les restes d'une ville indienne bâtie au sommet d'un rocher. C'était, au reste, la coutume de choisir pour l'emplacement des villes les terrains qui ne pouvaient pas être arrosés, afin de ne pas les enlever à l'agriculture, ce qui témoigne d'une haute sagesse, que les temps modernes ont trop souvent oublié de mettre en usage.

Après avoir parcouru ces divers parages, je passai à Santa, petit port de la côte situé à l'entrée de la vallée du même nom, par 8° 55′ de latitude sud et par 80° 50′ de longitude ouest. Cette vallée est très-fertile et produit une grande variété d'objets de consommation, qui s'exportent à Lima à dos de mules ou s'embarquent à Huacho. La vallée contient trois mille cinq cents habitants environ; elle est arrosée par des rivières torrentielles qui descendent des Cordillères. Santa, Nepeña, Guarmey, Casma, Barranca, forment autant de vallées distinctes, qui toutes dépendent du district de Santa.

Je visitai ensuite Pacasmayo, puis la rade de Guanchaco, située à une lieue de Truxillo.

Après Lima, Truxillo est la ville la plus considérable du bas Pérou; son district, sous le nom de département, n'a pas moins de deux cents lieues de longueur; quant à sa largeur, elle varie de vingt-huit lieues jusqu'à cent. Ce département est borné à l'Ouest par l'Océan, et à l'Est par les Cordillères, ce qui com-

prend une étendue de terrain de douze mille lieues carrées, habité par une population de deux cent quatre-vingt-dix mille individus. Cet espace est traversé par la première chaîne des Andes. Dans le Nord-Ouest, se trouve le désert sablonneux de Sechura, qui s'étend depuis Lambayèque jusqu'à Piura. Le département de Truxillo se compose de huit principaux districts, qui ont chacun des produits différents, selon qu'ils sont plus ou moins rapprochés de la côte ou des montagnes.

Truxillo, Lambayèque et Piura, qui bornent l'Océan, ont les produits des pays tropicaux : le tabac, la laine, le coton.

Caxamarca, Chota, Huamachuco : les bois, les résines, la cire et les mines. Pataz, Chachapoyas ont de plus les bitumes et les soufres.

Ce département contient cinq villes, deux bourgs et cent quarante-deux communes. La capitale est située sur les bords d'une rivière appelée *Moche;* elle a près de deux lieues de circonférence; ses rues sont coupées à angles droits; ses maisons, bâties très-solidement, n'ont qu'un étage. Comme Lima, elle est entourée d'une muraille avec plusieurs bastions.

Au centre de la Plaza-Mayor, qui est presque au milieu de la ville, s'élève une fontaine en pierre. Comme dans toutes les villes d'Amérique, la place est entourée de la cathédrale, du palais du gouvernement, de la maison de ville, de la Monnaie, du palais de l'évêque et du Sagrario. Outre la cathédrale, il y avait trois églises paroissiales, six couvents d'hommes, trois de femmes, un collége et un hospice.

L'Indépendance n'avait pas détruit l'aristocratie des familles opulentes; mais le nombre des gens titrés devenait de moins en moins considérable. La population est de huit à dix mille âmes. Le séjour du gouverneur et des principales autorités donnait une certaine splendeur à la ville. Elle fut fondée, en 1535, par

don Francisco Pizarro, qui lui donna le nom de sa ville natale, en Estramadure; elle est située par 8° 5′ de latitude sud et par 81° 39′ de longitude ouest. Malgré sa sécheresse, le climat de Truxillo est fort sain; il est plus frais dans l'hiver et plus chaud dans l'été que celui de Lima.

Le débarquement étant très-difficile à Guanchaco, les Indiens se servent d'une espèce de balsa ou *cachemarin* faite de joncs.

On appelle ce mode de transport *cavallitos* (petits chevaux), parce qu'en effet on peut comparer cette balsa à une espèce de cheval marin à l'aide duquel on peut franchir les lames, et souvent même éviter d'en être couvert. La construction d'un môle suffirait pour rendre le débarquement moins difficile. L'église, bâtie sur une éminence, sert à guider les navigateurs pour venir au mouillage.

Truxillo souffrit beaucoup des tremblements de terre de 1619, 1625 et 1759. Cette dernière commotion rendit stériles plusieurs vallées qui produisaient auparavant de magnifiques récoltes en grains. Elle est bâtie dans une plaine appelée *Chimu*, du nom du cacique qui y résidait. Les ruines du palais de Chimu ressemblent aux fondements d'une grande ville dont on aurait arrêté la création à son premier développement.

Toute cette province est riche d'antiques monuments, précieux restes de l'industrie et de la civilisation péruviennes. Malheureusement le vandalisme espagnol en a détruit la plus grande partie. Les Péruviens avaient réuni des montagnes en comblant de vastes et profonds abîmes, et construit de grands canaux qui arrosaient des plaines immenses, de hautes plates-formes qui contenaient la terre végétale destinée à la culture des plantes utiles, puis de gigantesques élévations de pierre, sorte de montagnes factices qui servaient de forteresses et n'étaient pas moins remarquables que les pyramides d'Égypte et les téocalis

mexicains. On voit aussi les vestiges de quelques villes qui étaient toujours placées au sommet des collines, comme j'ai déjà eu occasion de le faire remarquer.

La rivière Chicama arrose une plaine de vingt lieues de long sur onze de large, qui se subdivise en trois vallées tellement fertiles en blés et en riz, qu'on les considère comme le grenier d'abondance du Pérou.

La guerre ayant réduit le nombre des travailleurs nécessaires pour entretenir les asequias et pour les labours et la culture, cette magnifique plaine a perdu de sa fécondité; mais si le Pérou revenait enfin à une vie plus tranquille et plus normale, nul doute que les bras, en retournant à l'agriculture, n'en fissent aisément une sorte de terre promise où les produits de l'Europe se marieraient aux fruits des tropiques, comme si la nature voulait donner sur un seul point un échantillon merveilleux de richesses qu'elle a disséminées sur toutes les régions de la terre.

Je crois devoir parler ici d'un voyage commercial que je fis, en 1827, à Caxamarca et à Lambayèque, avec deux de mes compatriotes établis à Truxillo, MM. Condamin et Martin. Le premier était négociant, le second exerçait la médecine. Ils s'étaient chargés de faire préparer les mules nécessaires à notre voyage; quelques domestiques fidèles nous accompagnaient, et des arrieros connus avaient le soin de nos bagages et de nos marchandises. Après avoir fait sept à huit lieues dans la vallée de Chicama, nous déjeunâmes avec une *casuela* au village de Simbal; la route depuis ce village jusqu'à celui de Contumasa est très-montueuse, et ce qu'on a de mieux à faire, dans ce cas, c'est de laisser les mules se diriger elles-mêmes, en ayant seulement le soin de les soutenir un peu par la bride. Nous n'étions encore guère éloignés que d'une vingtaine de lieues de Truxillo, et déjà le climat de Contumasa était beaucoup plus froid. On sentait dès lors le voi-

sinage des Cordillères; un brouillard humide et pénétrant nous obligeait à nous envelopper dans nos ponchos, pour nous garantir contre ses pernicieux effets.

Après avoir traversé la vallée de la Madgalena, nous arrivâmes à Caxamarca excessivement fatigués et éprouvant les premières atteintes d'une sorte de malaise qu'on appelle soroche.

Nous descendîmes chez un ami de M. Condamin. Dans l'état d'exténuation où ce diabolique voyage nous avait jetés, le sommeil était notre plus pressant besoin; aussi, pour ma part, ne tardai-je pas à le satisfaire amplement, malgré la rusticité de l'*avio* sur lequel j'étais étendu et la multiplicité des insectes domestiques qui le partageaient avec moi. Le lendemain matin, nos domestiques nous présentèrent l'indispensable *posillo de chocolate*, et après avoir fumé la cigarette de rigueur, nous commençâmes à mettre un peu d'ordre dans nos bagages.

Des deux chambres qu'on avait mises à notre disposition, l'une nous servit de magasin et l'autre de chambre à coucher. Dans l'Amérique espagnole, la plus généreuse hospitalité ne peut disposer en votre faveur, pour vous remettre de vos accablantes fatigues, que d'une chambre ornée de ses quatre murs et garnie d'un lit de sangles ou de planches; quand ce meuble est accompagné d'une chaise, c'est qu'on est traité avec luxe, il faut s'estimer très-heureux; je la dénonce donc à tous les touristes qui ne parcourent le monde que dans le but de se rendre la vie plus douce : il faut être un peu stoïcien pour visiter ce pays. La nourriture ne brusque pas moins les habitudes que le logement. La science des Vatel et des Carême y est totalement inconnue; les doigts reprennent leurs fonctions primitives, les répugnances sont abolies; chacun boit dans le même verre : c'est de la fraternité, s'il en fut jamais.

Mais que sont toutes ces petites misères quand on a failli mou-

rir de soif, abandonné par sa monture, au milieu du désert; quand on s'est senti suspendu sur des précipices dont la vue seule donne le vertige, ou entraîné vers des torrents fougueux, avalanches qui ne s'arrêtent jamais!... Est-ce que la plus mauvaise couche ne semble pas délicieuse quand on frissonne encore de l'atteinte des brises glaciales et mortelles des Cordillères, ou qu'on s'est senti gagné par le soroche, qui tout-à-coup vous paralyse et vous cloue au sol, avec la perspective de servir de pâture aux aigles ou aux condors?

La vallée de Caxamarca a environ cinq lieues de longueur et trois de largeur dans sa plus grande étendue; elle est couverte de jolies maisons de campagne et de ranchos d'Indiens; les riches productions de la terre, les arbres des vergers, et la rivière qui serpente au milieu de cette vallée, en font un lieu charmant. La ville de Caxamarca apparaît au loin; ses dômes et ses clochers resplendissent aux rayons du soleil et se détachent sur un rideau de vapeurs produit par les exhalaisons de plusieurs sources thermales.

Cette ville est régulièrement bâtie; ses rues, bien alignées, sont coupées à angles droits; et quand on songe que la plupart des villes fondées par les Espagnols dans leurs colonies ont ce caractère de grandeur et de durée, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le peuple espagnol a eu, plus qu'aucun autre, le génie de la colonisation. Mais cette ville, que nous citons comme modèle de la puissance organisatrice des conquérants du Pérou, a été précisément le théâtre de leurs plus abominables excès: là Pizarre fit périr le malheureux Atahualpa, et là s'exercèrent lâchement la perfidie et la cruauté de ses compagnons sur l'infortuné et dernier empereur du Pérou! Pourquoi faut-il que toute gloire ait son ombre?...

La population de Caxamarca se compose d'Indiens, de métis

et de quelques blancs très-jaloux de leurs prérogatives, qui prétendent descendre des plus illustres familles d'Espagne; vrais hidalgos pur-sang! A côté de cette aristocratie, se trouve celle des Indiens; eux aussi, à l'imitation de leurs conquérants, rattachent leur origine aux familles les plus anciennes. Celle du cacique Astopilco prétend descendre en ligne droite des Incas; elle habite encore une partie du palais où fut assassiné Atahualpa.

La famille de notre hôte était des plus aimables; ses enfants avaient reçu une très-bonne éducation, chose fort rare dans l'Amérique espagnole. Nous nous réunissions, le soir, pour entendre des boléros, danser des menuets, qui étaient encore à la mode, ou nous promener, et leur bienveillante hospitalité s'exerça toujours avec un empressement qui ne sentait jamais l'affectation.

Je n'entrerai dans aucun détail sur la vie des habitants de Caxamarca; à peu de nuances près, elle a une grande ressemblance avec celle des habitants de Lima et de toutes les villes de l'Amérique espagnole. Les mœurs y sont plus sévères; les femmes sont moins légères dans leurs démarches, et beaucoup moins dans leurs actions.

Nous visitâmes avec le plus vif intérêt les chacaras, les haciendas, les bains chauds et les boutiques des forgerons et des armuriers; ces artisans jouissent d'une haute renommée dans tout le Pérou. Les anciens bains de l'Inca consistent en deux vastes maisons, derrière lesquelles se trouve une source d'eau chaude, appelée Tragadero. L'eau de cette source sert à divers usages domestiques; elle a un goût argileux, et le terrain qu'elle arrose produit en abondance toutes sortes de fruits et de céréales. Nous vîmes, dans une chapelle dépendante de la prison, un autel expiatoire élevé sur la pierre sous laquelle Atahualpa fut enseveli.

Il avait été, nous dit-on, étranglé sur cette même pierre. Près de la fontaine, sont les fondations de la petite batterie devant laquelle Valverde adressa sa harangue à l'Inca, et d'où il donna l'ordre aux soldats espagnols de massacrer les Indiens.

Sur *le Camino del Inca*, route militaire construite par les Incas, allant de Quito à Cusco, s'élève une très-grande pierre de taille d'un seul bloc, qu'on appelle *Inga rirpo*, ou Pierre du repos de l'Inca. Cette pierre ressemble beaucoup à celle qu'a décrite M. de Humboldt dans les *Paramos de Asuay*. Les Incas avaient fait placer, de distance en distance, sur les points les plus pittoresques de la grande route militaire, des indications pour les haltes.

A cinq lieues de la ville, près du village de Jésus, existe une de ces forteresses ou anciens palais gigantesques qui attestent la grandeur et l'antiquité de la civilisation dans ces pays, que la conquête a traités en barbares. De prime-abord, cette majestueuse forteresse a l'aspect d'une montagne crevassée, et ce n'est qu'en l'examinant de plus près qu'on découvre toute la richesse et la grandeur de ses dispositions.

Ces bâtiments pouvaient contenir au moins cinq mille familles; mais il n'est pas certain qu'ils aient jamais eu cette destination. Les traditions se contredisent à leur égard; les unes rapportent que c'étaient des palais, des maisons de réception de l'Inca; les autres les regardent comme des greniers. Il est plus vraisemblable et tout porte à croire que ce furent des châteaux forts, destinés à contenir les provinces environnantes sous la domination des caciques.

Le sommet de cette montagne factice, appelée *Tambo del Inca*, paraît avoir été couvert de bâtiments encore plus vastes que ceux de la partie inférieure; quatre rues, correspondantes aux quatre points cardinaux, y conduisaient; des ponts étaient jetés au-dessus de ces rues. Dans tout cet ensemble de riches constructions,

on ne voit point, comme au Mexique ou dans le Guatemala, de traces de sculptures; à peine découvre-t-on quelques arabesques sans élégance : c'est de l'architecture gigantesque, privée des embellissements de l'art.

Le principal commerce de cette province consiste en articles manufacturés d'Europe, que les négociants de Truxillo viennent échanger à Caxamarca contre de l'argent en barres ou *piña*, du savon, du sucre, des serges, des *pañetes*, espèce de drap, des *tucuyos*, et enfin contre tous les objets de fer et d'acier qui se fabriquent dans cette ville et dans sa vallée. Les affaires, au moment où nous y arrivâmes, étaient rien moins que brillantes; nous réussîmes cependant à nous défaire de quelques-unes de nos marchandises, et jugeâmes convenable de porter le surplus à Lambayèque, où nous pourrions l'échanger utilement contre des peaux de chèvre, des savons et des maroquins.

Malgré la bienveillance avec laquelle nous avions été accueillis, nous quittâmes Caxamarca sans beaucoup de regrets, parce qu'au fond, cette ville, en dépit de toute la peine qu'elle se donne pour se distraire, n'y réussit pas aisément. Le chef de la famille, quand nous prîmes congé de lui, nous parut aussi content de la diversion que nous avions faite un instant à la monotonie de son existence, que nous de sa franche et cordiale hospitalité.

Mes compagnons de voyage ne voulurent pas aller plus loin et retournèrent à Truxillo, me chargeant de leurs affaires. Quant à moi, je continuai ma route et me dirigeai sur Lambayèque, avec un des fils de notre hôte qui y avait des affaires à régler. Nous avions pris deux bons guides, des mules de rechange et des provisions propres à nous reconforter dans les endroits dépourvus de ressources.

Nous traversâmes les Cordillères par des chemins presque

inaccessibles, des sentiers en échelle, où les mules glissent plutôt qu'elles ne marchent. Le moindre faux pas de nos montures nous eût précipités dans des abîmes de plusieurs centaines de pieds de profondeur. A mesure que nous pénétrions davantage dans cette route infernale, les difficultés se compliquaient de plus en plus. Ici, des nuages vous enveloppent et jettent un voile épais sur tout ce qui vous entoure. Plus loin, le voile se déchire tout-à-coup et présente aux regards effrayés la gueule béante d'un précipice, au fond duquel on entend mugir un torrent impétueux que l'œil ne peut apercevoir.

Enfin, après cinq jours de marche et d'angoisses, nous atteignîmes Lambayèque. Nous avions passé nos nuits dans de misérables villages ou dans des trapiches de mineurs, ou souvent même sous la voûte du ciel quand nous rencontrions une vallée plus riante et moins froide.

Plusieurs fois, dans cette traversée, je faillis m'engourdir sous l'influence du soroche. Je respirais avec peine; une oppression spasmodique me serrait la poitrine; ma tête était lourde et pesante. Je sentais de vives douleurs aux tempes, et un malaise général, semblable à celui que l'on éprouve sur la mer, me plongeait dans un profond découragement. Don José, mon compagnon de voyage, et je puis dire mon ami, m'arracha à ce danger par son admirable présence d'esprit. Après m'avoir secoué vivement et vainement, il me donna des coups de *latigo*, qui me jetèrent dans une telle fureur, que je tirai mon poignard et me précipitai sur lui pour le tuer; il se mit alors à courir comme pour éviter les effets de ma colère; je le suivis précipitamment et je fus sauvé. Cette violente secousse avait rétabli la circulation du sang; j'étais revenu au sentiment de l'existence, et je remerciai vivement celui auquel j'avais voulu ôter la vie. L'influence du soroche ne se fait sentir que sur les lieux élevés. Les Espa-

gnols l'attribuent à des émanations minérales d'antimoine; mais on doit l'attribuer bien plutôt à la raréfaction de l'air.

La perspective qui se développe aux regards émerveillés, du haut des Cordillères, est au-dessus de tout ce que l'imagination la plus poétique peut se représenter; des dômes, des aiguilles, des clochers se succèdent et se superposent à perte de vue. Les ravins, les torrents, les eaux qui jaillissent au milieu des neiges ou du sein des rochers, tous ces éléments, groupés dans une symétrie sauvage, forment un tableau sublime sur lequel le soleil rayonne et projette des nuances et des couleurs qui complètent la magie de cette création.

A cette élévation, la terre et ses magnificences ne se voient plus qu'en une sorte de miniature; les villages et les villes ressemblent à des jouets d'enfants, et les plus vastes forêts à de simples buissons. L'âme s'agrandit et semble vouloir s'élever à la hauteur de ce magnifique spectacle; elle rêve le bonheur suprême et va toucher le ciel; mais à mesure qu'on abandonne ces points supérieurs, l'extase s'affaiblit et s'efface, et le premier faux pas de votre mule, qui vous renverse sur des cailloux aigus, vous rappelle énergiquement au sentiment de la réalité.

Nous passâmes notre première nuit à Lambayèque, chez un ami de don José, qui nous reçut avec la plus franche cordialité.

Lambayèque ne diffère pas des autres villes du Pérou; je dirai donc seulement qu'elle est la capitale de la province de ce nom et l'une des villes les plus peuplées qui se trouvent entre Guayaquil et Lima. Elle est située à deux lieues de la mer et à quatre du port de Pacasmayo.

Cette ville peut contenir de huit à neuf mille habitants. Elle est renommée par ses manufactures de savon, de maroquin et de peaux appelées *cordobanes*.

Les nombreux troupeaux de chèvres qui habitent les bois de caroubiers dont elle est environnée fournissent une grande quantité de suif et de peaux.

La vallée, arrosée par le Pacasmayo et le Lambayèque, produit des oranges, des citrons, des guyaves, des pacaïs, des chirimoyas, des bananes excellentes, surtout celles qui appartiennent à une très-petite espèce appelée *camburcs*, des grenades, des lombos, des coings, du raisin, etc. Dans ces florissantes vallées, le maïs, les yucas, les camotes croissent auprès du blé et de la plupart des productions de notre continent; aussi la vie matérielle est douce et facile. Les viandes de toute espèce et les poissons les plus variés n'y sont pas moins bons ni moins abondants.

Le caroubier (*ceratonia americana*) est un arbre dont cette province tire le plus grand profit. Le bétail se nourrit de son fruit; les cuirs sont tannés avec son écorce.

Les chèvres qui broutent les branches du caroubier deviennent ordinairement si grasses, qu'elles donnent plus de cent livres de suif et de graisse; la chair qu'elles ont au-dessus du cou est très-recherchée, parce que les gourmets prétendent qu'elle a beaucoup de rapport avec la venaison.

Je me séparai de don José à Lambayèque, et après m'être défait avantageusement de mes marchandises, je partis pour Payta, où j'arrivai au moment du carnaval. Toute la population se livrait aux plaisirs les plus grossiers; les masques se poursuivaient mutuellement avec des œufs remplis d'une eau puante et sale, et les femmes se servaient de noir de fumée, d'achote et de fruits rouges, pour barbouiller des hommes que souvent même elles ne connaissaient pas. Comme je débarquais, une foule considérable s'avançait vers le môle, et deux jeunes femmes furent lancées en pleine mer. Je ne savais trop que penser de cette exécution : était-ce la manière de punir l'adultère dans ce pays-là?

Eh non! c'était tout simplement un jeu du carnaval. Qui l'eût jamais pensé?

Payta est située par 5° 5′ de latitude sud et par 83° 18′ de longitude à l'ouest du méridien de Paris. L'ancrage y est très-bon, parce que la baie est abritée contre les vents de sud-est, qui règnent dans ces parages, et qu'il n'y fait jamais mauvais temps.

Le besoin d'un point de communication entre Piura et les provinces de l'intérieur a sans doute déterminé la fondation de cette ville, ou plutôt de cette bourgade. Tout est triste autour de Payta; pas un arbre, pas une plante pour reposer la vue, pas une source d'eau douce pour désaltérer ses habitants; partout une nudité repoussante; des sables, des falaises jaunes et brûlées ou une plaine stérile. Quelques montagnes schisteuses et décharnées encadrent ce triste point de vue.

L'eau nécessaire à la consommation des habitants vient de Colan, village situé à deux lieues sur le côté nord de la baie. On la transporte dans de grandes jarres de terre, sur des radeaux, ce qui en fait une denrée très-chère.

Payta se compose de mauvaises cases construites en bois; je n'ai vu qu'une seule maison de quelque importance; c'était celle de don Miguel Otoya, le capitaine du port; elle était située près du môle; on s'y réunissait tous les soirs. Elle servait de rendez-vous aux capitaines et aux officiers des navires, qui venaient souvent y vider leur bourse, parce que le jeu était la seule distraction qu'on pût se donner dans ce pays, où l'ennui semble avoir fait élection de domicile.

Les habitants n'ont d'autre industrie que la navigation, la pêche et le commerce avec les provinces environnantes; ils font presque ouvertement la contrebande. A l'abri de tout contrôle, et d'ailleurs mal ou point rétribués, les agents de l'autorité se

procurent, par leurs rapines et leurs abus de pouvoir, l'aisance qu'ils ne pourraient légitimement acquérir. On introduit aisément en fraude les articles de grande consommation : des guingans, des indiennes, des calicots, des mousselines; et de même aussi, le fer, l'acier, la quincaillerie, la verroterie, objets qui se placent à Payta avec une très-grande facilité.

Quant à San-Miguel de Piura, qu'un désert de quatorze lieues sépare de Payta, c'est une ville fort sale, dont les rues ne sont point pavées, et dont les maisons, bâties en cannes enduites d'argile ou en briques séchées au soleil, sont infectées de puces et de punaises. Elle fut fondée par Pizarro, mais à une courte distance du lieu où elle est située maintenant, ce qui ne l'empêche pas d'être considérée comme le premier établissement espagnol dans l'Amérique du Sud; elle a neuf mille habitants. Son principal commerce consiste en coton, gommes, savon, cordoran, étoffes et cordages de maguey. Ses mules sont les plus belles du Pérou; elles se vendent jusqu'à cent cinquante piastres (250 fr.).

Cette courte digression m'a permis de faire connaître les points les plus importants de la côte du Bas-Pérou, entre Guayaquil et Lima. Je retourne maintenant à mon navire. Après avoir pris à Huacho un chargement de sel pour le compte du gouvernement chilien, je mis à la voile et me dirigeai sur Valparaiso.

APPENDICE.

Les expériences faites en ce moment, en Europe, sur le guano, et dont M. Dareste de la Chavanne, inspecteur de l'agriculture, m'a fait connaître les résultats, m'engagent à entrer dans quelques détails sur l'emploi de ce précieux engrais, afin d'épargner

aux cultivateurs français les tâtonnements et les recherches qu exige toujours une chose nouvelle.

Le guano, je le répète, n'est autre chose que la fiente des nombreux oiseaux qui s'abattent sur les rochers et les îlots de la côte du Pérou. M. de Humboldt lui attribue une autre origine, et demande s'il ne serait pas un produit des bouleversements du globe, comme les charbons de terre et les bois fossiles. Le savant voyageur a été sans doute induit en erreur par les observations qu'il a faites sur le pavillon de Pica, recouvert d'une couche plus ou moins épaisse de guano. Sur ce point, en effet, comme sur quelques autres de la côte, cette matière n'est pas dans son état de pureté; elle est mélangée avec une poussière brune, humide, et avec de petits graviers blanchâtres et demi-durs. Mais cette poussière et ces graviers sont des corps étrangers qui ont été apportés par le vent. J'ai visité avec soin les Hormigas, îlots situés en face du Callao, les Farellones de Huaura, près de Huacho, les îlots de Canète et de la pointe de la Nasca, et partout j'ai trouvé la roche sous le guano. Du reste, cette poussière lui donne une consistance qui le fait préférer à celui des îlots par les cultivateurs péruviens, et les cultivateurs anglais ont déjà reconnu qu'il valait mieux l'employer en le mêlant avec 1/5 de charbon franc en poudre ou avec du noir animal.

Sur les îlots il forme des couches de 0m,10 à 0m,25 ou 0m,30 d'épaisseur. On l'extrait en le détachant avec la pelle, et cela par un temps sec; on l'enferme dans des sacs, puis on le transporte sur la plage, dans des magasins ou hangars, afin de le mettre à l'abri de l'humidité. On le vend à la fanègue, mesure du pays qui correspond à 125 livres, et le prix varie selon les besoins du moment depuis quinze jusqu'à vingt-cinq francs.

La manière d'employer le guano change selon les différents genres de culture.

[illegible]

[illegible] chaque [illegible] mais [illegible] qualité [illegible] lesquelles [illegible] terre et [illegible] culteur.

[illegible]

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée du *Mentor* dans le golfe de Guayaquil. — Révolution de cette ville. — Arrivée du général Sucré. — Bal. — Esclandre. — La prison............ 1

CHAPITRE DEUXIÈME.

Je débarque du *Mentor*.—Commission pour lever le plan de l'Estero-Salado. — Embarquement sur *le Venturoso*. — La société à Guayaquil. — Voyage au Choco.. 17

CHAPITRE TROISIÈME.

Départ. — Arrivée à Tumaco. — Le capitaine Nichet. — Enlèvement, prise de trois millions. — Arrivée à Cascajal, séjour. — Contre-révolution de Guayaquil. — Combat avec *l'Alexandre*. — Retour à Cascajal......................... 39

CHAPITRE QUATRIÈME.

Excursions dans la rivière de Chinquiquira. — Mœurs. — Population. — Produits. — Mines d'or et de platine. — Chasse au tigre. — Fête de sainte Rose. 61

CHAPITRE CINQUIÈME.

Retour à Cascajal. — Bataille de Carabobo. — Arrivée des troupes. — Baleines dans la baie. — Don Diégo Ibarra, premier aide-de-camp du général Bolivar.. 97

CHAPITRE SIXIÈME.

Embarquement des troupes. — Le corsaire *la Rosa*. — Ellingroth, son commandant. — Le capitaine français des troupes du corsaire. — Départ. — La Gorgona. — Naufragés recueillis. — Désespoir de leur capitaine.. 103

CHAPITRE SEPTIÈME.

Fâcheuse position du *Venturoso*. — Nostalgie des troupes colombiennes. — Mort de vingt et un hommes. — Péril imminent du navire. — *Le Venturoso* sauvé........ 109

CHAPITRE HUITIÈME.

Arrivée à Monte-Christi. — Débarquement des troupes. — Province de Monte-Christi. — Ses produits. — Son commerce. — Mœurs des habitants. — Chasse aux cerfs. — Départ pour Guayaquil........ 115

CHAPITRE NEUVIÈME.

Etat des esprits à Guayaquil. — Départ de lord Cochrane. — De la division colombienne. — Le colonel Lavalle. — Prise de Rio-Bamba. — Bataille de Pinchincha. — Prise de Quito. — Les Pastusos. — Massacre de la garnison. — Prise de Pasto. — Création de l'ordre des libérateurs du sud de la Colombie. — Klinger. — Le baron de Bruix........ 123

CHAPITRE DIXIÈME.

Démolition du *Venturoso*. — Mission pour le Pérou. — Position des partis à Guayaquil — Entrevue des généraux Bolivar et San-Martin. — Opinion du général San-Martin sur Bolivar, — Sucré........ 133

CHAPITRE ONZIÈME.

Le général Paz del Castillo et sa division. — Dillon. — Doña Josefa. — Excursion chez les Indiens non civilisés........ 145

CHAPITRE DOUZIÈME.

Départ pour Quito. — Le Daulé. — Le Guayas. — Forêts. — Las Bodegas. — San-Miguel. — Hauranda. — Riobamba. — Ambato. — Tacunga. — Quito. — Sa fondation. — Mœurs des habitants. — Retour à Guayaquil........ 169

CHAPITRE TREIZIÈME.

La conquête. — Colomb. — Améric. — Ojeda. — Juan de la Cosa. — Nuñez de Balboa. — Pizarro. — Davila. — Quesada. — Benalcazar. — Formation des gouvernements de Venezuela. — Darien. — Panama. — Cundinamarca. — Ré-

flexions sur les habitants primitifs, — leur cosmogonie, — leurs gouvernements, — leurs zippas, — et leurs conquérants.... 187

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Le comte de Aranda. — Ses projets. — Premiers symptômes d'indépendance. — Miranda en France. — Premier congrès du Venezuela. — Bolivar. — Tremblement de terre de Caracas. — Capitulation et mort de Miranda.... 209

CHAPITRE QUINZIÈME.

Bolivar. — Insurrection de Carthagène. — Boves. — Prise de Carthagène. — Morillo. — Aury. — Eloy Demarquet. — Tentative d'assassinat contre Bolivar. — Etat des affaires au Venezuela en 1817. — Paez. — Exécution de Piar..... 225

CHAPITRE SEIZIÈME.

Nouvelle tentative d'assassinat contre Bolivar. — République de Colombie. — Armistice. — Progrès des Indépendants. — Bataille de Carabobo.... 241

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Constitution Bolivienne. — Divisions territoriales et politiques de la Colombie. — Insurrection de Guayaquil. — Le général Florez. — Bataille de Tarqui. — Partage de la Colombie. — Mort de Bolivar. — Mort de Sucré. — République de l'Equateur. — République de la Nouvelle-Grenade. — République du Venezuela.... 253

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Départ de Guayaquil pour le Pérou. — Huacho. — Arrivée au Callao. — Description de cette ville. — Route du Callao à Lima. — Bella-Vista. — Arrivée à Lima. 275

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Lima. — Vallée de Rimac-Malca. — Canaux d'irrigation. — Fondation de Lima. — Rues, murailles. — Les amancaës. — Climat. — Brumes. — Tremblements de terre. — Faubourg San-Lazaro. — Pont. — Palais. — Eglises. — Le diable. — Théâtre. — La Perricholi.... 293

CHAPITRE VINGTIÈME.

Combat de coqs. — Mœurs. — Combat des taureaux. — Appétit des dames

de Lima. — La Picanteria. — Promenade. — Bains. — Miraflores. — Les Chorillos. — Lurin. — Costumes. — Productions. — Population.................. 318

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Griefs des ennemis du général San-Martin. — Torre-Tagle. — Thomas Guido. — Monte-Agudo. — Unanué. — San-Martin. — Prisonniers espagnols. — *La Prueva* et *la Venganza*. — Lord Cochrane. — Domingo Tristan. — Etat des affaires au Pérou. — Influence anglaise. — Influence des Porteños........... 333

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Premiers symptômes de la révolution Péruvienne. — Belgrano. — Balcarce. — Alvear. — Goyeneche. — Lord Cochrane. — L'amiral Blanco. — Blocus du Callao. — Principaux faits. — Prise de Pisco. — Arrivée à Trujillo. — Enlèvement de *l'Esmeralda*. — Le général La Serna. — Capitulation de Lima............... 349

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Entrée au service du Pérou. — Abdication de San-Martin. — Départ de Valparaiso. — Arica. — Ses embarcations. — Pisco. — Ses produits. — Le guano. — Le général Lamar. — Renvoi de la division colombienne. — Organisation du service de transport. — Le général Paz del Castillo. — Les Ravanas. — Débarquement à Guayaquil.. 367

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Arrivée à Huacho. — Chinchay. — Droits. — Tribut. — Caractère des Indiens. — Pirogues. — Salines. — Cimetières. — Huaura. — Industrie des Indiens. — Costumes. — Commerce. — Administration................................ 399

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Chançay. — Supé. — Santa. — Truxillo. — Palais de Chimu. — Départ pour Caxamarca. — Son commerce. — *Tambo del Inca*. — Le soroche. — Lambayèque. — Payta. — Piura. — Départ pour le Chili. — Emploi du guano.......... 411

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.